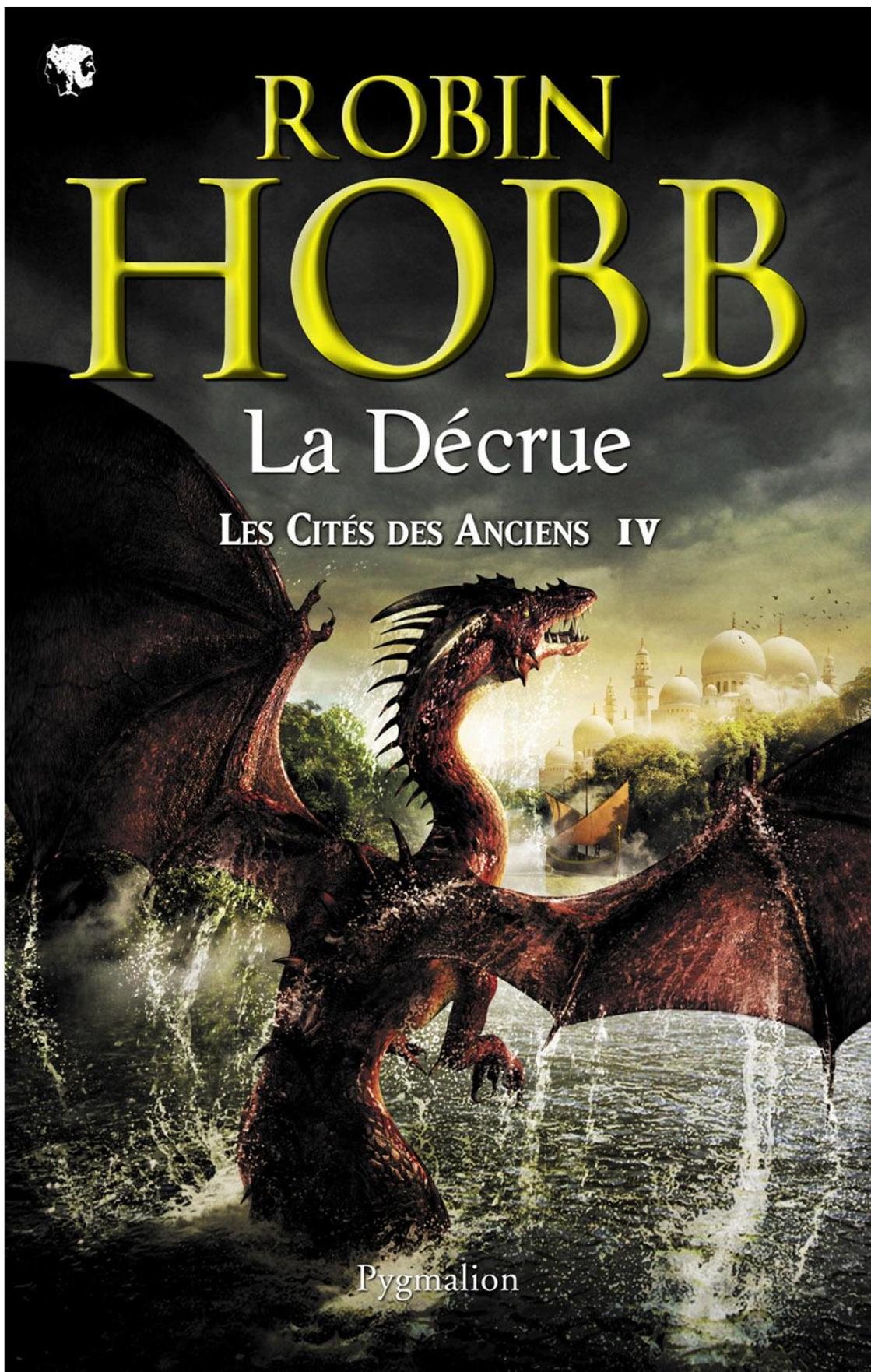




# ROBIN HOBB

La Décrue

LES CITÉS DES ANCIENS IV



Pygmalion

ROBIN HOBB LA DÉCRUE

*Les Cités des Anciens*

\*\*\*\*

roman

Traduit de l'anglais par A. Mousnier-Lompré



Pygmalion

DU MÊME AUTEUR  
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR  
LES CITÉS DES ANCIENS

*Dragons et serpents* (t. 1)

*Les Eaux acides* (t. 2)

*La Fureur du fleuve* (t. 3)

LE SOLDAT CHAMANE

*La Déchirure* (t. 1)

*Le Cavalier rêveur* (t. 2)

*Le Fils rejeté* (t. 3)

*La Magie de la peur* (t. 4)

*Le Choix du soldat* (t. 5)

*Le Renégat* (t. 6)

*Danse de terreur* (t. 7)

*Racines* (t. 8)

L'ASSASSIN ROYAL

*L'apprenti assassin* (t. 1)

*L'assassin du roi* (t. 2)

*La nef du crépuscule* (t. 3)

*Le poison de la vengeance* (t. 4)

*La voie magique* (t. 5)

*La reine solitaire* (t. 6)

*Le prophète blanc* (t. 7)

*La secte maudite* (t. 8)

*Les secrets de Castelcerf* (t. 9)

*Serments et deuils* (t. 10)

*Le dragon des glaces* (t. 11)

*L'homme noir* (t. 12)

*Adieux et retrouvailles* (t. 13)

Tous ces titres ont été regroupés en quatre volumes :  
LA CITADELLE DES OMBRES \*, \*\*, \*\*\* et \*\*\*\*

LES AVENTURIERS DE LA MER

*Le vaisseau magique* (t. 1)

*Le navire aux esclaves* (t. 2)

*La conquête de la liberté* (t. 3)

*Brumes et tempêtes* (t. 4)

*Prisons d'eau et de bois* (t. 5)

*L'éveil des eaux dormantes* (t. 6)  
*Les Seigneurs des trois règnes* (t. 7)  
*Ombres et Flammes* (t. 8)  
*Les Marches du trône* (t. 9)

Tous ces titres ont été regroupés en trois volumes :  
L'ARCHE DES OMBRES \*, \*\* et \*\*\*

## Personnages

### Gardiens et dragons

ALUM : Teint clair, yeux gris argent ; très petites oreilles ; nez presque plat. Son dragon est ARBUC, mâle vert argenté.

ARGENT : A une blessure à la queue et pas de gardien.

BOXTEUR : Cousin de KASE ; yeux cuivrés, petit et râblé ; son dragon est le mâle orange SKRIM.

CUIVRE : Dragon brun chétif, sans gardien attiré.

GRAFFE : Aîné des gardiens, et le plus marqué par le désert des Pluies. Son dragon est KALO, le plus grand mâle, bleu-noir.

GRESOK : Grand dragon rouge, le premier à quitter le terrain d'encoconnage.

HARRIKINE : Long et mince comme un lézard, il est à vingt ans plus âgé que la plupart des gardiens. LECTER est son frère adoptif ; son dragon est RANCULOS, mâle rouge aux yeux argentés.

HOUARKENN : Grand gardien dégingandé. Dévoué à son dragon BALIPÈRE, mâle rouge vif.

JERD : Gardienne blonde, fortement marquée par le désert des Pluies. Sa dragonne est VERAS, reine vert foncé à grenure dorée.

KANAI : Gardien affecté de stigmates prononcés. Sa dragonne est la petite reine rouge GRINGALETTE.

KASE : Cousin de BOXTEUR ; les yeux cuivrés, il est trapu et musclé. Son dragon est le mâle orange DORTEAN.

LECTER : Orphelin à l'âge de sept ans, élevé par les parents d'HARRIKINE. Son dragon est SESTICAN, grand mâle bleu ponctué d'orange, doté de petites piques sur le cou.

NORTEL : Gardien compétent et ambitieux. Son dragon est le mâle lavande TINDER.

SYLVE : Douze ans, cadette des gardiens. Son dragon est MERCOR, doré.

TATOU : Le seul gardien né esclave. Il porte sur le visage un petit cheval et une toile d'araignée tatoués. Son dragon est la plus petite reine, NENTE.

THYMARA : Seize ans ; a des griffes noires à la place des ongles et se déplace aisément dans les arbres. Sa dragonne est une reine bleue, SINTARA, aussi connue sous le nom de GUEULE-DE-CIEL.

TINTAGLIA : Reine dragon adulte, elle a aidé les serpents à remonter le fleuve pour s'encoconner. On ne l'a plus vue depuis plusieurs années dans le désert des Pluies.

### LES TERRILVILLIENS

ALISE KINCARRON FINBOK : Issue d'une famille désargentée mais respectable de Marchands de Terrilville. Spécialiste des dragons. Mariée à HEST FINBOK. Yeux gris, nombreuses taches de rousseur.

HEST FINBOK : Marchand de Terrilville de belle prestance, bien établi et fortuné.

SÉDRIC MELDAR : Secrétaire de HEST FINBOK et ami d'enfance d'ALISE.

### L'ÉQUIPAGE DU MATAF

BELLINE : Matelot. Mariée à SOUARGE.

CARSON LUPSKIP : Chasseur de l'expédition, vieil ami de LEFTRIN.

DAVVIE : Chasseur, apprenti de Carson LUPSKIP ; environ quinze ans.

GRAND EIDER : Matelot.

GRIG : Chat du bord ; roux.

HENNESSIE : Second.

JESS : Chasseur engagé pour l'expédition.

LEFTRIN : Capitaine. Robuste, yeux gris, cheveux châtain.

SKELLI : Matelot. Nièce de LEFTRIN.

SOUARGE : Homme de barre. Navigue sur le *Mataf* depuis plus de quinze ans.

*MATAF* : Gabare longue et basse. Plus ancienne vivenef existante. Port d'attache :

Trehaug.

#### AUTRES PERSONNAGES

ALTHÉA VESTRIT : Second du *Parangon* de Terrilville. Tante de MALTA KHUPRUS.

BÉGASTI CORED : Marchand chalcédien ; chauve, riche ; partenaire commercial de

HEST FINBOK.

BRASHEN TRELLE : Capitaine du *PARANGON* de Terrilville

CLEF : Mousse du *PARANGON*, ancien esclave.

DETOZI : Gardienne des oiseaux messagers de Trehaug.

DUC DE CHALCÈDE : Dictateur de Chalcède, âgé et mal portant.

EREK : Gardien des oiseaux messagers de Terrilville.

MALTA KHUPRUS : « Reine » des Anciens, réside à Trehaug. Mariée à REYN

KHUPRUS.

*PARANGON* : Vivenef. A aidé les serpents à remonter le fleuve jusqu'à leur terrain d'encoconnage.

SELDEN VESTRIT : Jeune Ancien ; frère de MALTA et neveu d'ALTHÉA.

SINAD ARICH : Marchand chalcédien qui passe un marché avec LEFTRIN.

## VINGT-QUATRIÈME JOUR DE LA LUNE DE LA PRIÈRE

*Sixième année de l'Alliance Indépendante*

*des Marchands*

*D'Erek, Gardien des Oiseaux, Terrilville,*

*à Detozi, Gardienne des Oiseaux, Trehaug*

*Dans l'étui ci-joint, un message de Hest Finbok, livré par pigeon voyageur à Jamaillia pour être envoyé par le moyen le plus rapide possible à la gabare Mataf et à ses passagers Sédric Meldar et Alise Finbok, et leur enjoignant de revenir à Terrilville au plus tôt. Les Marchands de Cassaric et de Trehaug doivent être informés par des placards affichés dans les Salles des Marchands de ces deux villes que les dettes contractées par les deux personnes en question ne seront pas honorées au-delà du 30<sup>e</sup> jour de la Lune de la Prière.*

*Detozi,*

*L'auteur de ce message a l'air extrêmement contrarié, et j'avoue que cette affaire m'intrigue de plus en plus. Sa femme s'est-elle enfuie avec son secrétaire ? Mais pourquoi dans le désert des Pluies ? On dit ici que tous deux paraissaient satisfaits de leur existence, si bien que leur aventure suscite la stupeur et le scandale.*

*Erek*

1  
Confessions

RELPGA DÉCHIQUETAIT LA CARCASSE sans se plaindre de sa puanteur, et Sédric regrettait de ne pouvoir partager son équanimité. Elle demeurait désormais à la périphérie de son esprit et de ses pensées, et l'odeur et le goût de la viande putréfiée flottaient comme des souvenirs spectraux dans sa bouche. Il les repoussa en s'efforçant de ne pas les laisser souiller les fruits que Carson avait récoltés.

Le chasseur était revenu comme il l'avait promis. Comme Relpda renâclait à se replonger dans l'eau, les deux hommes avaient manœuvré la dépouille flottante pour la rapprocher du radeau où se tenait la dragonne ; l'élan était couvert de boue, et les nécrophages avaient commencé à l'attaquer, mais Relpda s'en moquait : depuis qu'on le lui avait livré à domicile, elle avait pour seul but de se remplir l'estomac.

Les arbres à l'écorce lisse qui avaient résisté aux tentatives d'escalade de Sédric avaient cédé à Carson, lesté malgré sa corpulence, et qui n'avait pas eu l'air d'avoir plus de mal à grimper qu'une araignée à parcourir un mur. Sédric avait voulu le suivre, mais ses paumes brûlées par l'acide le lui avaient interdit ; il avait renoncé alors qu'il ne s'était hissé que de sa propre hauteur le long de l'arbre, et même redescendre lui avait posé des problèmes : en se laissant tomber du tronc, il s'était mal reçu, et il souffrait à présent d'une cheville.

Carson était revenu au soir tombant avec une bandoulière pleine de fruits, certains semblables à ceux que Jess avait trouvés, d'autres de deux espèces différentes, l'une jaune et sucrée, la deuxième de la taille d'un poing, dure et verte. Il y avait tant de plantes qui poussaient dans le désert des Pluies, dont il ne connaissait rien ! Il choisit un des fruits verts et le tourna et le retourna entre ses mains jusqu'au moment où Carson le lui ôta pour le tapoter sur un tronc comme un œuf dur ; l'épaisse coque verte se détacha alors et révéla une peau charnue et blanche. « Mangez tout, lui dit Carson ; ça n'a pas grand goût, mais ça contient beaucoup d'humidité. »

Le chasseur avait longuement parlé ; avec force détails, il avait raconté à Sédric comment la vague avait frappé le bateau, comment ils avaient survécu, retrouvé le capitaine, puis découvert la plupart des gardiens disparus. Avec stupeur, Sédric avait appris qu'Alise n'était pas à bord de la gabare au moment de la crue, et avec soulagement qu'elle était saine et sauve. Il avait laissé Carson aller au bout de son compte rendu, et à présent le chasseur l'observait attentivement, non pas franchement, mais du coin de l'œil, les paupières mi-closes ; il avait partagé les fruits équitablement entre eux deux sans rien dire du fait que Sédric n'avait en rien participé à leur cueillette. Même après que l'homme avait donné à manger à la dragonne, Sédric s'était attendu à ce qu'il proposât un plan pour abattre Relpda afin d'en tirer un bénéfice : si l'autre chasseur et le capitaine étaient de mèche, il était logique de penser que Carson faisait aussi partie de leur bande ; et, si Jess avait appris à Carson que Sédric détenait des échantillons de dragon, cela expliquait sa sollicitude et celle de Davvie envers le Terrilvillien et leurs fréquentes visites chez lui. Ils savaient tous deux qu'il avait introduit du sang de dragon à bord du *Mataf* ; s'ils mettaient la main sur ce trésor, leur fortune était faite.

Une fois les fruits dévorés, Carson était allé chercher une lourde marmite en fer dans son canoë, y avait versé un peu d'huile et l'avait enflammée, après quoi il avait alimenté le feu avec des bouts de bois et des branchettes résineuses prélevés sur les troncs les plus secs. La flambée avait donné une lumière fuligineuse, une chaleur bienvenue, et tenu en respect certains insectes nocturnes. Assis sur leur radeau, les deux hommes contemplaient le fleuve sur lequel la nuit s'assombrissait ; des étoiles commençaient à scintiller dans le ruban de ciel au-dessus d'eux.

Carson s'éclaircit la gorge. « Je croyais que vous ne pouviez pas communiquer avec les

dragons, que vous ne compreniez pas ce qu'ils disaient. »

La question prit Sédric au dépourvu, et il se risqua à s'approcher de la vérité. « Tout a changé quand je me suis mis à les fréquenter davantage ; et, après que Relpda m'a sauvé et transporté jusqu'ici, ma foi, nous nous sommes compris de mieux en mieux. » Voilà une explication relativement exacte et facile à retenir : le type de mensonge le plus efficace. Son regard se perdit sur la surface de l'eau.

« Vous n'êtes pas très causant, hein ? fit le chasseur.

— Je n'ai pas grand-chose à dire », répondit Sédric sur la défensive. Puis son éducation prit la relève. « À part merci. » Avec un effort, il se tourna pour croiser le regard honnête de son voisin. « Merci de vous être mis à notre recherche. J'ignorais totalement ce que j'allais faire ; je ne sais pas grimper aux arbres pour y cueillir des fruits, et je n'ai jamais chassé ni pêché. » D'un ton plus formaliste, il ajouta : « Je suis votre obligé. » Chez les Marchands, cette formule n'était pas seulement de politesse : c'était la reconnaissance d'une véritable dette.

« Bah ! J'ai l'impression que vous ne vous débrouillez pas mal du tout, répondit Carson, magnanime. Mais, d'habitude, quelqu'un dans votre position raconte son histoire à qui veut l'entendre, l'arrivée de la vague, ce qu'il a fait... » Il laissa sa phrase en suspens, espérant la suite.

Le regard de Sédric se perdit dans l'obscurité. Il fallait révéler autant de facettes de la vérité que possible ; ainsi, il ne risquerait rien. « Je ne me rappelle pas la survenue de la vague. J'étais descendu à terre pour... pour me dégourdir les jambes. Quand je suis revenu à moi, Relpda me tenait dans sa gueule, la tête hors de l'eau ; naturellement, elle nageait avec le courant, et j'ai eu toutes les peines du monde à la convaincre de se diriger vers la berge – enfin, là où elle s'étendait peu de temps auparavant. Je craignais qu'elle ne tombe à bout de forces avant d'y arriver, mais nous y sommes parvenus.

— C'est vrai », intervint la dragonne, la bouche pleine, très contente d'elle-même et ravie d'entendre Sédric raconter comment elle l'avait secouru.

« Ça ne m'étonne pas que vous ne vous souveniez pas de tout : on dirait que vous avez pris un rude coup. »

Le Terrilvillien porta la main à sa joue enflée. « En effet », dit-il à mi-voix, et il se tut, espérant que la conversation s'éteindrait d'elle-même. Il éprouvait presque du plaisir à rester sans bouger dans la nuit, près du feu qui dansait dans la marmite. Il avait encore faim, il était encore perclus de douleurs, mais au moins il n'avait plus à se demander comment il allait survivre au lendemain : Carson le prendrait en main et le ramènerait au *Mataf*. Sa petite cabine puante lui apparaissait à présent comme un refuge, un abri contre l'eau omniprésente et la faim ; il y trouverait des vêtements propres, de l'eau chaude et un rasoir, et, dans la coquerie, des aliments cuits, toutes choses simples qui lui semblaient soudain infiniment précieuses. *Ça n'avait rien de très admirable*, se dit-il. Plus tôt dans la journée, il avait su se prendre en charge, ainsi que la dragonne, et, la veille, il avait été capable de tuer un homme ; mais il était maintenant prêt à renoncer à cette comédie, à se croire compétent dans ces domaines, et à laisser quelqu'un d'autre s'inquiéter et réfléchir à sa place.

Pas étonnant que Hest se fût détaché de lui si facilement.

Son projet d'introduire en fraude des échantillons de dragons en Chalcède était le plan d'action le plus personnel qu'il eût conçu depuis des années – et il fallait voir comme il avait bien tourné ! Presque aussi bien que son idée d'inciter Hest à épouser Alise. Quel bonheur il leur avait apporté, ainsi qu'à lui-même ! Mais quand avait-il perdu la maîtrise de sa propre existence ? Quand était-il devenu un fétu de paille emporté par le courant de Hest, brinquebalé, retourné, façonné par lui, pour finir échoué sur ce fleuve parmi d'autres débris ? Distraitement, il regarda

Carson ajouter un morceau de bois blanc et noueux dans la marmite ; oui, c'était lui : le combustible qui alimentait les flammes d'un autre.

Le chasseur poussa soudain un soupir ; il paraissait déçu, mais prêt à passer à la suite. « Bon, voici ce que je prévois pour demain, alors : j'aimerais qu'on se lève le plus tôt possible pour retourner au *Mataf* ; le capitaine Leftrin et moi, on s'est mis d'accord pour que je ne descende pas le fleuve plus d'une journée, mais je dois avouer que je suis allé beaucoup plus loin que prévu, et je devrais peut-être en mettre un coup pour revenir avant la nuit. Vous pensez que votre dragonne sera prête à voyager demain ? »

Sa dragonne... C'était sa dragonne, maintenant ?

Le seul fait de songer à elle attira la conscience de Relpda vers lui.

Oui, tu es mon gardien. Et je serai prête à voyager demain. À Kelsingra !

« À Kelsingra, répéta-t-il à mi-voix. Nous serons prêts à reprendre la route. »

Carson eut un grand sourire ; rehaussé par la lueur du feu, il transforma le visage du chasseur, et Sédric prit alors conscience qu'il n'était guère plus âgé que lui. « Kelsingra, dit Carson avec un hochement de tête ; le bout de l'arc-en-ciel.

— Vous ne croyez pas que nous y arriverons ? »

L'autre haussa les épaules. « Quelle importance ? Ça fera une histoire encore plus belle si on y arrive ; mais j'ai participé à des expéditions beaucoup plus longues avec des objectifs beaucoup moins prestigieux, et celle-ci m'intéressait pour tout un tas de raisons : emmener Davvie voir du pays et l'éloigner du danger. Mais je crois que je suis venu pour les mêmes motifs que Leftrin ; tout le monde a envie de laisser son empreinte dans le monde, et, si on découvre cette cité, ou même seulement la zone où elle s'étendait, ce sera une révolution dans le désert des Pluies et à Terrilville. Ce n'est pas si souvent qu'une occasion pareille se présente ! À tout le moins, on aura agrandi la carte : chaque soir, Souarge s'installe dans le rouf pour écrire des notes et faire des croquis, auxquels le capitaine Leftrin ajoute ses observations. Jess tenait aussi un journal de voyage, et j'y ai écrit deux ou trois trucs sur le gibier qu'on attrape, le genre d'arbres qui poussent et la nature des berges. Tous ces détails iront dans les archives de la Salle des Marchands du désert des Pluies. D'ici des années, quand quelqu'un cherchera un mouillage pour la nuit dans la région, il s'appuiera sur nos découvertes. On se souviendra de nous et de l'*Expédition du Mataf à Kelsingra*, ou un titre dans ce goût-là. C'est quelque chose, vous savez ; ça vaut le coup d'y participer. »

Sédric avait regardé le feu pendant ce discours ; comme Carson se taisait, il leva discrètement les yeux vers lui, et, pour la première fois, il vit ses traits animés : ses yeux bruns, profondément enfoncés, brillaient, et ses lèvres nichées dans sa barbe s'étiraient en un sourire de parfaite satisfaction. Sédric n'avait jamais vu personne se réjouir à ce point d'un but aussi intangible ; il avait vu Hest au paroxysme de la joie à la conclusion d'un excellent marché, son père en pleine beuverie pour fêter une association lors d'un voyage commercial, mais il s'agissait toujours de richesse, d'argent, et de la position qui l'accompagne. Telle était la mesure d'un homme, le statut d'un Marchand à Terrilville, et c'était ainsi qu'on jugeait quelqu'un en Chalcède, à Jamailia et dans tous les pays civilisés qu'il avait visités. Il observait donc Carson en attendant un petit sourire ou un rire acerbe d'autodérision.

Rien ne vint ; et, bien que le chasseur eût avoué participer à l'expédition pour les mêmes raisons que Leftrin, il n'avait pas parlé de prélèvements d'échantillons de dragons ni de la fortune à en tirer.

« On dirait un rêve », dit Sédric pour meubler la conversation, mais aussi pour voir s'il pouvait amener l'homme à lui confier son projet ; avant de regagner le *Mataf*, il voulait se rendre compte du danger que représentait le capitaine Leftrin. Alise risquait-elle sa vie auprès de lui ?

« Sans doute ; tout le monde poursuit un rêve. Mais je ne vous apprend rien : vous et Alise qui notez tout ce que se rapporte aux dragons, qui tâchez d'apprendre d'eux tout ce qu'ils se rappellent des Anciens, c'est la même chose : vous explorez un territoire où personne n'a jamais mis les pieds, du moins depuis très longtemps.

— Cette aventure pourrait bien rapporter pas mal d'argent », fit Sédric.

Carson éclata de rire. « Peut-être, mais je n'y crois pas beaucoup ; et, si la fortune arrive, je serai sans doute déjà dans ma tombe. Certains gardiens pensent comme vous, c'est vrai. » Il sourit en secouant la tête. « Graffe se monte le bourrichon : il va fonder une nouvelle colonie dans le désert des Pluies ; les gardiens s'approprièrent les trésors de Kelsingra, et les dragons les aideront à les protéger ; les bateaux et les ouvriers remonteront le fleuve, le commerce s'organisera, et Graffe s'enrichira.

— C'est ce qu'il dit ? » Sédric était abasourdi. Il respectait l'intelligence de Graffe, mais le jeune homme lui avait toujours paru trop plein d'agressivité pour nourrir des ambitions grandioses.

« Pas à moi, naturellement ; mais il s'entretient discrètement avec les autres gardiens, comme si un tel discours pouvait rester entre eux. Je crois qu'il tient pas mal de ces idées de Jess, lequel aime se présenter à la fois comme quelqu'un qui connaît le monde et qui a de l'instruction – c'est-à-dire, je pense, qu'il lui est arrivé un jour de lire un livre –, et il a bourré le crâne de ce garçon de tout un tas d'âneries. » Carson se pencha pour casser une branche qui pointait du radeau ; son geste exprimait un profond agacement.

Quand il reprit la parole, il paraissait un peu plus calme. « D'accord, il se peut qu'on trouve Kelsingra et qu'on y établisse une colonie, mais cela ne se passera pas comme il l'imagine. D'abord, les gardiens ne sont pas assez nombreux, et il n'y a pas assez de femmes parmi eux ; il a à peine de quoi créer un village, alors une ville... Et les habitants du désert des Pluies, comme vous le savez sûrement, ne se reproduisent pas facilement ; les enfants qui naissent ne vivent parfois pas au-delà de leur première année, et leurs parents sont des vieillards à quarante ans. » Il gratta les écailles qui surmontaient sa barbe. « Du coup, même si une découverte extraordinaire persuade toute une foule de volontaires d'embarquer pour s'installer, les nouveaux colons seront sans doute plus nombreux que les anciens, et ils auront leur mot à dire sur la façon dont les choses fonctionnent. Et puis, même si Graffe et les autres mettent la main sur des trésors, les objets Anciens, ça ne se mange pas, on est bien placés pour le savoir ! Tant que les richesses des Anciens restaient dans le désert des Pluies, personne n'en tirait profit ; il a fallu qu'on les envoie là où des négociants pouvaient venir les acheter. C'est pour ça que Terrilville est une grande ville marchande et pas Trehaug ; si on ne fait pas de commerce, on crève de faim. Et, si on trouve Kelsingra et qu'on y découvre un trésor, les Marchands qui barguigneront pour ces objets le sauront mieux que personne ; des hommes viendront qui auront l'habitude d'extraire jusqu'à la dernière pièce d'argent d'un marché. Notre bon roi Graffe devra s'asseoir à leur table et se plier à leurs règles. N'empêche, quand Davvie sera devenu un homme, il y aura peut-être un avenir pour lui à Kelsingra. »

Il s'éclaircit la gorge et plaça un bout de bois dans sa marmite. Sédric se tut, imaginant Graffe ou un autre gardien en train de négocier avec Hest ; il les mangerait tout crus et se nettoierait les dents avec leurs os.

Un gros poisson argenté sauta soudain hors de l'eau pour attraper un insecte qui passait en bourdonnant au ras de la surface. Il replongea dans son univers avec un grand bruit d'éclaboussure, et Carson éclata de rire. « Écoutez-moi donc ! Je file des rêves et des contes comme un ménestrel ! S'il reste quelque chose de Kelsingra et qu'on mette la main dessus...

— Et si nous ne trouvons rien ?

— Je me pose souvent la même question. À partir de quel moment le capitaine Leftrin va laisser tomber et donner l'ordre de retourner à Trehaug ? Pour être franc, je ne le vois pas faire ça ; d'abord, les gardiens et les dragons ne peuvent pas faire demi-tour : ils n'ont rien à espérer de Trehaug, et le capitaine doit continuer jusqu'à ce qu'il leur dégote un coin où s'installer – et ça, ce serait aussi extraordinaire que s'il découvrait Kelsingra. » Carson se gratta la barbe d'un air pensif. « Ensuite, tant que Leftrin persiste à continuer, il garde Alise près de lui ; dès l'instant où il virera de bord, il n'aura plus qu'à compter les jours avant leur séparation. » Il regarda Sédric en haussant les sourcils et ajouta : « Excusez-moi si je m'occupe de ce qui ne me regarde pas, mais c'est comme ça que je vois les choses. J'ai surpris une conversation entre le capitaine et Souarge, un soir. Leftrin écoute ses hommes, plus que la plupart des commandants, et c'est pour ça qu'autant d'entre eux restent avec lui depuis si longtemps. Il voulait savoir si Souarge et Belline étaient mécontents et souhaitaient faire demi-tour, et son second a répondu : “C'est tout un pour nous, cap'taine ; on n'a pas de maison dans les arbres qui nous attende, et puis le fleuve doit bien venir de quelque part. Si on le remonte assez longtemps, on tombera sûrement sur quelque chose.” Alors Leftrin a éclaté de rire : “ Et si c'est notre mort à tous qui nous attend ?”, et Souarge a dit : “La mort, c'est juste un nouveau départ ; on connaît.” Donc, je pense qu'ils continueront jusqu'à ce qu'ils découvrent Kelsingra ou que le *Mataf* ne puisse plus avancer. »

Il tisonna de nouveau le feu et parut prendre plaisir aux geysers d'étincelles qu'il libérait. « Et je les accompagnerai ; après tout, rien ni personne ne me rappelle à Trehaug, ni ailleurs. »

Sédric sentit une question dissimulée derrière cette déclaration ; il réfléchit puis répondit en haussant les épaules : « Je n'ai pas le choix, n'est-ce pas ? Il y a une existence qui m'attend à Terrilville, dans laquelle je me débrouille plutôt bien, alors que je suis incapable de survivre seul ici, mais je n'ai aucun moyen de la retrouver, et je suis donc condamné à retourner au *Mataf* avec vous et à vivre bon gré mal gré le reste de cette aventure. Je suis pris au piège. »

Il avait raison, il le savait, mais il regrettait que son discours apparût mesquin après la générosité du point de vue de Carson.

L'expression du chasseur changea ; les coins de sa bouche s'affaissèrent et son regard s'emplit de solennité. Il laissa tomber son bâton dans le feu et se redressa légèrement. De ses deux grandes mains, il repoussa ses mèches folles de son visage, et il dit d'une voix tendue : « Rien ne vous oblige à revenir à bord du *Mataf*, Sédric, si ça vous déplaît tant. J'ai mon canoë avec le matériel de base nécessaire à mon métier, et je pourrais vous faire redescendre le fleuve. Ce ne serait pas un voyage facile, mais je vous ramènerais à Trehaug, et, de là, vous pourriez rentrer chez vous.

— Et les autres ? » demanda Sédric à contrecœur, en s'efforçant de réprimer son enthousiasme. Puis une complication se présenta à son esprit. « Et la dragonne ? »

*Oui, et moi ?* La voix de Relpda lui parvint comme un gargouillis ensommeillé.

« Ah, c'est vrai ! La dragonne. » Carson eut un sourire triste. « Bizarre qu'un petit détail comme ça m'ait échappé ; je dois vous voir plus comme l'assistant d'Alise que comme un gardien. » Il se tut un moment, et l'excitation que Sédric avait éprouvée à la perspective de revenir chez lui commença de retomber.

Le chasseur haussa les épaules. « On pourrait s'assurer d'abord qu'elle rejoigne ses congénères ; après, il faudrait qu'elle se débrouille. Mais, pour ça, on devrait remonter le fleuve : je ne pourrais disparaître sans prévenir ; Leftrin me croirait mort, et Davvie deviendrait fou de peur et de chagrin. Je refuse d'infliger ça à un ami, et encore plus à un garçon qui dépend de moi. Et puis il faudrait que je demande à Leftrin de me délier de mon contrat de chasseur ; or le moment est mal choisi, avec Jess qui n'est pas revenu ; et vous, vous voudriez sûrement dire adieu à Alise... » Sa voix mourut. « Finalement, on n'est pas aussi libres qu'on le croyait,

murmura-t-il. Dommage.

— Oui, dommage », acquiesça Sédric, accablé. Il se tut un moment puis reprit : « Vous évoquiez tout à l'heure l'exaltation que vous ressentiez à participer à une grande aventure comme la nôtre, à cartographier le fleuve, à chercher une cité antique ; pourquoi me proposer de quitter tout ça uniquement pour me ramener à Trehaug ? »

Avec un grand sourire, l'autre le regarda dans les yeux. « Je vous aime bien, Sédric ; je vous aime beaucoup. Vous ne l'aviez pas encore compris ? »

Sa franchise laissa Sédric pantois. Il parcourut des yeux le chasseur, ses joues écailleuses au-dessus de sa barbe, sa tignasse hirsute, ses vêtements dépenaillés ; pouvait-on imaginer plus différent de Hest ?

Avec une seconde de retard, il prit conscience qu'il eût dû donner une réponse à cette offre sincère : Carson avait déjà détourné le visage. Il haussa les épaules. « Je sais que vous avez quelqu'un qui attend votre retour ; à mon avis, c'est un imbécile de vous avoir laissé partir ; et, bien sûr, je n'oublie pas tout ce qui nous sépare. Je sais ce que je suis, et je connais la place qui est la mienne dans le monde ; et, la plupart du temps, ma vie me convient parfaitement. »

Sédric retrouva sa voix. « J'aimerais pouvoir en dire autant. » Il se rendit compte que sa formulation était mauvaise. « Du moins, j'aimerais pouvoir dire que ma vie m'a procuré des satisfactions, mais ce n'est pas le cas. » Hormis par moments : le temps qu'il avait passé en compagnie de Hest dans certaines des cités les plus exotiques qu'ils avaient visitées, les excellents vins, les mets rares, et la perspective d'une longue et joyeuse soirée dans une auberge bien installée. Mais éprouvait-il vraiment le sentiment d'une existence bien remplie, ou seulement le rassasiement d'envies hédonistes ? Mal à l'aise, il avait l'impression que Carson avait raison : les différences entre eux étaient extrêmes, et soudain il ressentit à la fois de la honte et de la colère. Oui, il aimait l'élégance, oui, il appréciait le raffinement, mais il n'était pas superficiel pour autant ! Il n'était pas qu'un personnage sans profondeur qui profitait de l'argent de Hest ! La voix de Carson le ramena à la réalité ; le chasseur s'exprimait d'un ton résigné.

« Il se fait tard ; on ferait bien de dormir. Vous pouvez prendre la couverture.

— Il y en a une autre dans l'autre canoë, répondit Sédric.

— L'autre canoë ? » répéta le chasseur.

Il s'était trop laissé aller, et la vérité lui avait échappé. Mais, de toute façon, combien de temps eût-il pu tenir son mensonge ? Aurait-il gardé le silence le lendemain et laissé son compagnon abandonner des vivres et du matériel encore plus précieux ici qu'à leur départ de Trehaug ?

« Il est amarré de l'autre côté du gros tronc, là-bas. » De la tête, il indiqua la direction, muet et plein de remords. Carson se leva d'un mouvement gracieux et traversa le radeau de débris qui dansaient sous ses pas pour examiner l'embarcation. Sédric ne quittait pas le feu du regard. Il entendit le bruit sourd que fit l'homme en descendant dans l'esquif, et, peu après, sa voix dans la pénombre du soir. « C'est le canoë de Graffe, et son matériel ; il faut reconnaître qu'il sait prendre soin de ses affaires. À votre place, j'y ferais attention : il voudra tout récupérer, et en bon état. »

Quelques instants plus tard, il revint, la couverture sur l'épaule. Il la jeta à Sédric, sans brutalité, mais sans douceur non plus ; elle était encore humide par endroits, et il se rappela qu'il avait eu l'intention de l'étendre à sécher mais avait oublié.

« Alors, fit Carson en se rasseyant, on a donc l'embarcation de Graffe, et ce n'est pas vous qui avez fait les nœuds qui l'amarrent. C'est quoi, l'histoire ? Et pourquoi vous ne me l'avez pas racontée ? » Il s'exprimait d'un ton froid, avec une note de colère.

Sédric se sentit soudain trop las pour user encore de dissimulation, trop fatigué pour dire

autre chose que la vérité. « Je vous ai dit ce qui m'est arrivé : j'ai repéré ce radeau de troncs flottants, et Relpda m'y a transporté. J'ai alors découvert que Jess s'y trouvait déjà ; la vague l'avait emporté lui aussi, mais il avait mis la main sur un canoë, et il était arrivé ici avant moi.

— Jess est ici ? »

Une question toute simple. S'il y répondait honnêtement, comment Carson réagirait-il ? Il le regarda, incapable de dire un mot. Nul mensonge ne lui venait à l'esprit, et il n'osait pas lui révéler la vérité. Il tâta du doigt l'énorme bleu qui lui prenait tout un côté du visage tout en se demandant par où commencer. Les yeux enfoncés de Carson ne le quittaient pas ; un pli se creusait entre ses sourcils, et sa bouche avait une expression soupçonneuse. *Parle ! Dis quelque chose !*

« Il voulait tuer Relpda. La découper en morceaux, et les emporter en Chalcède pour les vendre. »

Le chasseur se tut un long moment, puis il hocha lentement la tête. « Ça ressemble bien à Jess ; on dirait bien qu'il essayait de pousser Graffe à persuader les autres gardiens d'adhérer à ce plan. Que s'est-il passé alors ?

— Nous nous sommes battus, et je l'ai frappé avec la hachette.

— Et je l'ai mangé. » Il y avait du contentement dans le grondement bas de Relpda.

L'intervention de la dragonne détourna l'attention de Carson ; il la regarda brusquement. « Mangé ? Tu as mangé Jess ? » Il n'en croyait pas ses oreilles.

« C'est l'habitude des dragons », répondit-elle sur la défensive en employant les mots mêmes de Sédric.

Celui-ci se surprit à justifier l'acte de Relpda. « Jess voulait que je l'aide à tromper Relpda, afin qu'elle se tienne tranquille pendant qu'il l'exécutait. J'ai refusé, alors il lui a donné un coup de harpon et s'est jeté sur moi. Carson, il allait la tuer pour la vendre par morceaux ! Et, s'il devait me passer d'abord sur le corps, ça ne le dérangeait pas ! »

Le chasseur se retourna vers lui, l'air sceptique ; ses yeux s'arrêtèrent sur son visage tuméfié, ses contusions et ses vêtements dépenaillés, et donnèrent un nouveau sens à ce qu'ils voyaient. Sédric se sentit se raidir sous ce regard, craignant qu'il ne se muât en jugement puis en condamnation. Mais, au contraire, il vit l'incrédulité laisser peu à peu la place à l'étonnement et à l'admiration.

« Jess était un des types les plus dangereux avec qui j'ai travaillé. Il avait la réputation de ne pas rechigner aux coups bas, le genre d'homme qui continuait de frapper même quand son adversaire voulait se rendre. Et vous lui avez résisté pour votre dragonne ? » Il jeta un regard à Relpda ; rien ne restait de la carcasse de l'élan : elle l'avait entièrement dévorée.

« Je n'avais pas le choix, dit Sédric tout bas.

— Et vous avez gagné ? »

Le Terrilvillien le regarda un instant sans répondre. « Je ne sais pas si on peut parler de victoire dans ce cas. »

Ce commentaire arracha un brusque éclat de rire à Carson, puis Relpda intervint : « Et je l'ai mangé. Sédric me l'a donné. » Elle paraissait savourer ce souvenir.

L'intéressé se hâta de corriger : « Ce n'est pas exactement ainsi que ça s'est passé. Je n'ai jamais voulu cela, encore que je doive avouer que j'en ai surtout éprouvé du soulagement, parce que j'ignorais s'il y avait un autre moyen de l'arrêter.

— Et c'est Jess qui vous a fait ça à la figure ? »

Sédric porta la main à sa joue ; la pommette restait sensible, et l'enflure à l'intérieur de sa bouche le gênait pour mâcher. Pourtant, il se sentait bizarrement fier de cette blessure à présent. « Oui, c'est Jess. Jamais on ne m'avait ainsi frappé au visage. »

Le chasseur partit derechef d'un bref éclat de rire. « J'aimerais pouvoir en dire autant ! J'en ai arrêté pas mal de poings avec ma figure ! Mais je regrette vraiment que ce soit arrivé à la vôtre. »

D'un geste presque timide, il avança une large main et toucha délicatement de ses doigts rêches la joue de Sédric ; ce dernier resta saisi : comment un effleurement aussi léger pouvait-il l'émouvoir si fort ? Les doigts appuyèrent doucement sur le pourtour de son orbite puis suivirent la ligne de la pommette. Il gardait une immobilité absolue ; le chasseur irait-il plus loin ? Et comment y réagirait-il ? Mais Carson baissa la main et se détourna en disant d'une voix rauque : « Il n'y a rien de cassé, je crois. Ça devrait guérir. » Il ajouta un bout de bois dans le feu. « Il faut qu'on ne tarde pas trop à dormir si on veut se lever tôt demain.

— Jess disait que Leftrin était dans le coup. » Les mots avaient jailli, et Sédric laissa la question informulée.

« Dans quel coup ?

— Tuer des dragons et vendre leurs morceaux, crocs, sang, écailles. À ce qu'il disait, celui qui l'avait envoyé affirmait que Leftrin l'aiderait. »

Le regard de Carson se troubla. « Et il l'a fait ?

— Non. C'était ce qui chagrinait Jess ; à l'entendre, on avait l'impression que Leftrin l'avait trompé. »

L'expression de l'autre se détendit un peu. « Ça me paraît probable. Je connais le capitaine depuis longtemps ; une fois ou deux, il s'est retrouvé impliqué dans des affaires que je trouvais... discutables. Mais massacrer des dragons pour les vendre par petits bouts ? Non. Et en Chalcède ? Jamais. Je vois pas mal de raisons pour qu'il ne se laisse pas entraîner dans une histoire pareille, Mataf étant la principale. » Le front plissé, il regarda le feu. « N'empêche, ça m'intéresserait de savoir pourquoi Jess pensait le contraire. »

Il secoua la tête puis se leva lentement en faisant jouer ses épaules. Pour un homme de sa charpente, il possédait une grâce étonnante, et il garda facilement l'équilibre en descendant dans son canoë. Sa couverture était rangée, bien pliée, sous le banc, à l'abri de l'eau ; Sédric tenait encore entre ses mains celle que le chasseur lui avait jetée, humide et en boule. Il regarda l'esquif de Carson, le rangement précis de chaque objet, et se sentit soudain honteux de sa puérité : dans l'autre embarcation, la hachette était sans doute en train de rouiller dans l'eau mêlée de sang du fond ; dès son arrivée, Carson avait pourvu à ses besoins et à ceux de la dragonne avec une parfaite économie de mouvements ; Sédric, lui, n'avait même pas été fichu de penser à étendre sa couverture !

Comment le chasseur le voyait-il ? Comme un incompetent ? Un hédoniste ? Un homme pourri d'argent ? Je ne suis rien de tout ça, à proprement parler, se dit-il. C'est seulement que, pour l'instant, je ne me trouve pas sur mon terrain ; si nous étions à Terrilville et qu'il me voie en train d'aider Hest à préparer la négociation d'un marché, il découvrirait qui je suis en réalité. C'est Carson qui serait alors l'incompétent et l'inutile. Puis cette pensée même lui parut celle d'un enfant gâté qui souhaite faire de l'épate. Quelle importance, ce que le chasseur pensait de lui ? Depuis quand s'intéressait-il au jugement d'un chasseur ignorant du désert des Pluies ?

Il secoua sa couverture qui sentait le moisi et la passa sur ses épaules. Ainsi protégé, il s'assit pelotonné sur lui-même et réfléchit.

La nuit noire enveloppait Mataf, dont le capitaine Leftrin parcourait le pont. Le ciel apparaissait comme un ruban noir parsemé d'étoiles scintillantes. D'un côté de la gabare, le fleuve s'étendait jusqu'à la berge invisible, tandis que, de l'autre, la forêt se dressait, immense, réduisant le bateau à la taille d'un jouet. Au pied des arbres, sur un banc de boue étroit, les

dragons dormaient ; de même, sur le toit du rouf, en rangs comme des cadavres, les gardiens dormaient. Et Leftrin était debout.

En principe, c'était le quart de Souarge, mais le capitaine l'avait envoyé se coucher, et le reste de l'équipage était allé se reposer. Le fleuve avait retrouvé son niveau normal. Mataf était confortablement échoué sur la boue pour la nuit, et les hommes avaient bien mérité de retrouver leurs couchettes ; ce serait leur première nuit complète de sommeil depuis la vague, et ils en avaient tous bien besoin. Tout le monde en avait besoin.

Même Alise, qui avait regagné tôt sa cabine, épuisée. À pas lents, Leftrin reprit un nouveau tour du pont. Rien ne le forçait à effectuer ces rondes ; il eût aussi bien pu aller se coucher et laisser Mataf se charger de la surveillance ; nul ne le lui eût reproché.

Il passa devant la porte d'Alise. Aucun rai de lumière n'en sortait ; à coup sûr, elle dormait. Si elle avait voulu de sa compagnie, elle se fût attardée à la table de la coquerie ; or, elle s'était éclipsée dès le dîner achevé, alors qu'il espérait qu'elle resterait. Il affronta franchement cet espoir qui s'estompait ; c'eût été la première et la seule nuit où ils eussent pu être ensemble sans la présence de Sédric pour rappeler à la jeune femme son identité et sa position. Il avait espéré dérober cette nuit à sa vie de Terrilvillienne et en faire un trésor réservé à eux seuls.

Mais elle s'était excusée, avait quitté la table et avait disparu dans sa cabine.

Qu'est-ce que cela signifiait ?

Sans doute qu'elle était plus maligne que lui – ce qu'il savait déjà. Quel homme intelligent aurait envie de s'attacher une femme plus bête que lui ? Son Alise était futée, et il le savait ; non seulement instruite, mais intelligente.

Néanmoins, il eût préféré qu'elle se fût montrée moins astucieuse cette nuit.

Et quel genre d'homme était-il pour éprouver du soulagement à l'absence de Sédric, au lieu de chagrin ? C'était l'ami d'Alise depuis l'enfance, il le savait ; il le jugeait agaçant, gâté et un peu bécasse, mais Alise avait de l'affection pour lui, et elle se demandait sans doute s'il n'était pas mort ou s'il ne se trouvait pas dans une situation tragique. Et lui, Leftrin, brute qu'il était, voyait seulement qu'Alise et lui avaient le bateau pour eux !

Il acheva son tour de la gabare et resta un moment immobile sur la proue camarde de Mataf. Se penchant sur la lisse, il observa la « berge » ; quelque part, les dragons dormaient dans la boue, mais il ne les voyait pas. La forêt formait une muraille de poix devant lui. Il s'adressa à son bateau.

« Eh bien, demain sera un autre jour, Mataf. Carson reviendra, avec ou sans survivants, et ensuite quoi ? On continue ? »

Naturellement.

« Tu en as l'air bien sûr. »

Je m'en souviens.

« Oui, tu me l'as déjà dit ; mais tu ne t'en souviens pas tel que c'est aujourd'hui. »

Non ; c'est exact.

« Néanmoins, tu penses qu'on doit continuer ? »

Les autres n'ont pas le choix ; et c'est le moins que nous puissions faire pour eux, à mon avis.

Leftrin se tut et caressa lentement le bastingage de proue en réfléchissant. Mataf était une vieille vivenef, plus ancienne qu'aucune autre ; c'était un des premiers bateaux fabriqués en « bois-sorcier », selon l'appellation de l'époque, conçu non comme un navire de commerce mais comme une simple gabare à laquelle on avait donné une coque épaisse du seul matériau apparemment insensible aux attaques acides du fleuve du désert des Pluies. Selon une tradition qui précédait de loin la fondation de Terrilville et même de Jamaillia, l'ancêtre de Leftrin avait

peint des yeux sur son bateau, non seulement pour lui donner une expression empreinte de sagesse, mais aussi pour obéir à une superstition voulant que la gabare pourrait ainsi surveiller elle-même les eaux dangereuses. En ce temps-là, on savait seulement du bois-sorcier qu'il était dur, lourd et capable de résister à l'acide ; nul ne se doutait qu'après des générations de présence humaine à son bord une vivenef pouvait parvenir à la conscience ; on ne devait le découvrir qu'après la création des premières figures de proue.

Mais cela n'avait pas empêché Mataf d'atteindre à la conscience, ni ses commandants successifs de percevoir sa présence.

Les marins de la lignée de Leftrin savaient que leur bateau avait quelque chose de singulier, surtout ceux qui avaient grandi sur son pont, qui dormaient et jouaient à son bord. Ils avaient acquis une affinité avec la gabare et avec le fleuve, un instinct pour la navigation, un talent pour éviter les bancs de sable qui se déplacent constamment et les obstacles dissimulés sous la surface de la route aquatique qui traversait la forêt. Ils faisaient d'étranges rêves qu'ils partageaient rarement, sinon avec d'autres membres de la famille, et, dans ces songes, ils ne se voyaient pas seulement fendant sans bruit le fleuve ; ils volaient, et parfois nageaient dans un monde profond aux ombres bleues.

Mataf avait fini par devenir conscient, comme toutes les vivenefs, mais il ne possédait pas de bouche pour parler, pas de mains ni de visage humain ; il était muet, mais son regard ancien était empreint de sagesse.

Peut-être Leftrin eût-il dû le laisser ainsi. Tout se passait bien entre eux ; pourquoi vouloir mieux ?

La bille de bois-sorcier qu'il avait trouvée avait été à la fois une aubaine et une complication.

Il avait soigneusement tiré ses plans ; il avait réduit son équipage à une poignée d'hommes en qui il avait une confiance absolue, il avait embauché des artisans qui avaient déjà travaillé le bois-sorcier, avec une solide réputation d'honnêteté et de compétence en matière de menuiserie, il avait économisé et barguigné pour se procurer les outils dont il avait besoin, et, quand tout avait été prêt, il avait transporté hommes et instruments jusqu'au site où il avait découvert et dissimulé son tronc de bois-sorcier.

Et tout cela en sachant pertinemment qu'il ne s'agissait ni d'un tronc ni de bois.

Il avait échoué Mataf, puis, à l'aide de cordages et de poulies, il avait treuillé la gabare pour la mouiller dans un petit bras d'eau isolé non loin de la berge du fleuve. Il avait perdu presque tout un été de travail pour ce projet. Il avait fallu découper sur place le bois en planches et en blocs, les fixer sur Mataf, puis hisser le bateau sur cales pour permettre aux ouvriers d'accéder à la coque ; à cause de la mollesse du sol le long du fleuve, il fallait renforcer et remettre à niveau les cales tous les jours.

Mais, quand tout avait été fini, Mataf avait fait comprendre à Leftrin qu'il avait tout ce qu'il désirait ; quatre pattes robustes aux doigts palmés et une longue queue avaient été ajoutés à la coque. La vivenef pouvait désormais aller partout où elle et son capitaine le désiraient.

Il avait fallu plusieurs semaines avant que Mataf jouît du mouvement complet de ses nouveaux membres. Leftrin avait été terrifié lorsqu'on avait retiré les cales de sous le bateau, mais Mataf avait conservé son équilibre, non sans mal, puis regagné lentement le lit du fleuve ; ses yeux brillaient de satisfaction tandis qu'il se propulsait dans les hauts-fonds, et il se révéla aussi à l'aise à nager dans l'eau qu'à marcher dans les petits fonds. Son équipage avait perdu une grande partie de son utilité et ne servait plus que de façade pour maintenir l'illusion que Mataf était une gabare comme les autres.

Toutes les chutes de la « bille » avaient été rangées à l'intérieur de la vivenef comme bois

d'arrimage. On n'avait pas vendu la plus petite écharde du bois-sorcier : c'eût été trahir la confiance du bateau. Leftrin respectait la matière issue des dragons dont Mataf était bâti. Au cours des semaines et des mois suivants, il avait senti le bateau qui intégrait ses nouveaux éléments et les souvenirs qu'ils renfermaient. La nature jusque-là placide de Mataf avait changé ; s'affirmant davantage, il était devenu plus aventureux, voire, à l'occasion, malicieux, et Leftrin avait observé son évolution avec autant de plaisir qu'il eût vu un enfant grandir. Les yeux de Mataf avaient acquis une plus grande expressivité, son lien avec son capitaine une plus grande clarté, et sa capacité à naviguer une efficacité stupéfiante. Si les autres Marchands se doutaient du secret de Leftrin, ils ne cherchaient pas à le connaître : chacun ou presque avait sa réserve de trésors magiques ou technologiques qu'il conservait pour lui, et se garder de fouiner excessivement dans les affaires des voisins était un aspect essentiel du métier de Marchand. Leftrin n'avait donc eu aucun problème, et ses profits avaient grimpé régulièrement.

Tout alla bien jusqu'à ce qu'un des menuisiers fit des confidences à un négociant chalcédien, et que le chasseur montât à bord pour menacer ses propres compatriotes. Leftrin serra les dents si violemment qu'elles grincèrent, et, sous ses pieds, il sentit Mataf crisper les pattes sur la boue du fond avec fureur. *Trahison ! C'est inadmissible. Il faut punir le traître.*

Leftrin desserra aussitôt les mains du bastingage et apaisa ses émotions ; le commandant d'une vivenef devait toujours garder la maîtrise de ses pensées les plus obscures, car ses émotions risquaient d'infecter dangereusement son bateau. La force et la clarté de la réaction de Mataf le surprirent : la gabare transmettait rarement ses opinions avec autant de franchise. Leftrin n'avait pas mesuré l'aversion qu'elle éprouvait pour le chasseur, et il lui expliqua d'un ton calme que le fleuve avait fait le travail à leur place : Jess avait disparu, probablement noyé.

À cette pensée, il perçut de la part du bateau un sentiment de sinistre satisfaction teinté d'un amusement carnassier. Mataf en savait-il plus long sur le sort de Jess qu'il ne voulait bien le laisser entendre ? Leftrin se sentit soudain mal à l'aise, puis il détourna en hâte son esprit de cette perspective ; la vivenef avait le droit d'avoir ses secrets. Si elle avait vu Jess se débattre dans l'eau et s'était détournée de lui, cela la regardait, non Leftrin.

Ne t'inquiète pas de ça ; je n'ai pas eu à exécuter un acte aussi brutal.

Sans tenir compte de l'amusement qu'il sentait dans le ton du bateau, Leftrin répondit : « J'en suis ravi, Mataf, ravi. Si je m'étais trouvé dans cette situation... Bref, je suis content de n'avoir pas dû prendre ce genre de décision. » Il perçut l'assentiment tranquille de la gabare. « Et, demain, nous pouvons attendre le retour de Carson. »

Oui, tu peux l'attendre.

Parfois, le bateau savait des choses que tout le monde ignorait. Il avait entendu la trompe de Carson quand celui-ci avait retrouvé les survivants, et il en avait averti Leftrin ; le capitaine avait appris à ne pas l'interroger sur la façon dont il obtenait ces connaissances et à ne pas lui demander de détails. Une fois seulement, Mataf s'était montré d'humeur à se confier, et il s'était borné à dire : *Parfois, le fleuve partage ses secrets avec moi. Parfois, mais pas toujours.* Leftrin accepta simplement le fait que le chasseur les rejoindrait le lendemain et, sans chercher à en savoir davantage, demanda : « Tu crois qu'on reprendra notre route demain, ou bien qu'on mouillera ici encore une autre nuit ? »

Sans doute une autre nuit ici. Les dragons ont encore besoin de dormir, et il reste des poissons morts dans le fleuve. S'ils doivent se reposer, autant qu'ils le fassent tant qu'il y a de la nourriture – même avariée.

« Ils risquent d'en tomber malades ? »

Les dragons ne sont pas chétifs comme les hommes ; la charogne déplaît au palais, et en manger trop peut entraîner un malaise, mais les dragons peuvent se nourrir de tout, et, quand ils

ne trouvent que du poisson pourri, ils s'en restaurent. Et ils poursuivent leur route.

« Comme nous poursuivrons la nôtre, donc », dit Leftrin.

Ainsi qu'il était entendu, lui rappela la gabare.

« Ainsi qu'il était entendu », répéta-t-il. Car il n'avait pas été tout à fait franc avec Alise sur ce détail ; le fait était qu'avant même de faire relâche à Cassaric il savait que Mataf et lui escorteraient les dragons dans leur périple, ce qui expliquait qu'il eût été capable d'embarquer le nécessaire et de se mettre en chemin si rapidement ; l'imbrication parfaite de ce voyage avec les projets d'Alise lui avait semblé un signe du destin, comme s'il était prédestiné à jouir de sa compagnie, et c'est avec étonnement et plaisir qu'il l'avait vue briller ce jour-là à la réunion des Marchands.

Elle ne dort pas ; elle est dans la cabine du geignard qui fouine partout.

« Je vais peut-être aller voir ça, au cas où elle n'arriverait pas à trouver le sommeil. »

Tu crois avoir le remède contre cette insomnie ? demanda le bateau, ironique.

« Peut-être une conversation tranquille avec un ami », rétorqua Leftrin avec toute la dignité possible.

J'ignorais que tu lui avais déjà présenté ton « ami ». Vas-y, je monte la garde ici.

« Fais attention à ce que tu dis ! s'exclama le capitaine, mais son bateau ne lui transmit en retour qu'une réaction amusée. Tu es bien bavard, cette nuit », ajouta-t-il, non seulement pour détourner l'attention de la gabare, mais aussi parce que Mataf avait rarement manifesté une telle clarté de pensée. D'ordinaire, Leftrin faisait un rêve inhabituel, ou bien il percevait les émotions du bateau par le lien qui les unissait ; il était très exceptionnel qu'il discutât ainsi avec la gabare, et il s'en étonnait.

Parfois, déclara le bateau. Parfois, quand le fleuve s'y prête et que les dragons sont proches, tout paraît plus clair et plus facile. Il y eut un temps de silence, puis Mataf ajouta : Quelquefois, tu es plus prêt à m'écouter, quand nos pensées s'alignent, quand nous sommes d'accord sur ce que nous voulons ; ce soir, nous savons tous les deux ce que nous désirons.

Leftrin ôta les mains de la lisse et partit en quête d'Alise. Malgré sa remontrance au bateau, un petit sourire étirait ses lèvres ; Mataf le connaissait par cœur.

Il s'arrêta un instant sur le pont obscur devant la cabine de Sédric. Mataf avait raison : une faible lueur filtrait sous la porte. Il frappa doucement et attendit. Le silence régna quelques secondes, puis il entendit des bruits de pas, et le battant s'entrouvrit. Alise apparut dans l'entrebâillement, découpée en silhouette sur l'éclat sourd d'une bougie.

« Oh ! fit-elle, surprise.

— J'ai vu de la lumière sous la porte, et je me suis dit que je devais vérifier qui se trouvait là.

— Ce n'est que moi. » Elle paraissait accablée.

« Je vois. Je peux entrer ?

— Je... Je suis en chemise de nuit. Je suis venue de ma cabine parce que je n'arrivais pas à dormir. »

Il le voyait aussi ; elle portait une chemise de nuit, longue, blanche et assez banale, dont les lignes simples n'étaient interrompues que par les courbes complexes de la femme qui l'occupait. Elle avait coiffé et tressé ses cheveux roux en deux longues nattes qui enlevaient plusieurs années à ses traits ; ses deux pieds menus pointaient sous sa chemise. Si elle s'était rendu compte le moins du monde que sa tenue la rendait à ce point désirable, elle n'eût jamais osé ouvrir la porte à quiconque !

Mais elle avait les yeux et le bout du nez rouges à force de pleurer, et ce fut cela plus qu'autre chose qui poussa Leftrin à entrer dans la pièce, fermer la porte derrière lui et prendre

Alise dans ses bras. Elle se raidit légèrement mais ne résista pas, même quand il l’attira contre lui et déposa un baiser sur sa tête. Comment pouvait-elle sentir si bon les fleurs en pleine nuit ? Il ferma les yeux et poussa un grand soupir. « Il ne faut pas pleurer, dit-il ; il y a encore de l’espoir. Il ne faut pas pleurer ni vous tourmenter comme ça ; ça ne fait de bien à personne. »

Il refusa de réfléchir davantage, se pencha et baisa l’œil gauche de la jeune femme. Elle eut un hoquet de surprise.

Quand il baisa son autre œil, elle leva les bras et les referma autour de son cou. Il posa ses lèvres sur les siennes, et sa bouche charnue s’ouvrit si facilement qu’il en eut le cœur ébranlé. Elle tremblait, serrée contre lui. Il continua de l’embrasser, de sentir, de goûter sa bouche, puis il se redressa, mais elle s’accrochait à lui, l’empêchant de rompre le baiser. Il la souleva du sol sans difficulté, et elle prit ses hanches en tenaille avec ses genoux sans même chercher à prétendre garder les jambes serrées.

« Alise... fit-il d’une voix étranglée, tentant de la mettre en garde.

— Ne parle pas ! répondit-elle violemment. Ne dis rien ! »

Il se tut.

En deux enjambées, il traversa la cabine, et il s’efforça de ne pas écraser Alise en la déposant sur la couchette, mais elle refusa de le lâcher, et il faillit s’écrouler sur elle. Il était entre ses jambes, et seuls le tissu de son pantalon et celui de la chemise de nuit bouchonnée les séparaient. Il se pressa contre elle, la prévenant, la désirant ; mais, au lieu d’écouter son avertissement, elle se plaqua contre lui, et il l’embrassa de nouveau, ses mains trouvant ses seins libres sous la chemise de nuit ; il les soupesa tout en baisant ses lèvres, mit les doigts sur ses mamelons mûrs et les agaça doucement. Avec un petit gémissement, elle poussa sa poitrine dans ses paumes.

Enhardi, il laissa descendre une de ses mains le long de son ventre et se décolla légèrement d’Alise pour la toucher du bout des doigts. Elle eut un hoquet puis fut prise du tremblement qui signe de façon indubitable l’orgasme d’une femme. Leftrin resta stupéfait et saisi d’un ravissement presque douloureux de sa réactivité. Il ne l’avait même pas pénétrée !

Mais, s’il croyait que cet effleurement l’avait satisfaite, il se trompait. Elle ouvrit les yeux, et le regard qu’elle posa sur lui était éperdu et affamé. « N’arrête pas ! dit-elle.

— Alise, tu es sûre... »

Il ne put achever sa phrase. Elle plaqua ses lèvres sur les siennes, et sa main tâtonnante le trouva et manifesta son désir sans ambiguïté.

Alise ouvrit l’autre main. Le médaillon qui renfermait le portrait de Hest tomba sur le lit, puis au sol. Il eût aussi bien pu s’engloutir dans le fleuve ; elle n’en avait cure.

VINGT-CINQUIÈME JOUR DE LA LUNE DE LA PRIÈRE

*Sixième année de l’Alliance Indépendante*

*des Marchands*

*D’Erek, Gardien des Oiseaux, Terrilville,*

*à Detozi, Gardienne des Oiseaux, Trehaug*

*Ci-joint la première partie d'un message du Conseil des Marchands de Terrilville à l'intention des Conseils des Marchands du désert des Pluies de Trehaug et Cassaric, renfermant le compte rendu public des dépenses et revenus pour l'année des Marchands de Terrilville, à fin de taxation partagée. Trois copies de chaque bilan doivent être envoyées par pigeon voyageur, et une par bateau.*

*Detozì,*

*Tout le monde attend certainement avec impatience de savoir dans quelle mesure nos impôts grimperont encore cette année ! Avec Terrilville qui, par endroits, continue à reconstruire ses édifices public et son Marché endommagés par les Chalcédiens, et Cassaric et Trehaug qui ont besoin de fonds pour l'étayage des excavations, je me demande si les impôts redescendront un jour à leur niveau d'il y a cinq ans. Mon père se remet enfin, mais sa maladie a réveillé l'inquiétude de mes parents quant au fait que je ne sois pas marié et que je n'aie pas d'enfants. Faut-il que je sois bête pour croire que ça ne regarde que moi !*

*Erek*

PEU AVANT L' AUBE, ELLE LE RÉVEILLA. « Nous devrions regagner nos lits respectifs », murmura-t-elle.

Il poussa un long soupir de résignation et mentit. « Tout de suite », fit-il, et il lui caressa les cheveux, enroulant une mèche autour de son index. La légère traction sur sa tête plut à Alise.

« J'ai fait un rêve, se surprit-elle à dire.

— Ah ? Moi aussi. C'était agréable. »

Elle sourit dans l'obscurité. « J'étais à Kelsingra. C'était un songe étrange, Leftrin. Je crois que j'étais un dragon, parce que je voyais la cité toute petite, comme d'au-dessus. Jamais je n'avais imaginé une ville sous cet angle : les toits, les flèches de bâtiments, les routes dessinées comme les veinures d'une feuille, et le fleuve qui formait la plus large, tout argentée. Malgré la largeur du fleuve, la cité se dressait sur ses deux rives. Tu sais, dans mon rêve, j'avais l'impression que Kelsingra avait été conçue pour être vue d'en haut, comme une forme d'art inconnue... »

Elle laissa sa phrase en suspens. À côté d'elle, Leftrin se déplaça dans le lit, et elle perçut soudain davantage sa présence, les points de contact entre leurs corps, et son odeur. À contrecœur, elle reprit : « Je crois que nous devrions retourner chacun chez soi. »

La bougie s'était éteinte depuis longtemps, et la cabine exigüe de Sédric était plongée dans le noir. Leftrin se redressa lentement sur la couchette étroite, et Alise sentit un courant d'air froid là où il se pressait contre elle. Elle sourit : elle avait dormi à côté d'un homme nu, avec ses bras passés autour d'elle, sa joue sur les poils de sa poitrine, leurs jambes emmêlées.

Elle n'avait jamais vécu cela.

Dans l'obscurité, elle l'entendit chercher son pantalon et sa chemise ; le tissu épais fit un son curieux quand il l'enfila une jambe après l'autre, puis il passa sa chemise, et se baissa pour ramasser ses chaussures. « Je t'accompagne à ta porte », souffla-t-il, mais elle répondit : « Non, vas-y. Je me débrouillerai. »

Il ne lui demanda pas pourquoi elle voulait qu'il s'en allât, et elle lui en sut gré. La porte s'ouvrit puis se referma, et Alise se leva alors. Sa chemise de nuit était par terre, froide et humide par endroits, mais cela ne l'empêcha pas de s'en vêtir. Elle remarqua qu'une de ses nattes s'était défaits, et elle détressa l'autre d'un mouvement de la tête. À tâtons, elle lissa les plis de la couverture sur le lit de Sédric, trouva l'oreiller et le remit en place. Elle chercha à l'aveuglette sur la couchette et au sol, mais ne put retrouver le médaillon. Elle se répéta qu'elle s'en moquait, qu'il s'agissait d'un bijou appartenant à une existence qui n'avait plus rien à voir avec la sienne. Elle sortit discrètement de la cabine et referma la porte derrière elle.

Elle franchit rapidement la courte distance qui la séparait de sa propre cabine, ferma la porte et se coucha dans son lit ; les couvertures étaient froides et raides. Elle avait mal à l'entrejambe, elle avait le visage et les seins irrités par la barbe de Leftrin, et il avait laissé son odeur partout sur elle. Elle se demanda ce qu'elle avait fait, puis prit crânement le parti de s'en moquer, mais elle ne put trouver le sommeil ; non, elle n'était pas indifférente à ses actes : jamais elle n'avait pris décision plus importante de toute sa vie. Les yeux ouverts dans l'obscurité, loin de se repentir, elle joua dans sa tête chaque instant de cette nuit. Les mains de son amant l'avaient touchée ainsi, il avait poussé de petits gémissements de plaisir, et sa barbe avait effleuré ses seins quand il les avait baisés.

Tout était nouveau pour elle. S'était-elle montrée impudique ou seulement féminine ? S'étaient-ils conduits comme des animaux, ou bien était-ce ainsi que ceux qui s'aimaient se

touchaient, se goûtaient et se dévoraient ? Elle avait l'impression d'avoir vécu cette expérience pour la première fois.

Peut-être était-ce vrai.

Elle ferma les yeux. Des pensées menacèrent son esprit : le sort de Sédrick, Hest à Terrilville, ses amies, l'orgueil de sa mère, et son retour à cette vie.

« Non, dit-elle tout haut. Pas cette nuit. »

Elle garda les paupières closes et s'endormit.

Pieds nus sur le pont, il contemplait la berge du fleuve. Il tenait ses chaussures à la main. « Mataf, à quoi est-ce que tu joues ? » demanda-t-il à mi-voix au bateau.

La réponse qu'il obtint était énigmatique. Il ne l'entendit pas : il la perçut autant par la plante des pieds que par le cœur. La gabare gardait son secret.

Il fit un nouvel essai. « Mataf, je connais ce rêve ; je croyais qu'il était pour moi, que c'était quelque chose que tu voulais me montrer. »

Cette fois, un frisson d'acquiescement traversa l'air, puis, de nouveau, le silence.

« Mataf ? »

Aucune réaction. Au bout d'un moment, ses chaussures à la main, le capitaine du bateau alla se coucher.

Carson avait attaché les deux canoës ensemble. Sédrick en éprouvait une certaine humiliation, comme s'il montait un cheval mené par quelqu'un d'autre, mais il admettait que le chasseur avait raison sur le plan pratique ; aussi, au lieu de protester, se consacrait-il à veiller à ce que la corde entre les deux embarcations ne se tendît pas excessivement. Il était prêt à reconnaître son incompetence pour tenir l'esquif à l'écart du courant principal et pour le propulser contre le flot, mais non qu'il n'avait pas la force nécessaire pour faire avancer lui-même son canoë et que Carson devait le remorquer.

Il y avait un prix à payer pour cet orgueil, et il était en train de le payer : chaque coup de pagaie devenait un effort, ses mains se couvraient d'ampoules qui crevaient et coulaient, si bien que le bois de sa pagaie frottait sur sa chair à vif. Carson se tourna vers lui et cria : « Ce n'est plus très loin ! Tout le monde sera ravi de vous voir, vous, la dragonne et le canoë ! La perte de cette embarcation était un rude coup pour le groupe. »

*Sans doute plus que celle d'un gandin de Terrilville*, songea Sédrick, acerbe. Carson n'avait pas l'intention de l'insulter, il le savait, mais seulement de souligner qu'ils seraient les bienvenus à triple titre. Pourtant, il n'en tira nulle satisfaction ; depuis la veille, il se voyait sous un jour qu'il ne connaissait pas et qui ne le mettait pas en valeur. À quoi bon se rappeler que, dans les milieux d'affaires de Terrilville, on le tenait pour quelqu'un de compétent et d'astucieux ? Qu'on le connaissait, dans toutes les meilleures tavernes, pour posséder une merveilleuse voix de ténor pour les chansons à boire, et que les caves lui réservaient leurs meilleurs crus ? Qu'il avait un goût irréprochable pour les soieries ? Que, responsable des déplacements de Hest, chaque voyage se déroulait sans le moindre incident ? Rien de tout cela ne comptait là où il était à présent.

Naguère, il fût resté indifférent à l'estime ou au mépris de Carson ; il se fût contenté d'égrener les jours d'ennui sur la gabare en attendant de retrouver Terrilville et sa véritable existence. Mais, aujourd'hui, à sa grande surprise, il tenait à se montrer capable de se distinguer ailleurs qu'autour d'une table de négociation – ou que dans une chambre. Une question effrayante lui revint soudain, et cette fois il l'affronta : Hest l'avait-il vraiment apprécié en tant qu'associé commercial ? Ou bien l'avait-il gardé près de lui seulement parce qu'il le trouvait amusant et

d'un tempérament malléable au lit ?

Sur le côté, la dragonne cuivrée avançait lourdement dans les hauts-fonds. Le fleuve avait quasiment retrouvé son niveau d'origine, et Relpda paraissait toute contente de le remonter à nouveau ; bientôt, elle rejoindrait ses congénères, et leur voyage sans fin reprendrait. Elle pataugeait dans l'eau, soulevant parfois sa queue au-dessus de la surface, et la laissant parfois traîner derrière elle ; elle maintenait un léger contact avec l'esprit de Sédric, comme un petit enfant qui se tient à la jupe de sa mère, et il avait conscience d'elle sans qu'elle s'imposât excessivement à lui. En cet instant, elle sentait le soleil sur son dos, la boue sous ses pattes, et elle commençait à ressentir la faim ; il faudrait bientôt lui trouver à manger, sans quoi elle deviendrait rétive. Mais, pour le moment, elle avait tout ce qu'elle désirait de la vie, et elle était satisfaite. Elle vivait si complètement dans le présent immédiat qu'il faillit tomber sous son charme avant de se rendre compte de sa totale amoralité.

Comme Hest.

Cette pensée le prit par surprise et rompit la cadence de ses mouvements. La pagaie en l'air, il resta les yeux dans le vague et s'efforça de discerner s'il venait de faire une découverte ou s'il se laissait encore aller à sa colère contre Hest. Soudain, la corde qui reliait les deux embarcations se tendit, et il se sentit rejeté en arrière, tandis que Carson se retournait vers lui ; le chasseur laissa le courant les rapprocher. « Vous êtes fatigué ? On peut s'arrêter près des arbres un moment. » Ses yeux bruns étaient empreints de sympathie : il savait que Sédric n'avait pas l'habitude des efforts physiques. Ce matin même, il lui avait proposé de prendre place dans le canoë pendant que lui-même s'occupait de pagayer pour le remorquer.

Sédric mourait d'envie d'accepter, de reconnaître qu'il n'était qu'une mauviette incapable de survivre dans cet environnement. « Non, je me grattais seulement le nez. Excusez-moi !

— Bon, eh bien, prévenez-moi si vous avez besoin de vous reposer. » Il s'agissait d'une simple suggestion ; Sédric chercha en vain une trace de moquerie dans ses propos. Le chasseur se remit à pagayer, reprenant la tête.

Sédric l'imita. Carson lui tournait le dos, surveillant le fleuve, et il observa l'homme en tâchant de manier sa pagaie comme lui ; les épaules larges et les bras musculeux du chasseur bougeaient d'un mouvement régulier avec l'aisance apparente d'un animal qui respire. Pendant qu'il ramait, sa tête opérait de petits déplacements pour se tourner vers l'eau, les arbres, la dragonne, puis de nouveau l'eau. Sédric songea soudain qu'il était semblable à la dragonne : il était tout à ce qu'il faisait, agissait avec compétence, et cela lui suffisait. Sédric connut un instant de pure jalousie. Ah, si seulement sa propre vie était aussi simple !

Était-ce possible ?

Non, évidemment.

Son existence n'était plus que ruines. Il était perdu dans cette forêt, loin du monde où il se savait capable. Il avait volé du sang à un dragon, pire, il en avait bu, et à présent il mesurait la bassesse de son acte et du projet qu'il avait mûri. Comment avait-il pu croire que les dragons n'étaient que des animaux, comme un porc ou un mouton, que les hommes pouvaient abattre à loisir ? Il songea à l'accord qu'il avait passé avec le marchand, Begasti, et un frisson d'horreur le parcourut. Autant vouloir vendre le cœur d'un enfant ou les doigts d'une femme !

Et voilà où ce plan néfaste l'avait mené : loin de chez lui, et la distance s'accroissait chaque jour. Son objectif d'amasser une fortune monumentale et de quitter Terrilville avec Hest lui paraissait de plus en plus invraisemblable et répréhensible.

Il s'efforça de ressusciter son rêve. Il se voyait avec Hest dans une pièce magnifiquement meublée et décorée ; ils se regardaient de part et d'autre d'une table garnie d'un repas d'une parfaite délicatesse. Il y avait toujours de grandes portes ouvertes sur un parc aux parfums

capiteux et illuminé par le soleil couchant. Hest, abasourdi, lui demandait toujours comment il avait acquis un tel trésor, tandis que Sédric, confortablement installé dans un fauteuil, un verre de vin à la main, souriait sans rien dire.

Il voyait tout dans le moindre détail, la desserte chargée, le vin dans son verre, la chemise de soie, les oiseaux qui chantaient en voletant de buissons en arbres dans le jardin vespéral. Il se rappelait tous les aspects de son rêve, mais n'arrivait pas à le voir en action, à entendre les questions étonnées et pressantes de Hest, à se forcer à sourire comme il eût souri et à secouer la tête en refusant de répondre. Les images étaient devenues impossibles à maîtriser, songe mué en cauchemar où, il le savait, Hest aurait trop bu, refusé le poisson parce qu'il était trop cuit et fait des commentaires scabreux sur le jeune serviteur venu débarrasser la table. Le vrai Hest lui eût demandé s'il s'était prostitué pour gagner tout cet argent ; le vrai Hest dédaignerait tout ce que Sédric pourrait lui présenter, critiquerait le vin, jugerait la résidence trop clinquante pour être de bon goût, se plaindrait que la chère était trop riche.

Le Hest de ses rêves avait laissé la place à celui qu'il était devenu peu à peu au cours des deux dernières années, un personnage moqueur, acerbe, impossible à satisfaire, dominateur, qui l'avait condamné au bannissement pour avoir osé lui tenir tête, un Hest qui s'était mis à lui rappeler de plus en plus souvent que l'argent qu'ils dépensaient était le sien, que c'était Hest qui assurait sa subsistance, qui payait ses vêtements et lui donnait un toit. Que croyait donc Sédric ? Qu'en devenant la source de leur fortune, il parviendrait à retransformer Hest en l'homme dont il rêvait ?

Ou bien avait-il désiré remplacer Hest, devenir celui qui détenait le pouvoir ?

Sa pagaie mordait profondément dans l'eau ; son dos, sa nuque, ses épaules, ses bras, tout lui faisait mal, mais cette souffrance ne parvenait pas à noyer la vérité : depuis le début, dès leur première fois ensemble, Hest avait pris plaisir à le dominer. C'était toujours lui qui envoyait chercher Sédric, et celui-ci accourait ; il n'était jamais tendre, jamais doux ni bienveillant ; il riait des bleus qu'il laissait à son amant, et ce dernier courbait la tête avec un sourire triste et acceptait ces traitements comme allant de soi. Hest n'était jamais vraiment allé trop loin, naturellement – sauf une fois, où il était ivre et que Sédric l'avait mis en fureur en voulant l'aider à gravir l'escalier de l'auberge ; alors il s'était montré particulièrement violent, et il avait frappé Sédric au point de le faire saigner en le faisant tomber dans les marches. Mais cela n'était arrivé qu'une fois. Et il y avait eu une autre occasion où, par vengeance, parce que Sédric, au lieu de convenir avec lui qu'un marchand l'avait volontairement dupé, avait laissé entendre qu'il s'agissait d'une simple erreur, Hest avait quitté l'auberge en voiture sans lui et l'avait forcé à traverser à pied le quartier le plus dangereux d'une ville chalcédienne mal famée pour embarquer sur leur bateau quelques minutes à peine avant qu'il n'appareillât. Loin de s'excuser de sa conduite, Hest s'était moqué de lui, à la grande hilarité de plusieurs de ses compagnons de voyage.

Il lui revint soudain que l'un d'eux devait partager désormais la vie de Hest. Cope, Reddine Cope, avec sa petite bouche pulpeuse et ses mains potelées, toujours pendu aux lèvres de Hest, toujours désireux de lui arracher un sourire avec ses réflexions sournoises sur Sédric. Eh bien, Cope aurait Hest pour lui tout seul désormais ; rageur, Sédric lui souhaita bien du plaisir : il s'apercevait peut-être que son trophée n'était pas ce qu'il imaginait.

Thymara avait quitté la gabare tôt dans la matinée, après avoir demandé la permission d'emprunter un des canoës au capitaine Leftrin, qui avait paru d'une humeur exceptionnellement généreuse ; il avait ordonné à Davvie de la transporter à terre dans le dernier canot du bateau, en indiquant à la jeune fille d'appeler depuis la berge quand elle voudrait rentrer. Elle avait emporté quelques sacs et promis qu'elle tâcherait de trouver des fruits ou des légumes pour tout le monde.

Elle n'avait pas dit à Tatou où elle comptait se rendre, ni à quiconque, mais c'est sans grande surprise qu'elle l'avait vu venir les aider à passer le canoë par-dessus bord, puis descendre l'échelle pour s'asseoir derrière elle.

Elle avait disposé du temps qu'il avait fallu à Davvie pour les mener jusqu'à la rive pour réfléchir à la façon dont elle devait réagir à la présence de Tatou, occupé à écouter le bavardage du jeune apprenti chasseur. À l'évidence, celui-ci venait de se lier d'amitié avec Lecter, car il ne cessait de poser des questions sur lui, auxquelles Tatou s'efforçait de répondre. Lecter était un garçon un peu secret, et nul n'était proche de lui. Thymara se réjouissait pour le garçon ; elle ne connaissait pas vraiment Davvie, mais elle avait remarqué qu'il semblait très seul ces derniers temps. Elle comprenait la décision de Leftrin de maintenir une distance entre l'équipage du bateau et les gardiens, mais elle avait pitié de l'apprenti chasseur, seul adolescent de la gabare, et elle eût voulu pour lui que Leftrin adoucît un peu la règle qu'il avait édictée afin de permettre à cette amitié naissante de se poursuivre.

À petits coups de pagaie, Davvie conduisit le canoë aussi près qu'il le put des racines d'un arbre qui dépassaient de la surface, et ses deux passagers débarquèrent. De là, Thymara bondit sur le tronc ; elle enfonça ses griffes dans l'écorce et put grimper. Tatou dit au revoir à Davvie et suivit sa camarade plus laborieusement. Une fois parvenus au niveau des branches, ils purent se déplacer plus aisément. Ils n'échangèrent guère de paroles pendant quelque temps, hormis : « Attention, ça glisse », ou : « Des fourmis piqueuses ; plus vite. »

Elle marchait en tête, il la suivait, et ils se déplaçaient parallèlement au fleuve vers l'amont tout en gagnant les hauteurs des arbres.

« Où on va ? demanda-t-il enfin.

— Chercher des lianes à fruits, celles qui ont des racines aériennes ; elles aiment la clarté qui règne le long des berges.

— Tant mieux ; je ne me sens pas de grimper jusqu'aux cimes aujourd'hui.

— Moi non plus ; on perdrait trop de temps à monter puis à redescendre. Je veux récolter tout ce que je peux avant de rentrer.

— Bonne idée. Ça va être plus difficile de subvenir aux besoins de tout le monde avec la disparition de la quasi-totalité de notre matériel de pêche et de nos vivres. On n'a plus de couvertures, et on a perdu pas mal de poignards.

— Oui, ce sera plus difficile, dit-elle, mais les dragons ont appris à se nourrir seuls ; je pense qu'on s'en sortira. »

Tatou se tut un moment en parcourant une longue branche horizontale à la suite de la jeune fille, puis il demanda : « Si tu pouvais retourner à Trehaug, tu en aurais envie ?

— Quoi ?

— Hier soir, tu disais que tu ne pouvais pas rentrer chez toi, et je voulais savoir si c'est ce que tu souhaites vraiment. » Il la suivit en silence quelques instants puis reprit : « Parce que, dans ce cas, je trouverais le moyen de t'y ramener. »

Elle s'arrêta, se retourna et le regarda dans les yeux. Il avait l'air si sérieux ! Elle se sentit soudain très âgée. « Tatou, si c'était ce que je souhaitais réellement, j'y parviendrais d'une façon ou d'une autre. Je me suis engagée à participer à l'expédition ; si j'abandonnais maintenant... j'aurais fait tout ça pour rien. Je serais toujours la même Thymara qui retournerait chez elle, l'oreille basse, pour vivre sous le toit de son père, en se pliant aux règles de sa mère. »

Il plissa le front. « “La même Thymara...” Je ne vois pas ce que ça a de mal. Tu voudrais être qui d'autre ? »

Elle resta interdite. « Je ne sais pas. Mais je ne veux plus être seulement la fille de mon père ; je veux faire mes preuves ; c'est ce que j'ai dit à papa quand il m'a demandé pourquoi je

tenais à participer à l'expédition, et c'est toujours vrai. » Ils arrivaient au tronc suivant, et Thymara en commença l'ascension en enfonçant ses griffes dans l'écorce ; ces mêmes griffes qui la condamnaient à une existence tronquée à Trehaug pouvaient assurer son salut dans le désert des Pluies.

Tatou la suivit, plus lentement. Quand la jeune fille parvint à une branche apte à supporter son poids, elle s'arrêta pour attendre son compagnon, qui la rejoignit, le visage couvert de sueur. « Je croyais que ça n'arrivait qu'aux garçons, dit-il.

— Quoi donc ?

— D'avoir l'impression qu'ils doivent faire leurs preuves pour que les gens sachent que ce sont des hommes et plus des enfants.

— Et pourquoi une fille n'aurait pas la même impression ? » Du coin de l'œil, Thymara distingua une tache jaune dans la végétation ; elle l'indiqua à Tatou, qui acquiesça de la tête. À l'extrémité de la branche sur laquelle ils se tenaient, une liane parasite festonnait l'arbre, et le poids des fruits jaunes qu'elle portait faisait ployer la branche. Les frondaisons s'agitèrent, et la jeune fille aperçut des ailes qui battaient : des oiseaux se nourrissaient là, ce qui assurait que les fruits étaient mûrs. « J'y vais, dit-elle. Je ne sais pas si la branche supportera ton poids.

— Je verrai bien, répondit-il.

— Comme tu veux ; mais ne me suis pas de trop près.

— Je serai prudent, et je resterai sur une autre branche. »

Il tint parole. Tandis qu'elle s'avavançait, il passa sur une branche voisine. Thymara se ramassa et poursuivit son chemin en plantant ses griffes dans l'écorce ; plus elle allait, plus le bois ployait.

« Il y a une sacrée hauteur d'ici au fleuve, lui rappela Tatou, et il n'y a pas de fond en dessous.

— Comme si je ne le savais pas », fit-elle entre ses dents. Elle lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule : à plat ventre, il progressait lentement mais obstinément à sa suite. Il avait manifestement peur, mais elle le connaissait : il ne ferait pas demi-tour avant elle.

Il faisait ses preuves.

« Pourquoi une fille n'aurait-elle pas envie de faire ses preuves elle aussi ? demanda-t-elle.

« Ben... » Avec un grognement d'effort, il s'avança sur la branche, et elle ne put qu'admirer son cran ; il était plus lourd qu'elle, et sa branche commençait déjà à fléchir sous lui. « Elle n'en a pas besoin ; ce n'est pas ce qu'on attend d'elle. Elle n'a qu'à... enfin, être une fille, quoi.

— Se marier, avoir des enfants.

— Quelque chose comme ça, oui. Bon, pas tout de suite, les enfants. Mais, euh... je pense que, d'une fille, on attend, euh... »

Elle acheva la phrase à sa place. « On n'attend rien. » Elle n'osait pas s'avancer davantage, mais les fruits restaient hors de sa portée, de peu. Elle tendit la main, saisit délicatement une feuille de la liane et la tira doucement vers elle en prenant garde de ne pas l'arracher. Quand elle l'eut approchée assez, elle referma la main sur la tige de la plante proprement dite, puis, lentement, elle recula sur la branche sans lâcher la liane ; cette espèce possédait des sarments résistants, et la jeune fille pourrait l'attirer à elle pour en prélever tous les fruits.

Voyant cela, Tatou eut l'intelligence de cesser sa progression puis de reculer. Il poussa un léger soupir. « Tu sais ce que je veux dire.

— Oui. Ça ne se passait pas comme ça chez les premiers Marchands ; à l'époque, les

femmes faisaient partie des éléments les plus solides des colonies. Bien obligé, si elles voulaient non seulement survivre mais aussi élever des enfants.

— Alors, c'est peut-être en ayant des gamins qu'elles prouvaient leur valeur, dit-il avec une légère note de triomphe dans la voix.

— Peut-être, dans une certaine mesure. Mais c'était avant la fondation des cités des arbres ou la découverte de Trehaug. En ce temps-là, c'était la survie qui primait, la façon de se procurer de l'eau potable, de construire une maison qui resterait au sec, de fabriquer un bateau qui résisterait à l'acidité du fleuve...

— Tout ça nous paraît évident, aujourd'hui. » Il s'efforçait de casser une petite branche en la balançant d'avant en arrière.

« C'est généralement le cas une fois qu'on connaît la solution. »

Il lui adressa un large sourire. Il avait brisé la branche ; il la dépouilla de ses feuilles et s'en servit pour accrocher une autre tige de la liane. Lentement, délicatement, il la ramena vers lui jusqu'à ce qu'il pût s'en saisir. Thymara fit la moue puis lui rendit son sourire, reconnaissant son ingéniosité. Elle ouvrit son sac et se mit à récolter méthodiquement les fruits qui pendaient de la liane. « Bref, à l'époque, les femmes devaient savoir faire beaucoup de choses, inventer des façons de faire différentes.

— Et pas les hommes ? » fit-il d'un ton innocent.

Thymara tenait un fruit piqueté de coups de bec. Elle le décrocha, le jeta à Tatou et poursuivit sa cueillette. « Si, bien sûr, mais ça ne change rien à mon argument.

— À savoir ? » Le jeune homme avait ouvert son sac et le remplissait.

Que cherchait-elle à démontrer ? « Qu'en un temps les Marchandes prouvaient leur valeur au même titre que les hommes, par leur capacité à survivre. » Ses gestes se ralentirent, et son regard se perdit par-delà les feuillages. Au loin, la rive apparaissait comme une ligne de brume ; Thymara n'avait pas mesuré jusque-là l'extension qu'avait prise le fleuve. Elle s'efforça de maîtriser ses pensées désordonnées ; Tatou lui posait la question même qui la taraudait depuis quelque temps, et elle devait y trouver une réponse, autant pour lui que pour elle.

« À ma naissance, dit-elle en prenant soin de ne pas le regarder, on m'a jugée indigne de vivre. Mon père m'a sauvée, mais ça en dit beaucoup plus sur lui que sur moi, et, toute ma vie, j'ai vécu au milieu de gens qui estimaient que je ne méritais pas de vivre. » Y compris sa mère. Elle tut cette pensée à Tatou ; elle sentait trop l'auto-apitoiement, et n'avait aucun rapport avec son exposé. Enfin, probablement. « J'ai travaillé avec mon père ; je cueillais autant que lui, j'accomplissais toutes les tâches qu'on attend d'un enfant, mais ça ne suffisait pas à démontrer que j'avais le droit d'exister. Je n'en faisais pas plus que les autres, que n'importe quelle fille d'habitants du désert des Pluies. » Elle regarda enfin Tatou. « Prouver que je pouvais être une enfant ordinaire malgré mon aspect, ce n'était pas assez. »

Les mains hâlées de Tatou s'agitaient comme de petits animaux doués d'une vie propre, détachaient les fruits et les fourraient dans son sac. Elle avait toujours aimé ses mains. « Et, pour toi, pourquoi ce n'était pas assez ? » demanda-t-il.

C'était là le hic : elle ne le savait pas. « C'était comme ça, répondit-elle d'un ton brusque. Je voulais obliger les autres à reconnaître que je les valais tous, et que je valais mieux que certains.

— Et ensuite ? Qu'est-ce qui se serait passé ? »

Elle se tut un moment et réfléchit ; elle interrompit sa récolte pour manger un des fruits jaunes. Son père avait un nom pour les désigner, mais elle ne se le rappelait pas. On en voyait rarement dans la région de Trehaug ; ceux-ci, gros et sucrés, eussent valu un bon prix au marché. Elle détacha les bouts de chair qui adhéraient au noyau floconneux avant de jeter ce dernier. « On

m'aurait sans doute encore plus détestée », avoua-t-elle. Elle hocha la tête et sourit. « Mais, au moins, on aurait eu une bonne raison. »

Le sac à dos de Tatou était plein, et il le ferma en tirant le cordon. Thymara n'avait jamais vu ce sac, qui provenait probablement de la réserve du bateau. Le jeune homme cueillit un fruit, y mordit puis demanda : « Donc, pour toi, il ne s'agissait pas de prouver ta valeur aux autres pour pouvoir te libérer de leurs règles ? Pour pouvoir te marier et avoir des enfants ? »

Elle pesa la question. « Non, pas vraiment ; rien que les obliger à reconnaître que j'avais le droit de vivre m'aurait suffi. » Elle détourna le visage et poursuivit : « Je crois que je ne me suis jamais intéressée à l'aspect mariage et enfants ; les règles qui nous concernaient restaient inviolables.

— Pas pour Graffe », dit Tatou en secouant la tête. Il avait fini le fruit ; il mit le noyau dans sa bouche, le mâchonna un moment puis le recracha.

« Graffe et ses nouvelles règles ! fit-elle entre ses dents.

— Tu n'as jamais voulu t'en débarrasser ? Jamais eu envie de faire ce qui te chante ?

— Elles ne sont pas les mêmes pour lui et pour moi, murmura-t-elle d'une voix lente.

— Comment ça ?

— D'abord, c'est un garçon ; les femmes comme moi... elles ont aussi peu de chances de sortir vivantes d'un accouchement que de mettre au monde des enfants aptes à survivre. Ces règles qui nous interdisent de prendre un mari ou d'avoir des enfants, mon père disait qu'elles existaient surtout pour me protéger. » Elle haussa les épaules. « Graffe ne court aucun risque à changer les règles ; ce n'est pas lui qui va supporter les contractions en pleine jungle, sans sage-femme ; ce n'est pas lui qui devra se débrouiller avec un nourrisson incapable de survivre. À mon avis, il ne s'est jamais demandé ce qu'il fera de son gamin si jamais Jerd meurt et que le bébé s'en tire.

— Comment peux-tu penser à des horreurs pareilles ? » Tatou était épouvanté.

« Comment peux-tu ne pas y penser ? » rétorqua-t-elle. Elle lâcha la liane, prit son sac en bandoulière, et son regard se perdit dans les feuillages, vers la berge lointaine. Au bout d'un moment, elle reprit d'une voix plus calme : « Graffe a beau jeu de parler de nouvelles règles. Ça m'exaspère quand il dit que je dois "faire mon choix sans tarder", comme si la seule décision que j'avais à prendre dans la vie était celle d'un compagnon. Ça lui paraît sans doute très simple ; comme il n'y a aucune autorité ici pour lui interdire quoi que ce soit, il fait ce qui lui chante, et il ne s'arrête jamais à se demander la raison de l'existence de ces règles qu'il rejette. Pour lui, ce ne sont que des barreaux qui l'empêchent de faire ce qu'il veut. »

Elle se tourna vers Tatou. « Est-ce que tu peux comprendre que, pour moi, c'est seulement une nouvelle règle qu'il cherche à m'imposer ? Sa loi, c'est que je dois choisir un compagnon "pour le bien de tous les gardiens", pour empêcher les garçons de se battre pour moi. Tu trouves ça mieux que l'ancienne règle ? »

Comme il ne répondait pas, elle se remit à contempler le fleuve. « Tu sais, je viens de comprendre quelque chose. Jerd et Graffe croient qu'enfreindre la loi, ça équivaut à prouver sa valeur. Pour moi, passer outre à une ancienne règle, ce n'est rien d'autre qu'une infraction, et Jerd ne me paraît pas plus courageuse, plus forte ou plus capable du fait qu'elle n'a pas obéi aux coutumes ; en réalité, avec un enfant dans le tiroir, elle est plus vulnérable, elle dépend plus du reste du groupe, ce qui nous complique la vie. Alors, qu'est-ce que ça prouve sur elle ? Ou sur les garçons qui ont couché avec elle ? »

Prise par son raisonnement, elle avait oublié à qui elle s'adressait, et l'expression ahurie de Tatou la réduisit au silence. Elle eût voulu s'excuser, lui dire qu'elle ne pensait pas à lui, mais le mensonge ne lui vint pas. Au bout d'un moment, elle murmura : « Mon sac est plein ;

rapportons ce que nous avons à la gabare. »

Il acquiesça d'un brusque hochement de tête sans la regarder. L'avait-elle humilié ? Mis en colère ? Une soudaine lassitude s'empara d'elle, et elle n'eut plus envie de chercher à le comprendre ni à se faire comprendre de lui ; c'était trop de tracas. La solitude était beaucoup plus facile à vivre. Elle se leva et prit le chemin du camp.

Elle n'était plus qu'à trois arbres du site où ils avaient quitté le canoë quand elle vit Nortel qui venait vers eux en escaladant un tronc. Elle s'arrêta puis recula pour le laisser passer ; parvenu sur la branche, il s'arrêta lui aussi et regarda tour à tour les deux jeunes gens, hors d'haleine. « Qu'est-ce que vous faisiez ? lança-t-il, et Thymara se hérissa.

— On ramassait des fruits, dit Tatou sans laisser le temps à la jeune fille de répondre.

— Tu crois que c'est juste, ce que tu fais ? demanda Nortel. Tu as entendu ce qu'a dit Graffe. On était tous d'accord : elle prend sa décision, et ensuite on s'y tient tous.

— Mais je n'ai... »

Thymara interrompit Tatou en levant brusquement la main. Elle regarda les deux jeunes gens. « *Ce qu'a dit Graffe* », répéta-t-elle, exigeant manifestement une explication.

Nortel posa enfin les yeux sur elle. « Il a dit qu'on devait jouer réglo et ne pas essayer de profiter de ta situation. » Il reporta son regard sur Tatou. « Mais c'est pourtant ce que tu fais, non ? Tu profites de votre ancienne amitié, de son chagrin pour Kanai. Tu cherches tous les prétextes pour ne pas la quitter d'une semelle, sans laisser l'occasion aux autres de lui parler.

— Je l'ai accompagnée pour cueillir des fruits ; on a perdu pas mal de matériel de chasse, et il faut récolter tout ce qui peut se manger tant que c'est possible. » Tatou s'exprimait d'un ton sec mais raisonnable, tandis que des étincelles de colère dansaient dans ses yeux. Thymara comprit soudain qu'il défiait Nortel ; celui-ci gonfla la poitrine, et un éclat lavande s'alluma derrière le vert de ses yeux. La jeune fille lui trouva une ressemblance avec son dragon, et elle comprit soudain ce qui se passait : elle avait devant elle un mâle venu mettre tous les nouveaux venus au défi de lui prendre sa femelle. Un frisson étrange la parcourut ; son cœur bondit et cogna dans sa poitrine tandis qu'une vague de chaleur l'envahissait.

« Assez ! » fit-elle dans un grondement bas qui s'adressait à elle-même autant qu'aux garçons. Sans même se retourner, elle savait que Tatou avait réagi à l'attitude de Nortel. « Je me fiche des âneries que débite Graffe : il n'a pas à décider qui me parle ni quand ; et il n'a pas à exiger que je prenne une décision qui n'existe que dans sa tête. Je n'ai pas l'intention de choisir qui que ce soit ! Ni maintenant, ni jamais, peut-être. »

Nortel passa sa langue sur ses lèvres étroites puis lança à Tatou d'un ton accusateur : « Tu lui as dit quelque chose, hein ? Quelque chose pour la dresser contre cette idée !

— Non.

— Nortel ! Adresse-toi à moi, pas à lui ! »

Le jeune homme les regarda tour à tour. « C'est exactement ce que je veux. Va-t'en, Tatou ; c'est à moi que Thymara veut parler.

— Essaie de m'y obliger !

— Arrêtez ! » Elle entendit avec horreur sa voix monter dans les aigus et se briser ; elle donnait l'impression d'être terrifiée alors qu'elle était furieuse. « Je ne veux pas de ça, reprit-elle en tâchant de s'exprimer d'un ton calme et raisonnable. Ce n'est pas comme ça que vous allez me convaincre. »

Elle eût aussi bien pu ne rien dire. Nortel carra les épaules et se pencha légèrement de côté pour regarder Tatou derrière elle. « Je peux t'y forcer, si c'est ce que tu veux, dit-il.

— On va voir ça. »

Elle n'en put soudain plus. « Battez-vous si ça vous amuse, déclara-t-elle, ça ne prouvera

rien, ni à moi ni à personne, et ça ne changera rien à rien. » Elle serra son sac sur son flanc, mesura des yeux la distance qui la séparait de la branche inférieure et sauta. Ce n'était pas un grand bond, et elle avait sorti ses griffes ; ce fut peut-être son chargement qui la déséquilibra. Quoi qu'il en fût, elle atterrit sur le côté de la branche, glissa et, avec un cri d'indignation, tomba.

Elle n'avait parcouru qu'une dizaine de pieds quand ses mains tendues rencontrèrent une autre branche ; l'expérience aidant, elle y planta ses griffes, opéra un rétablissement et s'y posa. Là, elle s'accroupit, les dents serrées pour supporter la douleur qui lui poignait le dos ; lorsqu'elle s'était tordue pour se rattraper, les muscles de son dos s'étaient crispés sous l'effet de l'affolement, et elle avait l'impression que sa plaie s'était ouverte, déchirée. Jusque-là, c'était une gêne, mais qui s'apaisait et commençait peut-être à guérir ; à présent, elle avait la sensation non seulement qu'elle s'était rouverte, mais qu'un objet dur s'y était logé. Elle voulut la tâter avec précaution, mais ne put achever son geste, trop douloureux. Elle ne pouvait même pas toucher la blessure pour savoir si elle saignait ou non.

Au-dessus d'elle, les garçons l'appelaient en hurlant tout en s'accusant mutuellement de l'avoir fait tomber. Qu'ils se battent donc ! Ça n'avait aucun sens pour elle. Quelle bande d'idiots ! Et elle était la plus grande idiote de tous d'avoir les larmes aux yeux.

Ils avaient entendu la trompe bien avant de voir quoi que ce fût. Les trois coups brefs annonçaient le retour de Carson en compagnie d'un survivant. Sous les yeux de Leftrin, les gardiens s'attroupèrent sur le pont, le regard tourné vers l'aval et parlant entre eux à voix basse. Kanaï et Gringalette ? La dragonne cuivrée ? Jess ? Sédric ?

Leftrin ne pensait pas qu'il s'agît de Jess ; il avait tout fait pour que le chasseur ne réapparût jamais avant même l'arrivée de la vague. Mais que se passerait-il s'il avait survécu ? Que dirait-il, et à qui ? Quand la dragonne cuivrée apparut, avançant à côté des deux canoës, les gardiens lancèrent des cris de joie et de soulagement. Le capitaine plissa les yeux, surpris à la vue des deux embarcations ; il observa quelques instants la silhouette qui pagayait dans la seconde, puis cria : « C'est Sédric ! Il a trouvé Sédric ! Alise ! Alise ! Il est vivant et il n'a pas l'air blessé ! »

Il entendit le bruit de pieds nus sur son pont, et, peu après, la jeune femme le rejoignit sur le rouf. « Où ça ? Où est-il ? demanda-t-elle, hors d'haleine.

— Là-bas. » Il tendit l'index. « Il manœuvre le second canoë.

— Sédric qui manœuvre un canoë ? fit-elle d'un ton incrédule ; mais elle ajouta quelques instants après : Oui, c'est bien lui ; je reconnais la couleur de sa chemise. Je n'arrive pas à y croire ! Il est vivant !

— Oui. » Discrètement, Leftrin prit sa main. Il ne voulait pas lui poser la question, mais il devait savoir : la survie de Sédric changeait-elle quoi que ce fût entre eux ?

Il sentit la main d'Alise serrer la sienne puis la lâcher. L'accablement le saisit.

La jeune femme suivait des yeux les canoës tout en s'efforçant de faire le tri dans ses émotions. Elle se réjouissait que son ami eût survécu, mais redoutait le retour du témoin de son époux ; elle lui en voulait de lui avoir caché le gage d'amour de Hest et restait sidérée de le voir s'adonner à un exercice physique aussi rude que la pagaie.

Les dragons lançaient des coups de trompe à l'intention de la cuivrée, et Relpda y répondait joyeusement. Dans ces occasions-là, leurs cris n'étaient que des cris aux oreilles d'Alise ; elle avait l'impression qu'elle comprenait les dragons uniquement quand ils désiraient être compris des humains. Elle n'en était pas absolument certaine, mais elle soupçonnait qu'ils ne partageaient qu'entre eux certains échanges. Elle songea qu'elle devrait noter cette hypothèse

dans son journal, et un sentiment de culpabilité s'empara d'elle aussitôt : il y avait des jours qu'elle n'avait pris aucune note ni aucune observation sur les dragons, trop occupée qu'elle était à survivre et à se découvrir elle-même. Elle coucherait sur le papier l'épisode de la crue et de son sauvetage par la dragonne ; mais celui de la nuit passée ? Non, celui-là demeurerait à elle seule, pour toujours.

Elle et Leftrin n'en avaient pas parlé. Ce matin, à table, et plus tard, alors qu'elle se promenait sur le pont en sa compagnie, ils avaient maintenu leur façade de pure amitié ; elle s'était efforcée de ne pas rougir, de ne pas échanger avec lui de regards complices, et leur silence en avait dit plus long qu'aucun mot. Elle ne voulait pas devenir l'objet d'interrogations ni de potins parmi les gardiens, et Leftrin n'irait sans doute pas s'épancher sur sa vie privée auprès de son équipage. Mais aurait-elle encore l'occasion de se trouver seule avec lui, de lui expliquer l'importance que cette nuit avait pour elle ?

Avec le retour de Sédric, c'était tout son passé à Terrilville qui revenait l'envelopper ; une fois qu'il serait monté sur le pont, elle ne serait plus seulement Alise, mais Alise Finbok, épouse de Hest Finbok, lequel deviendrait un jour le Marchand Finbok et détiendrait le vote Finbok au Conseil des Marchands de Terrilville. Par leur mariage, elle lui devait non seulement fidélité mais aussi l'espoir d'un héritier, et, au-delà, elle devait à son mari et à leurs deux familles de respecter le décorum et la bienséance nécessaires à la survie sociale de tous.

Elle ne voulait pas que Sédric revînt. Elle ne souhaitait pas sa mort, mais si, par un vœu, elle avait pu le renvoyer sain et sauf à Terrilville, elle l'eût fait sur l'instant.

#### VINGT-SIXIÈME JOUR DE LA LUNE DE LA PRIÈRE

*Sixième année de l'Alliance Indépendante*

*des Marchands*

*D'Erek, Gardien des Oiseaux, Terrilville,*

*à Detozi, Gardienne des Oiseaux, Trehaug*

*Message d'Erek, Gardien des Oiseaux, Terrilville, à Detozi, Gardienne des Oiseaux, Trehaug. Dans un étui cacheté, les dispositions du voyage de l'Apprenti Reyall pour rentrer dans sa famille afin d'observer une période de deuil, aux dépens des gardiens des oiseaux. Un chargement de vingt-cinq pigeons rapides et de six rois lui a été confié pour son déplacement. Avec nos plus profondes condoléances et nos sentiments les meilleurs.*

3  
Le médaillon

« J'AI DÉVORÉ UN HOMME ! J'ai mangé le chasseur ! » Triomphante, Relpda annonça la nouvelle à grands coups de trompe avant même d'arriver près de ses congénères ; elle quitta les hauts-fonds et s'avança à leur rencontre sur la berge boueuse. « Il avait menacé mon gardien ! Nous l'avons combattu et nous l'avons mangé ! » Les paroles qu'elle prononça ensuite troublèrent encore davantage les dragons. « Mon gardien a prouvé sa valeur ; il a bu mon sang pour pouvoir parler avec moi, et maintenant il est à moi. J'en ferai un Ancien, le premier d'une nouvelle espèce.

— Ceci n'a pas été soumis à discussion ! protesta Mercor.

— Tu lui as donné ton sang ?

— Comment t'y prendras-tu pour en faire un Ancien ?

— Mais de quoi parle-t-elle ?

— SILENCE ! » rugit Ranculos. Les autres dragons se turent, assourdis, et il se tourna vers la petite femelle cuivrée. « Qu'as-tu fait ? lança-t-il durement. Toi qui n'as que la moitié de l'intelligence d'un dragon, tu as donné ton sang à un humain ? Tu as commencé à le changer ? Tu ne trouves pas déjà bien assez grave que tant d'entre eux aient commencé à changer par la simple proximité avec nous ? Tu ne te rappelles donc pas ce qui a été décidé il y a bien longtemps ? As-tu oublié les Abominations ? Tu veux en recréer de nouvelles ?

— De quoi parles-tu ? éclata Sintara. Cesse de t'exprimer par énigmes ! Y a-t-il du danger ? Qu'a-t-elle fait ?

— D'abord, elle a dévoré un chasseur, un chasseur qui devait nous aider à nous procurer de quoi manger ! » Ranculos était indigné.

Crache eut un grognement méprisant. « Trouve à manger toute seule. Pas besoin chasseur ou gardien.

— Il y a plusieurs jours qu'aucun humain ne nous a apporté à manger, fit observer Veras à mi-voix.

— Ce n'est pas la peine, répondit Sestican : il y a du poisson en abondance. »

Comme le soir approchait après la longue après-midi, les dragons étaient retournés au voisinage de la gabare. Le niveau du fleuve continuait à baisser ; des buissons et des touffes d'herbe englués de boue réapparaissaient. Cette nuit, enfin, Sintara espérait dormir sur un sol relativement sec ; et demain ils reprendraient leur voyage vers l'amont. La vie semblait revenir à la normale avant le retour de la dragonne cuivrée.

« Si nous nous adressons à elle tous en même temps, nous n'en tirerons rien. » Sintara quitta ses congénères pour se diriger vers la cuivrée, puis elle l'examina. Relpda n'était plus la même : ses mouvements avaient acquis de l'assurance, et elle communiquait avec plus de clarté. Quelque chose l'avait changée. Sintara se concentra sur elle. « Relpda, pourquoi as-tu dévoré le chasseur ? Était-il mort ? »

La petite dragonne réfléchit tout en prenant pied sur la plage couverte de vase. « Non ; mais il voulait me tuer. Alors mon gardien l'a attaqué, et, quand j'ai vu qu'il s'efforçait de tuer le chasseur, j'ai abattu le chasseur. C'était une bonne chasse. » Elle parcourut les environs du regard. « Il y avait du poisson ?

— Nous l'avons fini ; demain, il faudra reprendre notre route. » Sintara, remarquant que les autres dragons s'étaient tus pour écouter la conversation, tâcha de la ramener sur le sujet précédent. « Tu dis que ton gardien a bu ton sang ; qu'est-ce que ça signifie ? Et qui as-tu pris comme gardien ? »

Relpda courba le cou pour se frotter le museau sur sa patte avant ; au lieu d'enlever la boue qui la maculait, elle en ajouta encore. « Sédric, fit-elle. C'est Sédric mon gardien ; il est venu à moi, il a pris mon sang et l'a bu pour se rapprocher de moi. Nous pensons ensemble maintenant, et tout est plus clair pour moi. Je vais en faire mon Ancien ; c'est mon droit.

— Tu vas créer un Ancien ? » Sestican était perdu.

« J'essaie de comprendre ce qu'elle dit ! Tais-toi ! siffla Sintara.

— Nous ne pouvons changer les humains que si nous sommes prêts à les laisser nous changer. » Mercor s'exprimait d'un ton las, sans écouter la mise en garde de la reine bleue. Celle-ci se figea : il y avait quelque chose dans ces mots, un souvenir à retrouver.

« Nous ne pouvons pas, ou nous ne devons pas ? demanda Sestican d'une voix tendue.

— Je ne comprends pas ! » Dente agita violemment la queue.

« Alors, tais-toi et écoute ! » Sintara fit face à la petite femelle, la gueule grande ouverte, la menaçant de son venin. Dente s'écarta, puis se retourna vers elle et feula.

« Cessez ! rugit Ranculos. Toutes les deux ! »

Mercor parcourut ses congénères d'un regard attristé. Ses iris, noirs sur fond noir, tournoyaient lentement. « Nous avons perdu beaucoup. Alors que nous gagnons en force et devenons de vrais dragons, je m'effraie chaque jour des lacunes de nos mémoires. Je le sais, je ne devrais pas supposer que vous vous rappelez tous ce dont je me souviens, mais je continue à commettre cette erreur. Apparemment, Dente, Relpda se remémore ce que vous autres avez oublié : les dragons peuvent créer des Anciens, de façon volontaire. Parfois, comme ça se produit pour nos gardiens, les humains subissent des changements par la seule vertu d'un contact prolongé avec nous. À l'époque où Anciens et dragons partageaient les mêmes cités et la même vie, nos semblables façonnaient les humains auxquels ils tenaient, comme un jardinier taille un arbre. Soigneusement, posément, en choisissant bien l'être de départ, un dragon créait un Ancien. Au cours des siècles qu'a duré notre séparation, nombre d'habitants du désert des Pluies ont acquis certains des aspects mineurs des Anciens, mais guère de leurs avantages.

— Mais comment ? demanda Sintara. Sans dragons auprès d'eux, pourquoi ont-ils changé ?

— Que ça leur serve de leçon, fit Ranculos d'une voix grave. Ceux qui ont tué des dragons dans leurs gangues, ceux qui ont manipulé, découpé ce qui aurait dû devenir des dragons, ceux qui ont volé et utilisé les objets et la magie des Anciens sont ceux qui en supportent les conséquences le plus durement, et c'est mérité : ils se sont emparés de ce qui ne leur appartenait pas. Dès lors, ils ont commencé à subir des modifications, et leurs descendants aussi ; ils sont affligés d'existences raccourcies et d'enfants mort-nés. Ce n'est que justice.

— Pure hypothèse, dit Mercor.

— Fondée sur la raison. Il ne s'agit pas de coïncidences : au fond d'eux, les humains savent ce qui est vrai. Vois ceux qu'ils nous ont choisis comme "gardiens" ; ils nous ont donné ceux qui souffrent de si grandes différences qu'on les tolère à peine dans leur société. Ils ont des écailles et des griffes, ils ont du mal à se reproduire, et ils ont une espérance de vie réduite. Voilà ce qui arrive aux humains qui se mêlent d'une magie qui ne leur a pas été donnée de plein gré. Ils se servent de la matière des dragons, de notre sang, de nos os, et ils changent ; mais, sans dragons pour guider ces modifications, ils deviennent monstrueux.

— Et les Abominations ? demanda Mercor de sa voix de basse. Sont-elles aussi un châtement bien mérité ?

— Peut-être, répondit Ranculos du tac au tac. Car, comme tu l'as dit, les dragons ne peuvent pas changer les humains sans risquer d'être eux-mêmes changés par eux. On soupçonne depuis longtemps que les dragons qui fraient excessivement avec les Anciens et les humains

s'exposent, ainsi que leurs rejetons, à un danger. Un œuf éclot, et il n'en sort pas ce qu'on attendait...

— Sommes-nous obligés de parler d'obscénités ? La décence n'existe-t-elle donc plus parmi nous ? » La discussion avait réveillé des souvenirs chez Sintara, des souvenirs restés longtemps en sommeil. Une fois, une de ses ancêtres avait choisi un humain et s'était créé un Ancien ; les modifications physiques ne représentaient pas la moitié du processus : convenablement préparé, un Ancien jouissait d'une espérance de vie qui, sans se mesurer à celle d'un dragon, suffisait néanmoins à lui permettre d'acquérir un peu de sagesse et un certain raffinement. Posséder un tel Ancien était amusant, voire rassurant : quel bonheur d'être flattée, « immortalisée » en prose, en vers et en peinture ! Ces êtres procuraient une compagnie que les autres dragons ne pouvaient offrir ; avec eux, nul sentiment de compétition, seulement le plaisir de leur admiration, de leurs petits soins, et, oui, d'une conversation stimulante.

Mais chaque plaisir recèle du danger, et certains dragons, à force de passer trop de temps avec leurs Anciens, en avaient été modifiés à leur tour. C'était un sujet qu'on n'abordait pas à la légère ; aucun dragon ne souhaitait accuser un de ses congénères d'une telle obscénité, mais on ne pouvait nier les faits : ceux qui côtoyaient exagérément les humains finissaient par changer. Ces altérations n'étaient pas aussi visibles que celles des humains qui fréquentaient trop les dragons, mais elles existaient néanmoins ; et, à la génération suivante, pensait-on, quand deux dragons dans ce cas se reproduisaient, leurs rejetons étaient, non des serpents, mais des Abominations.

Les dragons n'en parlaient jamais aux étrangers ; ils n'en discutaient même pas entre eux. Sintara se détourna du groupe, offusquée de la grossièreté des propos. Sans se soucier de son dédain, Mercor s'adressa d'un ton sévère à Relpda.

« Tu as agi inconsidérément, je pense ; je ne suis pas sûr que tu saches comment mener un humain jusqu'à l'état d'Ancien ; pour peu que tu manques d'attention, que tu ne saches pas comment t'y prendre, ou que tu te montres simplement distraite, les conséquences pourraient être terribles, voire fatales pour l'humain. Celui que tu as choisi n'avait même pas mis le pied sur le chemin du changement ; que t'a-t-il donc pris de lui accorder un tel honneur ?

— Il ne nous entendait même pas la première fois qu'il a marché parmi nous, intervint Sintara. Il nous prenait pour des animaux, comme des vaches ; il se montrait très prétentieux et extrêmement ignorant. À mes yeux, de tous, c'est l'humain qui mérite le moins pareil honneur. »

Relpda battit de la queue à titre d'avertissement. « C'était à moi de prendre cette décision ; c'est mon droit. Il est venu à moi en quête de contact ; quand j'ai senti son esprit effleurer le mien, je l'ai choisi, et il est désormais à moi. Voilà tout ce que vous devez savoir ; je ne me rappelle pas que la décision de créer un Ancien ait jamais été sujet à débat, et ça n'en est pas un aujourd'hui.

— Dans ta colère, tu énonces clairement ta pensée, observa Mercor d'un ton doux.

— Je me sers de son esprit ; ça ne te regarde pas.

— Mais, toi, si, et tu pourrais bien le regretter un jour. Et s'il refusait de se lier à toi ? S'il voulait s'en aller pour retourner à Terrilville ?

— Ça n'arrivera pas », répondit Relpda d'un ton catégorique.

Troublée, Sintara s'éloigna. Ce n'était pas la première fois qu'elle se voyait contrainte d'affronter l'idée que ses souvenirs contenaient des lacunes ; elle s'efforça de se concentrer sur le fragment que la discussion avait fait ressurgir : une de ses ancêtres avait créé un Ancien de son plein gré, en conscience. Pouvait-elle se rappeler comment on s'y prenait ?

Par petits bouts seulement. Il était question de sang, elle le savait ; mais quoi d'autre ? Le don d'un objet symbolique ? Une écaille ? Il y avait là un souvenir qui lui échappait, dansant aux confins de sa mémoire.

« Sintara ? »

Plongée dans ses réflexions, elle n'avait pas entendu Mercor approcher. Elle se tourna vers lui en tâchant de ne pas avoir l'air surpris. « Qu'y a-t-il ? »

— As-tu remarqué les changements que subit ta gardienne ? »

Elle le regarda fixement un instant puis demanda d'un ton distant : « Laquelle ? »

Il ne se laissa pas démonter. « Celle que les humains décriraient comme “gravement marquée par le désert des Pluies” : Thymara.

— Je n'y fais pas très attention, mais elle a plus d'écailles qu'au début du voyage.

— Ses autres altérations ne sont donc pas de ton fait ? »

*Quelles autres altérations ?* « Elle ne mérite guère que je lui fasse des cadeaux : elle est prétentieuse et indocile, elle ne me complimente jamais et ne me remercie pas de mes attentions ; pourquoi voudrais-je lui accorder un cadeau ? »

— C'est la question que je pose à tous les dragons dont le gardien paraît subir des changements visibles. Relpda, elle, a clairement annoncé ses intentions, mais je n'aurais pas été étonné que d'autres aient choisi la même voie sans rien dire.

— Et ils l'ont fait ? demanda Sintara, soudain curieuse.

— Seule Relpda a offert à son gardien de changer son sang. »

Elle réfléchit un instant puis dit, comme si elle confirmait une idée au lieu d'interroger le dragon doré : « Évidemment, il existe d'autres moyens pour créer un Ancien.

— Oui. Ils prennent plus de temps et ils sont moins radicaux, dans la plupart des cas ; mais ils n'en restent pas moins dangereux pour l'humain si on ne fait pas attention.

— C'est Thymara qui s'est montrée négligente, pas moi ; quand elle m'a retiré le serpent-pointeau, un peu de mon sang lui a giclé sur le visage, peut-être dans la bouche ou les yeux. »

Mercor se tut un instant. « Son sang change donc. Si tu ne la guides pas, elle peut courir un grand risque. »

Elle se détourna de lui. « Je trouve étrange qu'un dragon s'inquiète de ce qui est dangereux pour un humain.

— C'est étrange, je le reconnais ; mais, comme je vous l'ai dit à tous, et comme nous le montrent les nouvelles facultés de Relpda, on ne change pas un humain sans être changé par lui. »

Il attendit une réponse, puis, voyant que Sintara se taisait et ne le regardait pas, il s'éloigna sans bruit.

Des plaisirs simples, des plaisirs d'homme : de quoi boire, un repas chaud, de l'eau brûlante pour se laver, une huile apaisante pour sa peau attaquée par l'acide, des vêtements propres. Il n'avait même pas eu à parler beaucoup : Carson avait répondu à toutes les questions et raconté leur histoire sous une forme abrégée quoique embellie qui avait plu à son public, tandis que Sédric se consacrait exclusivement à l'assiette de ragoût fumant et à la chope de thé qu'on avait placées devant lui. Même les biscuits du bord, durs comme de la pierre, lui avaient paru presque délicieux une fois trempés dans la sauce.

Leftrin était là, et Alise aussi, l'air coupable et pétri de remords. Elle s'était assise à la table de Sédric, silencieuse à part les quelques mots qu'ils avaient échangés lors des retrouvailles, mais fixant sur lui un regard intense. C'était elle qui avait cherché de l'eau et l'avait mise à chauffer pour lui, allant jusqu'à déposer le seau fumant devant sa porte ; quand elle avait frappé, il lui avait ouvert et l'avait invitée à entrer.

« Je regrette que nous ne disposions que de si peu d'eau pour la toilette. Quand le niveau du fleuve aura encore baissé, nous pourrions à nouveau creuser des puits de sable ; pour le

moment, nous n'obtenons qu'un liquide boueux.

— Ce n'est pas grave, Alise ; c'est plus que suffisant. Je veux seulement me débarrasser de ma crasse et mettre du baume sur mes brûlures. Je suis heureux de te voir saine et sauve, mais je suis épuisé. » Ses paroles ne faisaient qu'effleurer leur relation ; il refusait de s'engager davantage que s'il s'adressait à Davvie. Il avait besoin de rester à l'écart de tous, et plus particulièrement d'elle.

Cette distance qu'il maintenait entre eux n'avait pas échappé à la jeune femme. Elle s'était efforcée de se rapprocher de lui tout en conservant un ton courtois. « Naturellement, naturellement ; je ne veux pas te déranger. Mets-toi d'abord à ton aise. Mais ensuite... Je sais que tu es fatigué, Sédrick, mais il faut que je te parle ; rien que quelques mots avant que tu te reposes.

— S'il le faut, dit-il d'une voix sans force. Mais plus tard.

— Comme tu voudras. Si tu savais comme je suis heureuse qu'on t'ait retrouvé vivant ! »

Et elle était sortie. Il s'était assis sur son lit et avait commencé à se détendre. Curieux comme cette petite cabine qui sentait le moisi et le renfermé pouvait lui paraître confortable après tout ce qu'il venait de vivre ; même la couchette aux couvertures défaites avait l'air accueillante.

Il s'était déshabillé en laissant tomber par terre ses haillons crasseux, puis il s'était lavé en prenant son temps, la peau sensible à tout contact. Tout en rêvant d'une baignoire remplie d'eau chaude et mousseuse, il s'était réjoui de ce petit luxe. Quand il en avait fini, l'eau avait refroidi et pris une affreuse teinte marron, mais quel bonheur, ensuite, d'avoir un vêtement doux à mettre pour protéger sa peau meurtrie ! En faisant sa toilette, il avait constaté que la grande ecchymose qui lui prenait la moitié du visage n'était que la plus visible des meurtrissures qu'il devait à Jess ; il en avait au dos et aux jambes qu'il ne se rappelait pas avoir reçues.

Après s'être nettoyé le mieux possible avec le peu d'eau dont il disposait, il passa de l'huile parfumée sur ses brûlures, contrarié qu'il lui en restât si peu. On avait lavé certains de ses effets ; il s'habilla, examina les vêtements qu'il avait ôtés et s'aperçut qu'ils ne valaient guère mieux que des haillons. Du pied, il les poussa vers la porte.

C'est alors qu'il entendit un léger cliquètement métallique. Levant sa bougie, il se baissa en se demandant ce qu'il avait bien pu laisser tomber. Là, sur le plancher, se trouvait son médaillon ; par habitude, il l'ouvrit, et, dans la lumière diffuse, Hest le regarda.

Sédrick avait commandé le petit portrait à l'un des meilleurs peintres de miniatures de Terrilville ; il fallait un excellent artiste, car Hest n'avait posé que deux fois pour lui, n'allant aux rendez-vous qu'en rechignant, et accédant à la requête de Sédrick uniquement parce que celui-ci avait imploré de lui un cadeau d'anniversaire. Hest jugeait l'affaire mièvre et dangereuse à la fois. « Je te préviens, si quelqu'un te voit avec ça autour du cou, je nie avoir connaissance de son existence et je te laisse te débrouiller avec les moqueries.

— Je m'en doute », avait répondu Sédrick. À l'époque déjà, il s'en rendait compte à présent, il commençait à accepter l'idée qu'il avait pour Hest des sentiments plus profonds que Hest n'en avait pour lui. Devant le sourire dédaigneux de la miniature, il reconnut le léger retroussis des lèvres que l'artiste avait parfaitement rendu ; même pour un portrait, Hest était incapable de lui manifester du respect, et encore moins de l'affection.

« T'ai-je imaginé ? demanda Sédrick à la petite image. L'homme que je voulais existait-il seulement ? » Il claqua sèchement le couvercle, enroula la chaînette dans sa paume, referma le poing sur le médaillon et s'assit au bord de sa couchette dure, les mains sur les tempes. Il ferma les yeux et rappela ses souvenirs. Un baiser de Hest donné avec douceur, non avec avidité ; une caresse qui était pure affection et rien d'autre ; un mot de louange ou d'amour, sans ironie sous-jacente... De tels moments avaient certainement existé, mais il ne parvenait pas à se les remémorer.

Il se rappela soudain la main de Carson effleurant son visage meurtri. Curieux comme la main calleuse du chasseur lui avait paru plus douce qu'aucune caresse du distingué Hest.

Jamais il n'avait connu quelqu'un comme Carson. Il ne lui avait pas demandé de cacher son rôle dans la mort de Jess, et pourtant, en racontant la façon dont il avait sauvé Sédric, le chasseur n'avait pas mentionné son collègue disparu. Il n'avait pas parlé du canoë et avait laissé son auditoire former ses propres hypothèses. Avant d'abandonner le radeau de débris où il avait trouvé Sédric, Carson avait recommandé de nettoyer à fond l'embarcation pour la débarrasser de ses taches de sang et de l'eau puante qui stagnait au fond ; il avait aussi lavé la hachette avant de la remettre dans son étui, et pas une fois il n'avait souligné le fait qu'il dissimulait ainsi toute trace du meurtre.

Il avait travaillé sans rien dire, et, depuis lors, il tenait Sédric à l'abri des questions. Celui-ci se doutait pourtant qu'elles finiraient par se poser : Relpda était trop fière de ce qu'elle avait fait pour se taire longtemps ; néanmoins, il se réjouissait que ce ne fût pas tout de suite. Son propre secret était trop intimement lié à la mort de Jess, et il n'avait nulle envie que quelqu'un vînt tirer un fil de l'histoire pour voir où il menait – car, bien que Carson doutât que Leftrin fût de mèche avec Jess, Sédric n'en était pas si sûr. Cette relation expliquerait bien des choses : pourquoi le capitaine s'était lancé dans une expédition aussi ridicule qui ne lui rapporterait rien, pourquoi il s'était rapproché d'Alise, et comment Jess avait pu entrer si facilement dans le groupe. Oui, il avait la conviction que Leftrin gardait pour lui de nombreux secrets, et il craignait que, si le capitaine les croyait menacés, il ne prît des mesures pour se protéger ; il le sentait capable de tout. En découvrant son secret, Sédric n'avait fait que confirmer l'opinion qu'il avait de lui depuis le début.

Et l'opinion qu'il avait de lui-même ? Et ses propres petits secrets ?

Il baissa les mains et regarda le médaillon entre ses doigts crispés.

Jette-le par-dessus bord.

Non, il ne pouvait s'y résoudre. Pas encore. Mais il ne le porterait pas, et il ne le laisserait plus sous son oreiller pour dormir ; il le mettrait de côté, là où il ne risquerait pas de le voir par accident, avec les autres souvenirs qui lui faisaient honte désormais.

À genoux, il défaisait le loquet dissimulé de son coffre quand on frappa à la porte. « Un instant ! lança-t-il, et il se rassit précipitamment sur son lit avant de demander un peu tardivement : Qui est-ce ?

— Alise », répondit-elle, et elle ouvrit la porte, une bougie à la main. Elle entra sans y avoir été priée, puis referma la porte derrière elle. Elle resta un instant à regarder son ami, puis elle s'écria : « Mon pauvre Sédric ! Je suis navrée de tous les malheurs qui te sont arrivés au cours de ce voyage ; si je pouvais prendre sur moi tes souffrances, je le ferais de grand cœur. »

Sous le coup de la surprise, il ne put mentir. « Tu n'as pas l'air en bien meilleur état que moi. »

Il vit une expression blessée passer dans son regard tandis qu'elle portait brusquement la main à sa joue. « Ma foi, oui, je suis aussi brûlée que toi, au visage et aux mains ; le fleuve ne nous a pas épargnés. Sans Sintara, Thymara et moi nous serions noyées. Mais nous sommes vivants, toi et moi, et à peu près intacts. » Elle eut un sourire d'excuse.

« Je te croyais en sécurité à bord du bateau, dit-il, toujours étonné. La vague t'a donc emportée, toi aussi.

— Oui. Même le capitaine Leftrin n'y a pas échappé ; heureusement pour lui, ses hommes l'ont vite retrouvé. Mais Thymara et moi n'avons regagné le *Mataf* qu'un jour avant toi.

— Pardonne-moi, Alise ; je dois te paraître sans cœur. Je ne t'ai même pas demandé ce qui t'était arrivé ; dis-moi tout. » *Et ne pose pas de questions sur ce que j'ai vécu.*

Le sourire de la jeune femme se réchauffa, et elle s'assit au bord de la couchette. « Il n'y a pas grand-chose à dire. La vague nous a frappées, Sintara nous a repêchées, et, quand, après bien des efforts, nous avons réussi à regagner ce qui était naguère la rive du fleuve, nous y avons retrouvé une bonne partie des gardiens ; pas tous, hélas. Tu as sûrement appris que nous avons perdu Houarkenn et le petit Kanai, ainsi que sa dragonne, Gringalette. Mais ça aurait pu être bien pire ; hormis quelques entailles et ecchymoses, la plupart d'entre nous s'en sont tirés sans mal. Toi, en revanche, on dirait que tu as passé un mauvais quart d'heure. »

Il palpa sa joue meurtrie et haussa les épaules. « Ça se résorbe.

— Tant mieux », dit-elle, laissant tomber le sujet si facilement que Sédric comprit aussitôt qu'elle avait autre chose en tête. Elle parcourut la cabine du regard, et ses yeux s'arrêtèrent sur le plancher près du lit, comme si elle y cherchait quelque chose. La peur déroula ses anneaux dans son ventre : elle était entrée chez lui pendant son absence, il le savait, et elle avait rangé sa chambre ; avait-elle découvert la cachette où il emmagasinait ses échantillons de dragon ? Non, sûrement pas : si elle s'était doutée le moins du monde de ses épouvantables activités, elle l'en eût accusé sur-le-champ. Il y avait autre chose. Il attendit qu'elle parlât, et, quand elle le fit, il en resta pantois.

« Sédric, Hest m'aime-t-il ? »

Elle avait posé cette extraordinaire question avec la naïveté d'une enfant ; et, comme une enfant, elle laissait paraître dans sa voix à la fois de l'espoir et de la crainte. Il s'efforça de deviner ce qu'elle souhaitait entendre, puis renonça et dit seulement : « Je suis vraiment mal placé pour te répondre, je pense. Il t'a épousée, n'est-ce pas ? Ne te donne-t-il pas tout ce que tu demandes ? Y compris cette interminable expédition ?

— Il me donne tout ce qu'il doit me donner, tout ce que notre contrat l'oblige à me donner. Je bénéficie de son nom, de sa position, de son argent que je puis dépenser comme bon me semble, de la possibilité d'employer tout mon temps libre à étudier de vieux manuscrits. J'ai une ravissante garde-robe, un cuisinier de premier ordre, et une résidence meublée avec goût ; quand il le désire, j'accueille ses invités. Je fais tout ce qu'il attend de moi. Je... je coopère à ses efforts pour avoir un héritier... »

Elle maîtrisait parfaitement sa voix et son expression jusque-là, mais soudain elle prononça les derniers mots en haletant, son visage se décomposa, son nez devint rouge, et des larmes perlèrent à ses yeux. La transformation était aussi choquante qu'inattendue : en un instant, la jeune femme réservée et composée que Sédric connaissait s'était changée en une inconnue. Le visage dans les mains, les épaules voûtées, elle pleurait bruyamment – et, il s'en rendit compte avec inquiétude, sans pouvoir se reprendre. « Alise, Alise », fit-il d'un ton implorant, mais les sanglots de sa visiteuse redoublèrent, la convulsant tout entière. Il se redressa sur la couchette, courbatu de la tête aux pieds, et passa un bras circonspect autour de ses épaules. Elle se tourna et se pelotonna contre lui, tremblante de chagrin.

« Qu'y a-t-il ? demanda-t-il, redoutant d'apprendre un secret inconnu. Alise, qu'as-tu donc ? Que t'arrive-t-il ? »

Elle parut l'entendre, et ses questions lui donnèrent peut-être la permission de lui confier ce qui l'affligeait à ce point. Elle se redressa un peu et chercha un mouchoir dans sa poche ; celui qu'elle sortit était taché et déchiré, mieux fait pour un gamin des rues de Jamaillia que pour l'épouse d'un Marchand. Néanmoins, elle s'en servit pour sécher ses larmes après quoi elle reprit son souffle et fixa son regard sur la bougie qu'elle tenait.

« Quand Hest a commencé à me courtoiser, je me suis d'abord interrogée sur ses intentions ; c'était un si beau parti, le rêve de toute femme, et moi je n'étais qu'une fille cadette, pas particulièrement jolie, sans perspective d'avenir et quasiment sans dot ! J'ai même été

furieuse qu'il me fasse la cour : je ne pouvais y voir que le résultat d'un pari ou une plaisanterie cruelle ; je lui en voulais même de s'introduire dans ma vie et de gêner mon travail. Mais, à mesure que nous continuions à nous voir, je l'ai trouvé si charmant que j'ai fini par me persuader non seulement que je l'aimais, mais qu'il cachait au fond de lui un sentiment similaire pour moi. » Elle eut un rire étranglé. « Eh bien, il le cachait parfaitement, et il continue à le cacher depuis tout le temps que dure notre mariage. Il a un talent absolu pour tordre les mots, pour me faire des compliments à la fin desquels tout le monde me regarde avec attendrissement tandis que je ne sens que les piques qu'il m'a envoyées. Il montre un visage si avenant à tous les autres, il prend des airs de mari si prévenant, voire gâteux, devant nos amis, nos parents ! Mais avec moi... » Elle se tourna soudain vers Sédric. « Est-ce moi, Sédric ? Est-ce que j'en attends trop de lui ? Tous les hommes sont-ils comme lui ? Mon père était parfois tendre, parfois gai, et toujours gentil avec ma mère. N'était-ce qu'une comédie destinée à nous autres enfants ? Dans l'intimité, se montrait-il froid, brutal et cruel ? »

Il y avait une telle urgence dans ses questions, tant de candeur et d'incompréhension que Sédric se sentit ramené à une époque où ils étaient beaucoup plus jeunes. Elle lui posait parfois de semblables questions, assurée qu'elle était que, par son âge, il connaissait mieux le monde qu'elle. Sans réfléchir, il lui prit la main puis s'étonna : comment ses sentiments pour elle pouvaient-ils changer aussi radicalement et aussi vite ? C'était principalement par la faute d'Alise s'il se trouvait dans cette triste cabine à bord de ce bateau sinistre, et lié à un dragon simple d'esprit ! Comment pouvait-il éprouver de la compassion pour elle ?

Peut-être parce que c'était sa faute à lui si elle se trouvait prise au piège d'un mariage tout aussi triste et sinistre, liée à un homme qui la regardait avec l'affection habituellement réservée à un chien mangé de gale ?

« Hest n'est pas comme nous, dit-il, en se demandant s'il avait jamais prononcé paroles plus justes. J'ignore s'il aime qui que ce soit, au sens où on entend généralement ce mot. Assurément, il t'accorde de la valeur : son espoir d'avoir un héritier, c'est toi qui l'incarnes. » Sa faconde se tarit soudain. « Oh, Alise ! dit-il avec un soupir, et il passa son bras sur les épaules étroites de son amie. Non, il ne t'aime pas ; votre union est un mariage de raison. Hest avait besoin d'une épouse pour s'installer et tâcher d'avoir un héritier ; ses parents commençaient à exiger qu'il se conduise en fils de Marchand respectable, et, avec toi, il pouvait se donner une façade sans trop changer d'habitudes. Je regrette, mon amie ; il ne t'aime pas, et il ne t'a jamais aimée. »

Il s'attendait à la voir éclater en sanglots, à devoir la consoler du mieux qu'il pourrait, mais pas à la voir se redresser subitement et carrer les épaules ; elle poussa un grand soupir, mais nulle larme ne perla à ses yeux, puis elle renifla quelques fois et déclara : « C'est donc ça ; c'est bien ce que je pensais. Je l'ai sans doute mérité ; j'ai conclu un marché avec lui, je ne cesse de me le répéter. Peut-être, maintenant que je t'ai entendu confirmer mes soupçons, puis-je enfin me convaincre de la vérité – et décider de ce que je vais faire. »

Ces derniers mots inquiétèrent Sédric. « Alise, ma chérie, tu n'y peux pas grand-chose, sinon faire contre mauvaise fortune bon cœur. Rentre chez toi, mène une vie respectable, continue tes recherches et ajoutes-y ce que tu as appris au cours de l'expédition. Aie un enfant, ou plusieurs ; ils t'aimeront comme tu le mérites.

— Et, en les aimant, je devrais les condamner à avoir un père comme Hest ? »

Il ne trouva rien à répondre. Il s'efforça d'imaginer Hest en père, mais sans succès : des enfants et un esprit sarcastique ne feraient pas bon ménage ; l'élégance face à des nourrissons braillards ? Un sourire dédaigneux devant une fillette de cinq ans qui offre des fleurs ? Chaque image le faisait reculer d'horreur. Il reconnut qu'Alise avait raison : Hest avait peut-être besoin

d'un enfant pour fournir un héritier à sa lignée, mais un enfant n'avait nul besoin de Hest comme père ; il ne méritait pas un tel sort.

Alise essuya les larmes qui mouillaient encore ses joues rougies. « Il n'y a pas de solution. J'ai promis d'être son épouse, de coucher avec lui, de lui donner un enfant si je le puis. C'était un mauvais marché, mais qu'y puis-je ? Dois-je continuer à remonter le fleuve et disparaître pour toujours ? »

Sédric perçut une note d'espoir dans cette question, comme s'il allait acquiescer à une idée aussi folle !

« Tu ne peux pas », répondit-il sans ménagement ; elle ignorait qu'il répondait aussi à la question qu'il se posait lui-même : autant qu'elle, il avait envie de s'enfuir. Mais le désert des Pluies n'était un havre de sécurité ni pour l'un ni pour l'autre ; une situation difficile les attendait à Terrilville, mais ils n'avaient rien à faire dans cette jungle. Il avait beau se dire qu'il ne pouvait pas revenir, il savait tout aussi clairement qu'il ne pouvait pas rester.

Alise courba le cou, le regard sur le plancher comme si elle avait perdu quelque chose par terre. Quand elle releva les yeux vers lui, elle rougissait, et ses joues hâlées par le vent s'étaient encore assombries. « Je suis entrée chez toi pendant ta disparition. Je croyais que tu t'étais noyé, que je ne te reverrais plus jamais, et je m'en voulais horriblement de t'avoir négligé. J'imaginai mille accidents qui avaient pu t'arriver – je te voyais mort, ou blessé, incapable de te déplacer et tout seul. » Elle parcourut son visage du regard en s'arrêtant sur ses ecchymoses. « Alors j'ai rangé ta chambre et j'ai mis ton linge à laver en songeant que, si tu revenais, tu comprendrais quels reproches je m'étais faits ; et, alors que je mettais de l'ordre, que je refaisais ton lit, je... Qu'est-ce que cela ? »

Sédric tremblait à l'idée de ce qu'elle allait manifestement lui révéler : qu'elle avait découvert le compartiment secret, avec les récipients pleins d'écailles et de sang. Mais l'expression effarée de la jeune femme le surprit. Elle se pencha vers lui en levant la main ; il voulut s'écarter, mais elle lui toucha tout de même le visage ; ses doigts descendirent le long de sa joue puis suivirent sa mâchoire. Jamais elle ne l'avait touché ainsi, ni regardé avec une telle horreur.

« Doux Sâ miséricordieux ! fit-elle, le souffle court. Sédric, tu as des écailles qui poussent !

— Non ! » s'exclama-t-il violemment. Il recula brusquement, porta ses propres mains à ses joues et se passa les doigts sur la peau. Que sentait-il ? Qu'était-ce ? « Non, c'est une callosité, Alise ; l'eau du fleuve m'a brûlé, et je suis resté longtemps au soleil et au vent. Ce ne sont pas des écailles ! Je ne suis pas né dans le désert des Pluies, pourquoi me pousserait-il des écailles ? Tu dis des bêtises, Alise ! Tu dis des bêtises ! »

Elle le regarda sans répondre, avec une expression où se mêlaient l'horreur et la pitié. Il quitta soudain le lit, se dirigea vers son coffre et en sortit le petit miroir dont il se servait pour se raser – ce qu'il n'avait pas fait depuis son retour. Il s'examina de près, approchant la bougie tout en se passant les doigts sur la mâchoire. Il avait la peau sèche à cet endroit, simplement sèche. « Il faut que je me rase, c'est tout. Tu m'as fait une de ces peurs, Alise ! Quelle insanité ! Je suis fatigué, mais je me raserai demain matin et je me passerai un peu de lotion. Tu verras. Des écailles ! Quelle idée ! »

Elle continua de le regarder fixement sans rien dire. Il planta ses yeux dans les siens, la mettant au défi de le contrarier. Elle pinça les lèvres, les mordit puis secoua la tête.

« Je suis épuisé, Alise, tu le comprends, n'est-ce pas ? » *Laisse-moi, je t'en prie.* Il voulait observer son visage de plus près, mais pas en sa présence.

« Je sais, Sédric. Pardonne-moi. Ah ! J'ai parlé de tout sauf de ce qui m'amenait, et je ne

sais pas comment aborder le sujet avec délicatesse. Sédric, avant que nous ne quittions Terrilville, au moment où nous préparions l'expédition... Hest t'a-t-il confié un objet à mon intention ? Un souvenir ? Quelque chose que tu devais me remettre pendant notre voyage ? »

Il écarquilla les yeux, perplexe. Un souvenir de Hest pour elle ? Que croyait-elle donc ? Hest n'était pas du genre à donner des souvenirs à quiconque, et surtout pas à quelqu'un qui l'avait gravement irrité. Taisant cette pensée, il se contenta de secouer la tête, d'abord en silence, puis, comme elle plissait les yeux d'un air soupçonneux, de façon plus véhémement : « Non, Alise, il ne m'a rien donné à te remettre, je te le promets.

— Sédric ! » Le ton qu'elle employait lui ordonnait de cesser sa comédie. « Il t'a peut-être demandé de ne pas m'en parler ou de ne me le donner que si... ah, je ne sais pas, si je me montrais à la hauteur de je ne sais quelle attente de sa part, ou... Bref, je l'ai trouvé en faisant ton lit, le médaillon avec le portrait de Hest, celui qui porte *Toujours* inscrit au dos. »

Sédric sentit son cœur manquer un battement puis se mettre à cogner follement dans sa poitrine ; le vertige le prit, et des points noirs dansèrent devant ses yeux. Le médaillon ! Comment avait-il pu commettre la bêtise de le laisser traîner là où n'importe qui pouvait le découvrir ? Quand il l'avait commandé, il s'était promis de le porter toujours pour se rappeler à chaque instant celui qui avait changé sa vie. *Toujours*. Il avait fait graver ce mot sur le boîtier, le petit boîtier en or qu'il avait payé de sa poche, le cadeau d'anniversaire qu'il s'était offert à lui-même. Quel geste stupide, inconsideré et pourtant tristement approprié !

Il était resté trop longtemps sans répondre. Alise le regardait fixement, avec dans les yeux une expression de triomphe malheureux. « Sédric...

— Ah, le médaillon ? » Un mensonge ! Il lui fallait un mensonge, un prétexte, une raison de posséder cet objet. « Il est à moi ; il m'appartient. »

Ces mots lui étaient venus sans difficulté ; ils flottaient désormais, irrévocables, impossibles à nier, dans le silence de la cabine. Tout se tut. Sédric ne regardait pas Alise ; si elle respirait encore, il ne l'entendait pas. Et lui, respirait-il ? Oui, lentement, à petits coups. Peut-on effacer un moment déjà passé ? Il s'y efforçait ; il tâchait, par son mutisme, de faire qu'il n'eût pas eu lieu.

Mais Alise donna substance à ce qu'il avait dit par les mots qui le condamnaient : « Je ne comprends pas, Sédric.

— Non, répondit-il d'un ton badin, comme si cet aveu n'avait aucune importance. Comme la plupart des gens ; et je reconnais que, ces derniers temps, j'ai du mal à comprendre moi-même. Hest ? Hest et *Toujours* sur le même médaillon ? Quelle rencontre improbable ! » Le rire dont il partit tomba en morceaux autour de lui. Mû par il ne savait quoi, il enfonça la main dans le paquet de linge qui lui servait d'oreiller et en retira le médaillon. « Tiens, tu peux le prendre, si tu veux ; c'est un cadeau de ma part plutôt que de celle de Hest.

— Ainsi, tu... Je ne comprends pas, Sédric. Tu as fait fabriquer ce bijou ? Tu l'as fait fabriquer pour me le donner ? Mais Hest devait être au courant ! Il a posé pour le portrait, n'est-ce pas ? Sûrement, pour que ça lui ressemble à ce point ! »

Hardiment, il enfonça le presseur et ouvrit le médaillon. Hest les regarda, ironique et ravi de la confusion qu'il avait semée dans leur existence, des années d'amitié qui s'écroulaient à son contact. Sédric lui rendit son regard. « Oui, il a posé. J'avais commandé le portrait à Rolli ; ça coûtait très cher, et l'artiste s'est senti insulté, à juste titre, par l'attitude cavalière de Hest en ce qui concerne les séances de pose, puis envers l'œuvre achevée. Il devait venir six fois, le soir après la tombée de la nuit, dans un lieu bien caché, mais il ne s'est présenté que deux fois ; le travail terminé, Rolli a voulu lui montrer la miniature avant qu'on ne la place dans le médaillon, mais Hest n'est même pas venu la voir ni le remercier pour la ressemblance. C'est moi qui ai dû

m'en charger, et, si Rolli s'est montré désagréable, je ne peux guère le lui reprocher ; Hest avait pris une attitude déplaisante et méprisante face à toute l'affaire, et il a dit à Rolli d'un ton menaçant qu'il avait tout intérêt à garder le secret sur les séances de pose et sur le portrait. »

De temps en temps, Sédric jetait un coup d'œil à la jeune femme. Elle ne bougeait pas, assise au bord du lit, couverte de taches de son, sans beauté, sa tignasse rousse laissée à ses penchants naturels ; ses cheveux s'étaient détachés des épingles qu'elle y avait plantées pour tomber en boucles lâches sur son front et ses joues hâlées. Ses vêtements étaient propres, mais élimés, et son corsage commençait à s'effilocher aux coutures. Elle ressemblait à celle qu'elle était quand Hest l'avait épousée : une jeune femme de la classe moyenne, distinguée mais désargentée ; et, dans ses yeux, il n'y avait que de l'incompréhension, sans même la plus petite lueur indiquant qu'elle se doutait de ce dont il lui parlait.

« Je ne comprends pas pourquoi tu as payé quelqu'un pour en faire le portrait, Sédric, surtout une miniature à insérer dans un médaillon. Si tu voulais donner...

— Alise, comment peux-tu être aussi aveugle à ton âge ? Je vais t'expliquer les choses sans détour : j'aime ton mari ; je l'aime depuis des années, avant même qu'il ne songe à se marier pour se fournir une façade respectable. Comprends-tu, maintenant ? »

Peu à peu, oui. Le rouge commençait à lui monter aux joues, et ses yeux s'agrandissaient d'effarement et d'horreur. Sédric n'attendit pas le flot inévitable de ses questions.

« Oui, c'est mon amant. Quand nous voyageons en mer, quand nous sommes à l'étranger, même quand tu dors la nuit dans ta propre maison, nous partageons le même lit. Il n'y a jamais eu personne d'autre pour moi ; rien que Hest, pour toujours, croyais-je stupidement quand j'ai commandé ce satané médaillon. Tiens, prends-le si tu le veux, avec son *Toujours* en or ! J'aimerais pouvoir te donner Hest aussi, mais, comme il ne m'a jamais appartenu, je ne peux ni le garder ni m'en débarrasser. »

Alise regarda le médaillon comme si Sédric tenait un serpent enroulé dans sa paume et non un bijou. Il inclina la main et laissa la chaînette glisser sur le lit entre eux ; il tremblait légèrement. Depuis longtemps, il imaginait le moment où il confesserait son secret, mais il n'avait jamais vu la scène ainsi, Alise et lui assis côte à côte sur une couchette, tous deux figés de douleur. Il pensait que Hest serait présent, qu'ils expliqueraient ensemble leur situation à la jeune femme avant qu'il ne lui prît son mari ; il croyait qu'elle se mettrait à crier, qu'elle lui jetterait des menaces et des objets à la tête, qu'elle le giflerait, bref, qu'elle perdrait toute maîtrise d'elle-même. Mais elle restait simplement assise, à se convaincre de la trahison dont elle était victime depuis des années, à modifier la perception qu'elle avait de son ami et de l'existence qu'elle menait, et elle se taisait ; elle vacillait légèrement, comme un arbre dans l'orage, et il craignit un instant qu'elle ne perdît conscience.

« Hest et toi... dit-elle enfin, d'un ton hésitant. Vous vous aimez. Il te prend dans ses bras, il t'embrasse, il te touche. C'est ce que ça veut dire ? » Elle effleura de l'index la chaînette du médaillon, puis retira le doigt comme si le métal froid l'avait brûlée. Brûlé, Sédric l'était aussi, mais par la question.

Il avait gardé un calme insolite jusque-là ; il avait pu révéler son plus grand secret sans manifester aucune émotion ; mais à présent les larmes montaient, inondaient ses yeux, et sa gorge se serrait comme si des mains invisibles l'étranglaient. « Je l'ai aimé ; je ne pense pas qu'il m'aime encore, si tant est qu'il ait jamais rien éprouvé pour moi. » Il enfouit son visage dans ses mains, et les larmes coulèrent. Il croyait avoir dit à Alise son secret le plus intime ? Quelle erreur ! Son secret le plus intime, c'était celui qu'il venait d'exprimer tout haut pour la première fois, la comédie qu'il s'était cachée à lui-même.

Il sentit qu'Alise se levait. Elle allait le frapper, le traiter de noms qu'il redoutait depuis

l'adolescence. Il attendit.

Mais elle posa une main hésitante sur ses cheveux et les lissa comme faisait sa mère quand il était petit. « Je suis navrée pour toi, Sédrick. Je suis furieuse et j'ai mal ; je ne te croyais pas capable de trahir ainsi notre amitié ; mais surtout je regrette pour vous deux – particulièrement pour toi. Comment as-tu pu tomber amoureux d'un homme pareil ? Tu as gaspillé ton amour pour rien ; vois comme nos vies en sont anéanties ! Avec Hest, nous ne pouvons espérer ni l'un ni l'autre connaître le bonheur – ce qui ne lui ferait ni chaud ni froid, je pense. »

Sédrick ne pouvait dire un mot, ni relever la tête, ni même prononcer une parole d'excuse. Il sentit qu'Alise traversait la cabine ; elle emportait la bougie, et, quand elle sortit, la lumière diminua soudain. Elle claqua la porte derrière elle.

Il se laissa tomber de côté sur le lit. Voilà, c'était fait.

Il venait de détruire le dernier aspect positif de sa vie ; son amitié avec Alise n'était plus, pulvérisée par ce que Hest et lui lui avaient infligé. Il avait honte à présent d'avoir suggéré à Hest de l'épouser, même s'il avait l'excuse d'être ivre, et encore plus d'avoir laissé son amant réaliser cette idée. Que lui eût-il coûté d'y mettre un terme ? Une visite à Alise pour l'avertir discrètement des véritables intentions de Hest ? Naturellement, il eût dû alors lui révéler ses vrais penchants, et du coup le malheur se fût aussitôt abattu sur lui ; Hest l'eût aussitôt rejeté, cela ne faisait aucun doute, et il eût trouvé un moyen de le discréditer complètement.

Pourquoi n'était-ce qu'aujourd'hui qu'il parvenait à reconnaître l'insensibilité de son amant ? S'il se retrouvait une heure en présence de Hest, si celui-ci lui passait un bras sur les épaules comme si de rien n'était, ou l'invitait à une soirée de théâtre, de bonne chère et de vins fins, pourrait-il passer l'éponge et lui pardonner ? Quand Hest s'intéressait à lui, quand il parcourait comme un fou furieux une ville en quête de distractions et de mauvais coups, il pouvait donner à Sédrick l'impression d'être le maître du monde. Il n'y avait rien de plus revigorant, de plus étourdissant ni de plus exaltant qu'être choisi par Hest pour partager une nuit de jeux brutaux. Au fond de son désespoir, un sourire acide lui venait aux lèvres au souvenir de ces virées.

Bras dessus, bras dessous avec Hest, entourés d'une cohorte d'amis élégamment vêtus, ils prenaient d'assaut les cafés et les théâtres de Chalcède à Jamaillia. Quand Hest le voulait, il était capable d'obtenir, grâce à son charme, du tavernier le plus récalcitrant qu'il restât ouvert et payât ses ménestrels une heure de plus ; avec son sourire suave et quelques pièces, il pouvait se procurer les meilleures tables, les meilleures places des salles de spectacle, les meilleurs morceaux de viande, les meilleurs vins – et on les lui fournissait avec le sourire. Ceux qui ne connaissaient que le personnage public le trouvaient charmant, gracieux et spirituel ; quand on était son compagnon élu, favori en ces moments-là, on partageait l'adulation et les honneurs dont on le couvrait.

Son sourire s'effaça peu à peu, ne laissant que de l'aigreur sur ses traits. Plus jamais ; plus jamais on ne le porterait aux nues en même temps que Hest.

Plus jamais il ne se ferait rabaisser, humilié en privé pour prix de ces heures.

Cette pensée eût dû le ragaillardir, mais, au lieu de cela, il s'efforça d'imaginer sa vie sans Hest, de se voir retournant à Terrilville pour se découvrir interdit d'entrée chez Hest et méprisé par Alise. Confierait-elle son secret à d'autres ? Une terreur béante menaçait de l'engloutir, mais à cet instant il se rassura cruellement : non, elle ne dirait rien ; elle ne pourrait parler à personne sans révéler qu'elle-même avait été l'objet d'une tromperie et que son mariage n'était qu'un mensonge ; et alors elle perdrait tout, sa bibliothèque, ses études, sa position sociale ; elle devrait retourner chez son père pour y vivre à la limite de la pauvreté, objet de pitié ou de moquerie pour

tous ceux qui la connaissaient.

Et le même sort attendait Sédric, si elle parlait.

Mais, si elle se taisait, sa situation n'en serait pas meilleure, il le craignait ; il avait à présent la quasi-certitude que Hest s'appêtait à se débarrasser de lui ; à son retour, il aurait été sans doute remplacé, et lui aussi devrait retrouver le toit paternel, une existence humble, en espérant que ses parents l'accepteraient et lui trouveraient du travail. Les amis nantis du cercle de Hest qui l'avaient accueilli ne le rejeteraient pas tout de suite, mais il n'aurait plus les moyens de les fréquenter, et, une fois qu'ils sauraient qu'il avait perdu l'estime de Hest, bien rares seraient ceux qui voudraient conserver son amitié. Le déplaisir de Hest avait provoqué l'éviction de plus d'un ami ou connaissance pendant les années où Sédric l'avait suivi ; c'était un autre de ses aspects déplaisants sur lesquels Sédric avait su fermer les yeux. À présent, ce serait le seul qu'il verrait du personnage.

Non, il n'y avait plus rien pour lui à Terrilville ; plus rien du tout.

L'accablement le saisit et l'enveloppa ; la pièce même parut s'obscurcir. Il ferma les yeux en se demandant quel courage il lui faudrait pour mettre un terme à sa souffrance. Naguère, il croyait que, s'il décidait de se jeter à l'eau pour se noyer, cette décision serait irrévocable, mais il savait désormais qu'une fois dans l'eau il se débattrait ; qu'il le voulût ou non, il appellerait à l'aide.

Et je viendrais te sauver encore.

La pensée pénétra dans son esprit, accompagnée d'une chaleur qui, sans raison, le rassura et le rassasia comme du thé brûlant remplissant une chope de terre. Il résista un instant, tâchant de retrouver son désespoir ; puis, comme une flamme s'empare de la mèche d'une bougie et irradie la vie, il se demanda soudain pourquoi il s'attachait tant à son malheur. Il lâcha prise ; l'affection de sa dragonne l'envahit, le réchauffa et débusqua la douleur qui se cachait au fond de lui.

Là, tu vois ? Tout ira bien pour nous deux.

« Mon vieil ami, il faut qu'on parle un peu. »

Leftrin, qui, le front plissé, regardait sa chope sans la voir, leva les yeux. C'était la deuxième cafetière qu'on préparait avec la même mouture, et le café était à la fois léger et amer ; il songea un instant à le jeter par-dessus bord, puis se dit que le breuvage était tout de même légèrement meilleur que de l'eau chaude. Il s'adressa à son ami. « C'est trouver un endroit à l'écart pour discuter en privé qui va être difficile », dit-il. Carson et lui se retournèrent, dos au bastingage d'arrière, et contemplèrent le pont du *Mataf*. Gardiens et hommes d'équipage bavardaient par petits groupes ; Harrikine, Sylve et Skelli étaient assis en tailleur sur le toit du rouf, et le mousse, le doigt au ciel, expliquait quelque chose à ses compagnons à propos des étoiles. Boxteur et Kase, à plat ventre sur le pont, faisaient un bras de fer ; Alum et Nortel veillaient au respect des règles tandis que Jerd observait la partie avec un grand sourire ; Graffe se tenait à côté d'elle, les sourcils froncés. Leftrin le vit faire bouger sa mâchoire puis se la frotter comme s'il éprouvait des douleurs. La forme de son visage changeait, et le processus n'avait pas l'air agréable.

Au-delà des gardiens, le capitaine voyait les silhouettes de Souarge et Belline qui bavardaient, accoudés à la lisse, penchés l'un vers l'autre. Il parcourut ainsi le pont du regard en quête d'un endroit tranquille, mais n'en trouva pas.

« Allons dans ma cabine », murmura-t-il, et Carson le suivit. Leftrin alluma une bougie dans la coquerie et se dirigea vers sa chambre.

« Alors, de quoi s'agit-il ? » demanda-t-il en refermant la porte derrière le chasseur. Il enfonça la bougie dans sa bobèche et s'assit sur sa couchette ; Carson, le visage grave, s'assit sur

la chaise près de la table aux cartes et prit une grande inspiration.

« Jess est mort ; crois-le ou non, Sédrick et la dragonne cuivrée l'ont tué. Sédrick prétend qu'ils y ont été obligés parce que Jess voulait abattre la dragonne pour la vendre par petits bouts en Chalcède.

— Sédrick l'a tué ? » Leftrin n'en croyait manifestement pas ses oreilles. Il était convaincu d'avoir éliminé le chasseur ; il avait fallu un miracle pour que ce salaud survécût aux coups qu'il lui avait portés puis à la noyade ! Et tout ça pour finir tué par un gandin de Terrilville et un dragon simplet !

« C'est ce qu'ils disent tous les deux. »

Leftrin chercha ses mots. « Entendons-nous bien : ce gars-là méritait amplement de mourir. Mais j'ai du mal à croire que Sédrick ait été de taille, et surtout qu'il l'ait fait pour défendre un dragon... » Il se tut. Si c'était Carson qui avait tué le chasseur et qu'il cherchât à faire porter le chapeau à Sédrick, Leftrin voulait lui faire savoir qu'il ne le jugerait pas s'il endossait le meurtre.

« C'était fini avant que j'arrive ; il ne restait rien de Jess, à part un peu de sang au fond du canoë de Graffe. La dragonne l'avait dévoré.

— Ma foi, c'est un prêté pour un rendu », fit Leftrin à mi-voix en réprimant un sourire. Il ne pouvait pas expliquer à Carson que son combat avec le chasseur avait sans doute préalablement affaibli ce dernier. Tout était terminé. Il poussa un soupir, moitié de soulagement, moitié d'étonnement : Sédrick avait achevé la tâche à sa place ; il lui devait des remerciements.

« C'est un prêté pour un rendu parce que Jess était à bord pour récolter des échantillons de dragons, c'est ça ? Et tu le savais ; vous aviez peut-être même un arrangement ? »

Le silence emplit la cabine comme l'eau glaciale un navire en train de sombrer. Leftrin n'avait rien vu venir. Carson se taisait en attendant sa réponse. Le capitaine s'éclaircit la gorge et prit sa décision : l'heure était à la vérité. « Voici exactement ce qui s'est passé, Carson : quelqu'un me tenait à la gorge et a cru pouvoir exiger que je me prête à ses manigances. On m'a dit qu'on m'enverrait quelqu'un qui participerait à l'expédition et s'approprierait des bouts de dragon pour le duc de Chalcède. Je n'étais pas d'accord, mais on m'a contraint. Au début, d'ailleurs, je ne savais même pas qui était l'envoyé en question ; j'ai même pensé que c'était toi à cause d'une de tes réflexions. Et puis, il n'y a pas longtemps, Jess s'est découvert et m'a demandé de l'aider. »

Carson ne disait rien et il écoutait comme lui seul savait le faire. Hochant lentement la tête, il laissait Leftrin prendre son temps et raconter son histoire à sa manière.

« Avant l'arrivée de la vague, j'étais sur la plage et je faisais mon possible pour étrangler Jess. Jusqu'ici, j'étais sûr de l'avoir éliminé, ou alors que la crue l'avait achevé, et c'est pourquoi je m'étonne que ce soit Sédrick qui l'ait tué. Mais je reconnais que j'en suis soulagé.

— Et c'est tout ? Tu n'as pas l'intention de découper un dragon en petits morceaux pour les vendre en Chalcède ? »

Leftrin secoua la tête. « J'ai beaucoup de défauts, Carson, et même des gros, mais je ne trahirais jamais le désert des Pluies de cette façon.

— Ni Alise ? » Le chasseur l'observa attentivement.

« Ni Alise. »

## VINGT-NEUVIÈME JOUR DE LA LUNE DE LA PRIÈRE

*des Marchands*

*D'Erek, Gardien des Oiseaux, Terrilville,*

*à Detozi, Gardienne des Oiseaux, Trehaug*

*Dans un étui cacheté marqué au sceau de l'expéditeur, un message de la part d'un ami à l'intention de Jess Torkef, à laisser aux bons soins de l'aubergiste Drost, propriétaire de la taverne de la Grenouille et de la Rame, en attendant qu'on le réclame.*

*Detozi,*

*Veillez me transmettre un mot par pigeon pour me dire que Reyall est arrivé sain et sauf. Si vous le voulez bien, essayons avec un des oiseaux rapides qu'il apporte avec lui ; pour rendre l'expérience encore plus intéressante, vous pourriez m'envoyer un double de votre missive par un pigeon classique en lâchant les deux oiseaux à l'aube le même jour. J'aimerais voir si nos efforts pour améliorer la vitesse de l'espèce donnent un avantage mesurable à nos spécimens. Quant aux royaux, malgré leur grande taille et leur aspect charmant, ils ne me donnent pas satisfaction en tant que messagers : ils sont trop lourds pour aller vite, et beaucoup d'entre eux ne manifestent guère d'envie de retourner à leur pigeonnier d'origine. Ils se condamnent eux-mêmes, je le crains, à rester des oiseaux à viande.*

*Erek*

THYMARA ÉPROUVAIT UN SENTIMENT ÉTRANGE à se voir remonter le fleuve comme si de rien n'était. Sur le pont du *Mataf*, tenant distraitemment un outil à la main, elle regardait la rive couverte de jungle passer lentement devant elle. Dans son canoë, elle n'avait jamais vraiment le temps d'observer les berges ni de les voir changer à mesure que la journée s'écoulait ; sa petite embarcation lui manquait, mais elle se réjouissait pourtant de sa disparition : si on l'avait retrouvée, elle eût dû faire équipe avec quelqu'un qui n'était pas Kanai, et cette idée lui faisait mal.

En comptant celui de Carson, ils ne disposaient plus que de cinq canoës, dont trois seulement avec tout leur matériel. On avait embarqué des pagaies de réserve à bord du *Mataf*, comme la jeune fille l'avait constaté avec soulagement, mais les gardiens avaient quand même dû établir un tour de rôle pour les esquifs ; et, quand ils n'étaient pas sur le fleuve, ils servaient à bord de la gabare sous les ordres du capitaine.

L'expédition manquait à présent de tout : couteaux, arcs, flèches, foënes et attirail de pêche, tout avait été perdu, sans parler des couvertures, des vêtements de rechange et des menus objets personnels que chaque gardien avait emportés. Graffe se félicitait devant qui voulait l'entendre de l'efficacité avec laquelle il avait rangé son matériel, et Thymara avait envie de le frapper : c'est par pur hasard que son canoë s'était pris dans le matelas de débris sur lequel s'était échoué le Terrilvillien ; dans le cas contraire, il se trouverait aussi démuné que les autres. Les choses étant ce qu'elles étaient, il faisait office de chasseur aux côtés de Carson. Leurs deux esquifs avaient pris le large à l'aube, Davvie payant avec Carson, Nortel avec Graffe. Thymara était soulagée de voir Nortel s'en aller : il s'était approché d'elle avec le visage meurtri et lui avait présenté des excuses marmonnantes pour l'avoir « traitée comme une marchandise », après quoi il s'était éloigné. Elle se demandait s'il avait agi de son plein gré ou forcé par Tatou, et si ce dernier espérait gagner quelque chose en obligeant Nortel à s'excuser.

Et c'était là l'autre sujet douloureux qui lui taraudait l'esprit. Elle ne voulait pas penser à la mort de Kanai, et elle n'avait pas envie de perdre son temps à songer aux projets que formait Graffe pour l'existence de chacun.

« Tu ne la termineras jamais si tu t'y prends comme ça. »

La voix de Tatou la tira de ses réflexions, et elle regarda le résultat de ses efforts maladroits pour tailler une pagaie dans une pièce de bois. Elle ne connaissait quasiment rien au travail du bois, mais elle se rendait compte qu'elle faisait du très mauvais boulot.

« J'essaie seulement de m'occuper, dit-elle. Même si j'arrive à créer quelque chose d'utilisable, le fleuve rongera le bois en quelques jours. Même nos anciennes pagaies commençaient à s'amollir et à s'érailler à l'extrémité, alors qu'on les avait traitées contre l'acide.

— N'empêche, répondit Tatou, quand celles qui nous servent lâcheront, il ne nous restera plus que celles qu'on fabrique en ce moment ; alors, autant en avoir en réserve. » Son travail ne payait guère plus de mine que celui de Thymara, mais il était plus avancé. « Une rame ou une pagaie, c'est mieux que rien, fit-il pour se consoler en examinant l'objet. Tu veux bien me le tenir pendant que je lui donne un coup de rabot ?

— Bien sûr. » Elle posa ses propres outils avec plaisir ; elle avait mal aux mains et des crampes dans les doigts. Elle tint la pagaie à demi achevée pendant que Tatou se mettait à l'œuvre avec la plane ; il maniait l'instrument avec gaucherie, mais il réussit à soulever un petit rouleau de bois avant que la lame ne sautât sur un nœud.

« Je regrette, pour l'autre jour », dit-il à mi-voix.

Ils n'avaient pas reparlé de l'incident depuis qu'il s'était produit, et Tatou n'avait pas tenté de prendre Thymara dans les bras ni de l'embrasser ; il se doutait de la réception qui l'attendait. Il n'avait pas le visage aussi meurtri que Nortel, mais on y distinguait encore les traces d'un œil au beurre noir. « Je sais, répondit-elle laconiquement.

— J'ai dit à Nortel qu'il devait te présenter des excuses.

— Je le sais aussi ; ça veut dire que tu as gagné, j'imagine.

— Évidemment ! » Il avait l'air offensé qu'elle posât la question.

Il était tombé dans son piège. « Ce que tu as gagné, Tatou, c'est un combat avec Nortel ; tu ne m'as pas gagnée, moi.

— Je sais bien ! » Son attitude de repentance se muait peu à peu en colère.

« Tant mieux », fit-elle sèchement. Elle reprit son ciseau à bois, et elle cherchait où placer la lame pour ôter un nouveau morceau de bois quand Tatou s'éclaircit la gorge.

« Hum ! Je sais que tu es fâchée contre moi. Tu veux quand même bien tenir ma pagaie pendant que j'essaie de la travailler ? »

Une autre question se cachait derrière celle qu'il avait posée. Elle saisit l'extrémité de la pagaie et la tint fermement. « On est toujours amis, dit-elle, même quand je suis fâchée contre toi. Mais je ne t'appartiens pas.

— Très bien. » Il appliqua soigneusement la plane sur le bois puis la tira le long du manche de la pagaie. Thymara observa la façon dont ses mains brunes agrippaient les poignées de l'instrument, dont ses muscles saillaient sur ses avant-bras. Cette fois, il souleva un copeau plus long. « Retournons-la », dit-il, et il fit opérer un demi-tour à la pagaie. Comme il posait la lame sur le bois, il demanda : « Qu'est-ce que je devrais faire pour te gagner, Thymara ? »

Elle n'avait jamais réfléchi à la question. Tandis qu'elle cherchait une réponse, il reprit : « Parce que je suis prêt à le faire, tu le sais. »

Elle le regarda, surprise. « Tu es prêt alors que tu ne sais même pas ce que je pourrais te demander ?

— Je te connais, et peut-être mieux que tu ne le crois. Écoute, j'ai commis pas mal de bêtises depuis qu'on a quitté Trehaug, je l'admets ; mais...

— Attends, Tatou. Je ne veux pas que tu croies que je vais te donner une liste de tâches à accomplir ; il n'en est pas question, parce que je ne saurais pas quelles tâches te fournir. On en a bavé, ces derniers temps, et tu me demandes de prendre une grande décision. Je ne joue pas avec toi quand je te dis que je ne me sens pas prête à la prendre. Je n'attends pas de toi que tu fasses quoi que ce soit, que tu me donnes quoi que ce soit, ni même que tu sois quoi que ce soit. C'est moi que j'attends, et tu ne peux rien y changer, ni Graffe.

— Je ne suis pas comme Graffe, répliqua-t-il, offusqué.

— Et je ne suis pas comme Jerd. » L'espace d'un instant, ils se regardèrent en chiens de faïence. Thymara étrécit les yeux et leva le menton ; à deux reprises, Tatou s'apprêta à parler puis se tut. Enfin, il dit : « Si on s'occupait simplement de cette pagaie, d'accord ?

— Bonne idée », répondit-elle.

Le soir tombait quand Sédrick quitta sa cabine. Il avait passé la journée seul, dans la pénombre, car sa dernière bougie s'était consumée et il n'avait pas voulu demander qu'on lui en apportât une autre. Il n'avait rien mangé non plus ; il s'était attendu à demi que Davvie vînt frapper à sa porte avec un plateau, mais le garçon n'était pas venu. Et il s'était rappelé que Carson avait promis d'empêcher son protégé de s'approcher de lui. Tant mieux. *Tant mieux si*

*personne ne m'approche*, avait-il songé ; puis il avait perçu l'auto-apitoiement qui sous-tendait cette pensée, et en avait conçu du mépris.

Tenaillé par la faim et la soif, abattu, il sortit sur le pont alors que le soleil se couchait. Il trouva la gabare échouée dans le lit d'un ruisseau, un des nombreux affluents qui alimentaient le fleuve du désert des Pluies. Parfois, l'eau qui y circulait était limpide et presque exempte d'acide ; c'était apparemment le cas de celui-ci, car la plupart des gardiens et des hommes d'équipage étaient descendus à terre et avaient laissé le bateau quasiment désert. Il s'arrêta au bastingage et découvrit les garçons en train de se livrer à une bataille d'eau ; le ruisseau était large et peu profond, et courait vivement sur un lit de sable sculpté. Les gardiens, torse nu, se baissaient pour s'asperger mutuellement avec force cris et rires. Les derniers feux du soleil de fin d'été scintillaient sur leur dos écailleux ; des éclats verts, bleus et rouges couraient sur eux, et, l'espace d'un instant, il vit de la beauté dans leurs transformations.

Plus loin, il aperçut Belline qui s'était agenouillée au bord du ruisseau et Skelli qui versait de l'eau sur ses cheveux pleins de mousse de savon. Tant mieux : au moins, il y avait de l'eau douce pour refaire les réserves.

Les dragons aussi profitaient de l'eau ; leur robe brillante montrait que leurs jeunes soigneurs les avaient nettoyés. Relpda était parmi eux, étincelante comme un sou neuf. Avec un sentiment de culpabilité, Sédric se demanda qui l'avait étrillée : il devrait mieux s'occuper d'elle, mais il ne savait pas comment – alors qu'il avait déjà peine à se prendre en charge tout seul.

La plage qui s'étendait près du débouché de l'affluent n'était pas grande, mais elle suffisait à loger commodément tous les dragons, et elle permettait aux gardiens d'allumer un feu pour la soirée. Ce n'était encore qu'une petite flambée, mais deux jeunes gens s'en approchèrent avec une grosse branche de conifère qu'ils jetèrent dans les flammes ; pendant un moment, il crut qu'ils avaient étouffé le feu, puis une fumée sombre s'éleva, indiquant que les aiguilles commençaient à se consumer, suivie par une langue orange qui bondit soudain en l'air, et l'odeur douce de la résine en train de brûler parfuma l'air vespéral. La crue avait abandonné sur son chemin quantité de débris végétaux, dont des branches de toutes tailles le long du fleuve, ce qui permettrait aux gardiens de faire un bon feu pour la nuit et de dormir à terre.

Sédric huma l'air et prit conscience qu'outre l'odeur de la fumée il sentait un fumet de poisson en train de griller. Son estomac se crispa avec un grondement perceptible : il mourait soudain de faim et de soif. Où étaient Alise et Leftrin ? Il n'avait aucune envie de tomber sur eux, Alise à cause de ce qu'elle savait sur lui, et Leftrin à cause de ce que Sédric savait sur lui. Il n'avait pas encore trouvé le moyen d'avertir son amie, et cela le tracassait ; il ne voulait pas lui parler au risque d'anéantir ses rêves, mais il refusait de la trahir encore une fois ; il ne resterait pas les bras croisés pendant qu'elle se ferait tromper.

Il traversa le pont discrètement, presque subrepticement. À la porte du rouf, il s'arrêta et tendit l'oreille : il n'entendit aucun bruit à l'intérieur. Tout le monde avait dû descendre à terre pour profiter de l'occasion de se baigner, de se détendre autour du feu et de partager un repas chaud préparé avec des vivres frais. Il ouvrit la porte et pénétra dans le rouf avec la furtivité d'un rat ; comme il l'espérait, il y avait une cafetière pleine au chaud à l'arrière du petit fourneau en fer. La seule lumière de la pièce provenait du feu qui brûlait dans le fourneau, par la petite porte entrouverte. Une casserole couverte murmurait, sans doute l'éternelle soupe de poisson qui mijotait toujours pour l'équipage. Sédric y avait vu ajouter de l'eau, des légumes et du poisson, mais il n'avait jamais vu le récipient vide et propre. Mais peu importait : il avait la sensation de n'avoir rien mangé depuis ses jours d'isolement, et il avait assez faim pour avaler n'importe quoi.

Il connaissait mal la coquerie ; se déplaçant prudemment, il trouva des chopes pendues à des crochets et des assiettes rangées verticalement dans un râtelier. Il remplit une chope d'un café

douteux puis découvrit une pile de bols sur une étagère munie d'une lisse de métal. Il en prit un, y versa de la soupe à l'aide d'une louche, puis tira un morceau de pain du sac. Incapable de mettre la main sur une cuiller ni une fourchette, il s'assit à la petite table et but une gorgée de café.

Trop étendu d'eau et amer, mais c'était quand même du café. Sédric souleva le bol de soupe à deux mains et en avala un peu ; le brouet avait un fort goût de poisson avec des relents d'ail, et il descendit dans sa gorge en diffusant chaleur et vigueur. C'était bon ; non délicieux ni même savoureux, mais bon, et il comprit soudain la dragonne cuivrée quand elle avait dévoré l'élan putréfié : à un niveau fondamental, quand un homme ou un dragon a faim, tout est bon à manger.

Avec les doigts, il attrapait les morceaux de poisson fondants au fond de son bol et les portait à sa bouche quand la porte du rouf s'ouvrit. Il se figea en espérant que l'intrus se rendrait directement aux couchettes, mais les pas s'approchèrent de la coquerie.

Alise le regarda penché sur son bol, puis, sans un mot, ouvrit un buffet et plongea la main dans un bac ; elle en tira une cuiller qu'elle posa sur la table près de lui.

Sans rien dire, elle se versa une chope de l'horrible café et resta debout, le récipient de terre entre les mains. Dans l'obscurité, il n'arrivait pas à voir si elle le regardait ou non. Enfin, elle soupira, s'approcha de la table et s'assit en face de lui. « J'ai passé plusieurs heures aujourd'hui à t'en vouloir à mort et à te mépriser », dit-elle sur le ton de la conversation.

Il accepta cette sentence d'un hochement de tête. Voyait-elle son expression dans la pénombre ?

« Mais c'est du passé. » Elle s'exprimait d'un ton non pas bienveillant mais résigné. « Je ne te déteste plus, Sédric ; je ne te fais même pas de reproche. »

Il retrouva sa langue. « J'aimerais pouvoir en dire autant.

— Avec les années, j'ai pris l'habitude de tes réflexions spirituelles. » Elle parlait d'une voix atone, sans vie. « Elles ne sont plus aussi amusantes qu'autrefois.

— Je ne plaisante pas, Alise ; j'ai honte de moi.

— C'est tout récent.

— À t'entendre, on jurerait que tu es encore en colère.

— C'est vrai, je suis encore en colère. Je ne te déteste plus, je l'ai décidé, mais j'éprouve une fureur que je n'ai jamais connue. Je crois que, si je te haïssais, ça s'arrêterait là ; mais, quand j'ai pris conscience que seul quelqu'un que j'aimais pouvait m'infliger une telle souffrance, j'ai compris que je ne te haïssais pas ; et c'est pourquoi je suis tellement en colère.

— Je regrette, Alise.

— Je sais. Ça n'y change pas grand-chose, mais je sais que tu regrettes, du moins maintenant.

— Ça fait longtemps, en réalité ; pratiquement depuis le début. »

Elle eut un geste de la main comme pour repousser ses excuses, but une gorgée de café et parut débattre avec elle-même. Sédric attendit qu'elle reprît la parole. Enfin, elle dit d'une voix quasi normale : « Il faut que je sache ; avant de continuer, avant de prendre aucune décision, je dois savoir : Hest et toi, vous moquiez-vous de moi ? Riiez-vous de ma candeur, de mon absence de soupçon ? Les autres amis de Hest étaient-ils au courant ? Y avait-il des gens de ma connaissance, que je prenais pour mes amis, qui savaient combien j'étais stupide ? Jusqu'où allait cette tromperie dont j'étais la victime ? »

Sédric se taisait. Il se remémorait de petits dîners, tard le soir, dans les appartements privés aux étages supérieurs de certaines auberges de Terrilville, les eaux-de-vie d'après le repas dans la tanière de Hest en compagnie de certains membres de son cercle, l'hilarité qui durait bien longtemps après qu'Alise avait tapé à la porte pour leur souhaiter bonne nuit avant d'aller se

coucher.

« Il faut que je sache, Sédric. » Ces mots le ramenèrent dans la coquerie exiguë et sale. Alise le regardait, le visage pâle dans la pénombre ; elle attendait la vérité.

Il eût réagi comme elle à sa place ; il eût voulu savoir s'il était passé pour un idiot, combien de personnes étaient au courant. « Oui », dit-il. Ces mots lui déchiraient la bouche. « Mais je ne riais pas, Alise ; parfois, je prenais ta défense.

— Et parfois non », ajouta-t-elle sans pitié. Elle soupira et posa sa chope sur la table avec un petit bruit qui résonna dans le silence de la cabine. Elle leva les mains et y enfouit son visage. Sédric redoutait qu'elle ne pleurât : il devrait la consoler, mais il aurait l'impression de la tromper encore ; il avait participé à la création de l'humiliation dont elle était aujourd'hui l'objet ; comment pourrait-il lui apporter le soutien d'un ami ? Il ne bougeait pas, ne disait rien, et attendait d'entendre un sanglot.

Mais, quand elle baissa les mains, elle se borna à pousser un grand soupir. Elle prit sa chope et but une gorgée de café. « Combien ? demanda-t-elle d'un ton anodin. Combien de gens à Terrilville savaient jusqu'où s'étendait ma bêtise ?

— Ce n'était pas de la bêtise, Alise.

— Combien, Sédric ?

— Je ne sais pas.

— Plus de dix ? fit-elle, impitoyable.

— Oui.

— Plus de vingt ?

— Je pense.

— Plus de trente ?

— Peut-être. » Il prit une inspiration. « Sans doute. »

Elle éclata d'un rire amer. « Vous avez vraiment manqué de discrétion, alors ! Étais-je la seule à tout ignorer ?

— Alise... tu ne comprends pas. Les hommes comme nous ont leur propre société, généralement invisible de la société terrilvillienne ; nous créons notre propre monde – il le faut, sans quoi nous n'aurions pas le droit de... Tu n'es pas la seule épouse qui ignore tout des préférences de son mari ; d'autres, à Terrilville, les connaissent et les acceptent. Ma sœur est persuadée que tu en fais partie, d'après une réflexion qu'elle m'a faite un jour. Certains de ces époux sont aussi des pères ; certains aiment vraiment leur femme à leur façon. Mais... euh... »

Alise avait crispé les poings. « Sophie était au courant ?

— Oui, Sophie est au courant. À la manière dont elle en parle, elle croit que tu es au courant aussi et que tu es d'accord. Pendant quelque temps, je l'ai espéré comme elle, puis j'en ai parlé à Hest un jour, et il m'a éclaté de rire au nez. »

Le front plissé, la jeune femme réfléchit, puis demanda brusquement : « Comment Sophie l'avait-elle appris ? Tu lui avais dit ?

— C'était inutile : c'est ma sœur ; elle le savait, c'est tout. » Il s'interrompit un instant. « Elle l'a toujours su », ajouta-t-il à mi-voix.

Alise poussa un petit soupir. « J'ignore ce qui serait le plus humiliant, franchement : que ta sœur me prenne pour une bécasse crédule, ou qu'elle croie que j'étais partie prenante de votre arrangement. » Elle détourna les yeux. « Au moins, Hest ne faisait pas semblant de tenir à moi ; rétrospectivement, il m'a traitée avec une certaine franchise, bien qu'étrange. Je savais qu'il n'avait pas envie de moi, qu'il me rejoignait dans mon lit parce qu'il le devait, pour faire un enfant ; je n'avais jamais compris pourquoi il n'avait pas épousé quelqu'un pour qui il avait de l'affection. Mais à présent je sais : il ne le pouvait pas. »

Sédric courba le cou devant ce raisonnement sans fard.

« Quand j'essaie de vous imaginer ensemble, lui et toi, quand je te vois l'embrassant, baisant ses lèvres, et lui te serrant contre lui... dans la maison même où nous vivions, vous deux descendant prendre le petit déjeuner avec moi après avoir passé la nuit ensemble, projetant de... »

Il était horrifié. « Non, je t'en prie, Alise ; je ne veux pas parler de ça.

— Était-il tendre avec toi, Sédric ? Te disait-il qu'il t'aimait, te faisait-il de petits cadeaux ? Se rappelait-il quels parfums tu aimais, quels bonbons tu préférerais ? »

Elle ne le lâcherait pas. Lui devait-il de répondre ? Devait-il souffrir ce martyr ? Il prit une inspiration et avoua : « Non : c'est moi qui me conduisais ainsi avec lui. Lui n'a jamais eu cette attitude avec moi.

— Alors comment était-il ? » On sentait des larmes dans sa voix. « Que faisais-tu pour l'inciter à t'aimer ? »

Il se tut pour réfléchir. C'était douloureux. « C'était Hest ; tu le connaissais : c'était facile de tomber amoureux de lui. Il est beau, bien habillé, gracieux sur la piste de danse, charmant ; quand il le souhaite, il peut t'accorder toute son attention et te faire croire qu'il n'y a personne de plus important que toi au monde. Il est fort, et je me sentais... protégé, soulevé par lui. Je n'arrivais pas à me convaincre qu'il m'avait choisi ; il était si beau qu'avoir déjà été remarqué par lui représentait le plus grand cadeau que je puisse imaginer. J'étais ébloui ; il me faisait des présents, vêtements, pipes, un cheval... Quand j'y repense, ce n'était pas vraiment pour moi : il me donnait tout cela pour que j'aie l'apparence qu'il désirait, pour que je ne lui fasse pas honte avec mes habits usés ni mon goût déplorable en matière de chevaux. Il me traitait comme... comme du tissu, comme une étoffe qu'il avait coupée et cousue pour obtenir un vêtement qui lui convenait. »

Les yeux baissés, il regardait la table, le bol presque vide, la chope en terre, la cuiller qui ne lui avait pas servi. Il releva le visage vers Alise ; dans la pénombre, la jeune femme avait l'air de porter un masque en papier avec des trous à la place des yeux. Elle ne bougeait pas plus qu'une statue, mais c'était une immobilité de surface ; sous ce calme apparent, elle bouillait.

« Je ne rentrerai pas. »

Il la dévisagea, incapable de faire le lien entre ce qu'il avait dit et ce qu'elle avait répondu.

« Je ne rentrerai pas à Terrilville, expliqua-t-elle. Je ne retournerai jamais dans une ville où des gens me connaissent, savent la tromperie et l'humiliation dont j'ai été l'objet. Hest s'est servi de moi, il a fait de moi sa victime, mais je refuse qu'il m'enferme dans ce rôle ; je refuse qu'il fasse de moi un vêtement qui lui convient.

— Alise...

— Il a rompu nos vœux de mariage, il a annulé notre contrat ; je ne suis plus liée à lui, Sédric, et je n'ai aucune raison de revenir auprès de lui. Je reste ici, sur le *Mataf*, avec Leftrin. Je sais qu'il m'acceptera à son bord, et peu importe qu'il veuille ou non m'épouser ; je reste avec lui.

— Tu ne peux pas ; tu ne dois pas. » Ce n'était pas le moment de lui dire cela ; il ne voulait pas mêler les deux choses dans l'esprit d'Alise, mais il ne pouvait pas la laisser se lever de la table et s'en aller sans qu'elle sût. Il ne pouvait pas la laisser prendre une décision irrévocable qui permettrait à un autre homme d'abuser d'elle.

« Alise, il ne faut pas lui faire confiance. » À ces mots, la jeune femme se figea, la main près de la porte.

« Je sais ce que tu penses, Sédric. » Elle ne se retourna même pas. « Tu le prends pour un

homme sans éducation et socialement inférieur à moi, grossier et dépourvu de manières. Eh bien, c'est vrai ; mais il m'aime et je l'aime, et j'ai découvert que ça compte bien davantage que ces détails que tu juges importants. » Elle ouvrit la porte.

« Alise, il te trompe. »

Elle demeura un instant figée dans l'encadrement, puis elle referma le battant sans bruit. Sédric ne voyait pas ses traits, mais il imaginait l'expression hésitante qui devait passer dans ses yeux. Un homme l'avait déjà trompée ; un homme à qui elle se fiait l'avait trompée depuis des années. Pouvait-elle encore avoir confiance en son propre jugement ? Tout recommençait-il ?

« Je n'éprouve aucun plaisir à te dire ceci.

— Si, répliqua-t-elle durement. Mais dis-le quand même. Comment peut-il me tromper ? Comment ? A-t-il une épouse cachée ? Des dettes colossales ? Est-ce un assassin, un menteur, un voleur ? Quoi ? »

Il serra les dents en se demandant comment lui expliquer sans dévoiler le rôle qu'il avait joué dans la mort de Jess, ce qu'il préférerait garder pour lui. Il s'inquiétait déjà bien assez que la vérité fût connue de la dragonne et de Carson. Il s'aperçut soudain avec surprise que c'était autant Relpda que lui-même qu'il s'efforçait de protéger : il ne voulait pas que les autres gardiens apprissent qu'elle avait tué puis dévoré un humain. Non, il devait seulement lui exposer ce qu'il savait de Leftrin, sans lui révéler comment il l'avait découvert. « Tu as sans doute entendu dire que le duc de Chalcède est malade, et qu'il a promis de somptueuses récompenses à qui lui apportera les extraits de dragon qui, croit-il, le guériront ; on peut même dire que n'importe quel échantillon de dragon ira chercher un prix élevé.

— Naturellement, je suis au courant ; comment pourrais-je étudier ces créatures sans connaître les traditions à propos des vertus médicinales de leurs écailles, de leur sang, de leur foie ou de leurs crocs ? Et certaines de ces traditions sont sans doute fondées. Et alors ? »

Il se jeta à l'eau. « Leftrin est de mèche avec des gens qui veulent faire le bonheur du duc ; il a l'intention de récolter des morceaux de dragons, à moins qu'il ne soit déjà en train de le faire, pour les vendre en Chalcède.

— Il ne ferait jamais ça. » Sédric perçut un tremblement dans la voix d'Alise ; elle se demandait si c'était possible. « Il n'en a pas le temps, il n'en a pas l'occasion ! Il passe tout son temps à commander son bateau !

— N'empêche qu'il s'est approché des dragons, lorsqu'il a participé à l'extraction des serpents-pointeaux puis à l'application de bitume sur les plaies. Il en avait l'occasion, Alise ; une écaille ou deux par ici, un peu de sang par là en attendant l'aubaine : un dragon mourant sur lequel prélever des échantillons ; ce serait la grosse récompense de cette expédition. Si un dragon mourait ou se blessait, et que Leftrin puisse en récupérer des morceaux, il pourrait abandonner gardiens et dragons pour se rendre aussitôt en Chalcède ramasser une véritable fortune.

— C'est de la folie ! Je ne veux pas, je ne peux pas y croire !

— C'est la vérité.

— Comment le sais-tu ?

— Je ne peux pas te le dire.

— Ha ! » Elle mit tout son mépris dans cette seule interjection. « Rumeurs et insinuations ! Eh bien, je vais y mettre un terme, Sédric. Je vais lui poser la question, tout simplement.

— Ne fais pas ça, Alise. Je suis convaincu que tu ne le connais pas, que tu ignores de quoi il est capable. Jess, le chasseur, m'a raconté des choses. Là, maintenant, tu sais : Jess m'a avoué qu'il était associé avec Leftrin pour récolter des morceaux de dragons, qu'ils avaient le projet de retrouver un bateau chalcédien à l'embouchure du fleuve du désert des Pluies dès qu'ils auraient obtenu ce dont ils avaient besoin. Mais, à la suite d'un désaccord, ils se sont battus.

— Pourquoi Jess t'aurait-il parlé ? Pourquoi se serait-il confié à toi ? » Il sentait le doute s'amonceler dans l'esprit d'Alise ; quelques détails la convainraient peut-être.

« Crois-le ou non, il pensait que je pourrais l'aider à se rapprocher des dragons parce que je t'accompagnais lorsque tu te rendais parmi eux. Il savait que tu m'avais remis une écaille rouge à dessiner, et il me l'avait volée pendant que j'étais malade ; il disait qu'à elle seule elle valait une petite fortune, et, puisqu'on avait pu obtenir une écaille, il s'imaginait qu'on pourrait prélever d'autres choses, assez pour nous rendre tous riches. »

Elle le regardait sans rien dire dans la pénombre, et il entendait sa respiration. « Leftrin n'aurait jamais accepté de participer à un projet aussi ignoble.

— Il l'a fait, hélas ! Et je crains que, si tu lui en parles, il ne devienne violent, ou qu'il ne trouve un moyen de se débarrasser de nous deux. Je te dis la vérité, Alise ; et tu dois te poser une question : si tu ignorais ce que je viens de t'apprendre, qu'ignores-tu d'autre sur lui ?

— Je le connais ; je pense que je le connais même mieux que tu ne le crois. »

À ces mots lancés tout à trac, Sédric comprit, et l'émotion qu'il en éprouva le surprit. Elle avait couché avec Leftrin ! Elle avait couché avec ce batelier inculte et crasseux ! Alise, la douce petite fille qu'il connaissait depuis l'enfance, la Terrilvillienne respectable, avait partagé sa couche avec cet individu ! Un instant, atterré, il ne put prononcer une parole, puis il sut qu'il devait se servir de son arme ultime contre l'aveuglement de son amie.

« Tu crois le connaître, Alise, comme tu croyais nous connaître, Hest et moi, alors que nous te trompions depuis des années sans que tu te doutes de rien. J'en suis navré, infiniment navré, et c'est pourquoi je m'efforce de t'empêcher de tomber dans un piège similaire. Leftrin n'est pas digne de toi, Alise ; reste loin de lui. »

Dans la maigre lumière, il vit les épaules de la jeune femme monter et descendre ; elle contenait ses sanglots. Elle reprit enfin son souffle, et sa gorge nouée ne laissa passer qu'une voix trop aiguë. « Ai-je dit que je ne te détestais pas, Sédric ? Je crois que j'ai fait erreur.

— Eh bien, ne t'en prive pas ; je le mérite sans doute, et je l'accepte comme le prix à payer pour les années où je t'ai menti. Mais ne va pas te commettre avec ce rustre, Alise ; tu mérites mieux. »

Sans répondre, elle sortit et referma la porte derrière elle.

Il resta un long moment assis sur sa couchette dans le noir. Par réflexe, il porta la chope à ses lèvres et finit le café froid et amer. Comme il se levait pour sortir à son tour, son regard s'arrêta sur les objets qu'il laissait sur la table ; il devrait nettoyer derrière lui, cesser d'être le Terrilvillien fainéant et gâté dont on le qualifiait. Mais demain, peut-être ; pas ce soir. Sa confrontation avec Alise l'avait épuisé, et son accablement n'avait rien à voir avec l'envie de dormir ni une fatigue physique. Il eût aimé avoir le pouvoir de tout interrompre pendant un moment. Il soupira et se gratta la joue. Demain, on aurait refait les réserves d'eau douce à bord ; il pourrait en mettre à chauffer pour se raser ; il n'avait jamais porté la barbe et ignorait jusque-là à quel point cela démangeait. Il se gratta de nouveau, plus vigoureusement.

Des poils restèrent pris sous ses ongles. Il secoua la main, et ils tombèrent en scintillant brièvement dans le clair de lune qui tombait par la fenêtre. Que se passait-il ? Cela ne lui était jamais arrivé ! Il se gratta la tête et découvrit plusieurs cheveux pris entre ses doigts.

C'est la tension et l'inquiétude, se dit-il, l'effet de l'eau acide du fleuve, rien de plus. Il se passa lentement l'index le long de la mâchoire ; l'ongle se prit sous quelque chose et le souleva. Non ! Il déplaça le doigt délicatement, sentit le bord de l'écaille suivante, et la décolla jusqu'à ce qu'elle tirât douloureusement sur la peau. Ce n'était pas de la saleté, ni de la peau morte, mais une écaille qui poussait sur son visage. Il avait une ligne d'écailles le long de la mâchoire ! La tête se mit à lui tourner tandis que son estomac se retournait.

Il alla tâter sa nuque et suivit de l'index la mince ligne d'écailles qui descendait le long de son épine dorsale ; elles étaient fines et plates comme celles d'une truite. D'autres, petites, poussaient sur sa tête et détachaient ses cheveux à mesure qu'elles les remplaçaient. Du bout des doigts, il palpa ses lèvres gercées ; non, rien encore. Sa respiration s'accéléra ; bientôt les écailles s'y installeraient, et, comme celles de sa mâchoire, de ses sourcils, de sa nuque, elles s'épaissiraient et se recourberaient, cornées comme des sabots de cheval.

Tu es malheureux ?

Il ferma brutalement son esprit et refusa de prêter attention au sentiment d'incompréhension qui demeurait à la suite de son exclusion de la dragonne. Son cœur tonnait à ses oreilles. Était-ce réel ? Non, c'était un horrible cauchemar. Rassemblant son courage, il se gratta la tête à deux mains ; quand il les ramena devant lui, il avait des mèches de cheveux sous les ongles ; d'un geste brusque, il s'en débarrassa, puis il quitta en hâte la coquerie en laissant la porte claquer derrière lui.

Il se dirigea vers sa cabine mais fit halte à mi-chemin. Qu'allait-il faire ? Rentrer dans son carton d'emballage surdimensionné, se rouler en boule sur sa paille et pleurnicher sur son sort ? N'en avait-il pas assez ? N'avait-il pas compris que cela ne changeait rien ?

L'étrave du bateau était enfoncée dans le triangle de sable à l'embouchure du ruisseau et surplombait le feu de camp, les dragons et les gardiens qui mangeaient en bavardant ensemble. Sédric se retourna et s'en alla vers l'arrière ; de là, il avait vue sur le fleuve scintillant au flot rapide. Dans le ciel, la lune presque pleine brillait au milieu d'un champ d'étoiles. Où qu'il posât le regard, il n'y avait pas signe de présence humaine. Il entendait derrière lui les gardiens qui vivaient leur vie, pleins de gaieté, ravis de retrouver de l'eau douce et de s'empiffrer de poisson cuit au four ; tout était bien dans leur existence simple. Pas pour Sédric.

« Il ne me reste rien », dit-il tout haut. Il égrena tout ce qu'il avait perdu : plus de Hest, plus de résidence à Terrilville, plus de fortune, son amitié avec Alise en lambeaux, plus de visage ; s'il retournait à Terrilville, les gens se détourneraient de lui avec horreur, certains parce que Hest l'avait rejeté, d'autre parce que sa beauté l'avait abandonné. Dans le cercle qu'il fréquentait, il était dangereux de se lier d'amitié avec quelqu'un que Hest avait repoussé. Plus de respectabilité, plus de perspectives d'avenir. Que pouvait-il espérer ?

Rien. Des années de néant.

Le temps d'un battement de cœur, il contempla la solution d'Alise : rester dans le désert des Pluies, ne jamais rentrer ; mais elle avait quelqu'un qui l'aimait et la protégerait. Lui n'avait personne, hormis une dragonne, dévouée à lui corps et âme ; mais combien de temps cela durerait-il si elle découvrait pour quel motif il s'était rendu dans le désert des Pluies ? Il n'osait pas trop s'attarder sur cette idée de crainte qu'elle ne perçût ses pensées. Il ne comprenait pas qu'elle ne se souvînt pas qu'il s'était approché d'elle sous couvert de la nuit pour lui arracher des écailles et remplir plusieurs flacons de son sang. Ne se rappelait-elle donc rien ? Comment pouvait-elle l'aimer en sachant ce qu'il avait fait ?

Un jour, elle en prendrait conscience.

Il examina les conséquences. Pour la première fois de sa vie, quand Relpda était entrée en contact mental avec lui, il avait perçu l'amour qu'une autre créature lui portait. Jour après jour, l'esprit de la dragonne grandissait, ses pensées devenaient plus fortes et plus claires ; qu'éprouverait-elle à son égard quand elle s'apercevrait qu'il était venu, non en ami, mais en boucher ?

Et partagerait-elle ce sentiment avec lui comme elle avait partagé son affection ? Quel effet cela lui ferait-il de ressentir cette haine et ce mépris ?

Un frisson le parcourut. Il prit soudain conscience qu'il n'avait pas tout perdu : il avait

encore l'amour et l'estime d'une créature simple, et il ne voyait pas comment éviter de la perdre elle aussi. Non, c'était une idée insupportable ! Saisi d'une conviction terrible, il vit la seule issue qui s'offrait à lui.

Il ne devait pas penser à ce qu'il s'apprêtait à faire ; il ne fallait pas laisser la dragonne percevoir ce qu'il avait à l'esprit et contrarier ses projets. Mais ces ordres qu'il se donnait attirèrent l'attention de Relpda. Il avait envie de lui dire adieu, de lui dire que ce n'était pas sa faute : elle avait tout fait pour lui, elle l'avait sauvé à plusieurs reprises. À l'idée de la douleur qu'elle éprouverait, il ressentit une brusque peine qui l'étonna. Comme il allait prendre sa veste et ses bottes, il se traita de sot : quelle différence cela ferait-il ?

Sédric ? Sédric ?

Pas maintenant, ma belle.

Tu as peur ? On te chasse, on veut te faire du mal ?

Non. Non, je vais bien. Tout va bien aller.

Non, tu es effrayé. Triste. Quelque chose ne va pas.

Aussi doucement que possible, il la repoussa hors de son esprit. Il n'y avait pas de temps à perdre ; il sentait Relpda qui tambourinait à ses murailles et s'inquiétait de plus en plus : il fallait en finir avant qu'elle eût le temps de comprendre ce qu'il préparait. Il examina le fleuve depuis la poupe de la gabare et choisit une zone où il voyait le courant s'écouler, grimpa sur le bastingage et jaugea l'eau noire et brillante qui passait à ses pieds. Serait-elle assez profonde et assez rapide ? Il n'en faudrait guère : il n'avait jamais été bon nageur. Il lui suffisait de sauter et de ne pas se débattre, c'était tout. Il expulsa l'air de ses poumons, s'accroupit et se laissa tomber.

Il atterrit de flanc sur une surface dure, et sa tête heurta quelque chose qui partit dans une explosion de lumière. Il croyait avoir exhalé tout son air, mais un poids s'abattit sur lui qui vida brusquement ses poumons. Pas d'eau. Il n'y comprenait rien. « Peux pas... respirer... » fit-il d'une voix sifflante.

Le poids le quitta. Sédric reprit son souffle, et, pendant une minute d'hébètement, ne put dire où il était ni ce qui s'était passé. Il accommoda peu à peu et s'aperçut qu'il était allongé nez à nez avec le chasseur, Carson, sur le pont du *Mataf*.

« Je savais que vous tenteriez quelque chose, dit l'homme à son oreille, le souffle court. Je l'ai vu à votre tête quand vous avez quitté la coquerie, et j'ai demandé à votre dragonne de me prévenir si elle vous sentait inquiet. Elle l'a fait. » Il reprit péniblement sa respiration. « J'ai dû cavalier depuis la rive ; vous avez de la chance que je sois arrivé à temps. »

L'organisme de Sédric réclamait de l'air mais ne parvenait à en aspirer qu'un filet. Quelle ironie ! Alors que son esprit ne demandait qu'à mourir, son corps exigeait de respirer sans se soucier de ses intentions. Ses pensées s'interrompirent en attendant que ses poumons eussent repris leur fonction ; quand il eut respiré à fond à trois reprises, il répéta d'un ton amer : « De la chance ?

— Bon, d'accord, c'est moi qui ai de la chance : je vous ai rattrapé à temps ; je n'ai pas été forcé de me tremper pour vous récupérer. » Un léger sourire dansait sur les lèvres de Carson pendant que ses yeux sombres parcouraient le visage de Sédric. « Pourquoi vous vouliez vous noyer ?

— Ma vie est finie ; autant mourir.

— Comment ça ?

— Vous auriez dû me laisser faire. Je veux mourir ; j'ai tout perdu.

— Tout ?

— Tout. Hest ne veut plus de moi, je m'en rends compte aujourd'hui ; c'est pourquoi il m'a envoyé accompagner son épouse. J'ai tout avoué à Alise, je ne lui ai rien caché, et elle me

déteste désormais – à moins qu'elle ne m'en veuille à mort, elle n'arrive pas à se décider. Je n'ai pas su la protéger, j'ai trahi son amitié, et elle s'apprête maintenant à commettre une terrible erreur, mais, comme elle ne me fait plus confiance, elle n'écoute pas mes mises en garde. Si je rentre à Terrilville, je n'aurai pas d'emploi ni aucun argent, et, grâce à Hest, tous mes amis me mépriseront ; je ne peux donc plus rentrer. » La voix de Sédrick devenait hachée. Il se sentait puéril à exposer ses malheurs à Carson de manière aussi désordonnée, et il se mordit la langue avant de pouvoir avouer la façon dont il avait trahi la dragonne ; il lui restait une petite chance d'emporter ce secret dans la tombe. Le chasseur le regardait sans rien dire, et ses yeux sombres et son petit sourire ne faisaient qu'ajouter à son désarroi ; il tenta de se redresser pour s'écarter, mais le bras de Carson en travers de sa poitrine s'appesantit soudain, l'immobilisant.

« Restez calme un moment, le temps de reprendre votre souffle. Il y a quelque chose d'autre qui vous tourmente ; qu'est-ce que c'est ? » Le regard profond le transperça, exigeant la confiance.

Comme si cette simple question était un sortilège auquel il ne pouvait résister, il s'entendit avouer son dernier secret. « La dragonne est dans ma tête ; nous sommes liés, et je ne peux pas me libérer d'elle. Elle... elle m'aime, et ça me rend malade, parce que je ne le mérite pas. C'est une gentille petite créature...

— Petite ? répéta Carson, éberlué.

— Jeune, si vous voulez ; jeune et innocente à sa façon. Elle est toujours en contact avec moi, surtout quand je pense à elle. » Des larmes commençaient à couler sur ses joues, à sa grande honte : Hest se moquait toujours de lui quand il pleurait. Il détourna le visage de Carson et leva les yeux vers le ciel. Il sentait déjà la présence de la dragonne qui s'efforçait de le consoler, de le rassurer en l'emmitouflant dans sa chaleur, mais il s'enkysta dans la coque dure de son malheur et la tint à distance. Il sentit une main lui effleurer la mâchoire et tressaillit.

« Du calme, dit Carson ; personne ne vous veut de mal. » Avec douceur, il ramena le visage de Sédrick vers le sien. « Je ne trouve pas si terrifiant d'être aimé, même par un dragon ; alors, qu'est-ce qui vous a poussé à vous noyer ? Qu'est-ce qu'il y a de si horrible dans votre existence qui vous interdise de vivre ? »

Sédrick avala sa salive. Carson n'avait pas ôté sa main de son visage, et, de l'index, il essuya délicatement une larme. Depuis quand ne l'avait-on pas touché avec autant de simplicité et de douceur ?

« Je commence à avoir des écailles. » Il s'exprimait d'une voix tendue, trop aiguë, dont il n'arrivait pas à effacer la terreur. « Le long de la mâchoire, et sur la nuque.

— D'habitude, ça n'arrive pas aux adultes. Faites-moi voir. » Carson s'appuya sur un coude et examina Sédrick en parcourant sa joue du bout des doigts. « Hmm. Vous avez peut-être raison ; il y a de fines écailles. » Il eut un petit sourire. « Vous avez la barbe aussi soyeuse que la fourrure d'un chiot. » Il passa la main derrière la tête de Sédrick et suivit sa nuque de l'index. « C'est vrai, fit-il à mi-voix ; vous avez des écailles. » Il prit une grande inspiration. « De mieux en mieux », dit-il doucement ; il paraissait content, et Sédrick, sans savoir pourquoi, se sentit blessé. Pourquoi se réjouissait-il de son infortune ? Alors, la main sur la nuque de Sédrick, le chasseur approcha lentement ses lèvres des siennes et l'embrassa. Le Terrilvillien resta paralysé d'étonnement. Les lèvres de Carson étaient douces mais exigeantes. Quand il s'écarta, Sédrick s'aperçut que le chasseur l'avait pris dans ses bras et le tenait avec force, mais sans brutalité, comme un enfant dans les bras de sa mère ; alors quelque chose céda en lui : il enfouit son visage dans le tissu grossier de la chemise de Carson et se mit à pleurer. Des sanglots montèrent en lui et achevèrent de le briser. Il pleura sur tout ce qu'il croyait posséder mais n'avait jamais eu, sur ce qu'il avait laissé Hest lui faire, sur sa trahison d'Alise, sur ce qu'il avait prévu pour Relpda. Il

pleura parce qu'il pouvait se laisser aller sans peur. Le chasseur ne disait rien, et il se contenta de l'attirer plus près de lui. Comme ses dernières larmes se tarissaient, Sédric sentit l'affection de la dragonne l'envelopper.

Je sais que tu as pris mon sang, mais tu ne cherchais pas à me tuer. Tu as bu mon sang et tu m'as donné un lien avec ton esprit pour éclaircir mes pensées. Tout ira bien, Sédric ; je ne te trahirai pas. Personne ne saura rien.

Cette façon d'accepter ce qu'il avait fait et de lui pardonner avec tant de simplicité le submergea comme un raz de marée, le renversa et le noya comme la crue du fleuve n'y était pas parvenue. Il ne put résister à cet assaut, et s'aperçut qu'il ne le désirait pas ; une chaleur brute le traversa de nouveau et emporta toute référence à ses problèmes, tout son désespoir, pour ne laisser en lui que du réconfort.

Il sentit tous ses muscles se détendre.

Et Carson plaça deux doigts sous son menton, l'obligea à lever le visage, et l'embrassa de nouveau.

Enfin, il s'écarta et dit d'une voix rauque : « Si tu as changé d'avis et que tu n'as plus envie de mourir, j'ai pensé à une autre activité pour ce soir. »

Sédric s'efforça de rassembler ses pensées, de retrouver tout ce qui l'emplissait naguère de désespoir ; Carson s'en aperçut.

« Non, fit-il tout bas. Ne fais pas ça. Ne t'interroge pas, n'hésite pas. » Il s'écarta de Sédric, se redressa, puis se pencha et tendit la main ; le Terrilvillien la prit, sentit la paume rêche et calleuse sous sa peau, et laissa le chasseur l'aider à le relever.

« Je vais te reconduire à ta cabine, proposa Carson à mi-voix.

— Oui. »

Thymara s'éloigna du feu pour s'enfoncer dans la nuit. La soirée eût dû être agréable : l'air était doux, elle avait l'estomac plein de poisson et de cresson, elle avait enfin pu se baigner, se laver les cheveux et boire tout son souf. Elle avait étrillé Sintara jusqu'à ce que l'arrogante reine brillât d'un éclat plus bleu que le ciel d'été ; elle ne lui avait fait aucun compliment à voix haute, et la dragonne l'avait agacée lorsque, en se tournant vers elle, elle lui avait dit : « Ton cœur voit juste : aucun autre dragon du groupe ne peut se comparer à moi. »

Elle n'avait pas remercié Thymara de ses bons soins ; la jeune fille bouillait, mais en silence, et avait bientôt quitté la dragonne. Elle avait passé le reste de l'après-midi à aider Tatou, Harrikine et Sylve à s'occuper des dragons sans gardien, ce qui avait représenté une gageure.

Baliper s'était montré morose et contrariant, toujours en deuil de Houarkenn ; Crache avait présenté le problème inverse : doué d'une audace nouvelle, et dangereusement agressif, le petit argenté avait interdit à quiconque de cesser de le panser tandis qu'il jouissait de l'attention de plusieurs gardiens à la fois. Au grand soulagement de Thymara, Alise, les cheveux encore humides de sa toilette, s'était jointe à eux et avait distrait la créature. La pauvre Relpda s'était soumise à leur nettoyage à son tour, mais sans jamais quitter le *Mataf* des yeux, manifestement désespérée de ne pas voir Sédric, et Thymara s'était offusquée pour elle. « Quel individu se fait sauver la vie par une dragonne pour ensuite faire comme si elle n'existait pas ? » avait-elle lancé à Alise ; sur quoi, à sa grande surprise, la jeune femme avait pris la défense de son ami : « Ça ne m'étonne pas : il a des problèmes personnels, et il vaut mieux le laisser tranquille. »

La dragonne cuivrée avait été plus directe. « C'est mon gardien ! » avait-elle sifflé, et, si son exhalaison était exempte de venin, Thymara s'était abstenue de tout autre remarque désobligeante sur Sédric.

Une fois la nuit tombée, quand ils se furent réunis autour du feu pour se réchauffer et

manger ensemble, elle avait constaté que ses camarades se remettaient peu à peu de leurs pertes, et elle s'en était réjouie. Tous regrettaient les histoires que Jess racontait si bien ; quand Davvie avait pris son biniou et commencé à jouer, sa musique avait rendu un son grêle et solitaire ; et puis, à la stupéfaction générale, Belline était descendue du *Mataf* avec son propre biniou, s'était installée sans cérémonie à côté de Davvie et avait joint ses notes aux siennes, enveloppant la mélodie d'un accompagnement plus que suffisant pour emplir la nuit. Souarge, malgré son tempérament réservé, avait les joues plus roses que sa femme, visiblement fier de son talent. La musique était ravissante.

Mais c'est alors que Thymara avait faussé compagnie au groupe, car, lorsqu'elle s'était tournée vers Kanaï pour partager avec lui sa surprise et son plaisir, il n'était pas là.

Comment avait-elle pu oublier sa mort, ne fût-ce que quelques instants ? Elle avait eu un sentiment d'obscénité, de cruauté, comme si elle avait trahi son amitié, et la musique lui avait soudain déchiré le cœur ; elle avait dû s'éloigner de ceux qui se réjouissaient autour du feu. Elle avait avancé à l'estime dans le noir jusqu'à ce qu'elle parvînt au ruisseau ; là, elle s'était assise sur un tronc et avait écouté le murmure de l'eau. La lumière et la chaleur de la flambée et la musique paraissaient sourdre d'un autre monde ; y avait-elle encore sa place ?

Le silence de la forêt était rempli de bruit à ses oreilles : l'eau coulait, des insectes couraient sous l'écorce et la mousse ; dans les arbres, un animal chassait, sans doute un petit chat des branches qui cherchait les lézards rendus immobiles par le froid de la nuit. Elle tendit l'oreille et perçut l'attaque suivie d'un couinement grêle, avant que le petit prédateur laissât échapper un léger ronronnement de satisfaction puis s'en allât d'une démarche décidée, sans doute en emportant sa proie pour la savourer en lieu sûr.

« Et si je restais ici, tout simplement ? dit-elle à mi-voix. Il y a de l'eau claire, un sol plus solide que je n'en ai jamais vu, du sable au lieu de vase au fond du ruisseau. La chasse devrait être bonne. Je trouverai tout ce qu'il me faut ici ; de quoi d'autre est-ce que j'aurais besoin ?

— D'un peu de compagnie ? » fit Tatou dans l'obscurité. Elle se tourna et vit sa silhouette se découper sur l'éclat orange du feu. « Ou bien tu en as assez de voir des gens ? Ça te dérange si je m'installe près de toi ? »

Elle se décala sur le tronc sans rien dire ; elle ignorait quelle réponse elle lui eût faite.

« À l'heure qu'il est, il serait en train de danser, et tout le monde l'imiterait. », dit Tatou.

Elle hocha la tête. Il tendit la main et prit la sienne ; elle le laissa faire. Il la caressa dans le noir, passa son pouce sur sa paume, égrena ses doigts avec les siens, suivit ses griffes du bout des ongles. « Tu te rappelles l'époque où elles te faisaient horreur ? » demanda-t-il sur le ton de la conversation.

Elle ramena sa main sur ses genoux, prise d'une soudaine timidité. « Je ne suis pas sûre que je le pensais vraiment ; elles m'ont toujours été utiles. Je savais seulement que tout le monde croirait toujours qu'elles me limitaient.

— Eh bien, plus d'une fois au cours de cette expédition j'ai regretté de ne pas avoir les mêmes. » Prosaïquement, il reprit la main de Thymara et la réchauffa entre les siennes. C'était bon : elle ne s'était pas rendu compte qu'elle avait mal, mais quand il se mit à la masser doucement, elle sentit la douleur s'effacer. La tension se dissipa peu à peu de ses muscles, et il se rapprocha d'elle. « Donne-moi l'autre main », dit-il, et elle obéit sans réfléchir. Il entreprit de la lui masser doucement.

Ils restèrent un moment sans parler. Ils entendaient leurs compagnons bavarder autour du feu de camp ; un dragon poussa un cri d'effroi, mais, comme ce n'était pas Sintara, Thymara n'y prêta pas attention. Quand Tatou lui passa un bras sur les épaules et l'attira contre lui, elle se laissa faire ; il posa la joue sur ses cheveux, et elle ne s'étonna pas quand il se pencha pour

l'embrasser. Ce fut facile de l'y autoriser, de laisser la chaleur de la sensation chasser toute pensée de son esprit.

La deuxième fois que sa main effleura ses seins, elle comprit qu'il ne s'agissait pas d'un accident. En avait-elle envie ? Oui. Elle refusa de songer que cela risquait de l'amener à un point où elle ne voulait pas aller. Elle pourrait toujours dire non ; rien ne l'obligeait à le dire tout de suite.

Il lui embrassa le cou, la gorge, et elle s'offrit à lui en se penchant en arrière. La bouche de Tatou commençait à descendre quand une voix dit soudain : « Eh bien, eh bien, on dirait que la décision a été prise ! »

Ils s'écartèrent d'un bond l'un de l'autre, et Tatou se tourna d'un bloc vers Graffe. « Espèce de sale fouineur ! » cracha-t-il.

L'autre éclata de rire. « On a le droit de changer d'avis ; demande à Thymara. » Il lui tourna le dos sans se préoccuper de son attitude menaçante. « Je vais avertir les autres, poursuivit-il. Ils ont le droit de savoir. » Et il s'éloigna.

« Rien n'a été décidé ! Rien ! » lui cria Thymara.

Il partit d'un rire narquois et continua de s'en aller vers le feu. Il ménageait une de ses jambes, et la jeune fille se prit méchamment à espérer que les modifications qu'il subissait lui faisaient mal.

« Quel salaud ! s'exclama Tatou avec violence, puis il se tourna vers Thymara et pencha la tête. Rien ? fit-il.

— Je... je n'ai rien décidé. On s'embrassait, c'est tout. »

Dans l'obscurité, sans contact physique entre eux, elle le sentit très loin d'elle. « C'est tout ? répéta-t-il. Ou bien tu m'allumais ? » Il croisa les bras sur la poitrine. Elle le distinguait à peine dans la pénombre.

« Je ne t'allumais pas, répondit-elle », sur la défensive. Un ton plus bas, elle ajouta : « Je ne réfléchissais pas à ce qu'on faisait. »

Il se tut un moment. Thymara gardait sur la peau des picotements de ses caresses. Elle avait envie de se rapprocher de lui, de reprendre ce qu'ils avaient interrompu ; peut-être pensait-il à la même chose, car il demanda tout à coup : « Thymara, oui ou non ? »

Elle n'eut pas à s'interroger, et elle répondit rapidement avant d'avoir le temps de changer d'avis : « Non, Tatou ; c'est toujours non. »

Il lui tourna le dos et s'en alla vers le feu, la laissant seule dans la nuit.

### TROISIÈME JOUR DE LA LUNE D'OR

*Sixième année de l'Alliance Indépendante*

*des Marchands*

*De Detozi, gardienne des Oiseaux, Trehaug,*

*à Erek, Gardien des Oiseaux, Terrilville*

*Ci-joint une invitation officielle adressée à tous les Marchands du désert des Pluies et de Terrilville au prochain Bal de la Fête des Moissons, en la Salle des Marchands du désert des*

*Pluies de Trehaug. À afficher en tous lieux, à dupliquer et à remettre en mains propres aux Marchands indiqués sur la liste.*

*Erek,*

*Comme vous me l'avez demandé, j'ai lâché quatre oiseaux ce jour à l'aube, exactement au même instant, tous porteurs du même message selon lequel Reyall est arrivé chez lui sain et sauf. Deux d'entre eux provenaient du groupe de pigeons rapides arrivés avec Reyall il y a deux jours, et les deux autres étaient des oiseaux classiques. J'ai retardé leur départ de deux jours pour leur laisser le temps de se remettre de leur voyage et de se dérouiller les ailes dans la volière. Dès l'instant de leur libération, tous quatre se sont envolés, et j'avoue avoir éprouvé de l'envie en les voyant s'en aller, en regrettant de ne pouvoir moi aussi entreprendre sans plus d'effort le trajet qui me mènerait à Terrilville. Tenez-moi au courant, je vous prie, de la suite de l'expérience ; j'aimerais savoir combien de jours il leur faut pour parcourir la distance, et si les pigeons rapides se déplacent substantiellement plus vite que nos oiseaux messagers classiques. J'ai gardé les rois à part dans des cages de reproduction en ne laissant qu'un membre de chaque couple prendre part au vol. Jusqu'ici, ils paraissent parfaitement aptes à se débrouiller et ils ont déjà choisi leurs boîtes de ponte. Je vous tiendrai au courant du déroulement du projet moi aussi ; s'il réussit à cette petite échelle, une famille pourrait trouver sa fortune dans une telle entreprise de production de viande.*

*Je me réjouis d'apprendre que votre père se remet. Vous n'êtes pas le seul que sa famille pousse à se marier et à s'installer ; c'est à croire que ma mère a une boîte à ponte qui m'attend tant elle me tracasse pour que je trouve un mari !*

*Detozi*

APRÈS DEUX JOURS DE PLUIE INCESSANTE, le temps avait soudain changé, et le grand ciel bleu laissait faussement croire que l'été allait revenir. Brumes et brouillards se levèrent, révélant un paysage différent ; le fleuve s'était peu à peu modifié, et la rive d'en face se rapprochait lentement de la gabare. Leftrin songeait qu'ils avaient peut-être enfin franchi ce qui restait du vaste lac dont les dragons avaient parlé ; mais, comme il le dit à Souarge, plus rien n'était sans doute tel qu'ils se le rappelaient. « Et ce qu'ils nous décrivent du terrain tel qu'il était risque de nous induire en erreur ; si on se repose sur ces descriptions plutôt que sur notre connaissance du fleuve, et qu'ils se trompent, on pourrait bien se fourrer dans les ennuis. »

Souarge hochait la tête gravement mais ne dit rien, comme à son habitude. Leftrin n'attendait pas de sa part une longue conversation, mais il eût aimé plus qu'un signe de la tête ; il avait le sentiment d'avoir passé trop de temps seul avec ses pensées dernièrement. Depuis des jours, Alise ne parlait guère et se montrait comme réservée ; certes, elle lui souriait, et, à une ou deux reprises, elle lui avait pris la main, signe qu'elle ne regrettait pas vraiment leur petit intermède ; mais elle n'avait manifesté nulle envie d'un autre rendez-vous. L'unique fois où il avait frappé doucement à sa porte, une nuit, elle n'avait pas répondu ; après avoir attendu sur le pont, anxieux, il s'était reproché de se conduire comme un adolescent irréfléchi : elle lui avait démontré clairement que, quand elle avait envie de lui, elle ne le lui cachait pas. Si elle ne lui faisait pas signe, il n'allait pas rester planté indéfiniment devant sa porte.

Une fois, la voyant accoudée à la lisse de proue, l'air morose, il avait rassemblé son courage pour lui demander si ce qui la tourmentait avait un rapport avec lui. Elle avait secoué la tête si violemment que les larmes avaient volé de ses joues. « Je t'en prie, avait-elle répondu, je t'en prie, ne me pose pas de questions, pas maintenant. C'est un problème que je dois résoudre seule, Leftrin. Si je pense pouvoir t'en parler, je le ferai ; mais, pour le moment, je dois porter seule cette charge. »

Et elle continuait à se taire.

Leftrin pensait que son problème avait à voir avec Sédric ; le Terrilvillien passait beaucoup de temps dans sa cabine, et, quand il ne s'y trouvait pas, on avait de bonnes chances de le voir à la proue du bateau, en train d'observer les lourds déplacements de sa dragonne. Dernièrement, il avait pris l'habitude d'aller la voir chaque soir à terre, et il faisait un effort pour la panser quotidiennement. Lui aussi donnait l'impression d'essayer de comprendre quelque chose ; il évoquait au capitaine un homme qui reprend des forces au terme d'une longue convalescence. Il ne paraissait plus s'inquiéter exagérément qu'il y eût de la boue sur ses bottes ni que ses cheveux fussent mal coiffés. Leftrin l'avait surpris à la table de la coquerie en compagnie de Belline, en train de boire du café ; plus surprenant, il avait vu Davvie lui montrer comment attacher des hameçons à une longue ligne pour les chaluts qu'il installait parfois la nuit. Une fois, il avait vu Carson accoudé à côté de lui au bastingage, et il se demandait si ce rapprochement n'était pas à l'origine de l'humeur d'Alise ; d'ailleurs, le chasseur aussi avait une attitude étrange depuis quelque temps, et, selon son habitude, il ne disait rien. Quelque chose le tracassait, mais il n'en avait pas parlé à Leftrin. S'il s'agissait de sa relation avec Sédric, le capitaine préférait n'en rien savoir ; il avait bien assez de préoccupations sans s'encombrer la tête avec les affaires des autres.

L'expédition avait changé, et personne ne s'en accommodait encore. Il n'y avait plus assez de canoës ni de pagaies pour permettre aux gardiens de suivre les dragons comme naguère ; certains d'entre eux devaient voyager à bord de la gabare. Après les avoir laissés à leur oisiveté

pendant une journée, Leftrin avait vu le danger et avait trouvé des occupations à chacun. Quand il en avait le temps, il supervisait la taille de nouvelles pagaies pour les embarcations restantes et autres tâches banales. Mataf n'était pas un grand bateau, et il était parfois difficile de trouver des corvées pour occuper tout le monde ; néanmoins, il confiait à tous les gardiens du bord tous les travaux auxquels lui ou Hennesie pensait : selon son expérience, des oisifs à bord d'un bateau ne donnaient rien de bon.

Il avait déjà repéré des embryons d'ennuis : Belline était venue le voir, mal à l'aise et timide, pour lui dire qu'elle avait eu une conversation avec Skelli à propos d'Alum. « Ils ne pensent pas à mal, mais ils s'attirent, ils sont jeunes, et leur travail fait qu'ils se voient pratiquement tous les jours. J'ai mis Skelli en garde, et vous feriez bien de parler au jeune homme avant qu'il n'ait trop d'espoirs ou qu'il y ait de la casse. »

Cette mission lui répugnait, mais elle lui revenait en tant que capitaine et en tant qu'oncle. Depuis, Skelli l'évitait, et Alum, fier mais obéissant, quittait le bateau chaque jour à bord du canoë de Graffe. Ce dernier était soulagé d'avoir l'aide d'Alum, mais Leftrin, s'il avait eu le choix, ne l'eût pas désigné comme compagnon pour le jeune gardien : il lui apparaissait de plus en plus clairement que Graffe ne respectait pas son autorité et n'hésiterait pas à fomenter une rébellion contre lui. Mais le capitaine n'y pouvait rien : le gardien avait récupéré le canoë que Carson et Sédric avaient ramené. D'après Leftrin, les autres gardiens avaient manqué de prévoyance en le laissant se réapproprier l'embarcation ; après tout, les canoës appartenaient à tous au départ de l'expédition. Mais il ne voulait pas s'ingérer dans leurs affaires ; il avait déjà plus qu'assez de pain sur la planche. Graffe avait repris le rôle de Jess comme chasseur, et tout le monde avait l'air de s'en satisfaire.

Mataf l'avait prévenu de la proximité du grand affluent avant que Leftrin ne le vît ; aucun changement du fleuve ne prenait le capitaine au dépourvu. La gabare avait senti la rivière en début de matinée grâce à une modification du goût de l'eau, et l'en avait averti ; Mataf préférait toujours les chenaux peu profonds, et, comme le fleuve gagnait en profondeur, il s'était de nouveau rapproché de la rive orientale. Des heures avant de parvenir à l'affluent, bien longtemps avant de le voir, Leftrin avait commencé à l'entendre et le percevoir par les sens du bateau. Quand ils arrivèrent enfin à la jonction des deux cours d'eau qui alimentaient le fleuve du désert des Pluies, apparut clairement celui qui était à l'origine de la coulée d'acide et de la vague qui avaient failli anéantir l'expédition. L'affluent occidental présentait un large chenal bordé de débris ; c'était dans cette gouttière que la vague mortelle s'était engouffrée en détruisant tout sur son passage et en laissant arbres et buissons festonnés de branches brisées et d'herbes. Le soleil scintillait sur la rivière grisâtre qui offrait le panorama accueillant d'un cours d'eau droit et ouvert.

Un delta foisonnant de hauts roseaux et de grands joncs la séparait de l'affluent oriental qui, plus calme et sinueux, courait dans un lit peu profond surplombé de lianes, ses bords étouffés d'herbes rêches et de massettes. Sans hésiter, les dragons s'étaient engagés dans le chenal ouvert en restant aussi près que possible de la rive ; ils étaient très en avant de la gabare, comme toujours, mais la rectitude de la rivière permettait à Leftrin de ne pas les perdre de vue, étirés en une longue ligne et avançant régulièrement. Les chasseurs les avaient précédés. Le soleil brillait sur les dragons ; Mercor, tout d'or vêtu, marchait en arrière, l'énorme Kalo derrière lui ; puis venaient en un défilé multicolore leurs congénères, verts et rouges, lavande, orange et bleus. Relpda la cuivrée et le bien nommé Crache fermaient la procession. La rivière droite et dégagée était ensoleillée et engageante ; la navigation ne poserait pas de problème, et Leftrin eut tout à coup la prémonition que Kelsingra ne se trouvait plus très loin. S'ils devaient découvrir l'antique cité des Anciens, ce serait à coup sûr le long de ce cours d'eau baigné de soleil.

Il prévoyait un long après-midi sans difficulté quand, avec une brusque embardée, Mataf vira vers le delta et s'échoua. Leftrin trébucha et se rattrapa au bastingage tandis qu'un concert de cris effrayés montait des occupants du bateau. « Nom de nom, Souarge ! » s'exclama Leftrin, et l'homme de barre répondit : « C'est pas moi ! » avec une note de colère dans la voix.

Le capitaine se pencha par-dessus la lisse. Il y a presque toujours un banc de sable à la jonction de deux cours d'eau, Mataf le savait comme tous les hommes à son bord ; il le savait et il ne s'échouait jamais ; cela ne lui était jamais arrivé, même avant que Leftrin l'eût fait modifier – et pourtant ils se retrouvaient à présent pris dans la boue, avec un bateau qui ne faisait aucun effort pour se dégager. C'était incompréhensible.

Par-dessus le bastingage, il dit d'une voix grondante : « Mataf, qu'est-ce que tu fais ? » Il ne perçut nulle réponse qu'il pût déchiffrer ; il était bel et bien bloqué sur le fond vaseux.

« Capitaine ? » C'était Hennesie, l'air ahuri.

« Je ne sais pas », répondit à mi-voix Leftrin à la question implicite du second. Il poussa un soupir d'agacement. « Sors les gaffes ; autant que les gardiens gagnent leur repas aujourd'hui. Arrachons-nous à ce banc de boue et reprenons notre route.

— Bien, cap'taine. » Hennesie relaya aussitôt les ordres d'une voix forte, et Leftrin serra brièvement les mains sur la lisse. « On va te tirer de là sans tarder », promit-il tout bas à Mataf ; mais, comme il ôtait ses mains du bois, il ne sut si c'était un assentiment ou de l'amusement qu'il percevait de la part du bateau.

Les gardiens se rassemblèrent sur le gaillard d'avant, réunis par les coups de gueule de Hennesie. Thymara travaillait dans la coquerie à gratter les résidus brûlés incrustés sur les fonds de casserole quand la soudaine embardée l'avait précipitée contre la table. Elle était sortie en hâte pour se rendre compte de ce qui se passait et avait découvert avec étonnement qu'ils étaient échoués. Cela n'était jamais arrivé, alors qu'ils avaient croisé bon nombre de petits affluents qui alimentaient le fleuve, certains à peine plus que des rus qui couraient entre les arbres avant de se jeter dans le courant, d'autres de larges rivières qui ouvraient leur lit marécageux au milieu de la forêt avant d'ajouter leurs eaux à celles du fleuve ; Mataf ne se heurtait jamais à leurs bancs de sable. Mais la situation était à présent différente.

À gauche s'étirait à l'infini une rivière avec un chenal large et rapide en son milieu, manifestement creusé par la crue : des arbres abîmés, aux branches cassées, et des débris maculés de boue la bordaient. La couleur de l'eau s'éclaircissait en se dispersant dans le fleuve. C'était à l'amont de ce cours d'eau que se trouvait l'origine du torrent qui avait failli tous tuer et de l'acide qui blanchissait les eaux du fleuve. La rivière et les arbres dressés sur ses rives couraient en droite ligne sur une distance inimaginable, et l'ombre bleutée sur l'horizon pouvait être celle d'une rangée de montagnes, ou bien le fruit de l'imagination. Les silhouettes des dragons qui remontaient le courant se découpaient sur cet horizon.

Un vol d'oiseaux à la queue barrée de jaune s'éleva brusquement d'un arbre, parcourut quelque distance puis se reposa ; le cri furieux d'un félin frustré de sa proie le suivit, et Thymara sourit. Le panorama foisonnant et inconnu l'attirait : la chasse et la cueillette y seraient sans doute plus faciles, et elle regretta que l'expédition ne s'installât pas là pour la nuit. Elle en eût profité pour explorer l'affluent. Sans arme ni matériel de pêche, elle ne pouvait plus rapporter à ses camarades que des fruits et des légumes sauvages ; elle mourait d'envie d'emprunter ses affaires à Graffe, mais il n'avait pas proposé de les prêter et elle refusait de s'abaisser à les lui demander.

Elle avait trouvé un poste d'observation sur l'étrave pour examiner la jonction des cours d'eau ; elle se retourna pour regarder ses compagnons se rassembler sur le gaillard d'avant et

jeter des coups d'œil par-dessus bord. Hennessie et Souarge avaient été chercher les gaffes de réserve et les distribuaient aux gardiens les plus solides ; Tatou reçut la sienne avec un large sourire, et Thymara comprit soudain qu'il avait toujours dû rêver de s'essayer à cet exercice.

Un instant, elle les vit tous comme des inconnus ; ils n'étaient plus que dix au lieu des douze du début, et tous plus aguerris et rugueux qu'au départ. Les garçons avaient grandi, et la plupart avaient la carrure et les muscles d'hommes adultes ; leur démarche et leur maintien avaient changé : ils se déplaçaient désormais comme des gens qui travaillent sur la terre et sur l'eau plutôt que comme les résidents d'une cité dans les arbres. Elle s'aperçut que Sylve aussi avait grandi et prenait des formes de femme ; Harrikine ne la quittait pas d'une semelle, et ils paraissaient se satisfaire l'un de l'autre malgré leur différence d'âge. Thymara n'avait jamais eu le courage de demander à Sylve si elle savait que Graffe avait arrangé leur relation ; d'ailleurs, depuis quelques jours, elle estimait que cela n'avait guère d'importance. Ils avaient l'air heureux ensemble ; savoir qui l'avait décrété ne comptait pas.

Jerd se tenait un peu à l'écart et observait l'agitation ; elle était pâle. Elle avait beau se promener souvent la main sur le ventre et prendre d'autres poses semblables, sa grossesse ne se voyait guère, sauf à son humeur : elle était devenue insupportablement agressive avec tout le monde, elle avait envie de vomir presque tous les matins, elle se plaignait de l'odeur qui régnait sur le bateau, du goût de la nourriture et du roulis constant. Thymara songeait qu'on eût compati plus facilement avec elle si elle n'avait exigé que ses doléances eussent le pas sur les soucis de chacun. Si elle était représentative de l'état habituel des femmes enceintes, Thymara n'avait aucune envie d'avoir des enfants. Même Graffe commençait à se lasser de ses remarques acerbes et incessantes ; à deux reprises, Thymara l'avait entendu y répondre vertement, et à chaque fois la fureur avait envahi Jerd en même temps que les larmes lui montaient aux yeux. Un jour, il l'avait prise à partie presque violemment et lui avait demandé si elle se croyait la seule à souffrir des changements de son corps ; Alum s'était soudain dressé, et Thymara avait craint qu'il ne voulût intervenir, mais Jerd s'était enfuie en pleurant pour se cacher dans la coquerie et sangloter tandis que Graffe déclarait d'un ton aigre qu'il préférerait affronter un gallator plutôt que « cette fille » en ce moment.

L'équipage du bateau avait changé presque autant que les gardiens. Thymara voyait de moins en moins Skelli et Davvie comme des enfants ; il était souvent manifeste qu'ils avaient envie de se mêler davantage aux gardiens, dont ils avaient à peu près l'âge, après tout. Le capitaine avait tenté de maintenir la frontière étanche, mais il y avait eu quelques brèches. Thymara savait qu'Alum avait un sentiment pour Skelli, et qu'on avait gourmandé les deux parce qu'ils se côtoyaient de trop près ; en revanche, par accord tacite, tous détournaient les yeux de l'amitié grandissante de Davvie avec Lecter, ce que Thymara jugeait injuste. Mais – et un sourire mi-figue mi-raisin lui tira les lèvres – le capitaine Leftrin la consultait rarement sur la façon dont il dirigeait son équipage.

Alise était sortie sur le pont, et, debout sur le toit du rouf, elle croquait la scène. Thymara la regarda et reconnut à peine la Terrilvillienne raffinée qu'elle avait vue à Cassaric ; elle avait abandonné ses chapeaux à larges bords, et sa chevelure lisse et luisante n'était plus qu'un souvenir ; le soleil et le vent avaient hâlé sa peau et multiplié ses taches de rousseur, et ses vêtements laissaient clairement voir l'usage sans douceur auquel elle les soumettait : elle avait des pièces sur les genoux de son pantalon, et leurs ourlets s'effiloçaient. Elle portait désormais ses chemises avec les manches retroussées, et le soleil avait bruni ses bras et ses mains. Néanmoins, même les jours où elle ne parlait guère, l'air abattu, elle paraissait plus vivante et plus réelle que la première fois que Thymara l'avait rencontrée. Son ami, Sédrick, en revanche, avait l'air d'un oiseau au plumage vif en pleine mue : il avait perdu toutes ses ravissantes

couleurs et ses belles manières ; il n'adressait plus guère la parole à Thymara, mais il s'occupait de sa dragonne avec une bonne volonté maladroite que la jeune fille trouvait touchante. La petite cuivrée s'épanouissait sous ses bons soins, et elle était devenue une bavarde impénitente quand il n'était pas là pour s'occuper d'elle ; elle s'exprimait avec clarté, tant dans sa syntaxe que dans sa pensée, et, débarrassée de ses parasites, elle grandissait aussi vite que le lui permettait un régime limité.

Elle n'était pas la seule de son espèce à avoir changé depuis la crue. L'argenté, Crache comme il se nommait lui-même, devenait presque dangereux ; vif de tempérament et doté de glandes à venin parfaitement développées, il avait déjà brûlé Boxteur par accident, alors que ce dernier n'avait rien fait pour le provoquer : il se trouvait seulement dans les parages quand Crache s'était énervé contre un de ses congénères. Mercor était intervenu aussitôt en rugissant contre Crache ; par chance pour Boxteur, il n'avait reçu qu'une brume dispersée au lieu d'une projection directe de toxines ; touché au bras, il avait arraché sa chemise assez vite pour éviter une trop grave brûlure, puis il avait dû déployer des trésors de diplomatie pour empêcher son propre dragon d'attaquer Crache, et c'est seulement plus tard que les autres gardiens l'avaient soigné et pansé. S'il n'avait pas été protégé par ses écailles, il eût subi des dégâts beaucoup plus étendus.

Certains dragons étaient mécontents et las de se déplacer constamment, d'autres aussi décidés que le premier jour ; leur attitude face au voyage variait autant que leur attitude face à leurs gardiens. Certains s'en étaient beaucoup rapprochés : Mercor et Sylve évoquaient un vieux couple à Thymara ; ils se connaissaient très bien et appréciaient leur compagnie mutuelle. Au contraire, Thymara et Sintara n'avaient pas encore résolu leurs différends, et, à chaque jour qui passait, la jeune fille se demandait si elles y parviendraient jamais ; la dragonne paraissait lui en vouloir, mais elle n'arrivait pas à savoir quelle était l'origine de sa colère. Sintara affirmait toujours son droit de la diriger à sa guise, de lui ordonner de la nettoyer ou de la débarrasser des parasites incrustés autour de ses yeux, et Thymara, fidèle à son contrat, s'occupait d'elle. Malgré l'agacement que lui manifestait la dragonne, elle sentait que leur lien s'était renforcé ; elle percevait avec beaucoup plus d'acuité les besoins de la reine, et, quand celle-ci s'adressait à elle, le sens de ses propos allait bien au-delà des mots qu'elle prononçait. Un lien plus puissant et plus profond que l'affection les unissait, qui n'était pas toujours agréable pour l'une ni pour l'autre, mais qui existait bel et bien. Pourquoi ? Mystère. Alise continuait à venir rendre visite à la dragonne, mais Sintara lui accordait moins d'attention ; curieusement, la jeune femme n'avait pas l'air de s'en formaliser, et, si Thymara se demandait parfois ce qui avait détourné son esprit de la reine bleue, elle pensait le plus souvent qu'Alise avait fini par comprendre, tout comme elle, qu'elle n'avait pas tant d'importance aux yeux de la dragonne.

Sans Houarkenn, Baliper n'était qu'une âme en peine. Les gardiens se relayaient pour le nettoyer, mais il ne leur parlait guère et ne s'intéressait pas aux autres humains. Certains de ses congénères paraissaient comprendre sa douleur tandis que d'autres y voyaient de la faiblesse. Veras, la dragonne de Jerd, était mécontente du manque d'attention de sa gardienne envers elle et ne s'en cachait pas. Graffe s'occupait toujours de Kalo, mais pour la forme, et le grand dragon était d'humeur massacrant depuis une semaine. Les grandes créatures ourdissaient quelque chose, Thymara en avait l'impression, elles n'en avaient pas averti leurs gardiens, et cela l'inquiétait. Au fil de ses pensées vagabondes, elle envisagea toutes les possibilités, depuis des dragons qui les abandonnaient purement et simplement jusqu'aux dragons qui se jetaient sur eux et les dévoraient. De jour, ces images lui paraissaient ridicules, mais beaucoup moins la nuit.

« Hé, toi ! Thymara ! Tu te crois là pour décorer le pont ? Il reste une gaffe ; attrape le manche ! »

L'aboiement de Hennessie la tira brutalement de sa rêverie. Le rouge aux joues, elle se hâta d'aller s'emparer de la dernière gaffe. Jerd se tenait toujours à l'écart, une main sur le ventre ; Sylve était à côté d'elle, les bras croisés, une moue désapprobatrice aux lèvres ; à l'évidence, elle espérait faire partie de l'équipe qui maniait les perches malgré sa petite stature.

Hennessie continuait à beugler des ordres. « Je ne vous demande pas de comprendre ce que vous faites ; je vous demande seulement de donner un coup de main. C'est très simple : enfoncez la gaffe dans la vase ; quand je gueule, tout le monde pousse. On ne devrait pas avoir trop à forcer pour nous dégager. Une fois qu'on aura reculé du banc de sable, ramenez votre perche sur le pont sans éborgner les voisins et laissez l'équipage faire son boulot. Prêts ? »

Thymara avait pris place près de Skelli, qui lui fit un grand sourire. « T'inquiète pas ; ça devrait pas être difficile. Ensuite, tu pourras retourner nettoyer tes casseroles.

— C'est vrai, j'en meurs d'envie », répondit Thymara en lui rendant son sourire. Elle regarda les mains de sa voisine, plaça les siennes de la même façon sur la gaffe et imita sa posture. L'autre hocha la tête d'un air approbateur.

« Poussez ! » cria Hennessie, et tous se courbèrent sur leurs perches.

Le bateau oscilla, ripa, oscilla de nouveau tandis qu'ils poussaient des gémissements d'effort.

Et le *Mataf* s'échoua encore davantage.

Le long après-midi passa très lentement.

L'équipage et les gardiens, gaffes à la main, poussaient, la gabare se déplaçait légèrement et se renfonçait dans le sable. Leftrin avait compris depuis longtemps que son bateau s'opposait à leurs efforts, mais il tenait obstinément ses hommes à la tâche. Le premier, Hennessie le prit à part ; puis Souarge et Belline vinrent s'entretenir discrètement avec lui ; Skelli, déchiffrant son humeur, le laissa tranquille. Les réponses du capitaine furent sèches : oui, il se rendait compte que la gabare restait volontairement échouée ; oui, il savait que ce n'était pas accidentel ; non, il ne voulait pas renoncer à la dégager, et non, il ne savait pas pourquoi elle était dans cet état.

Au cours de l'histoire de Mataf avec sa famille, jamais, à la connaissance de Leftrin, le bateau n'avait bravé la volonté de son capitaine, et il avait encore du mal à y croire. « Mataf, qu'est-ce que tu as ? » murmura-t-il entre ses dents, les mains crispées sur le bastingage d'arrière, mais il y avait trop d'excitation autour de lui : les gardiens rassemblés qui bavardaient entre eux, l'équipage inquiet, et sa propre colère obscurcissaient sa compréhension du bateau ; il ne percevait de lui que de l'agitation quand on tentait de le déplacer, et de la détermination quand il se renfonçait en place.

Plus d'une fois, Leftrin avait placé les mains sur la lisse pour tâcher de comprendre ce qui indisposait son bateau ; quand il lui demandait ce qui n'allait pas, il n'obtenait qu'un écho : *Ça ne va pas*.

À un moment, n'en pouvant plus, il s'écria : « Mais quoi ? Qu'est-ce qui ne va pas ? »

Toutes les têtes se tournèrent vers lui, Skelli bouche bée. La seule réaction qu'il perçut de Mataf lui fut incompréhensible. *L'eau, le fleuve*. Ça ne voulait rien dire. Il se raidit sur le pont autant que Mataf dans la vase et continua de tenter, avec l'aide de l'équipage et des gardiens, d'arracher la gabare au banc de sable. À deux reprises, elle pivota et faillit se dégager, mais s'échoua brusquement de nouveau par l'autre extrémité. L'amusement que le bateau ressentait devant les faibles efforts des humains ne faisait qu'accentuer l'exaspération du capitaine.

Il avait accordé une pause aux gaffeurs quand Souarge et Hennessie vinrent le voir ensemble. « Cap'taine, on se dit comme ça que ça a peut-être un rapport avec le nouveau, euh... dessin de la coque. »

Hennesie ajouta : « Et, si c'est ça, on ferait bien de découvrir ce qui embête Mataf avant de le forcer à faire ce qu'il ne veut pas faire. »

Leftrin formulait sa réponse dans sa tête quand une voix cria : « Les canoës des gardiens reviennent, et les chasseurs aussi ; et les dragons les accompagnent ! »

Il regarda le ciel puis se tourna vers les embarcations suivies des grandes créatures ; elles avaient dû se rendre compte que la gabare ne les suivait pas, et elles avaient fait demi-tour, au risque de perdre pratiquement toute une journée de voyage alors que les vivres se faisaient rares. Leftrin fronça les sourcils et regarda ses hommes : ils venaient sans doute de vivre les heures les plus exténuantes depuis que le bateau avait été modifié. Ils étaient épuisés et inquiets, et les gardiens avaient l'air las. Il baissa les bras.

« Relevez les perches. Même si on arrivait à se dégager ce soir, il faudrait encore trouver un bon mouillage pour la nuit. Alors on reste ici. Les gardiens, vous pouvez descendre à terre, chercher du bois sec et faire un feu. Prenons tous du repos, et j'examinerai de nouveau la situation demain matin. »

Il se détourna et s'éloigna sous les regards perplexes ; pour ne rien arranger, Mataf éprouvait manifestement une profonde satisfaction à avoir imposé sa volonté.

Alise vit Thymara escalader le bastingage et se hâta de l'appeler. « Puis-je vous accompagner ? »

La jeune fille s'arrêta, surprise. Elle portait un sac en bandoulière, et elle avait attaché en chignon les longues tresses qu'elle venait de renouer. « Je suis déjà allée voir si Sintara n'avait besoin de rien ; je veux profiter de ce qui reste de jour pour explorer un peu l'autre affluent.

— C'est ce que je pensais. Puis-je venir avec vous, s'il vous plaît ? » Elle insista légèrement sur les trois derniers mots ; elle avait senti la réticence de son interlocutrice.

« Si vous voulez », répondit Thymara d'un ton plus résigné qu'accueillant ; Alise supposa qu'elle pleurait encore son ami.

Elle suivit la jeune habitante du désert des Pluies jusqu'à la lisse et descendit à sa suite sur la rive boueuse. Les dragons avaient trouvé refuge pour la nuit sur le triangle de terre entre les deux rivières et, à force de piétinement, réduisaient à néant la végétation qui le recouvrait ; néanmoins, c'était le site le plus agréable où ils eussent fait halte depuis longtemps. Des arbres blancs et clairsemés à l'écorce grise semblable à du papier poussaient sur un sol quasiment sec, et derrière eux s'élevait une forêt qui paraissait familière à Alise, avec des essences de taille réduite séparées par des espaces dégagés.

Mais la jeune fille, au lieu de prendre cette direction, obliqua vers l'autre rivière. Alise la suivit quelque temps sans rien dire, attentive à ne pas se laisser distancer. Thymara marchait d'un pas vif, et sa compagne ne s'en plaignait pas, mais quand elles parvinrent au bord du cours d'eau et commencèrent à gravir sa berge, Thymara ralentit, le front plissé, pour examiner les arbres, les mousses et les herbes.

« Tout est complètement différent, fit-elle enfin.

— La forêt est plus habituelle, confirma Alise ; enfin, à mes yeux.

— Et l'eau est si claire ! »

La jeune femme ne la trouvait pas si transparente que cela, mais elle comprit ce qu'elle voulait dire. « Elle n'est pas blanche ; elle ne contient pas d'acide, ou très peu.

— Je n'ai jamais vu de rivière comme ça. » Thymara se rapprocha de la rive moussue et s'accroupit. Après un instant d'hésitation, elle trempa les doigts dans l'eau et laissa quelques gouttes tomber sur sa langue. « Je n'ai jamais goûté une eau pareille ; elle est vivante. »

Alise ne rit pas. « Pour moi, on dirait de l'eau normale, mais je n'en ai guère vu depuis

mon arrivée dans le désert des Pluies. Nous avons croisé des ruisseaux à l'eau claire, mais, comme vous le dites, rien qui ressemble à ça.

— Chut ! »

La jeune femme se figea et suivit le regard de Thymara. Sur l'autre rive, des daims étaient venus se désaltérer. Il y avait un mâle avec de beaux andouillers, deux jeunes et plusieurs biches. Un seul d'entre eux avait remarqué les jeunes femmes : le grand mâle demeurait immobile, le mufler encore dégouttant, et les observait tandis que le reste de la harde allait boire.

« Et moi qui n'ai pas d'arc ! » fit Thymara dans un soupir.

Les grandes oreilles du daim tournèrent vivement, puis il émit un son de gorge, comme un souffle, et ses compagnons levèrent aussitôt la tête. Alise ne perçut aucun signal, mais les bêtes battirent en retraite sous les arbres, dans les taillis, et le mâle les suivit en dernier. En son for intérieur, Alise se réjouit que sa voisine n'eût pas d'arme ; elle n'eût pas apprécié de regarder un des animaux se faire tuer ni d'aider Thymara à le dépecer.

« Si ce crétin de Graffe était moins égoïste, on aurait de quoi chasser et on mangerait tous de la viande ce soir, grommela Thymara.

— Les chasseurs rapporteront peut-être quelque chose.

— Ou peut-être pas », répondit la jeune fille d'un ton acerbe. Elle se remit en marche le long de la berge, et Alise lui emboîta le pas. « Pourquoi teniez-vous à m'accompagner ? » demanda brusquement Thymara ; elle s'exprimait d'un ton plus curieux qu'hostile.

« Pour voir ce que vous faites et comment vous vous y prenez ; pour passer du temps avec vous. »

L'autre lui jeta un regard surpris. « Avec moi ?

— C'est agréable, parfois, de parler avec une autre femme. Belline est gentille avec moi, mais elle a tout ce qu'il lui faut avec Souarge ; quand je passe du temps avec elle, je sais qu'elle prend ce temps exprès pour moi. Skelli ne manque pas d'ouvrage, et elle s'inquiète pour le bateau. Sylve est adorable mais bien jeune ; Jerd est...

— Jerd est une casse-pieds qui agresse tout le monde, dit Thymara alors qu'Alise s'interrompait pour trouver une expression délicate.

— Exactement, répondit la jeune femme avec un petit rire coupable. Pour l'instant, en tout cas. Avant d'être enceinte, elle s'intéressait trop aux garçons pour m'adresser la parole, et maintenant toute sa vie tourne autour de son ventre. La pauvre ! Dans quelle situation elle s'est fourrée !

— Elle aurait peut-être dû réfléchir avant de s'y lancer, dit Thymara.

— Certainement ; mais elle y est à présent, et il faut faire preuve de bienveillance avec elle.

— Pourquoi ? » La jeune fille se tut le temps d'escalader un tronc abattu, puis elle attendit que la Terrilvillienne la rejoignît. « Vous croyez qu'elle nous traiterait mieux si la situation était inversée ? »

Alise prit le temps d'y songer. « Non, sans doute ; mais ça ne nous empêche pas d'agir comme il faut. » Elle-même jugeait ses propos hypocrites, et elle jeta un regard en coin à Thymara pour voir sa réaction. Mais la jeune fille avait rejeté la tête en arrière pour observer les arbres.

« Vous ne sentez rien ? »

Alise huma l'air. « Peut-être, fit-elle avec circonspection. Une odeur douceâtre, presque de putréfaction ? »

Thymara acquiesça de la tête. « Ça vous dérange si je vous laisse pour grimper ? Il y a peut-être des lianes à fruits là-haut. »

La jeune femme examina le tronc de l'arbre qu'elle désignait et prit conscience que sa compagne était sans doute restée au sol à cause d'elle. « Non, bien sûr, allez-y ; je vous attendrai.

— Je reviens vite », promit Thymara. Elle choisit un tronc proche et l'escalada en plantant ses griffes dans l'écorce. Alise la regarda monter là où elle ne pourrait jamais la suivre ; malgré son sourire, elle avait le cœur serré.

Qu'espérais-je donc ? se dit-elle avec un soupir tandis que Thymara disparaissait dans les feuillages. Qu'une gamine comme elle pourrait se prendre d'amitié pour moi et m'aider à résoudre mes problèmes ? Même si nous avons le même âge, nous sommes trop différentes. Elle s'éloigna de quelques pas pour tâcher d'apercevoir l'univers de la jeune fille, puis renonça. Je vois un daim, elle voit de la viande ; je suis ici, au sol, et elle court dans les arbres ; je plains Jerd, et elle pense qu'elle est responsable de ce qui lui arrive. Elle parcourut les alentours des yeux. La forêt n'était plus la même ; elle paraissait plus accueillante, et il fallut un petit moment à Alise pour comprendre que cela tenait à l'odeur du sous-bois. L'âcreté de l'air à laquelle elle s'était habituée était moindre. Quand elle leva le regard vers les hautes branches, il lui sembla qu'il y avait plus d'oiseaux qu'ailleurs, plus de vie en général. L'existence y est plus douce, songea-t-elle.

Thymara avait dit qu'elle reviendrait vite. Devait-elle donc l'attendre ? Elle l'avait suivie dans l'idée que, peut-être, quelques heures en sa compagnie lui permettraient de voir son existence sous un autre angle, et elle se retrouvait plantée là, dans la forêt, toute seule, à l'attendre.

Elle secoua la tête : c'était peut-être cela l'angle en question : Thymara agissait pendant qu'elle-même restait les bras croisés à attendre que les choses se produisent. N'était-ce pas l'attitude qu'elle avait adoptée ces derniers jours ? Ne passait-elle pas son temps à se tourmenter sur ce que Sédric lui avait appris de Leftrin ? À pleurer sur ce que lui avait fait subir Hest ? À cogiter, à bouillir, à réfléchir, mais sans rien faire, sinon attendre que quelque chose se produise, que les problèmes se résolvent d'eux-mêmes. Eh bien, que pouvait-elle faire ? Quelle mesure prendre pour hâter les événements ? Une idée lui vint aussitôt, et elle secoua la tête, étonnée encore de se découvrir tant d'intérêt pour ce sujet. Courir se réfugier entre les draps de Leftrin ne résoudrait rien.

Comme si cela résultait d'une décision d'importance, elle se remit à marcher le long de la rivière. Elle n'attendrait pas la jeune fille ; quand Thymara redescendrait, elle remonterait le cours d'eau ou bien retournerait au bateau ; elle savait où elle était, et, si jamais la nuit tombait avant le retour de Thymara, elle n'aurait qu'à longer la rive pour regagner la gabare. Elle n'était pas perdue.

Du moins, pas plus qu'elle ne l'était déjà, maintenant qu'elle n'avait plus de foyer.

Depuis que Sédric lui avait avoué son secret, elle se sentait coupée de son passé à Terrilville. Elle ne pouvait plus rentrer ; c'était impossible. Indépendamment de ce qui s'était passé pendant l'expédition, elle refusait de retourner à Terrilville auprès de Hest ; jamais elle ne les affronterait, lui et ses amis ; jamais elle ne parcourrait du regard une tablée d'invités, un sourire stupide aux lèvres, en se demandant combien d'entre eux connaissaient le secret de son mariage vide ; jamais elle ne mettrait Hest au pied du mur pour le voir sourire d'un air narquois, ravi de l'avoir trompée et prise au piège. Eh bien, elle était sortie du piège ; après tout, un mariage terrilvillien n'était qu'un contrat comme un autre, et elle n'aurait aucun mal à prouver que Hest n'avait pas tenu ses termes du marché : il n'avait jamais été fidèle à sa femme, et jamais il n'avait prévu de l'avoir pour seule partenaire. Il avait enfreint sa promesse, et, par là, rompu le contrat de mariage et libéré son épouse de sa parole. Rien ne la contraignait à lui rester fidèle ; elle était libre d'aller rejoindre Leftrin.

Mais Sédric lui avait fait part d'une autre rumeur, qui avait poussé Alise à se demander si elle pouvait encore se fier à son propre jugement. Il paraissait sûr de lui, mais tous les renseignements qu'il lui avait fournis provenaient du chasseur disparu, Jess. Elle se sentait paralysée depuis lors, incapable de prendre une direction plutôt qu'une autre. Elle était attirée par Leftrin comme jamais elle n'avait été attirée par rien ni personne d'autre ; mais l'idée qu'il pût ne pas être celui qu'elle croyait, que l'homme réel pût différer de l'amant qu'elle imaginait, la pétrifiait. Elle lisait dans ses yeux l'incompréhension, mais aussi la patience ; il ne lui faisait nul reproche, il ne cherchait pas à faire pression sur elle ; manifestement, pour lui, la nuit qu'ils avaient passée ensemble ne lui donnait aucun droit sur elle. Cela disait certainement quelque chose sur lui, n'est-ce pas ?

Ou bien cela indiquait-il seulement qu'elle ne comptait pas autant pour lui que lui pour elle ? N'était-elle qu'un objet de plaisir dont il jouissait quand il s'offrait à lui et dont il pouvait aisément se passer ? Une part cruelle de son esprit lui rejoua cette fameuse nuit. Elle s'était montrée directe, voire agressive ; n'était-ce arrivé que par son initiative ? Penser ainsi était ridicule, mais penser autrement était stupide.

« Maudit sois-tu, Sédric ! Tu m'avais déjà tout pris, ma dignité, ma confiance en mon jugement, mon illusion que nul à Terrilville ne savait la farce qu'était mon mariage ; fallait-il que tu m'ôtes ça aussi ? Fallait-il que tu me dépouilles de ma foi en Leftrin ? »

Une fois cette confiance disparue, pouvait-elle être restaurée ? Ou bien tout était-il gâché, le doute avait-il définitivement fissuré la coupe qui contenait son bonheur ?

Un ruisseau traversait son chemin ; elle le franchit d'un bond et poursuivit sa route. Peu à peu, elle se rendit compte qu'elle suivait une piste tracée par les animaux ; elle se courba pour éviter une branche basse et s'aperçut que la sente était en terre battue ; en terre, non en boue. Le sol était plus ferme dans cette région ; la forêt était encore trop touffue pour permettre à une créature de la taille d'un dragon de s'y déplacer ou d'y chasser aisément, mais les humains pouvaient y pénétrer facilement. Elle s'arrêta et parcourut les alentours d'un regard étonné : de la terre ferme dans le désert des Pluies !

Leftrin était allé se coucher fatigué et le cœur lourd. Comment son bateau pouvait-il lui faire cela ?

En s'allongeant, il entendait les gardiens et les chasseurs installés autour du feu ; les dragons s'étaient nourris plus tôt, lorsqu'ils avaient surpris un troupeau de cochons de rivière dans leur sieste. Carson avait réussi à en attraper un, et il avait remorqué le cadavre jusqu'au *Mataf* pour le partager avec l'équipage et les gardiens ; rôtie, la viande avait fourni un festin que tous avaient apprécié. Alise et Thymara étaient rentrées avec une besace pleine de fruits et avaient annoncé avoir découvert une zone de terrain solide, tandis que Harrikine et Sylve avaient trouvé un banc de clams d'eau douce là où Mataf s'était échoué. Finalement, ils avaient pu faire un véritable banquet en compensation de leurs longues journées de disette ; les barriques d'eau étaient pleines, et les gardiens comme l'équipage avaient retrouvé le moral malgré le retard imposé par le bateau. C'eût été une bonne journée sans l'entêtement de Mataf.

Leftrin était allé rejoindre sa couchette, pris d'une crise de morosité. Alise le tenait toujours à distance, et le comportement incompréhensible de Mataf l'exaspérait et l'effrayait à la fois. Les gardiens paraissaient convaincus que l'expédition se poursuivrait le lendemain comme prévu ; ils étaient sûrs que le capitaine trouverait remède à la situation. Ses hommes avaient l'air moins confiants ; Hennessie et Souarge partageaient sa préoccupation face à l'attitude insolite de la gabare. Ils n'en avaient pas parlé avec lui, mais les regards et les murmures qu'échangeait l'équipage laissaient clairement entendre que ses hommes étaient aussi troublés que lui. Cette

conduite ne ressemblait pas à celle du *Mataf* qu'ils connaissaient et aimaient ; cela provenait-il de l'ajout de bois-sorcier à sa coque ? Et, dans ce cas, où cela pouvait-il mener ?

À la différence des autres vivenefs, *Mataf* ne possédait pas de buste grâce auquel s'adresser à son capitaine ni à son équipage ; il n'avait que des yeux à hauteur de la ligne d'eau, et, bien que grands et expressifs, ils ne pouvaient communiquer toutes ses pensées. Nombre d'entre elles restaient secrètes, et, quand Leftrin posait les mains sur son bastingage, il ne pouvait sentir que vaguement les désirs de son bateau. Il savait d'où lui était venue l'idée de se servir de la bille de bois-sorcier qu'il avait découverte par hasard pour fournir à *Mataf* un corps un peu plus indépendant de la volonté des hommes, et il s'étonnait, en y songeant, que *Mataf* n'eût jamais demandé une figure de proue, des bras ni des mains. Non ; tout ce qu'il souhaitait, c'était être libre de ses mouvements.

Leftrin pouvait interpréter cette décision de cent, voire de mille manières différentes, et, cette nuit, il les passa toutes en revue. Longtemps après que les voix se furent tues sur la plage et que le reflet du feu se fut éteint au plafond de sa cabine, il continua de réfléchir.

Enfin, il s'endormit.

Ils déambulaient ensemble dans les rues de *Kelsingra* au bras l'un de l'autre ; Alise balançait un panier au bout de sa main libre. Elle avait dressé ses plans pour la journée, et elle en expliquait le détail à Leftrin, mais il ne l'écoutait pas : il n'avait pas besoin de connaître ses projets ; il savourait le son de sa voix et la chaleur du soleil sur ses épaules. Il portait son chapeau sur l'arrière du crâne et il marchait d'un pas lent, le bras confortablement croché dans le creux du coude de sa compagne. Les rues étaient pleines de gens qui vaquaient à leurs affaires. Le couple passait devant de magnifiques édifices en pierre noire veinée d'argent ; aux grands carrefours, des fontaines bondissantes dansaient en produisant une musique toujours changeante mais toujours harmonieuse, qui se mêlait dans l'air aux odeurs du marché. C'était peut-être là qu'elle l'emmenait ; qu'elle voulût acheter de la soie, des épices et des brochettes, ou que son panier contînt un pique-nique à partager au bord du fleuve, cela lui était indifférent : ils étaient ensemble, le son de sa voix était doux à ses oreilles, sa main était chaude sur son bras, et tout était bien. Tout était bien à *Kelsingra*.

Leftrin s'éveilla ; tout était obscur et immobile. La chaleur et l'impression d'assurance qu'il avait dans son rêve avaient disparu, et il le regrettait ; ces sensations étaient si rares dans sa vie réelle ! « *Kelsingra* », murmura-t-il dans le silence de la cabine, et, l'espace d'un instant, il eut comme les dragons la conviction que tout irait bien une fois la cité légendaire retrouvée. Était-ce possible ? Dans son rêve, la ville était habitée et vivante ; Alise et lui y avaient leur place, ensemble, là où nul ne pourrait jamais les séparer. Cela, il en avait la certitude, ne relevait que du domaine du songe.

Un bruit plus doux que le grattement du chat à sa porte lui parvint. « Grig ? fit-il, surpris.

— Non », répondit-elle dans le noir. Le blanc de sa chemise de nuit capta la faible lumière qui tombait par le hublot quand elle poussa la porte. Leftrin retint son souffle. Quand elle referma l'huis, elle fit moins de bruit que son cœur qui cognait dans sa poitrine. Elle s'approcha de son lit comme un fantôme, et il ne bougea pas, en se demandant s'il était en train de vivre son rêve d'union parfaite et craignant de se réveiller s'il faisait un mouvement. Au lieu de s'asseoir au bord de sa couchette, elle souleva ses couvertures et se glissa à ses côtés. Il rabattit naturellement son bras sous sa nuque ; elle plaça la plante de ses pieds glacés sur ses chevilles et les laissa là ; les seins contre sa poitrine, son ventre doux contre celui de Leftrin, elle lui fit face sur l'oreiller.

« C'est agréable, murmura-t-il. C'est un rêve ?

— Peut-être », dit-elle. Il sentait son souffle sur son visage, merveilleuse sensation, si

douce et pourtant si excitante ! « Je me promenais avec toi dans Kelsingra, et j'ai eu soudain la certitude que, quand nous arriverions là-bas, tout irait bien ; et, si tout doit aller bien plus tard, c'est que tout va bien maintenant. En tout cas, ça me paraît logique. »

Une étrange immobilité monta en lui, et il s'en approcha. Oui, pour lui aussi c'était normal. « On marchait dans Kelsingra, et tu avais un panier à la main ; on allait au marché ou à un pique-nique ? »

Un petit frisson de tension parcourut Alise ; elle dit, tout contre les lèvres de Leftrin : « Le panier était lourd ; il contenait du pain frais, une bouteille de vin et un petit pot de fromage fondant. » Elle inspira légèrement. « J'aimais bien ta façon de porter ton chapeau.

— En arrière, pour sentir le soleil sur mon visage.

— Oui. » Elle frissonna de nouveau, et il l'attira plus près de lui, alors qu'ils croyaient ne pouvoir se rapprocher davantage. « Comment se fait-il que nous partagions le même rêve ?

— Comment est-ce qu'on pourrait ne pas le partager ? » répondit-il sans réfléchir. Puis il reprit son souffle et ajouta : « Mon bateau t'apprécie. Mataf est une vivenef, tu es au courant, n'est-ce pas ?

— Naturellement, mais... »

Il l'interrompit. « Il n'a pas de figure de proue, je sais ; n'empêche que c'est une vivenef quand même. » Il eut un soupir qui réchauffa l'air entre eux. « Une vivenef apprend qui est sa famille, tu le sais sûrement. Mataf ne peut pas parler, mais il dispose d'autres manières de communiquer. »

Elle se tut un moment ; elle déplaçait légèrement son corps contre celui de Leftrin, comme un moyen d'expression personnel. Enfin, elle demanda : « La première fois où j'ai rêvé que je survolais Kelsingra, c'était un songe que m'envoyait Mataf ?

— Il n'y a que lui qui pourrait répondre ; mais je pense que oui.

— Il a des souvenirs de Kelsingra. Il m'a montré des choses que je n'aurais pas pu imaginer, mais qui coïncident parfaitement avec ce que j'ai appris de la ville ; et maintenant je ne peux plus la voir que telle qu'il me l'a montrée. » Elle hésita puis poursuivit : « Pourquoi me parle-t-il ?

— Il nous parle à tous les deux ; quand il s'adresse à toi, c'est aussi un message pour moi.

— Et quel est le message ? » souffla-t-elle contre la bouche de Leftrin.

Il l'embrassa, et les lèvres d'Alise se firent dociles. Pendant quelque temps, ils oublièrent la question à laquelle il ne pouvait répondre.

Elle ne regagna pas sa couchette cette nuit-là. Très tôt le matin, il la réveilla, craignant qu'elle n'eût oublié de rentrer dans sa cabine. « Alise, c'est l'aube ; l'équipage ne va pas tarder à se lever. »

Il n'avait pas besoin d'en dire davantage. Elle dormait le dos contre son ventre, la tête sous son menton, et il la tenait contre lui, au chaud et en sécurité. Elle ne leva pas la tête de l'oreiller. « Ça m'est égal qu'on le sache ; et toi ? »

Il réfléchit un instant. La seule qui pourrait s'interroger, c'était Skelli ; si leur relation durait, voire devenait définitive, elle risquerait de perdre sa position d'héritière. Tiens ? Curieuse pensée : un enfant à lui ? Skelli en serait-elle contrariée, voire fâchée ? Peut-être. Néanmoins, jamais il ne renoncerait à Alise ; plus tôt sa nièce serait au courant, mieux cela vaudrait.

« Pas de problème pour moi. Et Sédric ?

— Je ne lui demande pas avec qui il couche en ce moment. »

Elle savait donc pour Carson et son ami. Hmm. Les deux hommes se conduisaient discrètement, mais peut-être pas assez : il y avait plus qu'une touche d'amertume dans sa dernière

remarque. Leftrin y sentait autre chose, dont il ne voulait rien savoir pour le moment, ni peut-être jamais. Il se tut donc, l'embrassa dans les cheveux, l'enjamba et décrocha ses vêtements de leur patère. « Je vais rallumer le feu dans la coquerie et mettre du café à chauffer. Qu'aimerais-tu pour le petit déjeuner ?

— Hmm... Je crois que je vais dormir encore un peu. »

Elle se moquait donc bien de savoir qui découvrirait leur liaison et irait le crier sur tous les toits. Il s'efforça d'imaginer les problèmes éventuels, puis conclut que cela ne le ferait pas changer d'avis. C'était lui, le commandant, oui ou non ? Il ferait face à tous ceux qui se présenteraient. Alise avait déjà fermé les yeux et ramené les couvertures sous son menton. Il la regarda longuement, admirant sa chevelure rousse étalée sur l'oreiller, la forme magnifique qu'elle dessinait sur la couchette ; puis il enfila ses bottes et sortit en refermant sans bruit la porte derrière lui.

Il sentit le parfum du café frais avant d'arriver à la coquerie. Skelli s'y trouvait déjà, assise à table, une chope blanche pleine de café épais et noir devant elle. Elle leva les yeux quand il entra ; il évita son regard, craignant d'y lire une accusation. *Lâche*. Il se servit une chope du breuvage sombre et s'installa en face d'elle. « Tu as dû utiliser pas mal de café pour préparer ça ; je ne t'ai pas dit qu'il fallait faire attention aux réserves ? »

Elle pencha la tête. « Je suis peut-être comme toi : je préfère profiter des bonnes choses tout de suite plutôt que m'accorder plus tard de maigres miettes de bonheur. » Un sourire tors s'étira lentement sur ses lèvres, et elle lui demanda, non sans audace : « Tu n'es pas d'accord ? »

Il croisa son regard. « Si. » Il ne restait plus guère de mélasse. Il en versa une grosse cuillerée dans sa chope, puis dit sur le ton de la conversation : « Comment as-tu su ?

— Je vous ai vus marcher dans les rues de Kelsingra ; j'étais bloquée dans la foule et j'essayais de vous rattraper. Je t'ai appelé, mais tu ne m'as pas entendu.

— Notre Mataf avait l'air bien occupé cette nuit. » Il but une gorgée de café et pesa ses mots. « Si j'étais seulement ton oncle, et pas ton capitaine, qu'est-ce que tu me dirais ? »

Elle baissa les yeux sur sa chope. « Je suis contente pour toi ; contente que tu aies quelqu'un que tu as choisi. »

Jolie petite pique. « Je ne suis promis à personne d'autre.

— Mais elle est mariée.

— Elle *était* mariée.

— Plus maintenant ? »

Il se tut un instant. « Je lui fais confiance pour savoir ce qu'elle est libre ou non de faire. »

Elle réfléchit puis acquiesça lentement de la tête. Leftrin se voulut parfaitement juste ; « Ça pourrait changer pas mal de choses pour toi, tu sais, si on avait un gosse. »

Le sourire de la jeune fille s'élargit. « Je sais.

— Tu as pensé à ce que ça entraînerait ?

— J'y pense depuis avant l'aube.

— Et ?

— Le garçon de Trehaug ? Celui à qui mes parents ont promis qu'il pourrait m'épouser ?

Il se croit fiancé à l'héritière du *Mataf*. S'il apprend que ce ne sera peut-être pas le cas, il risque bien de se chercher quelqu'un d'autre de plus intéressant. »

C'était exact, et Leftrin prit soudain conscience que sa décision pouvait affecter plus de gens que prévu.

Elle n'avait pas fini. « Comme je vois les choses, je suis sur ce bateau pour le restant de mes jours ; ça, je le sais, et aussi que je n'ai guère de valeur pour personne ailleurs. Je ne veux pas avoir l'air froidement réaliste, mon oncle, mais, même si tu avais un gamin demain, j'aurais

encore sans doute le temps de devenir majeure et de commander Mataf. C'est tout ce que je demande ; je ne cherche pas à le posséder ; personne ne le possédera jamais. Mais je veux l'occasion de devenir son capitaine, et peut-être celle de vivre avec celui que j'aurai choisi. » Elle but une gorgée de café et fit un sourire espiègle à Leftrin. « Ça a l'air de te réussir.

— Ne joue pas les effrontées, petite. » Il réprima le sourire qui tâchait d'apparaître sur ses lèvres.

« C'est le commandant ou l'oncle qui parle ?

— Le commandant.

— Bien, cap'taine. » Et elle effaça son sourire de façon si insensible qu'il ne put s'empêcher de se demander combien de fois elle avait employé ce talent pour l'utiliser aussi efficacement ; mais il avait d'autres chats à fouetter.

« Comme ça, Mataf t'a envoyé un petit rêve cette nuit ?

— Oui : j'ai vu Kelsingra plus nettement qu'aucune ville que j'aie pu visiter. Chouette cité ; ça m'a donné envie d'y être déjà.

— Moi aussi. »

D'un ton plus hésitant, Skelli déclara : « J'ai l'impression que Mataf s'en souvient, et que c'est peut-être ça qu'il veut nous dire.

— Alors, à quoi rimait cette comédie, hier ?

— Je n'en sais rien ; mais je parie qu'on va le savoir aujourd'hui. »

#### QUATRIÈME JOUR DE LA LUNE D'OR

*Sixième année de l'Alliance Indépendante*

*des Marchands*

*D'Erek, Gardien des Oiseaux, Terrilville,*

*à Detozi, Gardienne des Oiseaux, Trehaug*

*Ci-jointe et cachetée du sceau officiel, une demande du Comité des Travaux Publics du Conseil des Marchands de Terrilville pour lancer un appel d'offres pour des bois de construction dans les quantités et les qualités spécifiées, en vue de l'agrandissement de la Salle des Marchands de Terrilville. Pour être prises en compte, toutes les propositions doivent être soumises avant le premier jour de la Lune de la Pluie, avec garantie que la cargaison complète pourra être acheminée à Terrilville avant le premier jour de la Lune Changeante.*

*Detozi,*

*Et nos dirigeants qui nous disent ne pas disposer des fonds nécessaires pour achever les réparations de la rue du Cercle qui longe le grand marché, alors qu'ils mettent en place ces beaux projets d'agrandissement de la Salle des Marchands ! J'espère que le Conseil de Trehaug s'occupe un peu mieux de ses finances !*

*Erek*

THYMARA ARRIVA PEU APRÈS L'AUBE, avec deux poissons argentés fixés par les ouïes à un fil, gras et encore agités de soubresauts. Sintara n'avait nulle passion pour cette chère, dont elle avait dû se contenter trop souvent ; néanmoins, elle était nourrissante et fraîche.

« J'ai fabriqué une foëne exprès pour te les attraper, dit la jeune fille en décrochant les poissons de la ligne. Comme je n'avais pas de fer, j'ai durci la pointe au feu, et ça marche très bien.

— Voilà qui était très louable », dit Sintara, patiente.

Thymara leva le premier poisson à bout de bras et demanda soudain : « Qu'es-tu en train de me faire ?

— J'attends mon repas », répondit la dragonne, acerbe.

L'autre ne le lui donna pas. « Je n'ai jamais changé aussi vite de toute ma vie ; mes nouvelles écailles me démangent, j'ai mal au dos sans arrêt, et j'ai même l'impression que mes dents deviennent plus tranchantes. Ça vient de toi ?

— Le poisson », dit sèchement Sintara, et Thymara lui jeta le premier. La reine l'attrapa au vol, le lança en l'air, et l'avalait tout rond quand il retomba.

« Toi aussi, tu changes, reprit la jeune fille. Tu as grandi, tu es plus musclée, et tu n'es plus d'un bleu uni ; tu as du saphir, de l'azur, et de toutes les nuances de bleu qui existent. Ta queue s'est allongée, et hier, je t'ai vue agiter tes ailes en sortant de l'eau : elles sont plus belles que jamais, avec un réseau argenté comme de la broderie. Et elles sont plus longues aussi.

— Je grandirais plus vite si on me donnait plus à manger et moins de parlotes », répliqua Sintara, mais sans pouvoir cacher complètement son plaisir. Saphir et azur ! Il fallait reconnaître aux humains qu'ils avaient des termes imagés. « Cobalt, céruléen, indigo », dit-elle pendant que Thymara décrochait le deuxième poisson.

La gardienne leva les yeux vers elle. « Oui, tu as toutes ces couleurs aussi.

— Et du noir également, ainsi que de l'argenté, si tu regardes soigneusement.

— Oui ; et il y a des teintes de vert quand tu déploies les ailes, comme de la dentelle par-dessus l'argent ; j'ai noté que tes marques sont devenues plus distinctes.

— Le poisson, dit Sintara, et, avec un soupir, Thymara obéit.

— C'est toi qui me fais quelque chose, ou bien mes changements se produisent-ils naturellement ? » demanda-t-elle quand la dragonne eut fini de déglutir.

Sintara n'en savait rien, et elle répondit : « Quand ils côtoient les dragons trop longtemps, les humains finissent par changer ; tu dois l'accepter.

— Et, à force de côtoyer constamment les humains, les dragons ne peuvent qu'être changés par eux », intervint Mercor qui s'approchait d'un pas flânant, sans doute pour voir s'il restait du poisson ; comme il n'y en avait plus, Sintara ne s'offusqua pas trop de son intrusion. Mais alors il l'offensa gravement en baissant la tête pour humer soigneusement sa gardienne. « As-tu mal, jeune fille ? demanda-t-il à mi-voix.

— Un peu. » Elle se détourna, gênée.

Le dragon d'or reporta son regard sur Sintara ; ses yeux noirs sur noir tourbillonnaient, accusateurs. « Tu ne peux pas feindre d'ignorer sa douleur, dit-il d'un ton de mise en garde. Le lien fonctionne dans les deux sens, et ce qui affecte l'un affecte l'autre ; tu risques de mécontenter gravement les gardiens.

— Comment ça ? intervint Thymara, inquiète.

— Ce qui regarde les dragons ne regarde que les dragons », rétorqua Sintara avec un

mépris absolu.

Mercor répondit, non à la jeune fille, mais à la reine. « Ce sera comme pour ton nom, Sintara, dit-il d'un ton sans réplique : je te laisserai faire jusqu'au moment où je me chargerai moi-même de la question ; et qui sait si je ne me chargerai pas aussi de ta gardienne ? »

La dragonne déploya les ailes et tendit le cou ; elle sentit se dresser autour de sa gorge ce qui deviendrait un jour des épines froncées. Néanmoins, Mercor restait plus imposant qu'elle, et la lueur d'amusement qu'elle vit luire dans ses yeux noirs ne fit que l'exaspérer davantage. « Tu ne me prendras jamais ma gardienne ! » siffla-t-elle. Ses paroles recelaient une menace de venin non déguisée. « Ce qui est à moi, je le garde. » Thymara leva les bras pour se protéger le visage et recula de quelques pas.

« Veilles-y, répondit Mercor avec affabilité. Occupe-toi bien de ta gardienne, et tu n'auras jamais à te faire de mauvais sang, petite reine. »

Le diminutif la jeta dans une rage folle ; elle tendit brusquement le cou, la gueule grande ouverte. Mercor pivota, et la saillie osseuse de l'articulation de son aile heurta Sintara dans les côtes. Tout en reculant d'un pas chancelant, elle s'efforça en vain de le frapper de ses ailes plus courtes. Thymara poussa un cri, et, tout autour d'eux, sur l'îlot boueux, les dragons levèrent la tête, les ailes déployées, pour assister à l'altercation ; les gardiens couraient en tous sens comme des fourmis dérangées en échangeant des piailllements interrogatifs.

« Tu as besoin d'aide, Sintara ? » demanda Sestican. Le grand bleu s'avança d'un pas, les ailes ouvertes et la collerette dressée en signe de défi.

« Non, Sestican ! » lança son gardien, Lecter, mais le dragon ne lui accorda nulle attention. Ses yeux tourbillonnants étaient braqués sur Mercor. Les deux créatures, les ailes déployées, la tête se déplaçant de droite à gauche, se regardaient d'un air menaçant.

« Je suis une reine ! Je n'ai besoin de l'aide de personne ! répliqua Sintara avec dédain. Gardienne ! Je veux aller à la rivière me faire nettoyer. Prends tes affaires et suis-moi. »

Et elle s'éloigna d'une démarche hautaine. Ce n'était pas une retraite : ce que les uns et les autres pouvaient dire ne l'intéressait plus, tout simplement ; en outre, elle refusait que les mâles se battent pour elle sur terre, comme si un combat de ce genre prouvait quoi que ce fût ou pouvait leur valoir ses faveurs. Non, le temps venu, elle s'élèverait dans les airs, et tous les mâles, tous sans exception, entreraient en compétition pour elle et se livreraient à des batailles sanglantes pour attirer son attention ; et, quand il n'en resterait qu'un, elle le défierait et il ne parviendrait jamais à la rattraper. Mercor ne la dominerait jamais.

« Tu devrais peut-être essayer de le raisonner. »

Leftrin jeta un regard noir à Skelli, qui pinça les lèvres et se détourna. Il n'était pas fâché contre elle, mais l'idée qu'on pût raisonner Mataf ne faisait que l'agacer. En sortant sur le pont au petit matin, il s'était aperçu que la gabare s'était encore enfoncée davantage dans la boue pendant la nuit. Il avait passé la moitié de la matinée à s'efforcer de la dégager avec l'aide de tous ses hommes disponibles. Il était impossible d'ignorer que le bateau résistait volontairement aux efforts faits pour le déplacer ; chacun, dans l'équipage, le savait, et l'incompréhension le disputait à l'inquiétude sur les visages.

Les gardiens aussi commençaient à se sentir mal à l'aise. Leftrin éprouvait une impression étrange à savoir qu'ils se doutaient désormais que Mataf était une vivenef, mais que la plupart ignoraient ce que cela signifiait vraiment ; ils paraissaient avoir oublié que, par essence, Mataf était apparenté aux dragons et pouvait se montrer tout aussi malcommode. Ou dangereux.

Leftrin regarda Skelli, toujours détournée de lui. Elle avait de nouveau passé sa perche par-dessus bord et attendait l'ordre de pousser, prête et en position. Il baissa la voix pour n'être

entendu que d'elle. « Je vais essayer ; viens avec moi.

— Tu veux bien me tenir ça ? » demanda la jeune fille à Belline en lui tendant sa gaffe. Elle suivit le capitaine vers l'avant. « Il nous a montré Kelsingra, murmura-t-elle. Pourquoi il aurait fait ça si c'était pour s'échouer ensuite ? Pourquoi il voudrait qu'on aille là-bas pour ensuite refuser de bouger ?

— Je n'en sais rien ; je sais seulement qu'on gaspille des heures de jour. Les dragons ne vont pas tarder à vouloir se remettre en route, et il faudra qu'on puisse les suivre, donc qu'on se soit dégagés.

— Qu'est-ce qui s'est passé ce matin avec les dragons ?

— Aucune idée. Ils se sont un peu bouffé le nez, on dirait, mais ça ne devait pas être trop grave, vu qu'ils se sont calmés assez vite ; à mon avis, ils essayaient juste de savoir qui est le chef. Ça arrive dans tous les groupes, chez les animaux comme chez les humains – ou les dragons. »

Écoutant ses propres paroles, il prit conscience d'une vérité à laquelle il n'avait encore jamais songé : pour lui, les dragons n'étaient pas des animaux au même titre que les daims ou les oiseaux ; mais ce n'étaient pas non plus des humains. Cette réalité prit soudain une place énorme. Enfant, il répartissait les créatures vivantes en deux groupes : animaux et humains. À présent, les dragons étaient entrés dans sa vie ; quand avait-il établi cette distinction dans son esprit ? Au début de l'expédition, il les considérait comme des bêtes, des bêtes étrangement intelligentes et douées de parole ; mais maintenant il les voyait comme des dragons, ni animaux ni humains.

Et Mataf, alors ?

Parvenu à la proue, il s'apprêtait à poser les mains sur la lisse. C'était peau contre bois qu'il avait toujours l'impression de percevoir Mataf au mieux. Mais il croisa les bras et organisa ses pensées : lesquelles voulait-il laisser voir à son bateau ? Mataf pénétrait apparemment sans difficulté dans ses rêves ; jusqu'où acceptait-il de montrer ce qu'il pensait à sa gabare ?

Skelli avait déjà posé les mains sur le bastingage. « Kelsingra était magnifique, dit-elle à mi-voix. Je n'ai jamais vu une ville aussi belle, et j'avais envie d'y être déjà ; je voudrais qu'on soit déjà en route. Alors, Mataf, mon vieux, pourquoi on est échoués dans la boue ? C'est quoi, le problème ? »

Elle n'attendait pas de réponse directe, et Leftrin non plus. Ce n'était pas dans la nature d'un dragon ; or, c'était à un dragon qu'ils avaient affaire, le capitaine s'en rendait soudain compte. Il était lui-même un gardien au même titre que les jeunes gens à son bord, en dehors du fait que son dragon avait l'aspect d'une gabare. Il tendait les mains vers la lisse quand Mataf répondit. Le bateau tout entier fit une embardée, et, avec un juron de surprise, Leftrin se rattrapa au bastingage ; il entendit les cris d'étonnement de l'équipage et des gardiens redoubler quand Mataf sursauta de nouveau, puis encore une fois. Le bateau se souleva puis retomba, se souleva puis retomba. Leftrin imaginait les pattes trapues en bois-sorcier et leurs extrémités munies de nageoires qui repoussaient la vase, semblables à celles d'un crapaud qui change de place dans la boue. Mais, à chacun de ses mouvements, l'étrave de Mataf se déplaçait.

« Que se passe-t-il ? » Graffe s'agrippait à la lisse pour avancer d'un pas chancelant sur le pont ; ses lèvres fines et argentées étaient retroussées et découvraient ses dents, comme s'il avait mal.

« Je ne sais pas. Accroche-toi », répondit sèchement Leftrin. Il se passait quelque chose de bizarre avec son bateau, et il voulait se concentrer sur Mataf, non sur un petit péteux suffisant.

Peut-être Graffe le sentit-il, à moins que le regard noir de Skelli ne le réduisît au silence. Il se cramponna à la lisse pendant que Mataf continuait ses embardées. Quand enfin il se calma, Leftrin attendit quelques minutes avant de parler. Le bateau s'était réorienté si bien que son étrave ne touchait plus le fond, et les perches suffiraient désormais à le dégager de la berge

boueuse.

Mais, plus important encore, la proue du *Mataf* pointait désormais vers la rivière d'eau douce au lieu du chenal principal. Leftrin réfléchit brièvement, parvint à une conclusion et perçut l'acquiescement de son bateau.

« Tout va bien ! » brailla-t-il pour se faire entendre au milieu des questions et des cris des gardiens et de l'équipage. Dans le silence surpris qui suivit, il poursuivit : « On allait se tromper de route, c'est tout. Kelsingra, c'est au bout de cette rivière-ci, pas de celle-là.

— Et qu'est-ce que vous en savez ? » demanda Graffe, acerbe.

Le capitaine lui adressa un sourire glacial. « Ma vivenef vient de me le dire. »

L'autre indiqua du geste les dragons qui s'assemblaient sur la berge. « Et ils seront d'accord, eux ? » fit-il d'un ton insidieux. Un brusque rugissement fracassa le silence relatif.

« Vous avez vu ça ? »

Thymara avait bien vu. Elle revenait à la gabare après avoir fait une toilette rapide à Sintara avec l'eau glacée de la rivière, et elle était trempée et elle avait froid. À son avis, la reine n'avait nulle envie de ce bain, et elle n'avait pas aimé cela : Sintara n'y avait vu qu'un prétexte pour s'éloigner des mâles grondants et de manifestations agressives. Elle n'avait guère parlé à sa gardienne pendant ses ablutions, et Thymara avait gardé ses questions pour elle-même, préférant interroger Sylve ; elle avait l'inquiétante impression que l'extension des écailles sur son corps cachait autre chose. Harrikine avait laissé tomber négligemment une remarque à propos de ses écailles et de son dragon, mais s'était refermé comme une huître quand elle lui avait demandé quel était le rapport entre les deux. Quant à Sintara, elle ne lui avait rien appris.

Aussi, glacée, trempée, encore effrayée, et souffrant du dos plus qu'au cours des derniers jours, elle avait repris le chemin du bateau avec l'espoir de s'installer bien au chaud près du fourneau de la coquerie avant le départ de l'expédition pour la journée. C'était son tour d'embarquer dans un des canoës restants, et elle voulait s'être réchauffée avant de reprendre la pagaie.

Mais elle avait soudain vu le bateau se soulever comme si une vague s'était glissée sous lui, elle avait entendu les cris des gens à son bord ; tous les dragons s'étaient retournés, et Mercor avait poussé un coup de trompe surpris. Ranculos avait rugi en réponse tout en jetant des regards alentour à la recherche d'un éventuel danger. La gabare était retombée tout à coup, projetant de chaque côté une petite vague.

Thymara s'était arrêtée près de Sédric, qui était descendu à terre. Il s'était tourné vers elle : « Vous avez vu ça ? » Il avait remonté ses manches humides jusqu'aux coudes, et il portait un seau avec une brosse ; il avait dû les emprunter sans demander la permission pour laver sa cuivrée. Thymara espéra que le capitaine Leftrin ne lui en voudrait pas trop.

« Oui, j'ai vu », répondit-elle. À cet instant, le bateau se souleva de nouveau, fit une embardée, dansa puis retomba dans la boue.

« C'est un des dragons qui est passé derrière ? Il pousse la gabare ? »

— Non. » Mercor avait entendu la question alors qu'il s'approchait. « Mataf est une vivenef, et des plus inhabituelles. Il se déplace de sa propre volonté.

— Comment ? » demanda-t-elle, mais la réponse lui fut donnée aussitôt : le *Mataf* se mit à rouler d'un bord sur l'autre, puis, avec un effort extraordinaire, il se souleva, et elle aperçut l'espace d'un instant des pattes trapues ; elles se plièrent et le bateau se renfonça dans l'eau peu profonde et la vase. Abasourdie, Thymara tourna le regard vers les yeux peints de la gabare ; elle leur avait toujours trouvé une expression bienveillante : à présent, ils avaient un air décidé. Le dernier déplacement du bateau avait projeté de l'eau sur eux. Elle plongea son regard dans le sien

en s'efforçant de savoir s'il ne s'agissait que de peinture.

À ce moment, la gabare se souleva de nouveau, se déplaça de côté puis se redéposa. On ne pouvait plus s'y tromper : elle pivotait.

« Il essaie de se dégager, dit Sédric d'une voix tremblante. C'est tout.

— Je ne crois pas que ce soit tout, murmura Thymara sans quitter Mataf des yeux.

— Moi non plus », renchérit Mercor.

Ranculos s'était joint à eux. Cette fois, quand le bateau se souleva, il évasa les naseaux et dressa sa collerette. « Ça sent le dragon ! » s'exclama-t-il ; il ouvrit légèrement les ailes et tourna la tête en tous sens, le cou tendu.

« C'est le bateau ; c'est Mataf que tu sens », répondit Mercor.

Ranculos baissa la tête et tendit davantage le cou ; les ailes à demi ouvertes, il évoquait à Thymara un oiseau en pleine parade nuptiale. Il s'approcha ainsi de la vivenef, les narines épatées.

Mercor expliqua : « Mataf est une vivenef, Ranculos ; on a fabriqué sa coque à partir de la gangue d'un dragon qui n'a jamais éclos. » Il se tut, regarda le bateau rassembler ses forces, se soulever puis déplacer son étrave en se renfonçant dans la boue. « Mais cette coque a reçu une nouvelle épaisseur, et une partie de lui provient du cocon d'un dragon sans doute issu du même nœud de serpents que nous. Mataf est l'un des nôtres, autant qu'une créature de son espèce puisse l'être.

— Une créature de son espèce ? Une "créature" de son "espèce" ? Et qu'est-ce donc, Mercor ? Un fantôme enfermé dans le corps d'un esclave ? » Les yeux argentés du dragon rouge lancèrent des éclairs quand il leva haut la tête et se dressa brièvement sur ses pattes postérieures. En écho à ses émotions, Arbuc poussa un coup de trompe strident pendant que Dente battait de la queue en grondant.

Baliper intervint : « Tout est anormal, son odeur, son existence, le fait que des humains se servent d'un dragon comme monture, quelle que soit sa forme, et encore plus qu'ils asservissent le fantôme de l'un d'entre nous. Nous devrions le mettre en pièces et le dévorer ; les souvenirs enfermés dans son "bois" doivent nous revenir, car ils nous appartiennent. » Il ouvrit brusquement ses ailes rouges et se cabra un instant pour montrer sa taille imposante et son agressivité.

« Non ! » rugit Kalo. Le dragon bleu-noir, le plus grand de tous, s'avança vers ses congénères assemblés en forçant les plus petits à s'écarter, sous peine de se faire piétiner. Comme Baliper refusait de lui céder le passage, Kalo le poussa rudement et l'envoya heurter Dente ; la petite verte poussa un cri de rage et s'en prit à Baliper, dont elle écorcha l'épaule de ses crocs. En retour, le rouge la frappa d'un coup d'aile qui la jeta dans la boue. Voyant sa dragonne menacée, Tatou lança une exclamation indignée qui parvint jusqu'aux oreilles de Thymara ; dressé sur le pont du *Mataf*, les yeux écarquillés d'inquiétude, il regardait se développer le conflit qui risquait d'entraîner tous les dragons.

« Arrêtez ! cria Mercor, mais nul ne l'écouta.

— Arrêtez, ou je vous tue tous ! » rugit Kalo.

Les grandes créatures se figèrent alors. L'immense dragon tourna lentement la tête pour les parcourir du regard. Quelques gardiens se trouvaient parmi elles ; Sédric s'était rapproché de Thymara ; Sylve tenait à pleins bras la patte avant de Mercor.

Dente voulut se redresser.

« Non ! » lui lança Kalo d'un ton d'avertissement. Il ouvrit grand la gueule pour montrer à tous les sacs à venin vert vif logés dans sa gorge, gonflés et animés de pulsations furieuses. « Je ne suis pas Crache et je ne fais pas étalage de ma puissance avant d'en avoir besoin. Résiste-moi

et tu sentiras la brûlure de mon venin. »

Les dragons ne bougeaient plus. Kalo referma les mâchoires, mais les pointes de sa collerette demeurèrent hérissées ; d'une voix lente, il reprit : « Je n'ai pas tous les souvenirs qu'un dragon doit posséder, mais j'en ai d'autres que je ne devrais pas me rappeler. J'étais Kelaro, du Nœud de Maulkin, et je suivais Maulkin, grand serpent d'or, sans poser de questions. » Son regard d'argent se posa soudain sur Mercor. Le dragon d'or parut un instant étonné, puis il courba la tête en signe d'acquiescement. « J'étais Kelaro, reprit Kalo, et Sessuréea était une compagne. » Il tourna les yeux vers Mataf. « J'étais le plus fort, mais il était parfois le plus sage. » Son regard parcourut les dragons assemblés. « Si nous mettons cette sagesse en pièces pour la partager entre nous, l'un d'entre nous l'aura-t-il tout entière ? L'un d'entre nous saura-t-il ce que Mataf semble savoir ? Ouvrez la bouche et les naseaux, dragons ; il existe plus d'une façon de communiquer pour un dragon, ou pour un serpent. »

Thymara s'aperçut avec surprise qu'elle avait saisi le bras de Sédric et ne le lâchait pas. Il se passait là quelque chose qui l'effrayait. Soudain, des cris montèrent de la gabare, qui recommençait à se soulever ; elle distingua un instant les pattes avant trapues et puissantes, et aperçut les pattes postérieures, fléchies et munies de nageoires. Une puanteur l'enveloppa tout à coup, similaire à celle qu'elle avait sentie le jour où les dragons étaient sortis de leurs gangues ; les yeux lui piquèrent, et elle se protégea la bouche et le nez derrière sa manche. Le bateau pivota, et l'étrave de Mataf retomba dans l'eau ; comme ses pattes puissantes l'écartaient du triangle de boue entre les deux rivières, une vague d'eau trouble lécha la plage.

La gabare recula dans le fleuve puis pointa, non vers le torrent d'acide au large lit, mais vers la longue allée verdoyante où coulait de l'eau douce et que Thymara avait explorée la veille. Elle comprit ce qui se passait au même instant que Sédric.

« Mataf s'en va sans nous !

— Attends ! » s'exclama Sylve dans un hurlement éperdu. Thymara se tourna vers elle, mais ne put savoir si elle s'adressait au bateau ou à Mercor, qui, comme ses congénères, avait entrepris de suivre la gabare. Mataf s'était avancé en eau plus profonde ; aucun des gardiens qui maniaient les perches n'était à son poste, mais la vivenef remontait le courant d'une allure décidée. Thymara remarqua une turbulence dans l'eau derrière la poupe et supposa l'existence d'une queue.

« Nous sommes en train de nous faire distancer. Vite ! » Thymara tenait toujours le bras de Sédric ; il se dégagea de sa poigne et la prit par la main. À son tour, la jeune fille agrippa de sa main libre Sylve qui restait figée, les yeux écarquillés. « Dépêchez-vous ! lança le Terrilvillien. Allez ! »

Ils dévalèrent vers la plage. Les cris de colère et d'affolement qui montaient du pont de Mataf montraient que l'équipage comme les gardiens étaient impuissants à retenir la gabare. Thymara se demanda brièvement ce que deviendraient les chasseurs ; selon leur habitude, ils étaient partis avant l'aube se mettre en quête de venaison, et ils avaient sans doute pris l'autre affluent. Combien de temps leur faudrait-il pour se rendre compte que la gabare et les dragons avaient choisi une autre direction ?

Il y avait d'autres gardiens à terre, et tous convergeaient vers les trois canoës restés sur la rive. Kase et Boختهur s'étaient approprié celui de Graffe, mais ils attendaient de voir s'ils devraient embarquer un passager. Alum s'était installé dans un autre, et Harrikine parlait avec lui. La troisième embarcation était vide. « Allez-y ! leur cria la jeune fille. On prendra le dernier canoë !

— D'accord ! » répondit Alum, et les deux garçons prirent aussitôt le large. La gabare remontait vivement la rivière, avec assurance. Les dragons se scindèrent pour dépasser les

embarcations et suivre la gabare, qu'ils ne tarderaient pas à doubler aussi. Kase et Boxteur avaient sorti leurs pagaies et s'avançaient dans l'eau.

Quand Thymara, Sylve et Sédric parvinrent au dernier canoë, il ne restait plus qu'eux sur la berge. La jeune fille jeta un regard derrière elle vers le campement : non, ils n'avaient rien oublié. Le feu brasillait sur la terre détrempée. Il ne demeurait aucune trace de leur passage, hormis les empreintes de pas sur le sol et la fumée qui montait lentement.

« Pourrons-nous tenir à trois ? demanda Sédric d'un ton inquiet.

— On ne sera pas à l'aise, mais ça ira. De toute façon, on n'a pas le choix. Vous pouvez retourner votre seau et vous asseoir dessus. Je pense qu'on ne tardera pas à rattraper Mataf, et on pourra leur demander de vous prendre à bord, si vous voulez. » Thymara se tourna vers Sylve, étrangement silencieuse ; elle avait l'air choquée. « Qu'est-ce qui t'arrive ? »

Sylve secoua lentement la tête. « Mercor est parti avec les autres sans même chercher à savoir si je pouvais le suivre. Il est parti sans se retourner. » Elle battit des paupières, et une larme rosée roula sur sa joue.

« Oh, Sylve ! » Thymara la plaignait, mais non sans impatience : ce n'était pas le moment de se laisser aller à l'émotion ; il fallait rattraper le bateau.

« Mercor n'est pas idiot. Il savait qu'il y avait des canoës sur la rive et que vous pourriez vous débrouiller. Il devait entraîner les dragons à sa suite sans leur laisser le temps de réfléchir. Il ne vous a pas abandonnée ; il vous juge compétente, c'est tout. À nous de lui donner raison, maintenant. » Sédric était intervenu en hâte pour étouffer la querelle avant qu'elle n'éclatât. Il était las des conflits.

Il posa son seau à l'envers au milieu de l'embarcation et s'y assit ; un peu plus haut placé, il jouissait ainsi d'une vue différente sur la rivière. Thymara écarta le canoë de la rive. Sylve se mit à pagayer vigoureusement, et les deux jeunes filles prirent de la vitesse. Il n'y avait pas à discuter : tous savaient qu'ils iraient plus vite si c'étaient elles qui maniaient les avirons.

Sédric avait enfin l'occasion d'observer la rivière et la jungle environnante. La dernière fois qu'il avait embarqué dans un canoë, il avait été si occupé à suivre la cadence de Carson qu'il n'avait pas eu le temps de regarder ce qui l'entourait. À présent, il pouvait admirer la forêt la plus luxuriante qu'il eût jamais vue : des arbres, persistants comme caducs, se penchaient au-dessus de l'eau, drapés de lianes ; des taillis touffus poussaient à leur pied, tandis que joncs et roseaux foisonnaient sur les berges moussues.

« C'est plein de vie », dit Sylve d'un ton empreint d'émerveillement.

Ainsi, Sédric n'était pas le jouet de son imagination.

« Même les odeurs sont différentes, répondit Thymara ; plus, euh... végétales. Alise et moi, on s'est un peu promenées par ici hier, et on l'a remarqué toutes les deux. Il n'y a pas d'acide dans l'eau, elle n'est pas blanche du tout ; et elle abrite beaucoup plus de vie. J'ai vu des grenouilles y nager, hier ; elles nageaient dans l'eau !

— C'est assez habituel, pour des grenouilles, fit Sédric.

— Autour de Terrilville, peut-être ; mais, dans le désert des Pluies, elles vivent dans les arbres, pas dans les rivières. »

Il resta songeur : chaque fois qu'il croyait avoir mesuré à quel point son existence avait changé, une nouvelle découverte remettait tout en question. Il acquiesça de la tête.

L'affluent n'offrait aucune ressemblance avec le fleuve ; il courait en méandres peu accentués dans la forêt, et les arbres qui s'inclinaient sur lui en quête de soleil bloquaient la vue. Pendant quelque temps, les deux jeunes filles s'efforcèrent de rattraper les dragons et la gabare, mais, au sortir d'un virage, elles perdirent de vue leurs cibles et n'eurent plus en ligne de mire

que les deux autres canoës. Elles étaient en queue de procession ; si elles chaviraient ou croisaient un groupe de gallators sur la rive... Un instant, Sédrick se raidit, terrifié – et puis une étrange pensée lui vint.

Si un accident survenait, Carson viendrait à sa recherche.

Carson...

Un sourire détendit ses traits. C'était la réalité : Carson viendrait à son secours.

Il s'efforçait toujours de concilier l'image qu'il avait du personnage avec sa façon de percevoir la vie. Il n'avait jamais connu personne comme Carson, dont la force servait à tant de douceur. Il n'avait aucune instruction ni aucune culture ; il n'y connaissait rien en vins, n'avait jamais quitté le désert des Pluies ni lu plus de dix livres dans toute son existence. La structure sur laquelle Sédrick fondait son estime de lui-même était absente chez le chasseur ; s'il ne savait pas apprécier ces choses-là, comment pouvait-il apprécier Sédrick et tout ce qu'il était ? Pourquoi lui portait-il une telle affection ? C'était incompréhensible.

La vie de Carson s'arrêtait à cet univers d'eau et de jungle ; il connaissait les animaux et parlait d'eux avec une grande affection et un profond respect ; pourtant, il les tuait aussi. Sédrick l'avait regardé en dépecer un, il avait vu sa puissance lorsqu'il découpait un cuissot puis se servait de ses mains pour arracher le fémur de son logement. « Une fois qu'on sait comment les bêtes sont faites, c'est beaucoup plus facile de les démembrer », avait-il expliqué à Sédrick en achevant sa tâche sanglante puis en préparant la viande pour la cuisson.

Sédrick avait observé ses mains, le sang sur ses poignets, les morceaux de chairs coincés sous ses ongles, et il avait imaginé ces mains vigoureuses sur son propre corps ; il en avait éprouvé un frisson de peur érotique. Pourtant, Carson se montrait tendre, voire hésitant lorsqu'il était avec Sédrick, et, à plusieurs reprises, ce dernier s'était retrouvé à jouer le rôle de l'agresseur ; cette sensation de domination était enivrante, et même libératrice par certains côtés. Il avait surveillé le regard et l'expression de Carson dans la pénombre de sa cabine et n'y avait lu nulle peur, nulle rancœur à le savoir en position de commandement pour cette fois ; Sédrick comparait parfois cette réaction à celle qu'eût manifestée Hest. « Inutile de me dire ce que tu veux, lui avait dit un jour son amant d'un ton méprisant ; c'est moi qui décide de ce que tu auras. »

Sédrick pensait moins souvent à Hest que naguère, et, ces derniers jours, quand il comparait son ancien amant à Carson, il voyait Hest comme un fantôme qui se dissipait peu à peu. Quand il pensait à lui, il ressentait des regrets, mais différents de ceux qu'il éprouvait encore peu auparavant : il regrettait non d'avoir perdu Hest, mais de l'avoir connu.

Les deux jeunes filles pagayaient désormais en cadence, mais leur rythme ne leur permettait pas de réduire la distance entre elles et les dragons, la gabare et les autres gardiens. Comme le canoë passait devant un arbre couché au-dessus de l'eau, une explosion de perroquets orange fit sursauter les passagers ; les oiseaux jaillirent des branches en criillant avant de se regrouper et de se poser tout à coup dans un arbre plus élevé. Les jeunes filles et le Terrilvillien sursautèrent puis éclatèrent d'un rire qui rompit une tension dont Sédrick n'avait pas eu conscience, et il n'eut soudain plus envie de rester seul et perdu dans ses pensées.

« Je peux payer, si vous voulez, dit-il.

— Moi, ça va », répondit Sylve en tournant la tête pour lui adresser un sourire. Le soleil brilla un instant dans ses yeux avec un éclat bleu pâle. Comme elle se retournait, Sédrick ne put s'empêcher de remarquer le scintillement du soleil sur les écailles roses qui couvraient son crâne ; elle avait moins de cheveux qu'au départ de l'expédition, et par une déchirure de sa chemise au niveau de l'épaule, la lumière jouait sur ses écailles à chacun de ses mouvements.

« J'accepterai peut-être votre offre un peu plus tard », dit Thymara, à la grande surprise de Sédrick, qui la croyait la plus résistante des deux.

Sylve s'adressa à sa compagne, derrière elle, sans quitter la rivière des yeux : « Tu as toujours mal au dos ? Tu as été blessée pendant la crue ? »

Thymara se tut un moment puis répondit à contrecœur : « Oui ; ça n'a jamais guéri complètement, et ça n'a pas arrangé les choses quand j'ai bu la tasse une deuxième fois ce jour-là. »

Le canoë continuait d'avancer. Ils passèrent devant un bras mort piqueté d'immenses feuilles plates et de fleurs orange qui flottaient à la surface de l'eau ; leur odeur, si lourde qu'elle frôlait la putréfaction, parvint aux narines de Sédric.

Sylve demanda d'un ton hésitant et pourtant décidé : « Tu en as déjà parlé à ta dragonne ?

— Parlé de quoi ? répondit Thymara, tout aussi déterminée.

— De ton dos, et aussi de tes écailles qui s'étendent. »

Le silence tomba sur le canoë comme un bloc de pierre et le remplit parfaitement. « Je ne crois pas que ma douleur au dos ait un rapport avec mes écailles. »

Sylve continua de pagayer sans se retourner vers sa camarade ; on eût dit qu'elle s'adressait au fleuve. « Tu oublies que j'ai vu ; je sais à quoi ça ressemble maintenant.

— Parce que tu changes de la même façon », rétorqua Thymara.

Sédric se sentait pris au piège entre les deux. Mais pourquoi Sylve mettait-elle sur le tapis un sujet aussi intime et propre aux gardiens alors qu'il était là ?

Et puis la peur lui noua l'estomac.

Ce n'était pas Thymara que Sylve visait, c'était lui. Sa main se porta aussitôt sur sa nuque et couvrit la ligne d'écailles qui poussait le long de son épine dorsale. Carson lui avait assuré qu'on la voyait à peine et qu'elle n'avait guère de couleur, à la différence de la teinte nettement rose des écailles de Sylve et des reflets argentés de celles du chasseur. Sédric garda le silence.

« Je change, c'est vrai, reconnut Sylve, mais j'avais le choix, et c'est ça que j'ai choisi. En plus, j'ai confiance en Mercor.

— Pourtant, il t'a abandonnée aujourd'hui. » Sédric se demanda si Thymara manquait de cœur ou seulement de délicatesse.

« J'y ai réfléchi, et aussi à ce qu'a dit Sédric. Si, quand tout le monde se rassemblera ce soir, on était absents, Mercor reviendrait me chercher, j'en suis certaine. Mais je serai arrivée, et par mes propres moyens. Je ne suis ni une enfant, ni un animal de compagnie ; non seulement il me croit capable de me débrouiller seule, mais il me juge digne de l'attention d'un dragon et apte à survivre sans lui. »

Ce fut d'une voix étranglée que Thymara demanda : « Comment se fait-il qu'il te voie ainsi ? Comment l'as-tu convaincu ? »

Sylve se retourna avec un sourire béat. « Je ne sais pas exactement ; mais il m'a offert une chance et je l'ai saisie. Je ne suis pas encore une Ancienne, mais ça viendra.

— Quoi ? » s'exclamèrent ensemble l'autre gardienne et Sédric.

Puis Thymara ajouta : « Mais comment ?

— Avec un peu de sang », répondit Sylve à mi-voix, et le Terrilvillien se figea, glacé. Un peu ? Quelle quantité cela représentait-il ? Il tâcha de se rappeler combien il en avait avalé cette fameuse nuit, et se demanda combien il en fallait pour enclencher le processus.

« Mercor t'a donné de son sang ? » Thymara n'en croyait pas ses oreilles. « Et tu en as fait quoi ? »

Sylve s'exprimait dans un murmure, comme si elle parlait d'un sujet sacré – ou horrifiant. « Il m'a demandé d'extraire une petite écaille de son mufle ; j'ai obéi, et une petite goutte de sang est apparue ; alors, il m'a dit de la prélever avec l'écaille et de la mettre dans ma bouche. » Sa gorge se noua, et sa pagaie perdit le rythme. « C'était... délicieux. Non, ce n'était pas une

question de goût, mais de sensation : c'était magique ; ça m'a changée. »

De deux coups de pagaie vigoureux, Thymara écarta le canoë du courant pour le diriger vers les hauts-fonds ; là, elle tendit la main et saisit une branche basse pour maintenir l'embarcation en place.

« Pourquoi ? » La question avait jailli d'elle comme une explosion, comme si elle la posait à l'univers tout entier, comme un cri de désespoir devant un sort injuste ; mais ce fut Sylve qui y répondit.

« Tu sais bien ce qu'on est, Thymara, et pourquoi certains d'entre nous sont rejetés à la naissance, pourquoi on interdit à ceux qui changent trop et trop vite de se marier et d'avoir des enfants ; et, si on découvre notre différence quand on vient au monde, on nous interdit tout avenir parce que nos changements font de nous des monstres, et nous font mourir, plus tôt que plus tard, en donnant le jour à d'autres monstres incapables de survivre. D'après Mercor, c'est le lot de tous les humains qui côtoient des dragons assez longtemps.

— Ça ne tient pas debout ! Les habitants du désert des Pluies changent depuis la première génération qui a colonisé la région. Bien avant que les dragons réapparaissent dans le monde, les enfants avaient des écailles et les femmes enceintes donnaient naissance à des monstres !

— Oui, mais, bien avant que les dragons reviennent, on vivait là où ils avaient vécu, on fouillait là où les Anciens avaient résidé ; on pillait leurs trésors, on portait leurs bijoux, on découpait des planches dans les gangues des dragons. Il n'y avait peut-être pas de dragons parmi nous, mais, nous, on vivait parmi eux. »

Le silence tomba pendant que Thymara digérait cette déclaration. L'eau courait le long du canoë. Sédric se sentait glacé, paralysé. Le sang ! C'était le sang d'un dragon qui provoquait des modifications chez Sylve ! Et il avait suffi de deux gouttes et d'une petite écaille. Qu'avait-il bu pour sa part ? Quels changements avait-il déclenchés chez lui ? Des monstres, avaient-elles dit ; des monstres qui ne vivaient pas longtemps, à qui on refusait tout avenir. Il sentait quelque chose en lui se tendre et se tordre si fort qu'il en avait mal, et il se pencha légèrement en avant, courbé sur son ventre. Les jeunes filles ne parurent pas s'en apercevoir.

« Mais le sang qu'il t'a donné va accentuer les changements ?

— C'est son sang ; Mercor dit qu'il guidera mes modifications. Il m'a prévenue que ça ne marche pas toujours, et qu'il ne se rappelle pas tout ce qu'il faut faire pour faciliter la transition. Mais, d'après lui, les Anciens ne sont pas apparus par hasard ; chacun d'entre eux était le compagnon d'un dragon – enfin, presque : parfois, des humains se mettaient à changer, et, même laissées à elles-mêmes, ces altérations ne les tuaient pas. On avait remarqué ce phénomène chez les humains qui s'occupaient des dragons quand ils se trouvaient encore dans leurs cocons et chez ceux qui étaient présents à leur éclosion ; certains devenaient magnifiques et vivaient très longtemps, mais la plupart mouraient jeunes. Néanmoins, ceux que les dragons jugeaient dignes et dont ils guidaient avec soin les changements, ceux-là devenaient extraordinaires et certains vivaient plusieurs générations. »

Elle tomba à court de mots.

« Je ne comprends pas.

— C'était de l'art, Thymara. Créer des Anciens, c'était une forme d'art pour les dragons de cette époque ; ils cherchaient des humains qui, selon eux, avaient un potentiel, et ils les développaient. Voilà pourquoi ils tenaient tant à eux : tout le monde tient à ses créations. Même les dragons.

— Et mes différences ? Je suis née avec celles qu'on ne voit d'habitude que chez de très vieilles femmes ; et, depuis le départ de Trehaug, elles n'ont fait que s'accroître. Le processus s'accélère plus que jamais.

— J'ai remarqué. C'est pour ça que j'ai demandé à Mercor si c'était Sintara qui te changeait, et il a répondu qu'il lui poserait la question.

— Il l'a déjà fait, dit Thymara. Je pensais qu'elle avait un rapport avec ce qui m'arrive, d'après une réflexion d'Harrikine. Son dragon le change, lui aussi ?

— Oui ; et Sintara en fait autant avec toi. »

Un silence, puis Thymara reconnut : « Non. Elle affirme qu'elle n'y est pour rien, et Mercor a dit que, si elle ne s'occupait pas de guider mes changements, c'est lui qui s'en chargerait.

— Quoi ? »

Que cachait l'exclamation de Sylve ? Une ombre de jalousie ? D'incrédulité ?

Thymara parut l'entendre elle aussi, et elle répondit d'un ton accablé : « Ne t'inquiète pas, ça n'arrivera pas : Sintara a dit qu'elle ne laisserait jamais personne prendre en charge sa gardienne. Je suis condamnée à lui appartenir alors qu'elle ne veut pas de moi, et à subir les changements qui se produisent en moi, en bien ou en mal. » Elle prit une longue inspiration. « On ferait bien de se remettre en route ; je ne vois même plus les autres canoës.

— Voulez-vous que je vous remplace un peu ? demanda Sédric.

— Non, merci. » Plus bas, elle ajouta : « Je crois que j'ai besoin de m'activer un moment. »

Sédric s'éclaircit la gorge et, avec un effort de volonté, parvint à dire : « Moi aussi, je change. »

Il y eut un silence, puis Sylve répondit avec délicatesse : « Oui, on a remarqué. »

Il modifia dix fois la formulation de sa déclaration suivante pour éviter de mentionner le sang de Relpda et la façon dont il l'avait bu. « Je crains parfois que ma dragonne ne sache pas guider mes changements.

— On a tous un peu peur de ça, je crois », répondit Sylve, et il ne sut que dire.

La pagaie de Thymara s'enfonça dans l'eau et les propulsa au milieu de la rivière. Ils repartirent en remontant le courant paresseux.

## NEUVIÈME JOUR DE LA LUNE D'OR

*Sixième année de l'Alliance Indépendante*

*des Marchands*

*D'Erek, Gardien des Oiseaux, Terrilville,*

*à Detozi, Gardienne des Oiseaux, Trehaug*

*Contenu : une notification officiellement enregistrée de Hest Finbok adressée aux marchands, aubergistes et fournisseurs de Trehaug et de Cassaric, à copier et à distribuer gratuitement. À noter qu'à compter du premier jour de la Lune d'Or Hest Finbok décline toute responsabilité pour les dettes contractées par Sédric Meldar ou Alise Kincarron.*

*Detozi,*

*Les pigeons rapides sont arrivés un jour et demi avant les messagers classiques ; étant donné qu'il pleuvait et que le vent était contraire, je reste d'autant plus admiratif de leur vitesse.*

*À l'évidence, le programme de sélection fonctionne, et très bien. Je vais tâcher de mettre au point un système de bagues qui nous permettra d'établir lesquels sont les plus rapides, afin de sélectionner plus efficacement ces traits dans les générations suivantes.*

*Erek*

## DIXIÈME JOUR DE LA LUNE D'OR

*Sixième année de l'Alliance Indépendante*

*des Marchands*

*D'Erek, Gardien des Oiseaux, Terrilville,*

*à Detozi, Gardienne des Oiseaux, Trehaug*

*Ci-joint une notification de la famille Marchande Meldar et de la famille Marchande Kincarron, offrant une récompense substantielle pour toute information sur la localisation et l'état de santé de Sédric Meldar et d'Alise Kincarron Finbok. À copier et à distribuer gratuitement, un exemplaire devant être envoyé rapidement au Gardien des Oiseaux de Cassaric, toutes charges ayant été payées d'avance pour le service demandé.*

*Detozi,*

*Vous n'êtes pas la seule à regretter de ne pouvoir parcourir la distance entre nos deux cités à la vitesse de nos pigeons. J'ai passé plusieurs heures à réfléchir aux marques qui permettraient d'identifier les oiseaux les plus rapides ; j'ai la conviction, je ne sais pourquoi, que, si nous pouvions passer ne serait-ce qu'une après-midi ensemble, nous parviendrions à mettre au point un tel système de marquage. Je suis curieux de savoir comment vous gérez vos pigeoniers et vos oiseaux dans un environnement aussi dangereux que celui du désert des Pluies, et je pense que tous les gardiens des oiseaux y gagneraient si je pouvais prendre le temps de vous rendre visite afin d'étudier la façon dont vous gérez vos pigeons. Dès que Reyall pourra revenir s'occuper de mes tâches en mon absence, je compte demander un congé, si une visite de ma part ne représente pas pour vous un trop grand dérangement.*

*Erek*

## DOUXIÈME JOUR DE LA LUNE D'OR

*Sixième année de l'Alliance Indépendante*

*des Marchands*

*D'Erek, Gardien des Oiseaux, Terrilville,*

*à Detozi, Gardienne des Oiseaux, Trehaug*

*De Sophie Meldar Roxon, dans le message ci-joint, une lettre de crédit à l'usage de Sédric Meldar ou d'Alise Kincarron selon leurs besoins ; à placarder dans la Salle des Marchands de Trehaug, avec notification à envoyer à la salle des Marchands de Cassaric.*

*Detozi,*

*Je crains de m'être montré trop direct dans mon dernier billet ; je voulais seulement dire que nous partageons un grand intérêt pour nos oiseaux, et qu'une réunion pourrait profiter grandement à nos deux élevages. Cette rencontre n'aurait naturellement lieu qu'à votre convenance et si cela vous agréé.*

*Erek*

LE SOIR TOMBAIT, mais on ne voyait toujours pas les rives de la rivière. Leftrin, à la proue, surveillait l'immense étendue d'eau. De part et d'autre du bateau, de hauts roseaux et des massettes anormalement touffues bordaient le chenal peu profond, à peine trois fois plus large que la gabare. Les dragons suivaient lentement, maussades. Aucune terre ferme n'apparaissait nulle part, et ils allaient sans doute passer une deuxième nuit debout dans l'eau. La lumière baissait, et une étoile brillait déjà dans le ciel bleu nuit ; bientôt, les chasseurs reviendraient avec leurs canoës pour dormir à bord de Mataf. Leftrin éprouvait un sentiment étrange à se trouver sur une eau aussi calme, sur le pont du *Mataf*, avec un ciel aussi vaste au-dessus de sa tête. L'horizon de la forêt formait un cercle lointain autour de son bateau, et une large zone de hauts-fonds suffoqués de végétation l'en séparait. Des vols d'oiseaux aquatiques et de petits volatiles tournoyaient dans le ciel avant de se poser pour la nuit ; les sauvagines se laissaient descendre en planant avant de toucher la rivière dans des gerbes d'eau ; leurs petits compagnons se juchaient, eux, sur les massettes et les épis des plantes de berge. Alevins, grenouilles et toutes sortes de lézards nageurs abondaient dans les hauts-fonds ; les dragons n'appréciaient l'effort qu'ils avaient à faire pour se nourrir de formes de vie aussi réduites, mais au moins ne mourraient-ils pas de faim. La veille, ils avaient croisé la route d'une immense troupe d'échassiers au plumage étonnamment vif et de toutes les nuances du bleu ; Leftrin n'avait eu que peu de temps pour les admirer, car les dragons avaient foncé sur eux aussitôt. Les oiseaux avaient fui, donnant l'impression de courir sur l'eau pour s'envoler, mais les retardataires avaient fini dans l'estomac des grandes créatures. Le capitaine avait demandé à Davvie de récupérer quelques plumes qui flottaient sur l'eau pour les remettre à Alise, afin qu'elle pût les archiver. La vie abondait dans la rivière, avec une diversité que Leftrin n'avait jamais vue ni imaginée.

« Au moins, c'est de l'eau douce, sans une trace d'acide, dit Alise en s'approchant de lui. C'est une grâce dont nous devons nous réjouir. Néanmoins, les dragons ne seront pas contents de devoir passer la nuit debout dans l'eau. » Elle s'arrêta près de lui, et il la vit poser délicatement les mains sur la lisse. Depuis combien de temps le faisait-elle ? Il ne le lui demanda pas. Mataf accepta son contact, et même l'accueillit avec plaisir. Elle passa les mains sur le bois de la même façon qu'elle caressait Grig quand le chat du bord lui faisait l'honneur de sauter sur ses genoux : du bout des doigts, en sachant bien qu'il n'appartenait qu'à lui-même et que, si elle avait le droit de le toucher, elle ne le posséderait jamais.

Oui ; cela décrivait Mataf tel que Leftrin le connaissait depuis toujours, et encore plus depuis sa transformation. Le bateau avait un tempérament entêté qui n'avait rien de nouveau, mais qui s'était intensifié depuis qu'il remontait l'affluent d'eau douce, et Leftrin sentait chez lui une assurance que ni les gardiens ni les dragons ne partageaient ; elle s'infiltrait dans ses rêves la nuit, et elle seule lui permettait de se lever chaque matin et d'affronter la journée avec optimisme.

Alise posa la main sur la sienne.

Oui, cela aussi. Car quel homme eût pu se sentir découragé quand chaque nuit une femme l'engloutissait dans un raz de marée de tendresse et de sensualité ? Elle suscitait chez lui des appétits qu'il ne se connaissait pas, et elle les rassasiait. Il avait été encore plus surpris qu'elle de la promptitude avec laquelle l'équipage et les gardiens avaient accepté leur nouvel arrangement ; il s'attendait à des difficultés, au moins de la part de Sédric, car, si en théorie, Alise avait sa cabine à part, elle se rendait dans celle du capitaine et en ressortait sans donner de prétextes ni d'explications. Au bout de deux ou trois jours sans que Sédric fît le moindre commentaire, Leftrin avait demandé à Alise si, à son avis, il devait aborder de front la question avec le

Terrilvillien.

« Il est au courant de notre relation, avait-elle répondu sans ambages. Il ne l'approuve pas : il croit que tu profites de moi et que je me mordrai un jour les doigts de t'avoir fait confiance. » Elle le dévisageait en parlant, comme si elle cherchait à lire son âme. « J'y ai réfléchi et j'ai jugé que, s'il s'agissait d'une escroquerie, du moins l'avais-je choisie. » Un curieux petit sourire lui étira les lèvres. « Et que j'en profiterais moi aussi tant qu'elle durerait. »

Il la prit dans ses bras. « Ce n'est pas une escroquerie, et ce que nous vivons durera. Certains jours, je te décevrai peut-être ; tu finiras même peut-être par te lasser et tu te mettras en quête de quelqu'un de plus intelligent ou de plus riche. Mais, pour le moment, belle dame de l'été, j'ai l'intention de savourer pleinement mes jours avec vous. » Ils se tenaient face à face dans la cabine du capitaine ; sur ces derniers mots, il avait soulevé Alise de terre pour la déposer dans son lit. Elle avait poussé un cri de surprise ravie puis, une fois sur la couchette, un petit rire de gorge qui avait fait frissonner Leftrin de plaisir. Il s'apercevait avec ravissement qu'il y avait de la ribaude dans cette dame de Terrilville, et sans doute était-ce aussi une découverte pour Alise.

À présent, à la proue de Mataf, ils contemplaient la rivière et le silence s'étendait autour d'eux. Quand Alise prit enfin la parole, ce fut pour poser une question avec délicatesse : « Es-tu sûr que Mataf ne s'est pas trompé en s'engageant dans ce chenal ? »

Il ôta la main du bastingage et prit au passage celle d'Alise ; son bateau était bien assez irritable ainsi : inutile qu'il sentît les doutes de sa passagère. « J'en suis aussi sûr que lui... » Plus bas, il ajouta : « On n'a rien d'autre sur quoi s'appuyer, Alise ; si les dragons sentaient qu'il fallait prendre une autre direction, je pense qu'ils l'auraient dit.

— Ma foi, je songeais seulement que l'autre rivière paraissait plus navigable ; il me semblait vraisemblable qu'une grande ville comme Kelsingra ait été bâtie sur un cours d'eau que des bateaux pouvaient emprunter.

— Ce serait logique. » La même idée lui était venue plus d'une fois. Il s'efforça de rassurer Alise autant que lui-même. « Mais tout a changé depuis l'époque des Anciens. Cette zone de marécage était peut-être un lac profond alors, ou peut-être une rivière qui coulait lentement, en larges méandres, entre des terres agricoles. On n'en sait rien ; du coup, faire confiance à Mataf me paraît aussi valable que refuser de l'écouter pour prendre l'autre rivière.

— Ainsi, nous avons autant de chances de découvrir Kelsingra que de passer à côté. »

Il se gratta la barbe. « Autant, oui. Nous avons peut-être laissé ses ruines englouties derrière nous il y a des jours, Alise ; ou bien l'affluent qui y menait a pu s'envaser et se transformer en jungle voici un siècle. On n'en sait rien. Tu veux abandonner et faire demi-tour ? »

Elle réfléchit un long moment. « Non, je ne veux jamais faire demi-tour, murmura-t-elle.

— Alors on continue. » Il plissa les yeux. « Regarde, là-bas ; tu ne vois rien de bizarre dans cette zone de roseaux ? »

Elle se pencha en s'appuyant sur son bras, et il y prit un plaisir absurde et adolescent. Puis, à sa grande surprise, elle agrippa la lisse et dit : « Mataf, il faut que nous allions là-bas voir ce que c'est ! Tout de suite ! »

Leftrin ne sut s'il devait éclater de rire ou se vexer quand il sentit son bateau virer docilement.

« C'est un rectangle parfait ! Et là, un autre, plus petit ! » Elle avait beau s'efforcer de conserver son calme, Alise affichait un sourire béat, et sa voix tremblait. Elle se penchait si loin par-dessus le bord du canoë qu'ils avaient emprunté pour examiner les profondeurs de l'eau que Leftrin l'attrapa par le dos de la chemise. « Je ne vais pas tomber », dit-elle en sentant sa main, mais elle ne se redressa pas.

— Tu crois que ce sont les toits de bâtiments engloutis ?

— C'est possible, mais ils sont plats ; or, d'après les tapisseries et les images qu'on a retrouvées de l'époque, les Anciens construisaient rarement des édifices simples à toiture plate. Certaines cités, comme celle, ensevelie, de Trehaug, évoquent des labyrinthes souterrains interconnectés plutôt que nos villes aux bâtiments séparés. Une des difficultés que présentent les fouilles de Cassaric, c'est que les édifices ne sont pas tous reliés entre eux comme à Trehaug ; pourquoi ils bâtissaient d'une façon sur un site et autrement ailleurs, nous n'en savons rien. » Alise leva les yeux pour examiner les hauts-fonds, recouverts d'une végétation foisonnante ; les feuilles plates des nénuphars bougeaient à peine dans le courant paresseux, et les joncs dressaient leurs quenouilles. À la pagaie, Leftrin maintenait l'embarcation sur place au-dessus d'un rectangle parfait de roseaux plus courts qu'ailleurs, dont l'uniformité dénotait une origine artificielle. Alise observa la faible épaisseur d'eau en dessous du canoë puis annonça : « J'y vais.

— Alise ! » s'exclama Sédric, coupant la parole à Leftrin, mais elle ôtait déjà ses chaussures et retroussait ses jambes de pantalon.

« C'est de l'eau douce, n'oubliez pas, et si peu profonde que même les roseaux n'arrivent pas à s'enraciner pour donner de hautes tiges ; c'est précisément ça qui a attiré l'attention de Leftrin. Ne vous inquiétez pas tant. » Elle descendit du canoë et constata avec plaisir qu'elle ne l'avait même pas fait pencher ; néanmoins, elle atterrit dans une gerbe d'éclaboussures qui la trempèrent jusqu'aux cuisses. Ses pieds s'enfoncèrent dans une couche de vase.

« As-tu pensé aux sangsues ? Aux serpents-pointeaux ?

— Tout ira bien », répondit-elle, mais elle eût préféré que Sédric n'en eût pas parlé. Elle ignorait pourquoi il avait insisté pour monter dans l'embarcation afin d'explorer le rectangle de roseaux. Elle serra les dents puis frotta ses pieds nus dans la boue dans l'espoir de découvrir ce qu'elle cachait ; des sédiments se soulevèrent et obscurcirent l'eau, aussi releva-t-elle ses manches et plongea-t-elle les deux mains dans la rivière. L'eau peu profonde lui montait à peine aux genoux, mais, pour toucher le fond, elle devait quasiment s'immerger le visage. Elle arracha la boue et le matelas de racines puis passa les doigts sur la surface ainsi découverte ; enfin, elle se redressa, un large sourire aux lèvres. « De la pierre et du mortier ! Et la pierre est lisse, comme si on l'avait taillée, mise en forme et assemblée.

— Alors, c'est quoi ? Qu'est-ce qu'on a trouvé ? »

Quand Leftrin avait arrêté le *Mataf* pour embarquer dans le canoë et aller examiner de plus près la zone des roseaux, les dragons avaient fait halte puis étaient revenus sur leurs pas pour observer les humains ; à présent, Mercor et deux de ses semblables s'approchaient lourdement pour se renseigner. Le dragon d'or leva une patte, la posa sur la surface dissimulée, vérifia qu'elle supportait son poids puis se dressa hors de l'eau pour rejoindre Alise. « Attention ! » s'exclama-t-elle. Ça pourrait céder !

— Non, répondit-il laconiquement. C'est prévu pour supporter le poids d'un dragon. » Il alla jusqu'à l'extrémité de la plaque et revint. « C'est quelque part par ici, dit-il. Ah, ici ! »

Il saisit quelque chose à l'aide de ses griffes puis tira avec un grognement d'effort. « C'est coincé.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Alise d'une voix tendue.

— Qu'est-ce que tu fais ? » demanda à son tour Leftrin alors que Mercor, avec un grand rugissement, arrachait quelque chose à l'eau.

Le résultat ne se fit pas attendre. La jeune femme poussa un cri de terreur en sentant la boue sous ses pieds se mettre à chauffer ; une lumière bleutée se diffusa inégalement dans le rectangle englouti, rendant l'eau limpide comme du verre par endroits, mais complètement

obscurcie ailleurs par des racines emmêlées. Alise retourna précipitamment au canoë tandis que la température de l'eau montait rapidement autour d'elle ; elle s'accrocha à l'embarcation, et, sans égard pour sa dignité, Leftrin la saisit par le col de sa chemise et la taille de son pantalon pour la hisser à bord. « Il faut qu'on recule ! » cria-t-il à Sédric, et les deux hommes pagayèrent vigoureusement pour s'écarter du rectangle lumineux d'où montait un bourdonnement.

« Mercor, Mercor, sois prudent ! » cria Alise au dragon, mais il se coucha calmement dans l'eau ; Ranculos et Sestican étaient déjà venus le rejoindre, et d'autres dragons s'approchaient.

Mercor s'étira et dit d'une voix rêveuse : « Normalement, ces choses-là ne sont pas sous l'eau ; autrefois, elles se trouvaient sur le terrain de certaines des plus belles résidences du bord du lac. Elles étaient construites pour les dragons, pour les accueillir quand ils venaient en visite ; par une soirée fraîche ou les jours de pluie, les dragons peuvent s'y allonger confortablement, bien au chaud.

— Des lits d'appoint pour dragons ! fit Alise d'une voix défaillante.

— Hum... Oui, on peut les appeler comme ça. Délicieusement chauds ; encore aujourd'hui, ils dispensent une chaleur agréable. »

Sestican s'allongea dans l'eau à son tour, poussa un soupir et s'étira. Autour des dragons, la rivière avait commencé à miroiter sous l'effet de la chaleur. Kalo grimpa sur le rectangle et trouva juste assez de place pour s'y installer. Ses autres congénères leur lançaient des regards envieux et se rapprochaient autant qu'ils le pouvaient de la chaleur. Des chapelets de bulles commencèrent à monter et à crever à la surface.

« Savez-vous où nous sommes ? Sommes-nous près de Kelsingra ? Ce site en faisait-il partie ? » cria Alise aux dragons béats.

À côté d'elle, Sédric bâilla brusquement. « Tu n'en tireras rien, dit-il à mi-voix. Ils ont manqué de chaleur trop longtemps, et maintenant elle les plonge dans une espèce de stupeur. »

De fait, ils évoquaient plus des vaches que des dragons à la jeune femme, attroupés, appuyés les uns contre les autres ; même Sédric se mettait à respirer plus lentement et plus profondément, et Alise le regarda avec une fascination horrifiée. Ses yeux se fermaient peu à peu.

« Qu'est-ce qui se... » fit Leftrin, mais elle le fit taire en posant la main sur son bras ; elle se pencha vers Sédric. « Relpda a-t-elle souvenir de ce lieu ? »

Il soupira. « Il en existait beaucoup comme celui-ci. Les Anciens aimaient accueillir les dragons ; ils rivalisaient pour obtenir leurs faveurs, et, pour attirer l'attention des plus puissants, les Anciens fortunés dépensaient sans compter pour assurer le bien-être de leurs énormes invités.

— On trouvait donc beaucoup de ces couches pour dragons ? »

Sédric mit cette fois un peu plus longtemps pour répondre. « Pas dans la cité. Il y avait dans Kelsingra une place tout entière dont la chaleur restait constante. Mais, dans les résidences de campagne des riches Anciens, ou dans les propriétés de ceux qui vivaient dans les îles du nord ou plus loin encore, il y avait de ces fabrications destinées au confort des dragons. » Il ouvrit les yeux et s'efforça d'accommoder. Il prit une profonde inspiration, et sa voix se modifia légèrement tandis qu'il paraissait revenir à lui. « À Trehaug, il existait des salles au plafond vitré, assez vastes pour y laisser pénétrer des dragons, et qu'on chauffait toujours en prévision de leur passage ; les Anciens y faisaient pousser des plantes magnifiques et les ornaient de fontaines.

— C'est logique, murmura Alise en songeant à une pièce découverte lors de fouilles et nommée Salle du Coq Couronné. Le cocon de Tintaglia se trouvait dans une salle aux larges portes et dotée d'épais panneaux de verre qui devaient laisser entrer la lumière du soleil toute l'année mais protéger des pluies d'hiver. On suppose qu'il s'est produit un séisme puissant ou un désastre de même nature, et qu'on a placé certaines gangues dans la salle pour les abriter ; mais,

quand la ville a été ensevelie, les dragons se sont retrouvés enterrés avec elle.

— Alors, fit Leftrin, le front plissé, on a découvert quoi ? Les vestiges d'une cité ? Kelsingra ?

— Non. » Alise était catégorique. Un frisson d'exaltation la traversa : elle savait avec certitude ce que c'était. « « La plate-forme sur laquelle se chauffent les dragons est submergée, mais il est certain que le niveau de l'eau est monté ; et elle n'est pas très profonde. Si nous jetions l'ancre et que nous organisions des recherches, nous découvririons certainement d'autres signes de présence des Anciens – vestiges de fondations, et peut-être d'autres couches de chauffage. Mais ce n'était pas une ville. Kelsingra comptait de nombreux palais, fontaines, cours et tours ; si c'était Kelsingra, voire seulement sa périphérie, nous devrions voir les restes de ces édifices, car la couche de chauffage est à peine recouverte d'eau. Non, Leftrin, nous sommes sur le site d'une habitation Ancienne, mais ce n'est pas Kelsingra. Sédric ! Réveille-toi. Il faut prendre des mesures et tout noter ; nous devons examiner la zone autant que faire se peut avant la tombée de la nuit.

— Je vais prendre des notes de mon côté, sur mes cartes », dit Leftrin. Ils échangeaient un sourire ravi quand Carson s'arrêta près d'eux dans un autre canoë, les joues rouges d'excitation.

« Il y a d'autres ruines dans le coin ; je me suis enfoncé dans les roseaux pour jeter un coup d'œil, et, un peu en aval, j'ai trouvé une structure qui pourrait bien être les vestiges d'une jetée en pierre sur une rivière ou un lac. Elle est sous l'eau, mais on reconnaît encore sa forme. C'est incroyable, non ? »

Alise vit avec étonnement un grand sourire apparaître sur les lèvres de Sédric. « C'est pour ça que vous vouliez participer à l'expédition, n'est-ce pas ? Pour ce genre de découverte ?

— C'est un début, répondit le chasseur. Mais maintenant qu'on l'a vu, je crois davantage à la possibilité de trouver Kelsingra. » Il leva les yeux vers le ciel qui s'assombrissait, et Alise l'imita.

De nouvelles étoiles apparaissaient. L'eau frémissante émettait une riche odeur végétale, et les dragons se découpaient dans la nuit sur l'étrange lumière bleutée qui modifiait leurs couleurs. Les yeux clos et la tête courbée, ils évoquaient plus des statues que des créatures vivantes. « Ils comptent se chauffer au bain-marie toute la nuit ? fit-elle, s'interrogeant tout haut.

— Oh, oui ! répondit Sédric. Je crois que Relpda n'a jamais eu aussi chaud ; je ne m'étais pas rendu compte qu'elle était toujours frigorifiée... » Il s'interrompit puis reprit : « On aura peut-être du mal à leur faire reprendre la route demain.

— Nous pourrions peut-être passer la journée ici, proposa Alise, pour faire des relevés de nos découvertes et pousser nos explorations. »

Tout le monde sursauta quand Mercor ouvrit les yeux et leva la tête. « Non. Nous allons trop lentement et avons déjà pris trop de retard ; demain, nous repartirons. L'été est passé, et, quand les pluies d'automne arriveront, la rivière gonflera ; il faut que nous soyons à Kelsingra avant leur venue. »

Thymara reprit son souffle et saisit en même temps la main de Tatou. « Non », dit-elle, d'un ton beaucoup plus catégorique que ce qu'elle éprouvait à son contact, et, avec un soupir, elle s'écarta de lui à contrecœur ; lui, pour sa part, exprima son agacement avec plus de force.

Il était très tard ; ils se tenaient à l'arrière du bateau, dans l'intimité relative que leur offraient la nuit et le pont désert. Les autres gardiens dormaient, certains sur le toit du rouf, d'autres dans la coquerie ou sur le gaillard d'avant. Elle avait accepté le rendez-vous qu'il lui avait donné pour « discuter », en sachant pertinemment que ce n'était pas ce qu'ils désiraient réellement ni l'un ni l'autre. Elle eût voulu regretter le tourment qu'elle s'était imposé, ainsi qu'à

Tatou, en le laissant la toucher, mais son sang bouillait encore des sensations que ses baisers et ses caresses avaient éveillées en elle. Elle avait plus de mal à s'interdire d'aller plus loin qu'à le refuser à Tatou. Leurs rencontres suivaient toujours le même schéma : ils parlaient, puis l'un ou l'autre céda à ses impulsions ; il y avait des baisers suivis de caresses – qui s'achevaient toujours de la même façon.

« Pourquoi ? fit-il brusquement. Pourquoi me laisses-tu te toucher pour m'obliger ensuite à cesser ? Tu trouves ça drôle ?

— Non, c'est que... » Troublée par la colère et la peine qu'elle sentait dans le ton de Tatou, elle prit une inspiration et choisit la franchise. « J'adore les sensations que ça me procure ; je sais que je ne devrais pas te laisser me toucher, mais...

— Ça te plaît ?

— Bien sûr ! Mais...

— Alors laisse-moi faire, Thymara ! Je t'en prie ! J'ai tellement envie de toi ! Et je sais que tu as envie de moi.

— J'ai peur...

— J'irai doucement, je te le promets ; tu peux me faire confiance.

— Laisse-moi parler ! Tu n'arrêtes pas de me couper la parole. »

Il s'écarta d'elle sans la lâcher. « Très bien ; vas-y, je t'écoute. » Il s'exprimait d'un ton brusque, mais continua de la tenir dans ses bras, serré contre sa cuisse, contre laquelle elle sentait palpiter l'urgence qu'il éprouvait. Ce fut elle qui se dégagea et recula d'un pas.

« Ce n'est pas de toi que j'ai peur, Tatou, ni de coucher avec toi ; c'est de tomber enceinte. Regarde Jerd, dans quel état elle est, à vomir tous les matins ; elle passe son temps à pleurer ou à se mettre en colère, voire les deux en même temps. Elle ne s'occupe quasiment plus de ses tâches ; d'ailleurs, j'ai entendu sa dragonne se plaindre, et c'est Sylve qui a dû se charger de lui nettoyer le tour des yeux, l'autre jour. Je n'ai pas envie de devenir comme elle.

— Tu ne veux pas d'enfants ? » Il s'exprimait d'un ton presque accusateur.

Elle se rebiffa, incrédule. « Quoi, maintenant ? Bien sûr que non ! Tu en veux, toi ? »

Il haussa les épaules. « Ce ne serait pas si mal.

— Pour toi, peut-être ! Mais, même si ma grossesse se passait bien, je ne me vois pas avoir un gosse maintenant, alors qu'on cherche encore Kelsingra. As-tu seulement réfléchi à ce que tu viens de dire ? Ce que c'est de s'occuper d'un nourrisson, de trouver de quoi lui faire une serviette ou une couverture ? Où Jerd va-t-elle dormir quand le sien sera né ? Graffe reste avec elle, mais il passe de moins en moins de temps avec elle depuis qu'elle l'a chassé de son lit. Ne me regarde pas comme ça, ça n'a rien d'un secret ! Elle dort mal et a tout le temps l'estomac retourné. Comment veux-tu qu'elle ait envie de faire l'amour ? »

Tatou s'était détourné d'elle. « Avec nous, ce ne serait pas pareil. Je tiens à toi ; si tu tombais enceinte, je ne t'abandonnerais pas. »

Soudain saisie d'une certitude absolue, elle répliqua : « Tu dis ça parce que tu sais que j'ai peu de chances de me retrouver enceinte ; c'est pour ça que tu es prêt à courir le risque.

— Ben, on a tous été étonnés quand Jerd a attrapé un gamin ; personne ne s'y attendait.

— Eh bien, si tu en parlais avec les filles, tu t'apercevrais que c'est très inquiétant. »

Thymara secoua la tête et prit soudain une décision. « Tatou, je ne coucherai pas avec toi tant qu'on voyagera comme ça. Je... » Elle eût voulu lui dire qu'elle désirait toujours pouvoir l'embrasser, le toucher et sentir ses caresses, mais cela lui paraissait injuste.

Mais il déclara alors : « Alors je ne vois pas comment on peut continuer, tous les deux. » Sa voix recelait de la peine mais aussi une ombre de menace qui mit Thymara en fureur.

« Ah, je vois ! répondit-elle sèchement. Si je te laisse coucher avec moi et que je tombe

enceinte, tu tiens tellement à moi que tu resteras près de moi contre vents et marées ; mais apparemment tu ne tiens pas assez à moi pour rester si je refuse de coucher avec toi ! Tu trouves ça logique ? »

Il demeura un instant silencieux, l'air mal à l'aise. « Oui, fit-il enfin tout à trac ; parce que ça montrerait que tu tiens à moi autant que moi à toi. Pour le moment, ce qu'on fait, c'est comme si tu t'amusais avec moi, et je me sens très bête quand tu arrêtes tout d'un seul coup et que tu me dis non, comme si j'étais un gosse qui demande encore un bonbon. Quand deux personnes s'aiment, l'une ne dit pas non à l'autre. »

La conviction avec laquelle il s'exprimait coupa le souffle à Thymara. « Les gens mariés se disent non tout le temps ! » répliqua-t-elle en songeant à ses parents. Puis elle se tut et se demanda si c'était bien le cas ; son père et sa mère étaient souvent en désaccord, mais pouvait-elle étendre cette observation à tous les couples mariés ?

« J'en ai assez que tu me prennes pour un idiot, Thymara. » Tatou lui tourna le dos.

« Je ne te prends pas pour un idiot, rétorqua-t-elle. Je n'ai pas envie de tomber enceinte, c'est tout ! C'est si difficile à comprendre ?

— Ce que je comprends, c'est que je ne compte pas assez à tes yeux pour que tu acceptes de prendre un risque. On sait très bien que j'ai très peu de chance de t'engrosser, mais tu ne tiens même pas assez à moi pour courir ce petit risque-là ! »

Comme elle s'apprêtait à répondre, elle se demanda soudain ce qu'elle pouvait dire. C'était vrai ; il avait raison : elle l'aimait bien, elle était même un peu amoureuse de lui, et son contact lui faisait battre le cœur tandis qu'une chaleur l'infusait de la tête aux pieds. Mais, quand elle comparait ce plaisir au risque de tomber enceinte, son sang se glaçait et la peur lui nouait le ventre, comme en cet instant. Elle chercha quelque chose à dire, une façon d'exprimer ce qu'elle ressentait à Tatou.

À cette seconde, le rugissement indigné d'un dragon déchira la nuit. Thymara sentit le bateau sursauter sous ses pieds, et elle entendit les récriminations de ses passagers tirés de leur sommeil.

Au rugissement succéda le cri de terreur d'un homme.

La porte du capitaine claqua, et Leftrin lança : « Hennessie ! Souarge ! Eider ! Des lanternes ! Qu'est-ce qui se passe là-bas ? »

Un autre rugissement retentit, et cette fois tous reconnurent la voix du dragon : c'était celle de Kalo. Un hurlement aigu trembla dans la nuit, suivi d'un bruit d'éclaboussure non loin du bateau. Thymara entendit avec effarement l'outrage de Kalo : « Tu n'es pas mon gardien, Graffe ! Je ne te parlerai plus jamais ! Tu ne poseras plus jamais la main sur moi !

— Un homme à la mer ! cria Skelli.

— Je m'en charge ! » C'était la voix d'Alum. Tous deux se trouvaient au milieu de la gabare. Thymara secoua la tête : elle n'était sûrement pas la seule à se demander pourquoi ils étaient au même endroit au même moment au milieu de la nuit. Encore un bruit d'éclaboussure quand Alum se jeta à l'eau ; peu après, des lanternes convergèrent du côté où il venait de plonger. Sans échanger un mot, Tatou et Thymara se joignirent à l'attroupement.

Souarge leva haut sa lampe. Dans l'eau, ils virent Alum en train de couvrir la courte distance qui le séparait d'un corps flottant ; il le retourna, et il s'écria avec un hoquet de surprise : « C'est Graffe ! Abaissez une échelle ! »

Le temps qu'il remorquât Graffe inconscient jusqu'à la gabare, Souarge l'attendait déjà sur le dernier barreau d'une échelle de corde, et, ensemble et non sans efforts, ils réussirent à hisser leur fardeau à bord. « Transportez-le dans la coquerie ! » aboya Leftrin. Tatou saisit un pied et accompagna ses compagnons. En chemin, Graffe se mit à se débattre ; on le laissa

s'efforcer de tenir debout, et il s'approcha du bastingage en toussant et en crachant de l'eau. Souarge attendit patiemment, la lanterne brandie. La chemise du jeune homme était déchirée et tombait en longs pans de tissu ; Thymara aperçut deux longues entailles sur sa poitrine et une sur son dos.

« Je vais bien, dit-il brusquement. Je n'ai pas besoin qu'on m'aide ; je vais bien.

— Tu saignes », remarqua Thymara.

Il se tourna d'un bloc vers elle, et, avec fureur, cria : « JE VAIS BIEN, j'ai dit !

Fichez-moi la paix ! »

La main de Leftrin s'abattit alors sur son épaule et l'obligea sans douceur à se retourner ; puis le capitaine le lâcha, et Graffe faillit tomber. Sans s'en émouvoir, Leftrin aboya : « Tu vas bien, et moi je suis le capitaine ; alors tu vas nous dire ce qui s'est passé il y a quelques instants !

— Ça ne vous regarde pas ; ça ne s'est pas produit sur votre bateau. »

Leftrin ne dit et ne fit pas un geste ; peut-être n'avait-il pas l'habitude qu'on lui parlât sur ce ton. Mais il ne cilla pas quand Eider saisit Graffe par les épaules, le souleva du pont et l'emporta jusqu'au bastingage ; sans effort apparent, il le tint à bout de bras au-dessus de l'eau. Graffe poussa un cri de rage inarticulé en tentant de s'agripper à ses poignets ; Thymara remarqua qu'il ne cherchait pas à se débattre ; comme elle, il devait penser qu'Eider se contenterait de le lâcher, à moins qu'il ne fût trop épuisé pour offrir aucune résistance.

Leftrin déclara sur le ton de la conversation. « Maintenant, tu n'es plus sur mon bateau ; donc, ce qui peut t'arriver à présent, ça ne me regarde plus.

— Je suis allé voir mon dragon. Il s'est énervé contre moi et m'a jeté à l'eau. Et je ne suis plus gardien de Kalo ! » Il jeta cette dernière phrase d'un ton de défi dans la nuit, et le dragon répondit d'un rugissement furieux ; ses semblables lui firent écho, et des grondements bas suivirent l'échange.

« Ça, ce n'est qu'une partie de la vérité. Qu'est-ce qui s'est passé ? » demanda Leftrin d'un ton cassant.

Thymara n'avait jamais vu le capitaine dans une telle colère. Alise était apparue sur le pont, vêtue de la robe Ancienne que Leftrin lui avait donnée ; ses cheveux tombaient sur ses épaules et elle avait une expression effrayée. D'autres gardiens et membres de l'équipage arrivaient aussi, et le pont commençait à devenir encombré.

« Je suis allé voir mon dragon », répéta Graffe, les doigts serrés sur les poignets d'Eider. Thymara se demanda si ce dernier se fatiguait à le tenir ainsi au-dessus de la rivière.

« En pleine nuit ? fit Leftrin.

— Oui, fut la réponse laconique.

— Pourquoi ? » insista le capitaine.

Graffe porta la main aux entailles qui zébraient sa poitrine et regarda le sang au bout de ses doigts. « Pour lui demander son sang, avoua-t-il brusquement.

— Son sang ? Pourquoi ? » Leftrin avait l'air surpris.

« Parce que je veux devenir un Ancien comme les autres ! » Les mots avaient jailli, empreints de rage et de jalousie. « J'ai entendu les conversations, et je suis au courant : les autres dragons ont donné du sang à leurs gardiens pour accompagner leurs changements ; ils transforment leurs gardiens en Anciens. Hier, je suis allé voir Kalo pour lui demander quand il me donnerait du sang et guiderait ma métamorphose. »

Le capitaine avait un regard de pierre. À mi-voix, il dit : « Eider, ramène-le à bord et pose-le. »

Comme une grue déplaçant du fret, Eider se tourna et lâcha Graffe sur le pont. Ce dernier trébucha puis reprit son aplomb et parcourut l'assemblée d'un air de défi.

Soudain, Sylve s’avança au premier rang. « J’étais avec Mercor ; je t’ai entendu exiger que Kalo te donne du sang, et je l’ai entendu refuser. »

Pâle, elle tremblait, et Thymara comprit alors la peur que Graffe lui inspirait ; elle s’interdit de s’en demander la raison. Harrikine s’approcha doucement de la jeune fille et posa les mains sur ses épaules. « Tout va bien, dit-il d’un ton rassurant.

— Non, tout ne va pas bien. » Sa voix tremblait, mais elle affronta Graffe les yeux dans les yeux. « J’ai entendu la réponse de Kalo : il ne voulait pas te donner son sang parce qu’il ne te faisait plus confiance, parce que, peut-être, tu ne désirais pas son sang pour changer mais pour le vendre. » Sa main s’avança soudain et saisit la chemise du jeune homme ; elle arracha sa poche, et une fiole de verre en tomba, heurta le pont avec un bruit sec puis roula sur le bois. Elle était vide. Sylve la montra du doigt. « Il n’y a pas besoin d’un flacon de sang pour changer quelqu’un ; quelques gouttes suffisent. Alors, c’était pour quoi, cette fiole, Graffe ? Est-ce qu’il y a un traître parmi nous ? »

Thymara eut un hoquet de surprise, car, alors que Sylve parlait, Mercor s’était brusquement dressé près du bateau. Sa pensée et sa voix firent écho à celles de sa gardienne : « Y a-t-il un traître parmi nous ? »

Graffe parcourut les humains rassemblés d’un regard éperdu ; les gardiens et l’équipage observaient un silence abasourdi. Thymara vit Sédric se détourner, blême d’horreur ; Alise affichait un visage de pierre, et les yeux de Leftrin se durcirent. Tous attendaient la suite.

« Je ne suis pas le seul ! s’exclama le jeune homme. Bande de menteurs ! Vous mentez tous ! Jess m’a tout dit ; il m’a expliqué que l’expédition n’avait pour but que d’emmener les dragons assez loin de Trehaug pour que personne n’ait vent de leur massacre, à part ceux qui en achèteraient les morceaux. Il m’a dit que Leftrin était au courant et que ce n’était pas par hasard qu’il avait obtenu le contrat ! Le Conseil des Marchands du désert des Pluies, et même le petit Conseil de Cassaric, sont au courant ! Pourquoi croyez-vous qu’ils ont accepté de financer cette expédition ? C’est une mascarade ! Même la fameuse “spécialiste” de Terrilville et son assistant trempent dans le complot. Kelsingra n’existe pas, on ne va nulle part ! Le plan, c’était d’éloigner les dragons de Trehaug, de les abattre puis de charger les morceaux à bord de la gabare avant de faire route pour Chalcède et de les vendre au duc. »

Il parcourut l’assemblée d’un regard de défi. Un silence effaré succéda à son discours. Le sourire peiné qu’il afficha alors se moquait de ses compagnons. « Vous ne comprenez donc pas, bande d’idiots ? Pourquoi croyez-vous que le Conseil vous ait choisis ? Pour se débarrasser de vous ! Et pour que personne ne s’inquiète de votre disparition. Une fois que vous aviez conduit les dragons assez loin de la ville, plus personne n’avait besoin de vous. Les dragons devaient mourir pendant l’expédition, de leur belle mort ou abattus ; la gabare, pleine de leurs morceaux débités, devait se rendre en Chalcède, et tout le monde y trouvait son compte. Le désert des Pluies n’avait plus à subvenir à leurs besoins, Trehaug se débarrassait d’une troupe d’inadaptés, le duc de Chalcède, guéri, s’alliait avec le désert des Pluies, et beaucoup de gens devenaient très, très riches ! Tas de menteurs ! Ne me regardez pas comme ça. Vous savez très bien que je dis la vérité ! Pourquoi jouer la comédie ? »

Boxteur se fraya un chemin jusqu’au premier rang ; des larmes commençaient à perler à ses yeux. « Mais tout... tout ce que tu nous as dit ! On devait avoir notre ville à nous, de nouvelles règles, et... et tout ! » On eût cru entendre un petit garçon perdu, et, l’espace d’un instant, Thymara songea à Kanaï et à ses questions ingénues ; la douleur lui déchira le cœur. Mais Boxteur n’était pas Kanaï, et la colère qui naissait sur ses traits le défigurait. « menteur ! cria-t-il comme Graffe le regardait sans répondre. menteur ! Tu nous défendais d’approcher des filles, mais, toi, tu courais après elles ! Tu édictais tout un tas de règles sur le partage, et tu gardais le

meilleur pour toi seul ! On sait ce que tu as fait, Kase et moi ; on n'est pas stupides.

— Vraiment ? » répondit Graffe d'un ton narquois, et Boxteur lança son poing. L'autre recula, mais Boxteur le toucha tout de même au menton, et ses dents claquèrent tandis que sa bouche se refermait brutalement.

« Assez ! » cria Leftrin, et Souarge immobilisa soudain Boxteur, les bras plaqués le long du corps.

Un filet de sang coulait de la bouche de Graffe, mais il n'en tint pas compte et parcourut les gardiens assemblés d'un regard dédaigneux. Quand il prit la mesure de leur hostilité, il reprit : « Au début, moi aussi j'avais foi en notre mission ; et puis Jess m'a ouvert les yeux. » Il tourna vers Leftrin un regard accusateur. « Qu'est-il arrivé à Jess, capitaine ? Il m'avait dit que vous vouliez renoncer au marché qu'il avait conclu avec vous, que vous vouliez cette femme dans votre lit, et que, si vous le tuiez, vous proposeriez à la Terrilvillienne du sang de dragon en échange de ses faveurs. C'est ce qui s'est passé ? » Il reporta son attention sur Alise. « Les belles dames de Terrilville comme vous, ça se prostitue pour du sang de dragon ?

— Leftrin ! » fit Alise, outrée, mais le poing du capitaine avait déjà percuté la bouche de Graffe ; la puissance du coup envoya le gardien heurter la paroi du rouf. Sa tête oscilla, mais il parvint à se redresser ; il parcourut d'un œil noir la foule qui l'entourait, puis cracha exprès du sang sur le pont de Mataf. Avec un hoquet d'horreur, Skelli se précipita pour le nettoyer avec sa manche. Graffe se rapprocha de Leftrin. Alise tenait le capitaine par le bras et tâchait de le retenir, mais Thymara savait que c'était par un pur effort de volonté que Leftrin crispait les muscles de sa mâchoire et gonflait le torse.

« J'en ai assez de ces faux-semblants ! s'exclama Graffe, et il y avait un tel désenchantement, une telle douleur dans sa voix que Thymara sentit un instant la pitié envahir son cœur. Je croyais que le Conseil nous donnait enfin une chance ; je croyais avoir enfin un avenir. C'est pour ça que j'ai signé. » Il regarda de nouveau ceux qui l'entouraient d'un air accusateur. « J'ai essayé de vous faire voir à tous ce qui pouvait arriver, de vous montrer qu'on pouvait tout changer. » Il fixa un œil noir sur Thymara. « Et certains d'entre vous voulaient seulement que quelqu'un pense à leur place et leur dise ce qu'ils devaient faire ! » Il reporta son regard accusateur sur Boxteur. Kase s'était placé derrière son cousin et avait posé une main sur son épaule, mais Souarge ne l'avait pas relâché.

« Pourtant, Sâ sait que j'ai essayé ! cria Graffe au ciel nocturne, puis il se tourna de nouveau vers l'assemblée d'un air sombre. Mais personne ne m'écoutait vraiment. Et puis Jess m'a expliqué pourquoi ; il m'a montré que l'expédition ne reposait que sur une trame de mensonge ; et maintenant, il est mort, et à mon avis ce n'est pas un accident. J'ai appris que certains dragons faisaient changer leurs gardiens délibérément, qu'ils leur avaient donné de leur sang – mais pas Kalo ! Pas pour Graffe ; jamais rien pour Graffe. Je me suis occupé de ce monstre, j'ai chassé pour lui, je lui ai donné à manger, je l'ai nettoyé, je l'ai débarrassé de sa crasse ; m'aurait-il donné une goutte de son sang, une seule de ses écailles ? Non ! Pas question de me changer, de me guérir, de me fournir quelque chose que je pourrais vendre pour me créer une nouvelle existence ! » Il parcourut la foule du regard, plein d'une vertueuse colère. Du sang coulait de ses entailles ; Kalo avait dû le saisir entre ses crocs pour le rejeter loin de lui, et l'égratigner ce faisant. Il était étonnant que le dragon ne l'eût pas coupé en deux et dévoré.

Graffe s'exprima soudain d'un ton calme et uni. « Depuis toujours, je savais que je n'aurais pas tout ce qu'avaient les autres, pas autant de respect, ni même autant de temps. Les gens comme moi – comme nous – meurent jeunes, sauf si un dragon nous prend sous son aile et nous change ; je le sais maintenant. J'ai entendu Sylve et Harrikine en discuter une nuit ; ils disaient pouvoir prendre patience à présent puisqu'ils auraient peut-être des siècles de vie

ensemble, après que leurs dragons auraient déclenché leur métamorphose. Mais rien pour moi ! Rien ! Alors, ce soir, je suis allé prendre ce qui aurait dû m'être donné. Après tout le temps que j'ai passé à le panser, à le nourrir, on aurait cru qu'il me fournirait une écaille, quelques gouttes de sang ; mais non. Non. »

Il soupira et regarda les gardiens les uns après les autres, en secouant lentement la tête comme s'il ne pouvait se persuader de sa malchance ou de la méchanceté du sort qui le condamnait à se trouver parmi eux.

« Je vais mourir, dit-il enfin, d'un ton qui les rendait responsables de son infortune. Mon corps commence à me lâcher ; je sens des mauvais fonctionnements en moi : j'ai mal au ventre quand j'ai faim, et encore plus quand je mange ; ma bouche a tellement changé de forme que je ne peux plus mâcher ni fermer les mâchoires comme il faut. Mes yeux sont secs, mais je ne peux plus clore complètement les paupières. Tout devient compliqué, même les choses les plus simples. Je n'arrive pas à aspirer assez d'air par le nez quand je respire, et, quand je respire la bouche ouverte, ma gorge se dessèche, se craquelle, et je crache du sang. » Il parcourut la foule du regard et s'arrêta sur Thymara. « C'est ma vie, murmura-t-il. Ou ma mort ; la mort de quelqu'un qui change sans dragon pour le guider ; la mort de quelqu'un tellement marqué par le désert des Pluies qu'il n'atteindra jamais l'âge mûr et encore moins la vieillesse. »

Il était seul au milieu de tous, et nul ne le touchait. Quand il s'éloigna, les autres s'écartèrent sans un mot pour le laisser passer. Alise se baissa pour ramasser la petite fiole ; elle l'examina puis regarda Sédric d'un air consterné. « On dirait une bouteille d'encre », dit-elle.

Le Terrilvillien haussa les épaules, la bouche pincée et le visage pâle ; il avait l'air nauséeux. Carson s'approcha de lui. Alise se tourna lentement vers Leftrin. « Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ? Le chasseur avait menti à Graffe, c'est ça ? »

L'homme resta un long moment sans rien dire, les yeux fixés sur elle, puis il parcourut les gardiens attentifs du regard. « Des gens croyaient pouvoir m'obliger à faire ce qu'il a dit, parce qu'ils avaient découvert le secret de Mataf, parce qu'ils étaient au courant du bois-sorcier que j'y avais ajouté. Mais je n'ai jamais accepté, Alise, et je n'ai jamais eu l'intention de me plier à leur volonté. »

Un pli s'était formé entre les yeux de la jeune femme. « C'est de ça que Jess parlait, ce jour-là, dans la coquerie, n'est-ce pas ? Il pensait que Sédric et moi devions t'aider ?

— Il avait tout un tas d'idées bizarres. Mais il est mort, Alise, et je te dis la vérité : je n'ai jamais accepté de faire la contrebande de sang ni de chair de dragon. » Il la regarda et ajouta très bas : « Je le jure sur Mataf ; je le jure sur ma vivenef. »

Alise resta indécise. Thymara l'observait. La Terrilvillienne se tourna vers Sédric, revint vers Leftrin, puis elle passa son bras dans celui du capitaine et ne regarda plus que lui. « Je te crois, dit-elle, son choix fait. Je te crois, Leftrin. »

## DOUXIÈME JOUR DE LA LUNE D'OR

*Sixième année de l'Alliance Indépendante*

*des Marchands*

*De Detozi, Gardienne des Oiseaux, Trehaug,*

*à Ereki, Gardien des Oiseaux, Terrilville*

*De la part du Conseil des Marchands du désert des Pluies de Trehaug à l'intention du Conseil des Marchands de Terrilville, un message cacheté contenant le détail des dépenses pour la reconstruction des quais en propriété commune de Trehaug, ainsi que le détail des dépenses encourues par les Marchands de Terrilville pour ladite reconstruction. Comme toujours, un règlement rapide sera grandement apprécié.*

*Erek,*

*Reyall prendra le bateau dans deux jours, le 14<sup>e</sup> jour de la Lune d'Or, pour regagner Terrilville. Notre famille remercie les gardiens des oiseaux de l'avoir aidé à retourner chez lui pour participer à nos jours de deuil. Je vous remercie tout particulièrement pour la compréhension et la bienveillance que vous manifestez aux nôtres depuis tant d'années. Je vous fais porter par Reyall deux pigeonneaux que vous apprécierez, je l'espère ; leurs parents sont les plus colorés de mon élevage, avec des plumes proches d'un véritable bleu. Ils sont en bonne santé, et, bien qu'ils ne soient pas aussi rapides que certains autres, ils reviennent infailliblement au pigeonnier. Je pense qu'ils vous plairont.*

*Detozi*

SÉDRIC SORTIT PIEDS NUS SUR LE PONT, s'arrêta et parcourut les environs du regard. À l'est, les teintes de l'aube striaient encore le ciel ; au-dessus de lui, le firmament était immense et bleu, avec au loin les légères ondulations de nuages blancs comme neige. Jamais l'azur ne lui avait paru aussi grand. Tout n'était que silence et sérénité, et, autour du bateau à l'ancre, l'eau était aussi lisse que celle d'un bassin. Non loin, les dragons dormaient encore, et de la vapeur montait de l'eau chauffée. Comme il portait son attention sur eux, il sentit Relpda réagir vaguement à sa présence, et il se retira doucement. Qu'elle profite de son bain chaud tant qu'elle en avait l'occasion ; toute l'expédition devrait se remettre en route bientôt.

Il leva la main et se palpa l'arrière du crâne, suivant du bout des doigts la ligne d'écailles qui descendait le long de sa nuque. « Couleur cuivre, lui avait dit Carson la veille au soir. Comme une bouilloire bien astiquée, Sédric. Je pense que ça répond à ta question : si elle ne guidait pas tes changements, ou du moins si elle n'essayait pas, tes écailles n'auraient sans doute pas cette teinte. Les miennes sont presque incolores.

— J'ai remarqué. Carson... »

Le chasseur secoua la tête, son haleine caressant la nuque de Sédric. « Assez de questions », avait-il murmuré. Il avait déposé un baiser en haut de l'épine dorsale de son amant. « Je n'ai pas envie de penser à ta transformation en Ancien ; je n'ai pas envie de penser que tu vas me survivre ; pas pour le moment, en tout cas. »

Au souvenir de ce baiser, Sédric sentit un frisson le parcourir. Il plaça les mains sur les bras de Carson et les resserra autour de lui comme il l'eût fait d'un manteau ; ils restèrent un instant ainsi enlacés, puis, avec un soupir, Sédric lâcha les poignets du chasseur et se libéra doucement de son étreinte. « Tout le monde va bientôt se lever, dit-il d'un ton d'excuse.

— À mon avis, personne ne nous prêterait beaucoup d'attention, répondit Carson d'une voix si grave que Sédric devait tendre l'oreille pour l'entendre. Davvie et Lecter ne sont pas précisément discrets non plus ; j'ai dû expliquer deux fois à Davvie que l'intimité, ça devait rester intime.

— J'ai remarqué aussi. » Mais Sédric ne se laissa pas aller entre les bras du chasseur, et il demanda : « Qu'allons-nous devenir ?

— Je ne sais pas. Enfin, si, un peu : tu vas sans doute devenir un Ancien ; on voit déjà les changements qui se produisent chez toi. Tu te couvres d'écailles de plus en plus vite, Sédric ; tu as les mains et les pieds plus longs et plus fins qu'avant. Tu as demandé à Relpda si elle guidait tes changements ?

— Pas directement », avoua l'autre. Il n'avait nulle envie d'aborder ce sujet avec la dragonne. Se rappelait-elle comment il lui avait prélevé de son sang cette nuit fatale ? Parfois, elle lui évoquait un enfant doux, simple d'esprit, prompt à pardonner un mal qu'il ne comprend pas vraiment ; mais, ces derniers temps, en une ou deux occasions, elle lui avait clairement montré qu'elle était un dragon et qu'il ne fallait pas se moquer d'elle. Ses souvenirs commençaient-ils au moment où Sédric avait consommé son sang ? Avait-elle conscience de lui déjà à cette époque ? Était-ce elle qui l'avait poussé à le boire ? Ou bien un jour viendrait-il où elle se remémorerait ce qui s'était vraiment passé, et où elle s'en prendrait à lui ?

« Quel méli-mélo j'ai fait ! fit-il tout haut.

— Toi et moi, c'est un "méli-mélo" ? demanda Carson avec douceur.

— Non.

— Tu peux être franc avec moi, Sédric. Je sais ce que je suis : un homme simple ; je n'ai

pas d'instruction, je ne suis pas raffiné. Je sais que je ne suis pas...

— C'est ce que tu es qui compte, non ce que tu n'es pas. » Sédric se retourna vers lui. Il jeta quelques regards sur les côtés, et, comme Carson s'amusait de sa prudence, il déposa un baiser rapide sur les lèvres du chasseur, qui prit une expression à la fois étonnée et ravie ; mais, quand ce dernier voulut le reprendre dans ses bras, Sédric recula en secouant la tête. « Non, tu ne fais pas partie du méli-mélo de ma vie. Je ne te méritais pas, et je ne te mérite toujours pas ; en revanche, et malheureusement pour moi, je mérite d'affronter les gâchis dont je suis responsable.

— Quoi, par exemple ? » Carson cessa de chercher à l'attirer à lui et croisa les bras pour se protéger de la fraîcheur du petit matin.

« Alise m'en veut, je crois ; elle pense que je lui ai menti sur Leftrin.

— Elle n'a peut-être pas tort, fit Carson d'un ton affable.

— Je n'ai fait que répéter ce que Jess m'avait dit et dont j'avais toutes raisons de ne pas douter.

— Si tu m'en avais parlé avant, j'aurais peut-être pu éclaircir la situation.

— Mais je te connaissais à peine !

— Sédric, mon ami, encore maintenant, tu me connais à peine.

— Regarde, les dragons s'éveillent.

— Et, toi, tu détournes la conversation.

— En effet », reconnut-il sans honte : il y avait trop de sujets gênants dont il ne voulait jamais discuter avec Carson ; que celui-ci continue à le voir comme quelqu'un de bien. Lui-même savait que c'était faux, et que le chasseur méritait mieux, mais l'idée de le perdre lui était insupportable. Pas tout de suite ; il ne tarderait pas à être démasqué, mais pas tout de suite, et il préféra donc changer de sujet. « Grand Sâ, vois donc leurs couleurs ! L'eau chaude a eu une action évidente sur eux. »

Les dragons lui évoquaient une troupe d'oies ou de cygnes ; certains sortaient à peine du sommeil, d'autres s'étiraient, déployaient les ailes et les agitaient ; ils projetaient autour d'eux des gouttelettes d'eau, et, dans la vapeur qui montait de la rivière chauffée, on eût dit qu'ils émergeaient d'un rêve. Ils paraissaient tous plus grands que la veille, avec des ailes plus longues et plus solides. Sédric sentit un murmure d'acquiescement de la part de Relpda. *De la chaleur pour nous faire grandir, pour nous rendre plus forts.*

Elle apparut soudain dans la masse des dragons, plus brillante que des pièces récemment frappées, miroitante de chaleur.

*Tu me vois jolie*, fit-elle, ravie. Elle ouvrit grand les ailes afin qu'il pût les admirer.

Durant la nuit, des motifs noirs s'y étaient développés, qui évoquaient à Sédric ceux du givre sur une vitre glacée. Elle les agita soudain frénétiquement, et, si elle ne s'éleva pas au-dessus de l'eau, elle la « survola » pour se poser près de la gabare, le cou tendu vers Sédric.

« Je suis magnifique !

— C'est tout à fait exact, ma ravissante.

— Tu avais peur, dans tes rêves. Il ne faut pas ; je te ferai aussi beau que moi. »

Comme il se penchait par-dessus le bastingage, il sentit la présence du bateau contre son ventre. « Alors, tu sais comment façonner un Ancien. »

Elle lissa les écailles plumeuses de ses ailes et dit d'un ton désinvolte : « Ça ne doit pas être bien difficile. » Elle jeta un regard par-dessus son épaule. « Mercor arrive avec Kalo. Kalo est mécontent, et il y aura des changements aujourd'hui. Ne crains rien, je te protégerai. »

*Les dragons ne se comportent pas ainsi*, songea Sintara. Chacun agissait toujours de son côté ; ils ne formaient pas un groupe pour imposer leur volonté.

Pourtant, cela leur arrivait, comme un jour face aux Anciens. Un souvenir se déploya dans son esprit. Il y avait des accords, des règles sur les prélèvements de bétail, sur le prélassement dans les champs de céréales – règles nécessaires et profitables pour tous, que des dragons s'étaient réunis pour élaborer. Cette pensée l'emplit d'étonnement, et de la nostalgie d'un temps meilleur.

Elle avait pris place au bord de la plate-forme chauffante et refusé toute la nuit de s'en laisser déloger, couchée sur sa chaleur revigorante et salutaire dont elle avait senti les effets se répandre dans tout son organisme. Chaleur et soleil étaient aussi essentiels pour les dragons que la viande et l'eau claire. Depuis qu'ils avaient entrepris de remonter l'affluent du fleuve, sa vie avait changé : elle n'avait plus à se désaltérer d'une espèce de soupe trouble et granuleuse au fond d'un trou creusé dans la rive ; elle pouvait désormais boire tout son content d'une eau fraîche et douce, s'y rouler, s'y baigner sans devoir préserver ses yeux et ses naseaux de tout contact. Elle avait senti sa chair se gonfler d'eau.

Et de nourriture. Il y avait de quoi manger dans la rivière, du petit gibier, mais en abondance, qui demandait quelque effort pour l'attraper ; il fallait avoir l'œil vif pour arracher un poisson à l'eau ou un singe à une liane au-dessus de l'eau. Mais elle appréciait la satisfaction de se procurer elle-même sa venaison et de l'avalier encore chaude. Cette rivière d'eau claire la changeait.

Mais c'était surtout la chaleur dans laquelle elle avait baigné toute la nuit qui avait provoqué les modifications les plus visibles. Sintara avait senti des phénomènes se produire en elle sous l'effet de la température, surtout dans ses ailes : une sensation de chaleur s'y était répandue, comme si ses ailes étaient des plantes absorbant l'humidité et se redressant après une longue période de sécheresse. Elle les ouvrit et admira les reflets du soleil sur l'azur de ses écailles ; le sang circulait désormais plus vigoureusement dans ses membranes. Elle les agita une, deux, trois fois, et les sentit avec bonheur soulever son corps hors de l'eau. Elles ne pouvaient pas encore l'entraîner dans le ciel, mais il ne paraissait plus impossible qu'un jour elles y parvinssent.

Elle n'avait pas envie de quitter la bonne chaleur de la plate-forme, mais tous avaient convenu, durant leur long débat de la nuit, qu'au matin ils iraient voir les gardiens. Ce que Graffe avait fait était inacceptable. *Kalo aurait dû le tuer*, songea-t-elle encore une fois. *S'il l'avait tué puis dévoré, nous n'en serions pas là*. Qu'un humain eût l'audace de se glisser parmi eux nuitamment, non pour les servir mais pour leur voler leur sang et leurs écailles comme s'ils étaient des vaches qu'on traite, des brebis qu'on tond, démontrait à quel point les relations étaient faussées. Il était temps d'y mettre un terme une fois pour toutes.

Au départ de Trehaug, il y avait treize dragons, car Sintara ne comptait pas alors Relpda ni Crache comme de son espèce. À présent, ils étaient quatorze, malgré la disparition de Gringalette, quatorze dragons, tous plus forts et plus capables qu'à l'origine de l'expédition, et qui n'accepteraient plus qu'on les considérât autrement.

Dans la lumière croissante de l'aube, ils se dirigèrent d'un pas décidé vers la gabare. Le bateau sentait la fumée : quelqu'un avait allumé le feu pour le petit déjeuner. Sur le pont, Carson et Sédric les regardaient approcher ; devant la beauté de Relpda, le Terrilvillien affichait un sourire béat. Enfin un humain qui manifestait l'attitude convenable devant les dragons !

« Réveillez-vous et écoutez-nous ! » cria Mercor d'un coup de trompe qui fracassa le silence du petit matin. Une troupe d'oiseaux des marais s'envola brusquement d'un banc de roseaux et remonta la rivière en criaillant. Kalo poussa la gabare de l'épaule. « Réveillez-vous ! » rugit-il ; à l'intérieur, les humains poussèrent des cris plus stridents que les oiseaux, tandis que les deux hommes du pont s'agrippaient au bastingage, terrifiés.

« Patience, Kalo, fit Mercor à mi-voix. Tu vas les terroriser, et nous ne pourrons plus rien

en tirer. »

Sintara jugea que l'avertissement risquait de venir trop tard, car les humains jaillissaient de l'intérieur du bateau comme des termites d'un nid écrasé. La diversité des sons qu'ils émettaient l'impressionna : certains juraient, l'un d'eux pleurait, plusieurs criaient, et le capitaine hurlait des menaces à l'encontre de quiconque mettrait Mataf en danger. Alise l'accompagnait, tout aussi agitée ; des vagues d'inquiétude pour son compagnon et son bateau s'échappaient d'elle sans qu'elle ne dît rien. Non, Sintara ne s'était pas trompée : malgré son attitude correcte envers les dragons, Alise n'avait pas ce qu'il fallait pour faire un gardien ni un Ancien : elle avait trop vite reporté sa loyauté sur un compagnon humain et une vivenef. La femme qui prétendait naguère adorer la dragonne caressait la lisse des mains comme si elle cherchait à calmer un chat effrayé.

« Silence ! » rugit Leftrin ; puis il se pencha par-dessus bord et fixa sur Mercor un regard noir. « Si vous avez un problème avec moi ou quelqu'un de mon équipage, parlez-m'en, j'assume la responsabilité. Mais qu'un seul d'entre vous touche encore à mon bateau, et je lui plante un harpon dans les côtes !

— Tu as un harpon ? » demanda Mercor avec tant de curiosité que Sintara entendit quelqu'un, Thymara peut-être, partir d'un rire nerveux avant de se dominer brusquement.

Le capitaine ne répondit pas. « Qu'est-ce que tu veux, dragon ?

— La nuit dernière, l'un d'entre vous s'est glissé parmi nous pendant notre sommeil pour faire du mal à Kalo ; pas seulement pour lui faire du mal, mais pour lui voler de son sang et de ses écailles afin de les revendre. »

Leftrin ne chercha pas à nier la réalité. « Ce n'était pas moi ni personne de mon équipage.

— Graffe n'est plus mon gardien ! » rugit Kalo, et Sintara se sentit honteuse pour lui : il ne cachait pas sa colère ni sa peine. Quelle humiliation d'avouer qu'il attachait de l'importance à son humain et à sa fidélité !

« Très bien. » La colère qu'éprouvait le capitaine lui permettait paradoxalement de paraître calme ; Sintara avait l'impression de la voir miroiter autour de lui. « Graffe n'est plus ton gardien ; ça ne me dérange pas. Mais que tu cognes sur mon bateau, ça, ça me dérange ! »

Kalo ouvrit grand la gueule, et Sintara redouta un instant qu'il ne crachât sa brume toxique. Tous les dragons avaient désormais assez de venin pour présenter une grave menace, mais Kalo était le plus imposant de tous, et il avait toujours eu mauvais caractère ; il était sans doute en état de relâcher ses toxines en quantité suffisante pour tuer tous les humains à bord du *Mataf* et causer de graves dégâts au bateau lui-même. Sur le pont, des gardiens reculèrent précipitamment, effrayés, mais Leftrin croisa les bras sur la poitrine et resta campé sur ses jambes ; à côté de lui, Alise passa son bras dans le sien, serrant les dents si fort qu'elles apparaissaient entre ses lèvres retroussées. Tandis que les jeunes gens battaient en retraite vers l'arrière, l'équipage s'avança pour entourer son capitaine. Même Mataf se savait trop lourd pour échapper à une telle attaque ; Sintara sentit qu'il battait de la queue, puis la vivenef ne bougea plus et affronta Kalo.

Alors que la dragonne bandait ses muscles pour se jeter contre lui et détourner le jet de venin, Kalo rentra la tête contre sa poitrine ; Sintara fronça les naseaux en imaginant la brûlure des sacs à venin gonflés à l'excès dans la gorge de Kalo. Enfin, il releva la tête. « J'exige un nouveau gardien, dit-il sèchement, de mon propre choix. »

La plupart des jeunes gens avaient rassemblé leur courage et étaient revenus discrètement vers l'avant pour assister à la confrontation ; Sintara repéra Thymara au premier rang. Près d'elle, Sylve avait l'air désespéré ; elle implorait Mercor du regard de ne pas l'obliger à choisir entre les dragons et ses compagnons humains. Quelle petite écervelée ! Si elle ne prenait pas le parti des

dragons, elle risquait de tout perdre.

Thymara ne manifestait nul déchirement moral. Elle regardait Sintara, la bouche pincée : elle avait dû s'attendre à un heurt de ce genre. La dragonne l'examina, observa son expression de défi, et ce qu'elle vit lui plut. Oui, Thymara ne se faisait pas d'illusions sur sa propre nature, et elle attendait des dragons qu'ils se conduisent en dragons.

Leftrin avait jeté un coup d'œil aux jeunes gens qui s'assemblaient derrière lui. « Ça regarde les gardiens, dit-il d'un ton catégorique ; ça n'a rien à voir avec mon bateau ni avec mon équipage. Réglez ça entre vous.

— Tous les gardiens sont pris, répondit Kalo. Il n'y en avait pas assez dès le début.

— Je n'ai pas de gardien ! beugla soudain le dragon argenté. Ne suis-je pas un dragon ? Où est celui qui doit me servir ?

— Silence ! tonna Kalo. Cette heure est la mienne, lourdaud ! »

Crache rejeta la tête arrière. Sintara comprit aussitôt ce qui allait se passer : son venin toucherait non seulement Kalo mais aussi, emporté par la brise, le bateau et les gardiens. Thymara, au bastingage, regardait la scène d'un air épouvanté.

Sintara et Mercor heurtèrent Crache en même temps sur les deux flancs ; la dragonne craignait que la rivière ne fût pas assez profonde, mais, ensemble, ils parvinrent à l'enfoncer dans l'eau et à le submerger. Le venin se répandit dans le courant, gris argenté, et, tout autour d'eux, les dragons se mirent à pousser des coups de trompe furieux et inquiets en s'écartant précipitamment de la nappe de toxines. Le flot coulait lentement dans la zone, et, alors que le venin s'étendait dans l'eau, Mataf se dressa sur ses pattes épaisses et fit quelques pas de côté en traînant son ancre derrière lui. À bord, le capitaine Leftrin hurlait des menaces de vengeance à Crache au milieu des cris de peur et d'effarement des gardiens. Pendant quelque temps, le désordre et le bruit régnèrent, puis, alors que Crache s'efforçait de se redresser, Mercor le saisit à la gorge, l'obligea à se remettre debout et dit entre ses crocs : « Vas-tu rester tranquille pendant que nous parlons, ou dois-je te tuer ? »

L'autre roulait des yeux éperdus. L'attitude de Mercor était sans précédent ; il n'avait pas le droit de le menacer : ils n'étaient pas en train de se battre pour une femelle. Pourtant, aucun des autres dragons ne faisait mine de lui apporter son soutien. Néanmoins, Crache ne rendit pas les armes, et, si son coup de trompe eut un son étranglé, sa pensée parvint clairement à tous : « J'ai droit à un gardien ! Plus que Kalo ! Il n'a pas su enseigner le respect au sien, et maintenant il s'en débarrasse et en exige un autre, alors que je n'en ai même pas ! Vous trouvez ça juste ? Vous trouvez ça normal ? »

Mercor ne desserra pas sa prise ; au contraire, il haussa encore la tête, étirant le cou argenté de Crache. Le petit dragon émit un grognement de douleur, mais non de reddition, et Mercor gronda entre ses crocs : « Tu n'as pas été négligé. Ma propre soigneuse a passé des heures avec toi, avec d'autres, à te nettoyer et à t'apporter de quoi manger à une époque où tu ne valais guère mieux qu'un cochon de fleuve. Personne ne te doit rien. Je vais te lâcher, maintenant ; tais-toi jusqu'à ce que Kalo ait fini de parler, puis dis ce que tu as à dire. Mais si tu craches à nouveau ton venin, ou que tu essaies seulement, je te tue et je dévore tes souvenirs. »

Là-dessus, il rejeta de côté le dragon argenté d'un mouvement empreint de dédain. Crache tomba dans l'eau, se releva, s'éloigna puis fit face à ses congénères, la tête figée au bout du cou dans l'attitude menaçante du dragon qui remplit ses sacs à venin. Mercor se tourna lentement vers lui, et son congénère releva la tête avec un grondement bas ; il y avait des étincelles de colère dans ses yeux d'argent, et les gouttes de sang qui sillonnaient sa gorge soulignaient de rouge ses écailles.

Kalo s'approcha lentement du *Mataf*. Le dragon bleu-noir avait grandi depuis le départ de

Trehaug ; il dominait de toute sa taille le bateau et les humains qui l'occupaient. « Je demande un gardien », dit-il calmement.

Leftrin resta ferme. « Tous les gardiens sont déjà pris, à moins que tu ne veuilles reprendre Graffe à ton service. »

De la poupe, le jeune homme cria d'un ton furieux : « Je refuse de servir un dragon ! »

Jerd, près de lui, lui lança un regard que le dragon ne put déchiffrer, puis elle alla rejoindre l'assemblée des gardiens qui, près de la lisse, observaient les dragons avec inquiétude.

Thymara leva la main, au grand étonnement de Sintara. « Kalo ! J'accepte de te servir si ça évite qu'il arrive du mal au bateau ou aux humains à son bord. Sintara a manifesté clairement et à plusieurs reprises qu'elle n'était pas satisfaite de moi, même si j'ai continué à chasser pour elle et à prendre soin d'elle ; je le ferai aussi pour toi si ça peut ramener la paix entre nous.

— Et moi, alors ? » intervint Crache, furieux, sans laisser le temps à Kalo de répondre. Plusieurs dragons se tournèrent vers lui en sifflant.

Sintara se dressa et leva la tête pour braquer un regard noir sur Thymara. « Je ne t'ai pas libérée de mon service, humaine. » Elle se tourna vers Kalo, intrigué par la proposition de la jeune fille. « Tu ne peux pas la choisir ; elle est de mon sang et je la façonne. Tu ne peux pas la prendre.

— De ton sang ? » Thymara paraissait outrée. « Tu ne m'as pas donné de ton sang et tu n'as jamais parlé de me façonner !

— Néanmoins, tu as bu mon sang et j'ai conscience de te guider. Rien ne m'oblige à te parler si je n'en ai pas envie ! Elle est à moi, Kalo, et je la garde. Choisis-en un autre.

— Je le répète : il n'y en a pas d'autre ! » Leftrin s'était efforcé de s'exprimer avec force, mais en vain. Kalo surplombait le bateau et observait les gardiens comme s'il cherchait une brebis dans un troupeau de moutons terrifiés. L'image apparut avec clarté au milieu des souvenirs de Sintara : c'était une époque bénie où les dragons trouvaient facilement à se nourrir dans les pâtures qui entouraient Kelsingra ; on engraisait pour eux le bétail avec l'avoine qui poussait en abondance dans les champs cultivés ; et les versants des collines et des montagnes environnantes foisonnaient de chèvres sauvages et savoureuses. L'espace d'un instant, son esprit et sa vie furent aspirés dans cet autre temps, où chaque dragon était soigné et nourri, non par un seul petit humain, mais par toute une cité d'Anciens et par les humains qui les servaient.

Perdue dans ses souvenirs, elle vit Kalo baisser la tête. Les gardiens reculèrent comme autrefois les moutons devant un dragon ; mais Kalo les dépassa pour s'arrêter devant l'équipage de Leftrin et les chasseurs qui se tenaient sur le toit du rouf. Du mufle, il poussa un garçon, qui faillit dégringoler sur le pont. « Je prends celui-ci.

— Non ! » s'exclama Carson ; mais, sans lui laisser le temps de placer un autre mot, le jeune homme cria : « Oui ! » Davvie se tourna vers son oncle et dit rapidement mais avec clarté : « Je veux le faire, mon oncle. » Il jeta un coup d'œil aux gardiens, accrocha le regard de l'un d'eux et sourit. S'adressant à Carson, il poursuivit : « Je serai le gardien de Kalo.

— Pourquoi toi, Davvie ? » demanda le chasseur, accablé.

Le dragon répondit avant le garçon : « Je l'ai vu se déplacer parmi nous ; il chasse bien, il ne manifeste nulle peur. Je le prends.

— Tout ira bien, tu verras, mon oncle, dit Davvie. Je crois que c'est là que je voulais être depuis toujours. Je serai avec des amis.

— Tu préfères aller avec des dragons et tes amis que m'accompagner ? »

Le jeune homme le regarda. « Je te connais, mon oncle ; tu resteras avec eux toi aussi.

— Alors il peut devenir mon gardien ! s'exclama Crache. Si Kalo peut s'approprier un gardien, je peux en prendre un pour moi aussi. Je prends Carson le chasseur comme gardien, pour

me soigner et pour le changer selon ma volonté. Voilà, c'est fait !

— Rien n'est fait ! intervint Leftrin, et il réussit cette fois à s'exprimer avec force. Nous ne sommes pas du bétail !

— Tout va bien, Leftrin. »

Sintara s'étonna d'entendre Carson accéder à la demande de Crache. Était-ce à cause du garçon ? Le chasseur jeta un regard à son neveu, mais s'attarda davantage sur l'homme près de lui, Sédric. Pourquoi un gardien se tenait-il à côté du chasseur ? Pourquoi n'était-il pas avec les autres ? Malgré sa curiosité, elle n'eut pas envie d'élucider ce petit mystère. Après tout, les humains n'étaient que des humains, avec un intellect limité par leur brève espérance de vie ; cela expliquait peut-être que Carson fût disposé à servir Crache. À coup sûr, le dragon en ferait un Ancien ; l'homme avait déjà beaucoup changé, et il n'était pas aussi jeune que les autres gardiens ; si Crache souhaitait conserver son serviteur un nombre d'années raisonnable, il devrait le modifier ne fût-ce que pour augmenter sa durée de vie.

Tout comme elle-même devrait changer Thymara. Elle tourna la tête vers la gardienne. Oui, ce qui était logique pour Crache l'était aussi pour elle : elle devrait surveiller les changements de la jeune fille de crainte qu'ils ne devinssent mortels ; et, si elle devait la garder auprès d'elle au-delà des années normales d'un être humain, autant la rendre séduisante en plus d'utile. Elle l'examina plus précisément qu'elle ne l'avait fait jusque-là et s'étonna de ce qu'elle vit. Voilà qui était inhabituel, surtout dans le cas de métamorphoses non contrôlées. Elle fouilla ses souvenirs et ne trouva nul précédent à des modifications aussi exceptionnelles. En tout cas, elles avaient commencé ; elle pouvait les guider mais non les défaire. La fille vivrait ou non, comme les autres humains. Thymara lui retournait un regard tout aussi méfiant, ce qui suscita une vague sympathie chez la dragonne : l'humaine n'avait nulle envie de s'accrocher à elle ni de se cacher dans son ombre. Tant mieux : elle n'avait pas besoin qu'on l'encombrât.

« Mercor ! » fit Leftrin, mais les dragons ne lui prêtèrent nulle attention. La question était réglée, et ce que pouvait dire l'humain n'avait guère d'importance.

« Il est temps de partir », déclara Mercor.

Sintara ne fut pas la seule à regarder avec nostalgie la dalle de chauffage ; mais, quand la plate-forme avait détecté le départ des grandes créatures, elle avait cessé d'émettre sa chaleur, et elle ne se remarquait plus que comme une zone d'eau libre dans le marécage noyé de joncs. La reine bleue leva la tête et parcourut des yeux les environs en s'efforçant de les faire concorder avec ses souvenirs ancestraux des habitations Anciennes. Mais, si un de ses prédécesseurs avait vécu là, elle l'avait oublié, ou bien la région avait tellement changé qu'elle ne lui évoquait plus rien. Une inquiétude se déploya en elle : et si Kelsingra elle-même avait changé ? Si la magnifique cité et les riches terres agricoles qui l'entouraient n'étaient plus ?

Mercor parut sentir son appréhension. « Il faut bien que l'eau vienne de quelque part, et elle suit toujours les pentes. Si nous remontons le courant, nous finirons par arriver sur des terrains émergés. Il y a sûrement un lieu propice aux dragons dans ce monde, et nous le trouverons. »

Avec un grand coup de trompe, Kalo se mit en marche, et les autres dragons lui emboîtèrent le pas. Aucun ne se retourna pour voir si la gabare les suivait : elle n'avait pas le choix.

## DIX-NEUVIÈME JOUR DE LA LUNE D'OR

*Sixième année de l'Alliance Indépendante*

*des Marchands*

*De Detozi, Gardienne des Oiseaux, Trehaug,*

*à Erek, Gardien des Oiseaux, Terrilville*

*Ci-joint une invitation à l'adresse d'Erek, Gardien des Oiseaux à Terrilville, de la part de la famille Marchande Dupatte, afin qu'il puisse venir au plus tôt nous rendre visite à Trehaug.*

*Erek,*

*Je vous en prie, ne dites jamais à mon père ni à ma mère que j'ai ajouté ce message à leur invitation officielle. Ils tiennent à ce que tout se passe « dans les règles », comme le dit mon père d'un ton pompeux ! Par la présente, donc, ils vous invitent officiellement à notre résidence à Trehaug. J'espère qu'ils ne vous paraîtront pas trop collet monté. Par pitié (et je rougis en écrivant ceci), ne tenez pas compte de leurs insinuations selon lesquelles vous viendriez me voir, moi, plutôt que mon élevage et mes oiseaux. Je crains qu'ils ne nous mettent dans l'embarras si nous n'affirmons pas clairement quel est le but exact de votre visite. Je vous avertis aussi que mon père a inventé ce qu'il tient pour un système de fermeture astucieux pour nos cages, qui permet aux oiseaux d'aller et venir à leur guise pendant le jour, et qu'il suffit d'ajuster le soir venu pour qu'ils puissent entrer sans ressortir. Il est très fier de cette innovation. S'il vous plaît, répondez-moi au plus vite, car je les connais : ils vont me demander à chaque heure si vous pouvez venir tant que je n'aurai pas une réponse définitive de votre part.*

*Detozi*

**VINGT-DEUXIÈME JOUR DE LA LUNE D'OR**

*Sixième année de l'Alliance Indépendante*

*des Marchands*

*De Detozi, Gardienne des Oiseaux, Trehaug,*

*à Erek, Gardien des Oiseaux, Terrilville*

*Du Marchand Elspin des Marchands du désert des Pluies au Marchand Kerouis des Marchands de Terrilville, un message sous cachet demandant le paiement immédiat de plusieurs astreintes en souffrance. Ce message tient lieu de dernière mise en demeure avant la saisie du Conseil des Marchands de Terrilville pour imposer le règlement de ces astreintes.*

*Erek,*

*Ne dites pas de bêtises, je vous en prie ! Mon précédent message a dû vous parvenir, et vous savez à présent que nous serions tous ravis de votre visite. J'espère que vous pourrez vous arranger pour rester assez longtemps afin que je vous fasse visiter tout Trehaug !*

*Detozi*



THYMARA BATTIT DES PAUPIÈRES, puis les referma, prise de vertige. Assise à la proue de Mataf, les jambes dans le vide, elle songeait que le monde était devenu très grand. L'épaisse couverture nuageuse accompagnée d'une pluie incessante s'était enfin dissipée ; dans le ciel s'étendait une voûte constellée d'un bout de l'horizon à l'autre. La jeune fille l'avait regardée trop longtemps et avait eu soudain l'impression de quitter le pont du bateau et de tomber dans le firmament. Elle rouvrit les yeux et contempla la rivière.

La forêt avait disparu ; reculant chaque jour un peu plus, elle n'était plus désormais qu'une bande mal définie à l'horizon. Le bateau était perdu au milieu d'un marécage peuplé de roseaux et de joncs ; de petits arbres et des buissons aux racines plongées dans le limon poussaient en taillis isolés. Les membres de l'expédition avaient appris que ces points de végétation indiquaient non seulement des fonds plus hauts mais aussi des zones où les gallators aimaient à prendre le soleil. Les dragons ne craignaient pas ces créatures, qu'ils considéraient comme des sources de viande ; mais les grands gallators portaient le même regard sur les gardiens et leurs canoës ; ces derniers restaient à bonne distance des prédateurs et laissaient les dragons les dévorer avant de s'approcher des bosquets, auprès desquels les dragons aimaient passer la nuit : ils étaient tous las de devoir rester dans l'eau, mais au moins elle était moins profonde près des taillis. Le capitaine Leftrin se pliait à leurs désirs, mais Thymara savait qu'il redoutait d'échouer Mataf dans de si petits fonds qu'il ne parviendrait pas à s'en dégager.

En se retirant, la jungle avait emporté avec elle toutes ses sources de nourriture classiques ; à présent, les gardiens tendaient des filets à poisson la nuit et arrachaient roseaux et joncs pour récupérer leurs racines épaisses et féculentes. Quelques jours plus tôt, la chance aidant, une troupe d'oiseaux aquatiques s'était empêtrée dans les filets de Carson ; mais les hommes avaient payé cet apport de viande fraîche par les longues heures qu'ils avaient dû passer à réparer les nasses abîmées. Thymara n'aimait pas la monotonie des repas et encore moins l'impression qu'elle avait de ne servir à rien ; ayant perdu son matériel de chasse dans la crue, il ne lui restait plus que la cueillette pour alimenter la communauté ; or il n'y avait que des racines à récolter, ou les épis des hautes graminées.

Au moins, Sintara lui manifestait plus d'attention, voire de bienveillance, et elle demandait à être nettoyée tous les soirs. L'omniprésence de l'eau rendait l'opération compliquée, et elle avait dû accepter que Thymara lui grimpât sur le dos pour atteindre les parties à laver. De poignées de roseaux et d'herbes, elle faisait des balais grossiers qui lui permettaient de déloger les insectes et d'astiquer les écailles de la reine, mais qui n'étaient pas tendres avec ses mains humaines, et Thymara plaignait ceux et celles qui n'avaient pas autant d'écailles qu'elle sur les paumes.

Malgré les difficultés que présentait son pansage, Sintara exigeait que Thymara travaillât consciencieusement. La jeune fille venait de passer la plus grande partie de la soirée sur ses ailes, et, malgré sa mésentente avec la grande créature, elle y avait pris plaisir. Quand Sintara déployait ses ailes, désormais, le dessin délicat des os, des cartilages, des membranes et de leurs motifs lui donnait l'impression de nettoyer des vitraux ; les écailles, avec leurs bords dentelés, lui évoquaient des plumes translucides, et, en dépit de leur grande taille, ses ailes conservaient une peau fine et douce. Il était quasiment impossible d'écarter les écailles qui se chevauchaient solidement, et les ailes, malgré leur envergure, se repliaient si bien qu'on avait du mal à croire qu'elles pussent s'appliquer aussi parfaitement sur les flancs de la dragonne. Les insectes lui causaient des démangeaisons quand ils se logeaient dans les plis de sa peau, et l'humidité

constante due à l'eau créait des macérations ulcéreuses ; il fallait à ses ailes des attentions quotidiennes que la dragonne elle-même avait peine à leur dispenser, mais Thymara avait l'impression que Sintara l'obligeait à leur accorder des soins excessivement longs. La reine lui demandait sans cesse de la complimenter sur les teintes et les motifs qui se renforçaient sur elles, de noter la force délicate de leur structure et les fines griffes crochues à l'extrémité de chacune de leurs nervures.

Du coup, bien que Thymara eût passé la journée à bord de la gabare au lieu de la suivre à bord d'un canoë, elle était épuisée, et elle avait mal partout, aux mains, et surtout au dos, dans la zone de sa blessure qui refusait de se refermer. Pourtant, elle s'habitua à la douleur, et elle n'y pensait guère, sauf quand un contact inopiné la réveillait comme un coup de poignard. Elle jeta un regard furtif alentour, et, une fois assurée que nul ne lui prêtait attention, elle glissa une main sous sa chemise et palpa prudemment la peau entre ses omoplates : chaude et enflée, avec une horrible vallée croûteuse, au milieu, qui lui donna envie de vomir ; elle se réjouit que Tatou ne fût pas en train de lui parler, et surtout pas de l'embrasser ni de la caresser : empêcher ses mains baladeuses d'aller sur son dos était une gageure et forçait Thymara à une attitude qu'il ne comprenait pas. Elle eût dû le laisser la toucher à cet endroit ; cela eût promptement calmé ses ardeurs.

Elle soupira. Comme souvent, Kanaï lui manquait beaucoup. S'il était vivant, il serait assis près d'elle et lui tiendrait des discours inconséquents, joyeux et optimistes ; il était son ami, sans attendre rien d'elle, sans la contraindre à rien ; elle n'avait rien fait pour attirer son affection, et il partait du principe qu'elle l'aimait. Avec lui, l'amitié n'avait rien de compliqué, et elle regrettait ce temps, surtout ce soir.

Elle se retourna pour observer le bateau. Tous les gardiens étaient à bord, certains assis sur le rouf ; ils avaient joué aux dés jusqu'à ce que l'obscurité les empêchât de continuer. À présent, Boxteur cassait les pieds à tout le monde en évoquant les petits pains aux épices que faisait sa mère. Sylve, Kase et Alum, installés autour d'un tas de racines de joncs, pelaient la peau coriace des tubercules avant de les donner à Belline qui les découpait en morceaux pour le petit déjeuner.

« Graffe, on peut te dire un mot ? »

Thymara se retourna en entendant la voix de Tatou. Harrikine et lui se tenaient derrière Graffe, qu'elle n'avait pas remarqué accoudé au bastingage non loin d'elle. Depuis quelque temps, il se montrait réservé, et hostile envers les autres gardiens, qui jugeaient préférable de l'éviter. Naturellement, Tatou ne pouvait se retenir de l'aiguillonner.

« Tu m'en as déjà dit plusieurs ; pourquoi t'arrêter en si bon chemin ? » répliqua l'autre d'un ton ironique. Il avait une élocution embarrassée, et la jeune fille se demanda si ses lèvres commençaient à se raidir ; elle avait entendu dire que cela arrivait à ceux qui souffraient d'une forte couverture écailleuse. Il y avait plusieurs jours que Leftrin l'avait frappé ; ses lèvres eussent dû être guéries.

« On a remarqué que tu n'avais pas pris le canoë aujourd'hui.

— Je ne me sentais pas bien.

— C'est ce que j'ai pensé ; alors, Harrikine et moi, on va le prendre demain pour voir si on peut attraper du poisson ou une de ces taupes d'eau qu'on a repérées il y a quelques jours, ou même un gallator ; les dragons ont l'air de les trouver goûteux. En tout cas, les gardiens et l'équipage apprécieraient de manger de la viande. »

Thymara remarqua qu'il ne demandait pas à Graffe la permission d'emprunter l'embarcation : il lui annonçait ce qu'ils allaient faire. Harrikine se taisait, mais se tenait prêt à soutenir Tatou. Graffe les regarda tour à tour, puis déclara d'une voix grave et sérieuse : « Non :

je n'aime pas prêter mes affaires.

— Elles sont à tous les gardiens, répondit Tatou.

— Le canoë aussi », renchérit Harrikine.

L'autre les regarda de nouveau l'un après l'autre. « C'est à moi qu'on a remis ce matériel ; je m'en suis occupé, je l'ai rangé comme il fallait, et c'est pour ça que je l'ai encore. » Thymara observa qu'il ne prononçait pas plus que les mots nécessaires, et elle supposa que parler lui demandait un effort pénible.

« C'est de la chance, répliqua Tatou ; rien que de la chance, Graffe. Il n'y a pas que toi qui rangeais bien tes affaires ; tu as seulement eu de la chance que ton canoë s'échoue là où on l'a trouvé, c'est tout. Tu n'as pas le droit d'empêcher les autres de s'en servir.

— Il est à moi. »

Tatou baissa légèrement la voix. « Je crois me rappeler un jour où, devant un élan que Thymara venait de tuer, tu tenais un discours très différent sur le partage dans le groupe. »

Mataf n'était pas un grand bateau. Le silence se propagea autour de Tatou en ondes concentriques sur le pont ; la conversation sur le rouf s'éteignit et des têtes se tournèrent vers le trio.

« C'était différent. » Graffe voulut s'éclaircir la gorge ; il dut se pencher par-dessus bord pour cracher, mais la salive s'accrocha à ses lèvres. Il s'essuya de sa manche éraillée puis regarda ses deux interlocuteurs. « Non, ou alors tu te bats. »

Tatou et Harrikine échangèrent un coup d'œil, et le premier répondit : « Pas de bagarre, Graffe. Je sais que tu ne vas pas bien, et je n'ai pas envie de mettre Leftrin en boule en me battant sur son pont. Je ne suis pas venu pour ça ; je suis venu te dire que demain on prend le canoë avec son matériel pour aller chasser et pêcher dès l'aube. Sans vouloir t'insulter, tu ne remplis plus ta mission de ce côté-là. Donc, pour le bien de tous, c'est Harrikine et moi qui allons nous en occuper ; et il nous faut le canoë et le matériel. »

Graffe se détourna pour contempler la rivière. « Non », dit-il d'un ton neutre. Cherchait-il à pousser Tatou à l'attaquer ? En tout cas, celui-ci refusa de mordre à l'hameçon.

« Je t'annonce seulement ce qui va se passer », dit-il à mi-voix. Il regarda de nouveau Harrikine, qui acquiesça de la tête, et, ensemble, ils s'éloignèrent sur le pont. Les murmures qui flottaient dans l'obscurité devinrent une conversation étouffée ; Thymara resta où elle était, les yeux perdus dans la contemplation de l'eau et de la nuit. Elle n'aimait pas Graffe, mais cette situation lui fendait le cœur.

L'intéressé parut percevoir ses pensées. « Drôle ? demanda-t-il d'une voix âcre.

— Non, répondit-elle. Tragique. Je regrette ce qui t'arrive, Graffe ; pour ce que ça vaut, tu as droit à ma compassion. »

Il se tourna vers elle, ses yeux bleus étincelants de colère. « Garde ta pitié, putain sans cervelle ! Tu ne sers à rien ! »

Elle resta abasourdie de sa véhémence dont elle ne comprenait pas la raison. Putain ? Sans cervelle ? Qui ne sert à rien ? Graffe lui avait tourné le dos et s'en allait quand elle prit conscience que l'insulte n'avait aucune base logique et ne cherchait qu'à blesser ; le jeune homme s'attendait à la voir se réjouir de sa chute. « Tu ne me connais pas », dit-elle tout bas. Elle jeta un regard vers les autres gardiens. « Plus personne ne me connaît. »

Ses camarades avaient repris leurs activités. Alum s'efforçait de couper les cheveux à Boxtour, avec les conseils avisés de Kase et Lecter, tandis que Davvie regardait la scène en riant ; Tatou était assis près d'Harrikine, contre qui s'appuyait Sylve, et tous trois bavardaient doucement. « Tu me manques, Kanaï, reprit-elle. J'ai besoin d'un ami. »

Un écho inattendu lui revint. Cesse de jouer les imbéciles. Tu as un dragon ; tu n'as plus

besoin de compagnons humains. Va te coucher.

« Bonne nuit, Sintara », murmura-t-elle, et elle suivit le conseil de la reine.

Il n'y avait plus de rivière, il était temps de le reconnaître. Leftrin ignorait quel nom convenait pour décrire l'étendue d'eau qui l'entourait, pour autant qu'on pût parler d'étendue d'eau. Depuis trois jours, Mataf ne progressait plus qu'avec une lenteur désespérante. L'expédition avançait à la suite des dragons, mais le capitaine commençait à penser qu'eux-mêmes ne savaient pas où ils allaient. Suivaient-ils le chenal principal ? Y avait-il seulement un chenal principal ? Il n'y avait quasiment plus de courant. Il contempla la lumière de l'aube reflétée sur la surface immobile de l'eau qu'agitait seulement le léger mouvement des joncs et des roseaux sous la brise matinale.

Les murs du monde avaient reculé. Depuis le pont de Mataf, Leftrin se voyait au milieu d'un marécage sans fin plein de végétation aquatique ; même du toit du rouf, il ne distinguait pas davantage de limites à l'immensité de la fondrière. C'était peut-être jadis un système de rivières ou bien un lac, mais il avait l'impression qu'il ne s'agissait plus aujourd'hui que d'une zone d'épandage des eaux venues de hauteurs lointaines, dont la profondeur ne dépassait pas la taille d'un homme. *Comme une assiette plate*, se dit-il. Il s'efforçait de ne pas songer à ce qui se passerait quand les pluies d'automne arriveraient pour de bon ; si un déluge se déclenchait et que l'eau commençât à monter, les dragons ne pourraient s'abriter nulle part. Il secoua la tête pour chasser cette vaine inquiétude de son esprit, certain que Mercor y avait pensé ; chaque jour, le dragon doré menait sa troupe vers Kelsingra ou vers la mort ; ils sauraient ce qu'il en était quand ils y parviendraient.

Il parcourut des yeux le large cercle de l'horizon et ne vit rien de réjouissant. Jamais autant qu'aujourd'hui il n'avait eu l'impression de n'être qu'une petite étincelle de vie accrochée à une brindille. Des nuages élevés bouchaient le ciel immense, et Leftrin avait la nostalgie des berges ombragées qu'il avait toujours connues ; le jour avait un éclat impitoyable, et, les nuits claires, le dais des étoiles le réduisait à l'insignifiance.

Au loin, un oiseau de proie, faucon ou aigle, poussa un long cri solitaire. La dragonne de Tatou se réveilla, leva la tête puis émit un grondement interrogateur ; comme il n'y avait nulle réponse, elle fourra de nouveau son museau sous son aile. Les grandes créatures se tenaient groupées, debout, comme une troupe d'échassiers épuisés, la tête contre le poitrail ou posée sur le dos d'un voisin ; leur sommeil ne devait pas être reposant. Elles dormaient debout comme des matelots restés trop longtemps de quart. Leftrin les plaignait mais ne pouvait rien pour elles.

Les insectes pullulaient, mais au moins sur ce cours d'eau-ci les chauves-souris abondaient la nuit ; et, le jour, de petites hirondelles faisaient des festins de moustiques et de cousins. De nombreux insectes piqueurs survivaient, mais le capitaine éprouvait une grande satisfaction à les voir se faire dévorer.

Par habitude, il sortit sa pipe de la poche de son manteau ; il la tourna entre ses mains, l'examina puis la remit à sa place : il n'y avait plus un brin de tabac à bord du bateau – et ce n'était pas la seule denrée qui fût épuisée : plus de sucre ni de café, le thé restant se présentait sous forme de poudre plutôt que de feuilles séchées, et il n'y avait plus que deux barils de biscuits ; quand ils seraient vides, l'expédition dépendrait entièrement de la chasse et de la cueillette. Il fronça les sourcils puis chassa résolument ses soucis de son esprit.

*Là où il y a de l'eau douce, il y a de quoi manger*, se dit-il. Le poisson abondait, et certains joncs possédaient des racines épaisses et féculentes. Les deux dernières nuits, Carson avait tendu des filets pour attraper des oiseaux aquatiques, sans guère de succès pour le moment ; mais, quand il réussirait – car il parviendrait certainement à ses fins –, il y aurait du canard rôti au menu. Ou plutôt bouilli, sans doute, pour économiser le bois, dont on ne trouvait pratiquement

plus de grosses pièces ; tous surveillaient avidement les environs en quête de branches et de troncs flottants laissés par la crue. En attendant d'en trouver, les gardiens avaient pour mission, chaque soir, de ramasser autant de joncs séchés que possible ; ce matériau brûlait vite, et ils devaient en réunir le plus de gerbes possible, qui, réunies en fagots, se consumaient plus lentement. Sâ merci, les nuits étaient encore douces.

Chez tous, les vêtements montraient les effets d'un usage intensif et de l'eau acide du fleuve du désert des Pluies ; le tissu s'effiloçait et se détruisait peu à peu, tandis que les pantalons raccourcissaient, leurs bas transformés en pièces pour les genoux. Alise avait distribué son ample garde-robe aux gardiennes avant même qu'on le lui demandât, et Sédrick avait suivi son exemple ; curieux spectacle que celui des jeunes gardiens vaquant à leurs tâches en chemises de lin et de soie aux couleurs vives ! Mais Leftrin savait que ce n'était que reculer pour mieux sauter ; pour le moment, on se débrouillait, mais un jour viendrait où il faudrait trouver une solution.

Alise le rejoignit avec deux chopes fumantes dans les mains. Elle posa la sienne en équilibre sur la lisse et tendit l'autre au capitaine. « C'est du thé ? demanda-t-il

— Oui ; la dernière tournée, et clairette, en plus.

— Mais bien chaude », répondit-il, et ils échangèrent un sourire.

Ils parcoururent du regard l'horizon, puis Alise dit, exprimant leur pensée à tous deux : « L'eau devient de moins en moins profonde, et je ne suis pas sûre du tout que les dragons sachent où ils vont. Dans les souvenirs que Mataf nous a montrés, Kelsingra s'élevait au bord d'un large fleuve, non d'un lac comme ici. »

Elle se tut. Tous deux burent leur thé en s'interrogeant : avaient-ils emprunté le mauvais embranchement de la rivière ? Que se passerait-il quand il n'y aurait plus assez de fond pour Mataf ? Les dragons exigeraient-ils de faire demi-tour ? À cet instant, Alise posa sa main libre sur son épaule, et il pencha la tête de côté pour l'emprisonner sous sa joue. « Je t'aime », murmura-t-il. Il ne le lui avait jamais dit ; il n'avait jamais songé à le dire tout haut.

« Moi aussi, je t'aime. » Les mots venaient facilement à la jeune femme, comme si elle les avait répétés mille fois, et cela plut à Leftrin : ce n'étaient pas eux qui comptaient, mais le fait de reconnaître la réalité.

Il sourit, passa son bras autour de sa taille et l'attira contre lui. Avoir l'assurance qu'Alise l'aimait le rassurait en ce jour où plus rien ne paraissait certain. « On dirait que les nuages s'écartent, là-bas ; nous aurons peut-être encore une belle journée, fit Alise en regardant le ciel.

— Et plein de nouvelles taches de rousseur pour toi ! » s'exclama-t-il.

Elle secoua la tête, faussement fâchée. « Je ne comprends pas ce que tu leur trouves ! J'ai passé des années à tâcher d'éviter d'en attraper et à atténuer celles que j'avais avec du jus de citron et du petit-lait.

— Ça devait être délicieux de t'embrasser.

— Idiot ! Personne ne m'embrassait à cette époque. » Elle eut un sourire tors.

« Ce sont plutôt les hommes de Terrilville qui étaient idiots, à mon avis. »

Elle continua de sourire, mais une ombre légère passa dans ses yeux, et il comprit qu'il lui avait rappelé Hest, avec ses humiliations et ses tromperies. Il s'attrista de ne pouvoir effacer ces souvenirs de son cœur, qui coloraient encore la relation qu'elle avait avec Sédrick : ils se côtoyaient, mais à distance, polis, presque attentifs l'un à l'autre, mais avec la circonspection de deux êtres qui se sont meurtris mutuellement, et il les plaignait. Alise lui avait souvent parlé de Sédrick, et il savait que leur amitié remontait à une date bien antérieure à son mariage désastreux avec Hest ; il regrettait qu'elle ne jouît plus de l'estime de Sédrick, dont elle tirait de l'assurance : en la perdant, elle avait vu son image d'elle-même se fissurer. Leftrin, tout en reconnaissant

l'égoïsme de ce souhait, eût aimé que le respect qu'il éprouvait pour elle suffît à lui rendre confiance en elle ; mais il ne pouvait se substituer à son monde, et elle devait réparer sa relation avec son ami d'enfance avant de pouvoir guérir. Pour le bien de tous, il espérait que cela ne tarderait pas ; Mataf était trop exigu pour supporter conflits et déchirements.

D'autant que la présence de Graffe les suscitait déjà plus qu'abondamment. Il errait sur le bateau, ni gardien ni membre de l'équipage, rejeté par les dragons, chef déchu à la santé précaire. Leftrin l'eût pris en pitié si Graffe l'avait laissé faire, mais il refusait toute compassion, et jamais le capitaine n'avait croisé personne d'aussi amer et hargneux ; plus d'une fois, il avait regretté que Kalo n'eût pas simplement dévoré son gardien.

« Tu ne dis plus rien ; à quoi penses-tu ?

— À Graffe, répondit-il, et elle hocha la tête.

— La situation s'aggrave, n'est-ce pas ?

— Il y a eu une petite confrontation hier soir, après que tu es allée te coucher. Graffe avait passé toute la journée à bord ; je ne sais pas si les changements qu'il subit lui font trop mal ou s'il est trop découragé pour essayer de prendre son canoë ; en tout cas, Tatou est allé le voir pour lui dire que, s'il ne chassait pas aujourd'hui, Harrikine et lui avaient l'intention de prendre le canoë avec le matériel et "faire un peu de bien" avec. » Leftrin but une gorgée de thé et secoua la tête. « Apparemment, Tatou ne parlait que de l'embarcation et du matériel, mais à mon avis ça allait plus loin.

— Que s'est-il passé ?

— Pas grand-chose ; ils ont échangé quelques mots acerbes. Graffe avait l'air de vouloir se battre, mais Tatou a répondu qu'il refusait de frapper un malade, et il s'en est allé. Ça s'est arrêté là – enfin, j'espère. » Il but une nouvelle gorgée de son thé qui refroidissait. « Tatou et Harrikine l'ont prévenu qu'ils allaient prendre le canoë avec le matériel pour aller chasser ce matin ; j'espère qu'il aura l'intelligence de ne pas être là quand ils partiront, parce que sinon, s'ils se mettent à se battre, je devrai intervenir.

— Ils sont peut-être déjà en route.

— Peut-être, mais mieux vaut que je vérifie. Aimerez-vous faire un tour, ma chère ?

— Merci pour cette invitation, cher monsieur. » Elle feignit une révérence, puis posa une main calleuse sur la manche éraillée du bras qu'il lui offrait avec majesté. Comme ils entamaient leur promenade sur le pont, elle se surprit à sourire du tableau qu'ils devaient présenter. Elle n'avait plus un seul vêtement qui ne montrât pas des traces d'usage sous l'action du soleil et de l'eau acide ; seule y échappait la robe Ancienne que Leftrin lui avait donnée, mais ce n'était pas le costume le plus pratique à bord d'une gabare. Les cheveux d'Alise étaient désormais bouclés et désordonnés ; quant à son teint, un vendeur en plein air n'eût rien eu à lui envier. Elle allait pieds nus, préservant ses bottes pour les occasions où il était possible de descendre à terre ; il y avait plusieurs jours qu'elle ne les avait pas mises. Elle ne s'était jamais sentie aussi peu attirante.

Ni aussi séduisante. Elle se tourna légèrement vers Leftrin, et les yeux de l'homme croisèrent aussitôt les siens. Comme elle lui rendait son regard, elle vit son sourire s'élargir et son expression s'illuminer. Oui, sur le pont de ce bateau, elle était la plus belle du monde. Quelle impression merveilleuse !

« Le canoë n'est plus là, dit-elle, ramenant Leftrin à la réalité.

— C'est vrai. Eh bien, c'est autant d'ennuis évités », fit-il, soulagé.

À ce moment, Tatou, derrière eux, demanda : « Où est le canoë ? »

Graffe avait pris l'embarcation, ainsi que tout le matériel de chasse et de pêche, nul ne savait exactement quand. Belline se rappelait l'avoir vu dans la coquerie alors que la plupart des

occupants du bateau étaient allés se coucher. Thymara n'en était pas surprise : les changements qui affectaient Graffe l'empêchaient de dormir convenablement, et il avait reconnu qu'il avait du mal à mastiquer ses aliments. Un inventaire rapide suffit à montrer qu'une grande partie de la réserve de biscuits du bord avait disparu, en même temps qu'une petite casserole ; plus qu'aucun autre indice, cela convainquit la jeune fille qu'il n'était pas parti chasser ni pêcher : il avait quitté la gabare pour suivre sa propre route.

Les réactions des autres étonnèrent Thymara. Certains manifestèrent de la colère devant la disparition du canoë, tous se montrèrent surpris, mais aucun ne parut s'inquiéter pour Graffe. Boxteur et Kase gardèrent un silence obstiné, et Jerd exprima le plus violemment son aigreur devant l'égoïsme du jeune homme qui avait volé un canoë, son matériel et le biscuit du bord, « alors que tout le monde sait qu'il n'y a pratiquement que ça que j'arrive à avaler ».

« Comme si tout devait tourner autour de son nombril », murmura Sylve près de Thymara, mais pas assez doucement, car Jerd leur décocha un regard mauvais et déclara d'un ton tragique : « Évidemment, vous vous moquez bien qu'il m'ait abandonnée alors que je porte son enfant ! »

Thymara songea sans le dire que Graffe y eût peut-être attaché plus d'importance s'il avait eu la certitude que l'enfant était de lui. Elle s'écarta discrètement des gardiens pour se rapprocher de Leftrin et entendre sa conversation avec Hennessie. « S'il ne s'agissait que du canoë, fit le matelot, je dirais que c'est une affaire qui ne regarde que les gardiens, même si la disparition du matériel de pêche et de chasse aura des répercussions sur tout le monde ; depuis que Jess est mort, Carson a du mal à rapporter de la viande pour toute l'expédition. Heureusement, les dragons se débrouillent seuls, sinon ça serait encore pire. Mais Graffe a aussi volé le biscuit du bord ; du coup, ça concerne tout le bateau, et le capitaine doit intervenir.

— Oui, c'est ce que je pense. Quelqu'un doit le prendre en chasse et le ramener. On n'avait vraiment pas besoin de ça, mais, si on laisse passer, c'est la porte ouverte aux gardiens qui décident de quitter le bord en emportant ce qu'ils veulent.

— Non, on ne peut pas accepter ça, convint Hennessie. Mais qui envoyer ?

— Carson. » Leftrin avait pris sa décision. « Il est sous mes ordres ; ce n'est pas un gardien, même si un dragon l'a choisi. Pas question que je confie cette mission à quelqu'un de l'équipage : je veux me remettre en route aujourd'hui. Je n'ai pas le temps d'attendre les bras croisés.

— D'accord, Carson. Seul ?

— Je le laisserai décider s'il veut emmener quelqu'un. Ah, ça tombe vraiment mal ! »

« Pourquoi moi ? » demanda Sédric à mi-voix.

Carson lui lança un regard par-dessus son épaule, un sourire perplexe sur les lèvres. « Je pensais que tu aurais compris maintenant que j'aime ta compagnie. »

Malgré ses inquiétudes, Sédric ne put s'empêcher de retourner son sourire au chasseur, réaction qui parut satisfaire ce dernier : il se retourna vers l'avant du canoë et se remit à pagayer. Sédric s'efforça de suivre sa cadence ; la vigueur physique qu'il avait acquise depuis qu'il fréquentait Carson l'étonnait lui-même ; quand au chasseur, il complimentait souvent son compagnon sur les muscles qui gonflaient désormais ses bras et sa poitrine.

Sédric jeta un coup d'œil en arrière, un peu inquiet de voir la gabare se réduire derrière eux. Le bateau était devenu le seul havre de sécurité dans sa vie, et son instinct se révoltait de devoir s'en éloigner dans une embarcation exiguë, même avec Carson comme guide. Un éclair argenté attira son regard. « Ton dragon nous suit, j'ai l'impression. »

Carson leva la tête un instant, puis, sans même se retourner, il hocha sèchement la tête. « C'est vrai.

— Pourquoi ?

— Qui sait ce qui motive un dragon ? » murmura Carson avec une note d’amusement dans la voix. Crache était un dragon difficile, hargneux et parfois obtus au point d’en paraître stupide. Bien qu’il sût pourquoi le chasseur s’était proposé pour devenir son gardien, Sédric s’étonnait encore de sa décision. Carson et lui n’avaient échangé nulle promesse, le premier ne paraissant pas juger cela nécessaire ; pourtant, il ne lui cachait rien ; une fois seulement, il avait évoqué son inquiétude que Sédric pût lui survivre, aveu dans lequel ce dernier n’avait vu qu’une réflexion sans conséquence. Pourtant, quand l’occasion s’était présentée de suivre Sédric dans une transformation qu’aucun humain ne maîtrisait, il n’avait pas hésité ; il s’était spontanément porté volontaire pour devenir le gardien de Crache, acceptant de changer toute son existence pour rester avec Sédric. Jamais celui-ci n’avait imaginé qu’un homme pût faire un tel sacrifice pour lui, et il se rappelait avec un sentiment de honte avec quelle promptitude il avait rejeté son ancienne vie et même rompu les ponts avec sa famille pour s’installer avec Hest. Sans doute Carson était-il beaucoup plus conscient de ce qu’il faisait que Sédric lorsqu’il avait quitté son monde pour retrouver son amant, et pourtant il n’avait jamais parlé de sa décision comme d’un sacrifice : quand il donnait, c’était d’un cœur grand ouvert. Sédric regarda l’homme devant lui, observa le jeu de ses muscles alors qu’il jouait de la pagaie, et se demanda à quoi il ressemblerait un an ou une décennie plus tard.

Crache n’avait pas encore proposé son sang à Carson, mais il finirait par le faire, sans aucun doute ; le chasseur s’occupait du petit dragon à l’humeur imprévisible non seulement avec dévouement mais avec une profonde compréhension des animaux et de leur fonctionnement physique. Le premier jour, il l’avait examiné avec une si grande attention aux moindres détails de sa santé que les autres gardiens étaient retournés voir leurs propres dragons pour s’assurer qu’ils ne les négligeaient pas.

Mais aucun n’avait eu la témérité de Carson, qui avait passé plus d’une heure dans la gueule du dragon à retirer un bout de tendon qui, enroulé autour d’une de ses molaires tranchantes, lui causait d’intenses douleurs. « Non, je n’ai pas perdu mon temps, avait-il répondu d’un ton de doux reproche à Sédric plus tard. Tôt ou tard, le tendon aurait pourri et serait tombé de lui-même, mais, en le lui enlevant, je lui ai donné une raison de plus de m’apprécier, et une de moins de se montrer grincheux tout le temps.

— Que ferons-nous quand nous aurons retrouvé Graffe ? » demanda Sédric à Carson au bout d’un moment. C’était une question évidente, une des nombreuses qu’il n’avait pas eu le temps de poser avant de quitter la gabare.

« On le ramènera au bateau avec le canoë, c’est tout.

— Et s’il résiste ? »

Le chasseur eut un haussement d’épaules infime. « On le ramène quoi qu’il arrive. Leftrin ne peut pas le laisser s’en tirer à si bon compte. Jusqu’ici, malgré les réserves en baisse, il n’y a eu ni chapardage ni accaparement ; on partage tout ce que rapportent la chasse et la cueillette. Alise et toi avez donné l’exemple en distribuant vos vêtements de rechange, et tu n’imagines pas comme Leftrin a été soulagé quand il vous a vu faire ; il ne s’attendait pas à ça de ta part. Je lui ai dit que, moi, ça ne m’étonnait pas. » Il tourna la tête et gratifia Sédric d’un grand sourire qui étira ses lèvres rouges et dénuda ses dents. Qui affichait un sourire pareil ? Certainement pas les Marchands raffinés et urbains que Sédric fréquentait naguère ; ils atténuaient leur expression, ne riaient jamais trop fort et dissimulaient leurs sourires derrière des mains manucurées. Apparaître mal disposé ou cynique était très chic. Comment avait-il pu trouver cette affectation attirante et à la pointe de la civilisation ? L’ombre du sourire narquois de Hest lui vint à l’esprit ; il la refoula, et elle disparut beaucoup plus facilement qu’un mois plus tôt.

« J'adore ton sourire. » Il fit ce compliment tout haut et avec sincérité, et il se sentit à la fois ridicule et la tête légère ; jamais il n'eût osé dire quelque chose d'aussi simple à Hest : son amant se fût moqué de lui pendant des mois. Carson donna encore deux coups de sa pagaie puis la rangea soigneusement. Le canoë dansa quand le chasseur se retourna puis se dirigea vers Sédrick et s'accroupit devant lui ; il passa une main derrière sa nuque et l'embrassa longuement et goulûment.

Enfin, il fit d'une voix rauque : « Je ne l'ai jamais fait dans un canoë ; ça risque d'être compliqué.

— Ça peut être bon quand c'est compliqué », répondit Sédrick, le souffle court.

« Il y a quelque chose qui ne va pas. » Jerd s'exprimait d'une voix tendue, effrayée, et elle crispait douloureusement la main sur le bras de Thymara. Celle-ci, assise sur le pont, s'efforçait de démêler une longue ligne munie de nombreux hameçons quand Jerd s'était approchée d'elle.

« Quoi ? » répondit-elle en essayant de s'écarter. Jerd était trop près d'elle, et la peur qui perçait dans sa voix la mettait mal à l'aise.

« Je saigne un peu et j'ai des sensations... Ah ! » Elle s'appuya brusquement sur Thymara, et elle porta sa main libre à son ventre. Devant les yeux horrifiés de Thymara, quelques gouttes d'un liquide teinté de sang coulèrent sur le pont de Mataf.

« Oh non ! » s'exclama-t-elle. Tous savaient qu'il ne fallait jamais laisser tomber du sang sur le pont d'une vivenef. Elle sentit la conscience de Mataf s'accroître brutalement, et elle entendit aussitôt Leftrin crier : « Souarge, il y a un problème ?

— En tout cas, je vois rien, cap'taine ! répondit l'homme de barre.

— Vite, baisse-toi, que je me serve de l'ourlet de ton vêtement pour essuyer ça !

— Mais c'est dégoûtant ! » Jerd portait une des chemises de nuit d'Alise pour loger la modeste rotondité de son ventre.

Thymara, grimaçant d'écœurement, songea que la contraction avait dû passer pour qu'elle regimbât ainsi à nettoyer ses propres saletés. Elle s'accroupit et se servit de la manche éraillée de sa propre chemise, mais une partie de la sanie avait déjà été absorbée par le bois. Ce n'était pas bon. « Il faut t'emmenner aux couchettes, je pense. Pourquoi venir me trouver, Jerd ? Pourquoi ne pas aller voir Belline ?

— Elle est méchante, et elle ne m'aime pas.

— Elle n'est pas méchante ; elle essaie depuis des années d'avoir un enfant, et toi tu y arrives à peine quelques mois après ton premier accouplement, sans même l'avoir voulu ; c'est normal qu'elle t'en veuille un peu. Allons, viens. »

Jerd s'appuya lourdement sur elle. Malgré sa façon de parler bas et la furtivité dont elle avait fait preuve pour venir trouver Thymara, celle-ci la soupçonnait de savourer les regards qui se tournaient vers elle tandis qu'elles se rendaient à pas lents au rouf. Davvie et Lecter se trouvaient dans la coquerie. « Allez chercher Belline, s'il vous plaît, dit-elle, et, au ton qu'elle employa, ils se hâtèrent de lui obéir.

— Et Sylve aussi ! leur lança Jerd d'une voix défaillante. J'ai besoin de femmes pour s'occuper de moi. »

Thymara retint le commentaire mordant qui lui venait. Jerd se réjouissait du spectacle qu'elle donnait, mais Thymara avait un mauvais pressentiment. Elle aida la jeune fille à s'asseoir sur une couchette basse.

Belline arriva non seulement avec Sylve mais aussi avec Skelli. D'une voix dure mais non dénuée de compassion, la femme dit : « J'ai senti du sang sur le pont de Mataf ; tu perds l'enfant ?

— Pardon ? » fit Jerd, ahurie.

Thymara échangea un regard incrédule avec Sylve, mais elles se turent. Skelli, elle, avait l'air égaré.

Belline expliqua d'une voix lente : « Si tu perds du sang et que tu as des contractions, c'est que tu fais une fausse couche. L'enfant est sans doute déjà mort, et ton organisme l'expulse ; ou alors le pauvre petit va naître beaucoup trop tôt, et il mourra. Ce sera pire si tout s'arrête dans un moment, parce que je peux te dire d'expérience que ça reprendra dans un jour, une semaine ou même un mois, quand tu te seras convaincue que tout va bien, même si tu ne sens plus l'enfant bouger.

— NON ! » cria Jerd d'une voix suraiguë, puis elle éclata en larmes. Belline lui tourna le dos. Thymara jugea d'abord son attitude cruelle, puis elle vit une larme couler sur le visage tanné de la femme.

Alise s'encadra soudain dans l'entrée de la pièce. « Que se passe-t-il ? demanda-t-elle, inquiète.

— Jerd est en train de perdre son bébé », répondit Belline. Thymara comprit que son ton sans inflexion indiquait seulement qu'elle s'efforçait de maîtriser ses émotions. « Fermez la porte, s'il vous plaît. Skelli, trouve-moi des linges propres ; il reste un peu de bois : sers-t'en pour mettre de l'eau à chauffer. Il lui faudra un bain, après. »

Skelli se hâta d'obéir ; Sylve donna un coup de coude à Thymara et indiqua la porte de la tête ; elles allaient la franchir quand Belline s'interposa. « Non, dit-elle, sévère. J'ai besoin de vous ici ; il est temps que vous voyiez les conséquences de ce que vous faites.

— Mais je ne fais rien du tout ! » Les mots avaient jailli avant que Thymara eût le temps de mesurer combien ils étaient révélateurs. Tout le monde la regarda.

Belline répondit d'un ton sévère : « Tu n'as peut-être rien fait, gamine, mais ça viendra. Celle-ci, elle a fait ce qu'elle voulait avec qui elle voulait au moment où elle en avait envie, et c'est ses oignons, comme elle me l'a dit une fois sèchement ; tu l'as sans doute entendue aussi. Mais, là, on arrive à la croisée des chemins, et c'est sur qui que le boulot retombe ? Vous voyez des hommes ici, vous ? Vous en voyez un en train de faire les cent pas dehors et de prier Sâ de donner une chance à cette petite vie ? Moi pas. C'est ça le message, les gamines : si vous n'avez pas un compagnon qui soit prêt à monter sur la brèche pour vous et à donner jusqu'à la dernière goutte de son sang, vous êtes folles si vous écartez les cuisses. Je ne peux pas parler plus clairement. »

Thymara n'avait jamais entendu un discours aussi brutal ni aussi dur ; elle et Sylve restèrent pétrifiées.

« Ce n'est... pas juste », fit Jerd en haletant, puis elle poussa un cri et se replia sur son ventre, le souffle court. Thymara perçut un bruit fluide alors qu'un liquide s'échappait d'elle.

« C'est vrai, répondit Belline ; ce n'est jamais juste, petite. Alors, dans un monde aussi cruel et injuste, tu dois te débrouiller pour que ton enfant et toi ayez la meilleure vie possible ; trouve-toi un vrai compagnon, un qui a du cran, ou ne te fais pas mettre enceinte. Ce n'est pas plus compliqué que ça. »

Skelli revenait avec une pile de linges propres. Belline en prit quelques-uns pour essuyer l'entrejambe de Jerd, les lèvres pincées. Thymara se détourna, humiliée par le seul fait qu'elle était femme, et son regard croisa celui d'Alise. La Terrilvillienne était adossée à la porte, le visage blême ; se demandait-elle ce qu'elle deviendrait si elle aussi tombait enceinte ? Mais elle avait Leftrin, et il avait l'air de quelqu'un de solide.

Jerd se rallongea en respirant fort, et Belline poursuivit, impitoyable : « Quand cette histoire sera finie, d'ici une ou deux semaines, tous les garçons reviendront sûrement te tourner

autour ; ceux avec qui tu as déjà couché penseront que tu ne les refuseras pas, et les autres attendront leur tour. Si tu es maligne, tu leur demanderas quelque chose en échange, quelque chose d'autre qu'une simple partie de jambes en l'air.

— Je ne suis pas... une putain ! rétorqua Jerd d'un ton indigné.

— Non », dit Belline paisiblement. Elle laissa tomber les linges usagés dans un seau et en prit un propre. « Une putain a la jugeote d'obtenir quelque chose en échange de ce qu'elle donne, sous forme d'argent ou de cadeaux, pour subvenir à ses besoins. Toi, tu t'es donnée sans contrepartie. Si tu te fourres un bouchon de cire entre les jambes pour éviter de concevoir, c'est parfait ; tu ne risques que ta propre vie, si tu attrapes une suintante ou les croûtes. Mais aujourd'hui c'est aussi un pauvre enfant qui risque de tomber au milieu de cette affaire et que tu mets en danger ; et du coup c'est nous tous que tu mets en danger. Si tu meurs en le mettant au monde, qui devra lui trouver à manger ? Qui devra tout arrêter pour le torcher et le promener sur le pont ? Qui devra le regarder s'affaiblir puis mourir, sans pouvoir rien faire, et le jeter par-dessus bord pour les dragons ? Moi, je te le parie ! Et je te le dis tout de suite : tu ne me feras pas un coup pareil. Si ton bébé naît et que tu survis, ce sera encore à nous de vous fournir à manger à tous les deux ; déjà, enceinte, tu ne faisais pas ta part de boulot, mais, si tu as un enfant, tu deviendras un poids pour tout le monde. Si une tuile comme ça doit me tomber dessus, ce sera pour le gosse de Souarge, pas le tien ! S'il me fait un môme, je sais que lui et moi on donnera jusqu'à notre dernier souffle pour qu'il vive. Alors, je le dis à toutes celles qui n'ont pas un partenaire prêt à prendre ses responsabilités et à reconnaître qu'il est avec vous : n'ouvrez pas les cuisses. Si quelqu'un doit prendre le gros ventre à bord de ce bateau, ce sera moi, ou Alise, là-bas, parce qu'on a les hommes qu'il faut pour nous soutenir. Pas vous. »

La Terrilvillienne eut l'air tellement sidérée à ces mots que Thymara se demanda si elle avait jamais songé qu'elle pût tomber enceinte.

« Tu n'as pas le droit de me dire ce que... Aaaaah ! » La réplique cinglante de Jerd se perdit dans un croassement rauque. Sa respiration se bloqua, puis elle se mit à haleter et poussa un grognement de douleur. Enfin, elle relâcha son souffle dans un long soupir. Belline se pencha sur les jambes pliées de Jerd, et la tristesse assombrit ses traits. Elle secoua un linge et l'étala sur quelque chose. Skelli, sans plus de bruit qu'un fantôme, lui tendit du fil et un couteau ; à gestes efficaces, la femme coupa le cordon et le noua, puis elle referma le linge sur un petit objet ; ses yeux brillaient d'une tendresse étrange quand elle souleva l'enfant mort-née.

« Elle n'aurait pas survécu même si tu l'avais menée à terme. Jette un coup d'œil, si tu veux : elle n'a pas de jambes, rien qu'un bout de queue, comme un serpent. »

Jerd la regardait fixement sans rien dire, blême.

Belline lui fit face. « Tu veux voir ta fille avant qu'elle passe par-dessus bord ?

— Je... Non. Non. » Jerd se mit à pleurer bruyamment.

L'autre la considéra un instant, puis elle secoua la tête. « Ça ira. Reste couchée ici jusqu'à la sortie du délivre, et je te tiendrai compagnie. Skelli, prends la petite. Tu m'as déjà aidée, tu sais quoi faire.

— Oui. » La jeune fille n'eut pas une hésitation, bien qu'elle pâlit. Elle s'avança et, avec autant de douceur que si l'enfant était vivante, Belline la déposa entre ses mains ; elle prit Skelli par les poignets avant qu'elle eût le temps de se détourner. « N'oublie jamais ce que tu viens de voir », lui dit-elle rudement. Les larmes qui avaient commencé à rouler sur ses joues démentaient la dureté de son ton. « Chaque fois que tu auras l'impression qu'on est cruels avec toi, rappelle-toi que les règles n'existent pas sans raison. Toutes les filles se croient plus futées ; elles s'imaginent toujours pouvoir les enfreindre sans en payer le prix, mais ce n'est pas possible, ni pour toi ni pour moi. Alors pense-y la prochaine fois que tu iras embrasser ce garçon et le laisser

te tripoter dans les coins. Les règles ne sont pas là pour te rendre la vie impossible : elles sont là pour rendre la vie un peu moins injuste pour tout le monde. »

Le regard de Belline se porta sur Sylve et Thymara ; sans s'en rendre compte, cette dernière avait pris la main de sa voisine et la serrait fort ; Sylve la serrait tout aussi fort. Thymara se sentait revenue à l'âge de six ans sous le regard perçant de la femme. « Vous deux, aidez Skelli, et pensez à ce que j'ai dit. Et je vous préviens : si je vous prends à ouvrir les cuisses à un homme du bord, gardien ou matelot, ça fera mal, et vous sentirez votre humiliation, parce que ça vaudra mieux que ce qu'on vient de voir aujourd'hui. »

Thymara hocha la tête, la nuque raide. Skelli se faufila entre elles dans la pièce bondée, et elles la suivirent sur le pont ; là, elles formèrent une petite procession, Skelli en tête, portant le petit paquet dans ses mains. Elles passèrent devant Hennessie et Eider ; le second secoua tristement la tête, et son voisin détourna le visage. Comme elles arrivaient à la poupe, un groupe de garçons se leva et se dispersa ; aucun ne leur adressa la parole ni ne leur demanda ce qu'elles faisaient, mais Thymara était sûre que tous le savaient. Combien d'entre eux se demandaient s'ils étaient le père de l'enfant mort-née ? Ou bien avaient-ils chassé cette question de leur esprit quand Graffe s'était déclaré responsable de Jerd ?

Les mots de Belline lui restaient sur le cœur. Elle songea à Graffe qui prétendait créer une colonie fondée sur de nouvelles lois ; avait-il réfléchi à la raison de l'existence des anciennes règles, et cherché à savoir qui elles protégeaient ?

Les trois jeunes filles parvinrent au bastingage. Thymara constata avec surprise que la dragonne de Jerd, Veras, était là ; un petit frisson d'horreur la parcourut, puis elle accepta le fait : l'enfant mort-née de Jerd finirait dévorée par sa dragonne. Était-ce pire que laisser le petit corps s'enfoncer dans l'eau, au grand régal des poissons ?

Souarge était à la barre. Il leva vers elles un regard grave et triste ; Thymara comprit que ce n'était pas le premier bébé mort-né qu'il voyait glisser par-dessus bord. Il baissa les yeux et ses lèvres formèrent des mots inaudibles, peut-être une prière. Skelli tendit les bras au-dessus de l'eau, le petit paquet entre les mains, et Veras leva la tête.

« Attends, dit soudain Sylve. Je veux le voir... la voir ; je veux voir cette enfant avant qu'elle disparaisse. Il faut qu'au moins l'une d'entre nous la regarde.

— Tu es sûre ? demanda Skelli.

— Oui », répondit Sylve. Thymara ne savait quoi dire, mais hocha la tête.

Sylve posa le petit corps sur la lisse et défit le linge qui le dissimulait. Thymara ne put s'empêcher de contempler la minuscule créature qui n'eût même pas empli ses deux mains en coupe. La petite tête ronde était abaissée sur la poitrine, sur laquelle étaient repliés les bras grêles. Comme Belline l'avait remarqué, elle n'avait en guise de jambes qu'une queue palmée, et, sur le dos, une nageoire à demi formée. « Elle n'aurait pas survécu », dit Sylve, et Thymara acquiesça de la tête.

Veras étira le cou ; Sylve tendit à nouveau les bras et, aussi délicatement qu'elle le put, fit glisser l'enfant dans la gueule de la dragonne. Veras referma les mâchoires et s'éloigna aussitôt du bateau. C'était fait.

Carson avait décidé de supposer que Graffe cherchait à retourner à Trehaug. « Sinon, il irait où ? demanda-t-il à Sédric. Il est seul et en mauvaise santé ; il n'a pas beaucoup de solutions. Il aurait pu rester avec nous, mais il n'a pas voulu ; il a dû sentir qu'il n'arriverait pas à supporter l'hostilité générale. Mais, d'un autre côté, je me demande pourquoi il essaie de regagner Trehaug ; ça m'étonnerait qu'il y reçoive un meilleur accueil. Il va faire seul un voyage long et difficile pour mourir parmi des gens qui le rejeteront. »

Sédric hochait la tête sans répondre. Il avait une théorie sur la question, mais il la gardait pour lui-même ; avec un sentiment de culpabilité, il espérait se tromper.

Ils se frayaient un chemin parmi les roseaux et les hauts-fonds, bien que Sédric ignorât comment son compagnon faisait pour s'orienter : depuis des jours, le décor restait le même à ses yeux. De temps en temps, Carson faisait une réflexion du genre : « Regarde, les dragons ont aplati cette zone en passant par là », ou : « Tu te rappelles ce bouquet de roseaux avec les trois nids de merle les uns derrière les autres ? On l'a croisé hier soir. »

Ils étaient entrés dans une zone de taillis broussailleux dont les racines plongeaient dans l'eau. Il n'y avait de terre ferme nulle part, mais le faible courant poussait branches, rameaux et joncs flottants autour des racines, où ils formaient des radeaux détremés sur lesquels les gallators paraissaient aimer à se prélasser ; les énormes salamandres aux crocs menaçants somnolaient par groupes, leurs corps pâles zébrés de rayures bleu et rouge vifs. Les grandes créatures s'étaient révélées particulièrement vulnérables au venin des dragons, et, bien que le seul contact avec leur peau humide entraînaît la mort de la plupart des animaux, les dragons les dévoraient sans résultat néfaste apparent.

Sédric gardait un souvenir clair de ce secteur. La veille, les dragons qui les précédaient avaient dévoré quantité de gallators et envoyé les autres se cacher ; mais aujourd'hui les créatures somnolentes ne s'enfuyaient pas ; au contraire, elles levaient la tête et observaient le canoë avec un intérêt gourmand. Le Terrilvillien chercha Crache des yeux et s'aperçut que le dragon avait justement choisi ce moment pour demeurer en arrière. « Carson ? » fit-il à mi-voix quand deux gallators se glissèrent sans bruit dans l'eau et disparurent sous la surface.

« J'ai vu », répondit le chasseur dans un murmure ; il retira sa pagaie de l'eau, et Sédric l'imita. « Accroche-toi ; ils risquent d'essayer de nous retourner, mais ces embarcations sont assez stables. » Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule à Crache, toujours loin derrière, et secoua la tête d'un air mi-figue mi-raisin. « Ce petit salopiot se sert de nous pour appâter les gallators et les obliger à sortir à découvert. Ça, c'est gentil, Crache, vraiment gentil. » Il prit une longue inspiration. « Agrippe-toi au banc, pas au bord ; aucune partie de ton corps ne doit dépasser du canoë. Évite de te déplacer autant que possible ; moins on aura l'air vivant et comestible, mieux ça vaudra. »

Sédric changea d'appui puis ils restèrent immobiles. Il y eut un choc sous la coque ; le Terrilvillien s'accrocha plus fort au banc et sentit le bois dur sous ses ongles. Carson s'était retourné et l'observait avec un sourire tendu, une foëne courte à la main. Sédric se passa la langue sur les lèvres, et perçut un deuxième choc, plus violent, suivi d'un déplacement de côté. Sans bruit, Carson forma ces mots : « Ne bouge pas. » Cela n'avait rien de difficile : la terreur le paralysait.

Alors survint un impact qui souleva hors de l'eau l'extrémité de l'embarcation. Elle retomba dans une gerbe d'éclaboussures, et, au même instant, un gallator la frappa sur le flanc. Le canoë s'inclina et embarqua de l'eau, mais se redressa ; l'assaillant se jeta de nouveau sur lui, mais son cou trop court ne lui permit pas de passer la tête par-dessus le bord. Carson se dressa et, avec un « han » d'effort, enfonça la foëne dans la nuque de l'animal, qui poussa un glapissement gargouillant et retomba dans la rivière en laissant sur le plat-bord une humeur visqueuse à l'odeur pestilentielle.

« Attention, accroche-toi ! » L'avertissement de Carson vint juste à temps : Sédric resserra sa prise à l'instant où un nouveau choc ébranlait le canoë, de l'autre côté cette fois. L'impact faillit le faire tomber dans la bave toxique qui coulait le long du bord ; une rafale de vent le frappa, puis une gerbe d'eau énorme qui le trempa et ajouta de l'eau au fond de l'embarcation.

Il lui fallut quelques secondes pour comprendre que Crache avait réussi à s'envoler quelques instants avant de s'abattre près du canoë au risque de le noyer. Le contact de l'eau glacée avait chassé l'air des poumons de Sédric, et il frissonnait de froid tout en s'efforçant de reprendre son souffle quand Crache sortit de l'eau un gallator qui se débattait furieusement et le coupa joyeusement en deux. Comme les deux moitiés sanglantes tombaient de sa gueule, il plongea brusquement la tête sous la surface et remonta avec un deuxième gallator, qu'il tenait par la tête ; l'animal s'agitait follement et aspergeait les alentours d'un mélange d'eau et de toxines. Carson et Sédric se pelotonnèrent au fond de l'embarcation et se protégèrent le visage jusqu'au moment où Crache referma les mâchoires et que la créature cessa de bouger.

Comme ils se redressaient prudemment, Crache engloutit le corps inerte puis chercha dans l'eau jusqu'à ce qu'il retrouvât la tête tranchée, qu'il broya entre ses crocs avec un plaisir évident.

« De rien, fit Carson d'un ton ironique ; j'adore jouer les appâts sur un hameçon. » Pourtant, Sédric sentait que le chasseur était amusé par la stratégie du dragon et l'en respectait ; le Terrilvillien s'en étonnait encore quand Carson dit à mi-voix : « Oh, doux Sâ, non ! Je ne voulais pas le trouver comme ça ! »

Sédric leva les yeux vers lui puis suivit son regard et vit le canoë de Graffe. Il n'était pas complètement retourné, mais relevé contre des buissons emmêlés. Ensemble, les deux hommes se mirent à pagayer en laissant Crache à son festin.

Graffe était pris dans l'embarcation, si bien que les gallators n'avaient pas réussi à le déloger ; du venin de la peau d'un des animaux l'avait touché, et son bras en travers de sa poitrine ressemblait à une saucisse enflée ; il avait dû vouloir se protéger de l'attaque d'un des prédateurs.

Délicatement, Carson agrippa le banc de nage et tira pour redresser le canoë. « Quelle mort horrible ! » fit-il tout bas.

Comme l'embarcation retrouvait son assiette, les yeux de Graffe s'ouvrirent et se tournèrent vers les deux hommes, lentement, comme s'il devait lutter contre une effrayante léthargie. Il avait le visage gonflé, et son regard brillait sous un front bouffi.

À la grande horreur de Sédric, les lèvres du jeune homme bougèrent, et des mots déformés en sortirent lentement. « L... les ai volés d... vtr... chbr. » Au bout du bras enflé, la main eut un geste vague, comme s'il désignait quelque chose. « Tous... dsp'ru. Pers'nne en prof'tera.

— Graffe, tu veux boire ? » Carson avait ouvert son outre. Crache était apparu près du canoë ; Sédric se demanda s'il veillait à ce qu'aucun gallator n'approchât ou s'il espérait dévorer le cadavre de Graffe.

Celui-ci parut réfléchir un long moment à la question du chasseur, puis il parvint à répondre : « Oui. » Carson se pencha sur l'embarcation et laissa couler un petit filet d'eau vers les lèvres du gardien. Ce dernier aspira goulûment le liquide, puis, aussi brusquement qu'une feuille se décroche de l'arbre, sa tête retomba légèrement ; ses yeux ne se fermèrent pas, mais Carson releva l'outre, la reboucha et la remit soigneusement à sa place dans le canoë. « Il est mort. Le venin cause une paralysie de l'organisme ; il lui a fallu un peu de temps pour arrêter tous les organes, mais c'est arrivé. Quelle façon horrible de mourir !

— Horrible, acquiesça Sédric d'une voix défaillante.

— Bon, il est temps de faire le ménage », fit Carson d'un ton sinistre.

Il amarra les deux embarcations ensemble et versa de l'eau sur leurs flancs jusqu'à faire disparaître autant que possible toute trace d'humeur toxique ; puis il se transborda dans l'embarcation de Graffe, et, les jambes de part et d'autre du corps, se mit tranquillement à palper ses poches. Il défit la ceinture du gardien et la plaça de côté, avec le poignard dans son fourreau ;

le jeune homme ne portait rien d'autre que le chasseur jugeât digne de garder. « Donne-moi un coup de main », dit Carson, et Sédric garda ses questions pour lui ; il prit les pieds, le chasseur les épaules, et ils soulevèrent le cadavre. Le Terrilvillien serra les dents en sentant le canoë danser ; les gallators avaient fui devant Crache mais il n'avait quand même pas envie de tomber à l'eau.

Ils n'eurent même pas à se donner la peine de jeter Graffe par-dessus bord : Crache se dressa, prit le corps dans sa gueule, se retourna et s'en alla avec sa proie. Sédric le regarda s'éloigner dans l'eau peu profonde, les pieds et le torse de Graffe pendant de part et d'autre de sa mâchoire ; la tête du gardien ballait à chaque pas comme en signe de dernier adieu.

Quand il se détourna enfin, il vit Carson accroupi au fond du canoë de Graffe ; comme le leur, il avait embarqué de l'eau, et le chasseur l'écopait. Au fur et à mesure que des objets apparaissaient, il les ramassait et les posait sur le banc ; il y avait une foëne cassée, dont Carson observa la hampe brisée en secouant la tête : « Le fer doit se trouver dans l'estomac d'un gallator, au fond de la rivière. »

Il n'y avait pas grand-chose à ranger. Graffe était quelqu'un de soigneux : le sens de l'organisation et du rangement qui avait sauvé son matériel durant la crue l'avait préservé encore une fois. Carson ouvrit son sac, y jeta un coup d'œil et dit : « Le biscuit du bord est là, sec en grande partie. »

Au fond de l'embarcation se trouvait une besace en toile solide, trempée. Quand Carson la souleva, on entendit un cliquetis de verre. « Qu'est-ce que... » fit le chasseur, et il défit le cordon. Le cœur de Sédric se serra ; il avait parfaitement compris les derniers mots de Graffe : *Je les ai volés dans votre chambre. Ils ont tous disparu ; personne n'en profitera.* Il avait su aussitôt de quoi il parlait. Il n'avait pas sorti ses échantillons de dragons depuis des jours ; il ne voulait pas voir les flacons de sang ni les écailles qu'il avait volés. Il avait espéré que les dernières paroles de Graffe signifiaient qu'il les avait jetés par-dessus bord ou qu'il les avait perdus, mais, quand Carson sortit du sac les bouteilles d'encre et les bocal et les posa en rang sur le banc, Sédric vit ce que Graffe voulait dire : ils étaient vides. Il ne restait qu'un dépôt rouge au fond de la fiole qui contenait le sang, encore liquide, mélange d'écarlate et de rouge, quand Carson la renversa. « Qu'est-ce que c'est que ça ? » fit le chasseur, s'interrogeant tout haut.

Sédric gardait une immobilité absolue. Si son compagnon avait remarqué sa façon de se terrer au fond du canoë, comme un lapin qui espère ne pas se faire voir par le faucon, il n'en montra rien. Le Terrilvillien regardait les flacons vides ; il était désormais le seul à savoir ce qu'ils représentaient. S'il ne disait rien, Carson ne saurait jamais quel homme il était ni de quelles duperies il s'était rendu coupable. Nul n'apprendrait jamais qu'il avait trompé tous ceux qui lui faisaient confiance, tous ceux qui l'aimaient.

Mais, s'il se taisait, il resterait cet homme-là pour toujours ; il continuerait à tromper ceux qui l'aimaient, y compris Carson.

C'est d'une voix qui lui parut rouillée qu'il dit alors : « C'était à moi, Carson ; Graffe les a pris dans ma chambre. » Il s'éclaircit la gorge, voulut reprendre, n'y parvint pas et poursuivit d'une voix rauque : « Ils contenaient des échantillons de dragons ; des morceaux de chair prélevés sur une blessure sale que Thymara était en train de panser, quelques écailles ; et celui-ci renfermait du sang. » Il s'étranglait à nouveau, la gorge nouée par la honte. Il ne pouvait regarder Carson en face. « C'est avec ce but en tête que j'accompagnais Alise dans cette expédition ; je ne devais rester que le temps de me procurer les échantillons, et puis je devais retourner à Terrilville. C'était moi qui devais les vendre au duc de Chalcède, puis, ma fortune faite, je devais m'enfuir avec Hest et vivre l'existence dont je rêvais. »

Quand il eut fini, il resta immobile, les yeux fixés sur les petites bouteilles. Il avait l'impression d'avoir vomi quelque infecte nourriture qui gisait entre eux, fumante et pestilentielle.

Il vit la main de Carson effleurer un des flacons puis s'en écarter. Il avait la voix grave ; parfois, quand il tenait son amant dans ses bras et lui parlait, Sédric sentait les mots vibrer en lui, poitrine contre poitrine, autant qu'il les entendait. Mais jamais il n'avait eu la voix aussi profonde, ni périe de perplexité.

« Je ne comprends pas... N'est-ce pas ce dont tu accusais Leftrin ? De se servir d'Alise pour récolter des échantillons de dragons ? Et Jess... Ah ! » Le temps de deux respirations, il réfléchit. « Je vois, maintenant. C'est pour ça que Jess pensait que tu l'aiderais à tuer Relpda, n'est-ce pas ? Il était au courant ; il croyait que lui et toi pourriez en prélever des morceaux, puis prendre le canoë et regagner Trehaug, ou Chalcède. Vous travailliez ensemble, alors ?

— Doux Sâ, non ! Jamais ! » Il regarda enfin Carson, et ce qu'il vit lui déchira le cœur : le chasseur avait le visage fermé, les yeux indéchiffrables ; il attendait d'apprendre la tromperie, le jeu de dupes dont il avait été victime, et il se demandait si Sédric manigançait encore quelque chose. Celui-ci dut baisser les yeux. « Jess savait ce que j'avais fait : il m'avait vu revenir au bateau une nuit et jeter mes vêtements couverts de sang. Mais... je ne sais pas pourquoi, je ne saurai jamais pourquoi... j'avais bu du sang de Relpda cette même nuit. Tu croyais que je souffrais d'un empoisonnement ; c'était faux, mais, vu la façon dont ça m'affectait, ça aurait pu aussi bien être le cas. »

Il revivait ces jours d'alors, qui lui paraissaient lointains et irréels. « Une ou deux fois, je me suis réveillé et j'ai trouvé Jess dans ma cabine ; je croyais qu'il venait prendre de mes nouvelles, comme toi et Davvie ; mais je me rends compte à présent qu'il n'était là que pour fouiller mes affaires. Il savait que je détenais ces flacons. Le jour... le jour où je l'ai tué, il m'avait montré l'écaille rouge du dragon de Kanaï ; Alise me l'avait confiée afin que je la dessine pour sa documentation ; mais ensuite elle l'a oubliée et je l'ai gardée. Jess savait qu'elle était chez moi et il l'a trouvée. Il prétendait n'avoir pas découvert les autres échantillons, mais je pense qu'il avait discuté avec Graffe, et que celui-ci avait mis la main sur ce que le chasseur cherchait ; c'est pour ça, à mon avis, qu'il a volé le canoë hier soir : non pour retourner à Trehaug, ni même dans l'espoir de se rendre en Chalcède vendre ses trouvailles, mais pour tenter de trouver un traitement pour son état, pour réparer son organisme défaillant. »

Il y eut un long silence, puis Carson dit d'une voix lente, en articulant soigneusement, comme s'il bâtissait sa pensée un mot après l'autre : « Mais ça n'a pas marché pour lui ; il a bu le sang et mangé les écailles, mais ça ne l'a pas guéri.

— Ça ne fonctionne peut-être que sous la direction d'un dragon, fit Sédric d'un ton hésitant. Ou bien ce qu'il avait absorbé aurait fini par le guérir s'il avait eu assez de temps ; ou encore ça l'a guéri, mais le venin de gallator l'a tué.

— Ça n'a plus d'importance maintenant, murmura Carson.

— Je regrette de ne t'avoir pas fait confiance, de ne pas t'avoir avoué toute la vérité dès le début.

— Tu ne me connaissais pas », répondit le chasseur : les mots pardonnaient, mais la muraille restait dressée dans sa voix.

« Ce n'est pas seulement ça, dit Sédric, têtu ; ma façon de traiter Alise était celle dont j'accusais Leftrin : je me servais d'elle pour accéder aux dragons et récolter ce dont j'avais besoin pour mes propres fins ; pourtant, quand j'y réfléchissais, les deux attitudes m'apparaissaient différentes : je croyais pouvoir l'utiliser tout en lui cachant mes desseins de telle façon qu'elle n'en souffrirait pas, tandis que Leftrin faisait la même chose, mais sans se préoccuper de ses sentiments. »

Il regarda Carson ; le chasseur avait toujours le visage fermé. « Je me suis conduit comme un imbécile, Carson. Tu le sais, au début, je n'entendais pas les dragons, et je les considérais

comme, euh... des vaches savantes ; du coup, pourquoi n'aurais-je pas eu le droit d'en abattre une pour en vendre la viande ? On tue des vaches tout le temps. C'est seulement après avoir bu le sang de Relpda que j'ai commencé à comprendre ce qu'elle disait, ce qu'elle était, et ce qu'ils étaient tous. Si je l'avais su dès le départ, si j'avais compris, j'aurais aussitôt renoncé à mes projets.

— Alise ?

— Quoi, Alise ?

— Tu avais songé à ce qu'elle deviendrait quand tu t'enfuirais avec Hest ? » Carson s'exprimait d'un ton grave. Ses mains fortes, calleuses, compétentes, continuaient à mettre de l'ordre dans le canoë ; il rangea les avirons et remit en place tout le matériel de Graffe ; les petits flacons restèrent alignés sur le banc, accusateurs.

« Un peu, répondit Sédric. Pas beaucoup. Je me disais que nous pourrions faire croire que Hest et moi avions disparu en mer, auquel cas, veuve, elle deviendrait propriétaire d'une partie de la fortune et des propriétés de son époux, ce qui lui suffirait à vivre dans l'aisance. » Il soupira, honteux. « J'ai même imaginé une fois qu'il vaudrait mieux pour tout le monde qu'elle soit enceinte quand je partirais ; elle aurait un enfant pour lui tenir compagnie, pour fournir un héritier aux Finbok, et c'est elle qui gérerait son héritage en attendant sa majorité. »

Carson avait achevé de ranger l'embarcation, mais il demeurait accroupi et parcourait les environs de ses yeux sombres abrités sous leurs épais sourcils, des yeux de chasseur toujours aux aguets, toujours prudents. Plusieurs gallators observaient encore les voyageurs, mais ils gardaient surtout Crache à l'œil ; il avait fini de manger et faisait sa toilette à grand renfort d'éclaboussures tout en surveillant les prédateurs : manifestement, un humain et deux gallators ne lui avaient pas rempli l'estomac. Seuls les bruits de ses ablutions rompirent un temps le silence.

Sans le vouloir, Sédric croisa le regard sombre de Carson. Le chasseur dit avec circonspection : « Je sais que tu as fini par parler à Alise de ce qu'il y avait entre Hest et toi, mais est-ce que tu lui as avoué la partie que tu viens de me raconter ? Le fait que tu étais venu découper des dragons pour vendre leur viande en Chalcède ?

— Non. » Il lui fallut faire un effort pour ne pas détourner les yeux. « Je n'en ai pas eu le courage. »

Carson prit une grande inspiration puis soupira. Il prit les petites bouteilles et les tendit à Sédric, qui les reçut dans ses mains en coupe. Le chasseur s'assit sur le banc de nage, dénoua le cordage qui amarrait les deux embarcations ensemble, puis saisit une pagaie. « On ne peut rien commencer de nouveau tant qu'on n'a pas achevé l'ancien, Sédric. »

Il enfonça la rame dans l'eau et propulsa son canoë à l'écart de celui où se tenait le Terrilvillien. Crache, sentant qu'ils s'apprêtaient à retourner à la gabare, fit semblant de foncer sur les gallators, qui battirent en retraite sous les racines des buissons, hors d'atteinte du dragon. Celui-ci poussa un rugissement furieux puis cessa son attaque pour suivre Carson. Sédric les regarda s'éloigner ; ni l'un ni l'autre ne se retournèrent vers lui.

Il laissa tomber les fioles au fond de l'embarcation, où elles flottèrent dans l'eau qu'il n'avait pas écopée. Du pied, il les repoussa, puis il s'installa sur le banc, prit une pagaie et partit dans le sillage de Carson. La pluie commençait à tomber.

VINGT-SEPTIÈME JOUR DE LA LUNE D'OR

*Sixième année de l'Alliance Indépendante*

*des Marchands*

*D'Erek, Gardien des Oiseaux, Terrilville,*

*à Detozi, Gardienne des Oiseaux, Trehaug*

*De la part du Conseil des Marchands de Terrilville à l'attention des Conseils de Marchands du désert des Pluies de Trehaug et Cassaric, une demande officielle, à la requête des familles Meldar et Kincarron, pour se renseigner sur le sort de l'expédition du Mataf, et particulièrement sur l'état de santé de Sédric Meldar et d'Alise Kincarron.*

*Detozi,*

*Je suis ravi de l'invitation de vos parents, et je vais prendre rapidement des mesures pour qu'un autre gardien me remplace le temps de mon déplacement. Vous le savez, naturellement, vos parents m'ont assuré que je pouvais venir « à n'importe quelle date, pour aussi longtemps » que je le souhaiterais, mais je préfère vous demander votre avis sur la question. Ici, il fait un temps exceptionnellement beau et chaud, mais cela ne durera certainement pas ! Je sais que la saison des pluies ne tardera pas. Vous paraître-je trop direct en proposant de passer chez vous tant que le beau temps se maintient ? À quelle période préféreriez-vous que je vienne vous rendre visite ?*

*Erek*

EN MILIEU DE MATINÉE, Mataf s'échoua et ne put plus continuer d'avancer. Leftrin ne s'en étonna pas : il attendait cet arrêt depuis quelque temps. Toute la journée de la veille, la gabare avait marché sur le fond du marécage, au grand dam de certains gardiens rendus malades par le roulis que cette démarche imposait ; les heures passant, l'eau était devenue de moins en moins profonde et l'inquiétude du capitaine n'avait fait que croître. Il avait sonné la trompe pour rappeler tous les canoës, puis les avait envoyés dans diverses directions en quête de meilleurs fonds.

À leur retour le soir, aucun n'avait de bonne nouvelle à rapporter : aucun courant discernable, une eau d'une faible profondeur uniforme de tous côtés. Une paille jetée par-dessus bord s'était bien éloignée du bateau, mais s'était perdue presque aussitôt dans les bancs de roseaux qui se rapprochaient inexorablement alors que les piémonts bleuâtres restaient toujours aussi lointains sur le fond gris des nuages épais.

La gabare avait fait halte de son propre chef. L'espace de quelques instants, Leftrin sentit le bateau réfléchir, puis Mataf se tendit vers lui, hésitant, peut-être en quête d'une idée que son capitaine n'avait pas ; enfin, avec une embardée imperceptible, il fléchit les pattes et s'enfonça dans la boue. La gabare se mit à flotter légèrement. Une onde de tristesse et de résignation monta dans la poitrine de Leftrin et submergea son cœur : la gabare n'irait pas plus loin, et ils n'étaient pas à Kelsingra.

« Cap'taine ? » fit Souarge à la barre. Il y avait des semaines que nul ne cherchait plus à entretenir l'illusion qu'il fallait propulser Mataf à la perche ; en général, le bateau appréciait les efforts des humains pour accélérer son déplacement, mais, dans des eaux aussi peu profondes, ils lui faisaient perdre le rythme de sa foulée.

« Tu peux prendre une pause, Souarge », répondit Leftrin. Il eut comme un grondement bas au fond de la gorge et crispa les mains sur le bastingage de proue. Il sentit plus qu'il ne vit Alise traverser le pont pour le rejoindre ; parvenue près de lui, elle s'arrêta et posa les mains à côté des siennes sur la lisse. Elle parcourut le paysage du regard.

Il n'y avait de chenal nulle part ; roseaux, joncs et autres végétaux propres aux marais les entouraient de tous côtés. Géants aux écailles colorées, les dragons se mouvaient dans un décor qui n'était pas le leur. La veille encore, ils donnaient l'impression de mener l'expédition, mais, depuis ce matin, ils avançaient plus lentement, avec hésitation ; tous étaient inquiets à l'idée de s'aventurer plus avant dans ce marécage sans limites. Pourtant, il n'y avait nulle part ailleurs où aller. Sauf...

« Nous allons faire demi-tour ? » demanda Alise à mi-voix.

Leftrin ne répondit pas. Deux aiguilles rouges passèrent près d'eux, leurs ailes produisant un faible son semblable à un hennissement ; elles dansèrent autour d'un banc de roseaux proche avant de se poser l'une après l'autre sur un épi. Au loin, il entendit, à peine audible, le cri d'un faucon ; il leva les yeux mais la couverture nuageuse lui cachait le ciel. Les dragons tournaient en rond, tristement, près de la gabare ; que chassaient-ils ? Des grenouilles ? Des alevins ? À mesure que le fond montait, les sources de nourriture étaient devenues plus petites et plus promptes à échapper aux prédateurs. Tout le monde était tenaillé par la faim, et les gardiens ressentaient celle de leurs dragons en plus de la leur propre.

« Pour aller où ? » demanda-t-il.

— Pour tenter de remonter l'autre affluent, peut-être, dit-elle avec circonspection.

— Je n'en sais rien, avoua-t-il. J'aimerais que Mataf puisse communiquer plus clairement.

À mon avis, ce n'est pas au bout de l'autre rivière qu'on trouvera la réponse, mais je reconnais que je ne suis plus sûr de rien

— Alors... qu'allons-nous faire ? »

Il secoua la tête d'un air accablé. Il n'avait que des questions et aucune réponse, et pourtant, pour toutes les vies qui dépendaient de lui, il lui fallait trouver des réponses, ou tout au moins de bonnes hypothèses ; pour le moment, il n'avait nulle confiance dans sa capacité à formuler les unes ou les autres. S'était-il trompé en empruntant cet affluent ? Mais il n'avait pas agi sur une intuition : il avait écouté son bateau ; or Mataf paraissait parfaitement sûr de lui. Mais aujourd'hui ils se retrouvaient sans chenal, avec de l'eau en abondance, certes, mais étendue en une fine lame sur un terrain saturé, et dont il était incapable de savoir d'où elle venait. Peut-être le marécage était-il alimenté par des milliers de minuscules ruisseaux, ou bien l'immense bassin se remplissait-il sans cesse par résurgence ; cela n'avait aucune importance.

En outre, l'humeur de l'expédition s'était dégradée au cours des derniers jours. ; peut-être gardiens et hommes d'équipage avaient-ils passé trop de temps ensemble, ou bien la vague qui les avait frappés et les pertes subies les avaient-ils démoralisés au point qu'ils n'arrivaient plus à s'en remettre, ou encore ne supportaient-ils plus le plafond éternellement bas de nuages. Il ignorait ce qui les affectait, mais leur mauvaise humeur se voyait. Il avait le sentiment que tout avait commencé avec le retour de Carson et de Sédrick qui rapportaient la mort de Graffe ; le chasseur avait annoncé la nouvelle à tous alors qu'assis sur le pont ils mangeaient leur maigre repas ; il avait parlé sans fioritures, sans présenter d'excuses ni d'explication au fait qu'il eût donné le gardien à manger à son dragon. Nul n'avait protesté : peut-être était-ce normal pour les gardiens. Sédrick avait paru épuisé et accablé ; peut-être en avait-il trop vu cette fois-ci, et sa carapace de Terrilvillien craquait-elle, laissant apparaître un peu d'humanité. Carson avait fait son rapport, rendu gravement le biscuit du bord à Leftrin, puis annoncé qu'il allait dormir un peu ; pourtant, le capitaine avait eu l'impression que la lassitude inscrite sur le visage de son vieil ami ne céderait pas au sommeil.

Devant les traits tirés de Carson et l'expression de chien battu de Sédrick, Leftrin s'était formé son propre sentiment. Quelle tristesse ! L'élégant de Terrilville en avait fini avec le chasseur, et celui-ci prenait mal leur séparation. Il méritait mieux.

Comme tout le monde, non ?

La nouvelle de la mort de Graffe avait assombri l'humeur générale. Aucun des gardiens, pas même Tatou ni Harrikine, n'avait l'air de s'en réjouir ; Tatou avait une expression presque coupable, et Jerd avait passé la fin de la soirée assise près du bastingage de bâbord à pleurer sans bruit. Au bout d'un moment, Nortel était allé la retrouver et lui avait parlé à voix basse ; elle avait fini par poser sa tête sur son épaule et l'avait laissé la consoler.

C'était là un autre sujet sur lequel il avait son avis. Belline avait dit à Souarge qu'elle allait parler aux filles, et l'homme de barre en avait prévenu Leftrin. Le capitaine espérait qu'elle avait tenu parole. Il avait appris avec soulagement que Jerd se portait bien après sa fausse couche, et avec tristesse la perte de son enfant ; il ne voulait pas songer à l'émotion causée à Souarge et à Belline. Il ne savait plus combien de fois cette dernière était tombée enceinte sans jamais parvenir à mener sa grossesse à terme.

Le canoë de Graffe était resté deux jours sur le pont sans que personne y touchât quand Leftrin avait brusquement ordonné à Boxteur et à Kase de distribuer le matériel de chasse à leurs camarades, puis de prendre l'embarcation et de se rendre utiles. Ce n'était pas à lui de les diriger, mais ils avaient obéi ; avoir quelques gardiens partis à la chasse valait beaucoup mieux que laisser leur groupe au complet les bras croisés à broyer du noir sur le pont.

« Nous avons perdu courage, dit Alise comme en réponse à ses pensées, tous autant que

nous sommes.

— Même les dragons ?

— Ils ont changé – ou bien j’ai changé ma façon de les voir. Ils sont devenus beaucoup plus indépendants depuis qu’ils ont survécu à la crue, peut-être parce qu’ils ont contribué au sauvetage de la plupart d’entre nous. Une fois les rôles inversés, c’est comme si un lien de plus en plus ténu s’était rompu. Certains se montrent plus orgueilleux, et d’autres se désintéressent presque entièrement de leurs gardiens. Naturellement, c’est chez Relpda et Crache que ces modifications de comportement sont le plus visibles.

— C’est vrai. C’étaient des créatures lourdaudes que les gardiens devaient pousser chaque jour pour qu’elles avancent, et elles sont devenues des dragons à part entière. Cette petite saleté de Crache est un danger pour lui-même et pour tout le monde depuis qu’il a découvert qu’il pouvait cracher du venin. Sa précision laisse pas mal à désirer, et il n’apprécie pas qu’on le remette à sa place. Je l’aimais mieux avant. Je suis content que Carson ait décidé d’essayer de le tenir : s’il y a quelqu’un qui puisse y réussir, c’est lui ; mais même lui ne peut pas maintenir éternellement le couvercle enfoncé sur une marmite pareille. Tôt ou tard, ce dragon blessera quelqu’un. »

Un faucon poussa un cri au loin, et plusieurs dragons tournèrent la tête. Enviaient-ils la capacité de l’oiseau à voler ? S’il faisait faire demi-tour à la gabare pour trouver des eaux plus profondes, le suivraient-ils, ou bien s’enfonceraient-ils dans le marécage en quête de terre ferme ? Il jeta de nouveau un coup d’œil au ciel en se demandant s’il fallait espérer de la pluie : si elle tombait assez abondamment, elle soulèverait le bateau qui pourrait reprendre sa route, mais elle relèverait aussi le niveau de l’eau dans laquelle pataugeaient les dragons. Combien de temps pouvaient-ils tenir sans terrain sec où se reposer ? Il repoussa ses doutes et ses craintes. « Je prendrai une décision demain matin, dit-il.

— Et jusque-là ? » Alise le regarda, et il vit combien il l’avait changée ; ce n’était pas à sa chevelure devenue rude qu’il le voyait, ni à ses taches de rousseur qui s’étaient étendues et avaient foncé, mais à ses yeux : il y lisait une question, mais pas de peur. Aucune peur.

« Jusque-là, ma chère, nous vivons. »

Thymara était assise dans la pénombre de la cabine d’Alise. Elle lui avait demandé si elle pouvait la lui emprunter pour une heure, et la Terrilvillienne y avait aussitôt consenti, en supposant que la jeune fille souhaitait prendre un bain dans la solitude ; mais tel n’était pas son but, car elle avait demandé à Sylve de la suivre.

« Je ne vois pas en quoi je vais pouvoir t’aider, Thymara ; il fait presque aussi noir qu’en pleine nuit, ici.

— On n’a plus du tout de bougies. Belline a dit que si les chasseurs rapportaient un animal avec de la graisse elle pourrait fabriquer des chandelles à mèche de jonc, mais, en attendant... » Thymara entendit sa propre voix, son débit trop rapide, son ton plus aigu que d’habitude ; peut-être Sylve perçut-elle aussi la peur qui l’habitait.

« Je vais t’examiner le dos, Thymara, histoire de me rendre compte de la gravité de ta blessure. Je sais que tu n’aimes pas qu’on s’intéresse à toi de trop près, mais si c’est infecté depuis si longtemps, il faut qu’on crève l’abcès et qu’on le nettoie. On ne peut pas le laisser suppurer. »

Sylve continua de parler pendant que Thymara ôtait sa chemise puis défaisait les bandes de tissu qu’elle avait enroulées autour de sa poitrine. Par expérience, elle savait qu’il valait mieux les arracher rapidement. Elle prit une grande inspiration et tira brusquement sur les bandes, avec un hoquet de douleur. Sa plaie suintait constamment et collait la charpie sur sa peau. Sylve

poussa une exclamation compatissante puis demanda, prosaïque : « Qu'est-ce que tu fais pour nettoyer ça ?

— Je tâche de laver la plaie tous les deux jours, mais c'est parfois difficile de trouver un coin à l'écart.

— Et tu chauffes l'eau dont tu te sers ou tu te baignes juste dans la rivière ?

— Je me baigne dans la rivière, en général, c'est tout. Je nettoie les bandes de tissu, je m'en sers pour faire couler de l'eau sur la plaie, et puis je refais le pansement.

— Je n'y vois rien. Tourne-toi, que la lumière de la fenêtre... Oh ! » Les mains fraîches de Sylve sur ses épaules, Thymara avait pivoté dans l'espace exigü.

Le silence soudain qui suivit l'exclamation de son amie la glaça. « C'est si grave ? demanda-t-elle avec brusquerie. Dis-moi !

— Eh bien... » Sylve prit une inspiration tremblante. « Ce n'est pas une blessure. Au début, peut-être, mais plus maintenant. C'est un changement. Mercor m'a dit que parfois, quand la peau d'un humain est ouverte et son sang à l'air libre, l'influence d'un dragon peut devenir plus forte, plus que prévu même ; il m'en a parlé parce que je m'étais entaillé la main, et, quand je suis venue m'occuper de lui, il m'a prévenue que je devais ne pas l'approcher pendant un jour ou deux. »

Thymara s'efforça de maîtriser son souffle, en vain. « Quel genre de changement ?

— Je ne sais pas exactement. Je vais palper la blessure ; j'espère que ça ne te fera pas mal, mais il faut que je le fasse.

— Vas-y, qu'on en finisse, Sylve. » Une note de colère s'était glissée dans sa voix malgré ses efforts pour prendre un ton résigné.

Sylve ne s'en émut pas. « Ce n'est pas contre moi que tu es fâchée, je le sais. Ne bouge plus. »

Thymara sentit la main fraîche et écailleuse de la jeune fille descendre le long de son épine dorsale, depuis la nuque jusqu'au milieu du dos.

« Ça va ? Tant mieux. La peau a l'air saine, mais elle est couverte d'écailles, et... je ne sais pas... ça ne ressemble pas à un dos normal. La chair est plus volumineuse, comme s'il y avait plus de muscles. Et là, de part et d'autre... » Thymara eut comme un feulement et tressaillit violemment ; Sylve écarta les mains. « Euh... il y a comme deux entailles, exactement semblables, chacune longue d'un empan, avec les bords tout dentelés. Et... Je t'en prie, ne bouge pas. »

Thymara sentit à nouveau les mains froides la toucher, puis, comme Sylve tirait sur quelque chose, elle poussa un cri aigu et se plia en deux, les yeux fermés et les dents serrées ; une douleur brûlante s'étendait du point qu'avait touché Sylve. Quand celle-ci parla, Thymara eut l'impression qu'elle aussi crispait les mâchoires. « Pardon, Thymara ; excuse-moi. Je n'aurais pas dû faire ça ; je crois que tu saignes un peu maintenant. Mais il y a... il y a quelque chose au fond des entailles.

— Quoi ? De la saleté ? Une infection ? »

L'autre prit une longue inspiration. « Non. Quelque chose qui y pousse, quelque chose de dur, comme, euh... comme des doigts ou je ne sais pas. Thymara, il faut que tu ailles voir Belline ou Alise, ou même Mercor, quelqu'un qui en sache plus que moi, pour qu'on t'examine et qu'on te dise quoi faire. Ce n'est pas beau ; ce n'est vraiment pas beau. »

Thymara ne prit pas la peine de remettre son bandage : elle ramassa sa chemise et la renfila, sans se soucier de la souffrance que le mouvement lui occasionnait. « N'en parle pas ! fit-elle d'une voix rauque. Je t'en prie, Sylve, n'en parle à personne ; laisse-moi le temps d'y réfléchir. » *Et d'en discuter avec cette fichue dragonne !* « Promets-moi de ne rien dire à

personne.

— Il faut que tu voies quelqu'un, Thymara ; il faut faire quelque chose !

— Ne dis rien, Sylve. Je t'en supplie, ne dis rien. »

La jeune fille serra les dents. « Très bien, d'accord. »

Mais, alors que Thymara commençait à se détendre, elle ajouta : « Je n'en parlerai pas tout de suite : j'attendrai une journée. Une seule ; et puis j'irai voir Belline. Tu ne peux pas faire comme si de rien n'était ; ça ne se résoudra pas tout seul.

— Je m'en occuperai, je te le promets ; laisse-moi seulement une journée, Sylve. Rien qu'un jour. »

« Alise, il faut que je te parle. As-tu un moment à m'accorder ? »

Sédric s'exprimait d'un ton étrangement solennel. La jeune femme leva les yeux de la table de la coquerie sur laquelle elle travaillait. Sa tâche était double. Boxteur avait pris au filet une demi-douzaine d'oiseaux des marais à l'aube et les avait rapportés à la gabare ; Alise en avait préparé la plupart pour la marmite, et ils étaient déjà en train de cuire. Les deux derniers, un mâle et une femelle, étaient déployés sur la table, et elle les dessinait dans son journal tout en prenant des notes sur leur taille, leurs couleurs et le contenu de leur minuscule estomac. Elle n'avait jamais vu de canards de cette espèce ; le mâle arborait une huppe bleu vif. Alise n'avait pas d'encre de couleur, et elle avait indiqué les teintes dans la marge de son croquis. Comme elle levait un regard interrogateur vers Sédric, il ajouta d'un ton brusque : « J'aurais pu m'occuper de ces dessins ; tu n'avais qu'à me demander.

— Ma foi, il est parfois plus difficile de demander que de faire soi-même », répondit-elle avec raideur. Elle le regarda en s'efforçant de voir son ami de toujours ; dix fois elle lui avait pardonné ; et dix fois elle s'était réveillée en pleine nuit ou avait interrompu son travail en prenant conscience qu'elle crispait les mâchoires au souvenir de quelque incident du passé, aujourd'hui teinté des révélations de Sédric.

Elle pensait savoir désormais lesquelles de ses amies et de ses connaissances étaient au courant des vrais penchants de Hest, et lesquelles étaient en plus au courant de sa relation avec Sédric. Tout paraissait si évident à présent ! Les réflexions qu'elle entendait naguère et qui la laissaient perplexe prenaient maintenant des allures de piques ; les petits affronts qu'elle subissait devenaient compréhensibles ; elle se rappelait le Marchand Feldon manquant de s'étrangler avec son vin quand sa jeune épouse, compatissante, s'était enquis auprès d'Alise de ses efforts pour concevoir. À l'époque, elle avait cru à une manifestation de gêne, mais aujourd'hui elle avait la conviction qu'il tâchait de réprimer un éclat de rire à l'idée qu'elle s'efforçât de coucher avec Hest. Ce souvenir et sa nouvelle interprétation explosèrent dans son esprit tandis qu'elle regardait Sédric ; il était à cette soirée, assis à la gauche de Hest.

Il parut éprouver la même sensation de froid qu'elle ; il pinça les lèvres un instant, puis secoua la tête comme en signe de dénégation. « Alise, il faut que je te parle », répéta-t-il.

Elle soupira. « Je t'écoute. » Elle posa sa plume.

Il regarda les deux petits corps raides, et ses narines tressaillirent. Alise entendit un chuintement doux : une averse tombait, piquetant la surface de l'eau. Sédric franchit la porte de la coquerie, la ferma derrière lui, s'assit en face de la jeune femme et plaça un sac en tissu éraillé sur la table. Il croisa les doigts et dit : « Quand j'en aurai fini, tu me mépriseras encore plus que maintenant, mais tu auras aussi toutes les explications auxquelles tu as droit à cause de mon attitude. Après ça, je n'aurai plus à m'excuser de rien, je ne cacherai plus de sales petits secrets avec la terreur que tu les découvres. »

Elle serra les mains l'une sur l'autre. « Voilà un préambule bien peu rassurant. » La peur

montait en elle.

« Non, pas du tout. Voici, Alise : quand Hest m'a ordonné de t'accompagner, j'ai été furieux, et blessé aussi, parce qu'il faisait ça pour me punir d'avoir pris ton parti, d'avoir soutenu que c'était ton droit de te rendre dans le désert des Pluies. Je lui avais rappelé une fois de trop qu'il avait accepté cette clause dans votre contrat de mariage. » Il s'interrompit, mais elle ne manifesta en rien que cette déclaration l'eût ébranlée. « Lorsque j'ai compris que je n'y couperais pas et que je t'accompagnerais pour voir tes "fichus dragons", je me suis souvenu d'un marchand chalcédien qui nous avait approchés, Hest et moi, plusieurs mois auparavant, pour nous soumettre avec grande prudence l'idée que ton mari pourrait avoir les relations nécessaires avec des Marchands du désert des Pluies capables de se procurer des échantillons de dragon. » Il leva les yeux et croisa le regard d'Alise. « Tu sais que, depuis que le duc de Chalcède commence à prendre de l'âge et que sa santé décline, il cherche des remèdes propres à prolonger son existence et à lui rendre sa vigueur. »

Elle répondit à mi-voix : « Je connais les offres qu'il a faites d'acheter ce genre d'articles. »

Il baissa de nouveau les yeux. « J'ai contacté le marchand et je lui ai dit où je me rendais. Il m'a fourni ce dont il pensait que j'aurais besoin : des récipients et des produits conservateurs, ainsi qu'une liste des échantillons les plus précieux. » Il leva soudain le menton et poursuivit d'un ton décidé : « Je t'ai suivie avec l'intention de les récolter ; je voulais en tirer une fortune qui me permettrait de convaincre Hest de te quitter et de partir avec moi. »

Alise resta parfaitement immobile et attendit la suite.

« J'étais coupable de ce dont j'accusais Leftrin : je me suis servi de toi pour m'approcher des dragons ; j'ai prélevé du sang et des écailles, et même de petits bouts de chair alors que Thymara nettoyait la blessure du dragon cuivré. J'ai tout caché dans ma cabine. » Tout en parlant, il avait plongé la main dans son sac ; il en sortit plusieurs flacons de verre qu'il déposa sur la table. L'un d'eux gardait une trace rouge sur le fond. « J'avais prévu de les rapporter à Terrilville, de donner rendez-vous au marchand chalcédien, et d'en tirer une fortune. »

Il se tut.

Au bout d'un moment, Alise comprit qu'il attendait une réaction. Elle prit une des fioles et la fit tourner entre ses doigts. « Qu'as-tu fait de ces flacons ?

— Graffe me les a volés avant de s'enfuir avec le canoë. Ils ont disparu pour toujours. » Du geste, il indiqua les petites bouteilles ; la jeune femme réprima un frisson d'horreur et reposa avec un cliquetis celle qu'elle tenait.

« Pourquoi me révèles-tu tout ceci maintenant ? »

Après une hésitation, il répondit à contrecœur : « À cause de Carson ; il dit que je dois conclure les choses du passé avant de pouvoir entreprendre quoi que ce soit de nouveau. Ça en fait partie.

— Donc, tu en finis avec moi.

— Non, non, pas du tout ! Je ne veux pas te perdre, Alise. Ce n'est sans doute pas possible, je le sais, mais je voudrais redevenir l'ami que j'étais pour toi avant, redevenir cet homme à mes propres yeux, si tu me suis, même si tes sentiments pour moi ont changé. J'ignore comment, de l'ami que j'étais pour toi, je me suis transformé en un individu prêt à te tromper, et même à t'exploiter pour accéder aux dragons. Je ne veux plus être ce personnage, et mes aveux sont une façon de le détruire ; l'ancien Sédric, celui de l'époque où il était vraiment ton ami, t'en aurait parlé.

— Tu veux dire, le Sédric d'avant que Hest ne s'empare de lui – d'avant qu'il ne s'empare de nous deux. » Elle se frotta le front, ce qui lui permit de se cacher les yeux et de rester

un instant seule avec ses pensées. Ce n'était pas très juste de reprocher tous ses malheurs à Hest. Après tout, elle et Sédrick avaient déjà vécu avant qu'il ne les rejoignît et ne reliât leurs existences de si étrange manière. Elle s'efforça de se rappeler comment elle voyait Sédrick autrefois ; à l'époque où leurs vies avaient divergé, elle songeait à lui avec affection et souriait de s'être éprise de lui adolescente. Quand elle le croisait, au marché ou chez des amis communs, elle éprouvait toujours un grand plaisir à le voir et le saluait chaleureusement.

Elle s'aperçut peu à peu que sa présence était le seul aspect agréable de son mariage avec Hest, et elle tâcha d'imaginer les dernières années sans lui. Si elle s'était retrouvée abandonnée dans son union avec Hest sans la présence de Sédrick dans la maison, sans sa sollicitude, sans sa conversation aux repas ? C'était lui qui conseillait Hest quant aux cadeaux qu'il faisait à son épouse, à son accord pour qu'elle se procurât les manuscrits et les ouvrages qui rendaient sa vie supportable. Par certains côtés, ils étaient deux animaux pris dans le même piège. Si Sédrick portait une certaine responsabilité dans le fait qu'elle fût tombée au pouvoir de Hest, il avait au moins fait son possible pour atténuer son malheur.

Et il l'avait aidée à obtenir son voyage, à un prix qui avait dû être terrible pour lui.

Et tout cet enchaînement d'événements l'avait conduite à rencontrer Leftrin, à trouver l'amour et la vie.

Du bout de l'index, elle toucha la fiole tachée de rouge, puis elle plissa le front, se pencha et prit sa voisine. Elle était un peu plus grosse que les autres ; à l'intérieur, Alise percevait un scintillement. Elle la leva pour mieux l'examiner à la lumière qui tombait du hublot de la coquerie, puis elle la secoua. L'objet que contenait le flacon ne bougea pas, mais il n'y avait pas à se tromper sur sa nature.

Alors, avec une force qui surprit Sédrick, elle fracassa la petite bouteille sur le bord de la table ; des éclats de verre volèrent en tous sens, et le Terrilvillien leva instinctivement les mains pour se protéger. « Pardon », fit-elle à mi-voix, étonnée de sa propre impulsivité. À gestes prudents, elle écarta les morceaux de verre jusqu'à ce que seul restât le cul du flacon, et, délicatement, elle saisit la petite écaille à bordure cuivrée qui y demeurait collée. Elle la leva à la lumière ; elle était translucide.

« Une écaille, dit Sédrick.

— Oui. »

À l'aide d'un chiffon, elle rassembla les bouts de verre et les fit tomber dans le seau où gisaient déjà les viscères et les plumes des oiseaux qu'elle avait vidés ; puis, de la poche de son pantalon, elle tira le médaillon.

« Tu l'avais gardé ? » Sédrick était sidéré.

« Oui ; je ne sais pas pourquoi. Peut-être pour me rappeler ma stupidité. » Elle regarda Sédrick, les yeux mi-clos. « Mais tu en as peut-être plus besoin que moi. »

Elle ouvrit le médaillon, et Hest les regarda tous deux avec un sourire hautain qui n'avait plus rien de charmant et ne recelait plus que de la moquerie. La jeune femme prit la petite mèche de cheveux noirs fixée par un ruban de soie et la posa de côté, comme, peu avant, elle avait écarté les viscères qu'elle sortait des oiseaux ; puis, à l'aide du couteau qui lui avait servi à découper les volailles, elle souleva le portrait de Hest et le libéra de son logement, après quoi elle déposa à sa place l'écaille ourlée de cuivre et referma le couvercle. *Toujours*, disait le petit écriin.

« Toujours », dit-elle à Sédrick en levant le médaillon au bout de sa chaîne.

Après une courte hésitation, il le prit. L'espace d'un instant, il le contempla dans le creux de sa main, puis il passa la chaînette autour de son cou et glissa le bijou sous sa chemise.

« Toujours », fit-il.

Alise se leva pour lui cacher les larmes qui lui montaient aux yeux. Pouvait-il être aussi

facile de se débarrasser de l'ancien pour effacer l'ardoise et repartir sur du neuf ? Elle souleva le couvercle de la marmite et remua la soupe ; elle commençait à peine à frémir. Il faudrait qu'elle demande aux gardiens d'aller chercher du combustible s'ils voulaient un repas cuit ce soir. Elle ouvrit le petit fourneau et observa les charbons mourants, les sourcils froncés. « Il nous faut du bois, dit-elle pour rompre le silence.

— Tiens, ça, on peut le brûler », répondit Sédric, et il jeta le petit portrait dans le foyer. Alise ne s'était pas aperçue qu'il l'avait ramassé pour le regarder ; la miniature tomba dans le feu, et une flamme s'éleva brièvement avant que l'image se racornât et noircît. « Et autre chose encore. » La mèche de cheveux de Hest atterrit sur les braises et se mit à roussir ; de la fumée s'en éleva, et Alise referma en hâte le panneau.

« Ah, quelle puanteur ! » s'exclama-t-elle.

Sédric renifla. « Ça, on peut dire qu'il pue. »

Elle se couvrit la bouche et le nez, puis éclata de rire. À sa grande surprise, son ami se joignit à elle, et tous deux furent pris d'un fou rire comme ils n'en avaient plus connu depuis Sâ sait combien de temps. Puis, sans qu'elle sût comment, Sédric se mit à pleurer, et elle le prit dans ses bras, et elle se rendit compte qu'elle pleurerait elle aussi. « Tout ira bien, parvint-elle à dire. Tout ira bien. Tu es avec moi, mon ami ; nous nous en tirerons. »

Une fois Sylve sortie, Thymara était restée seule dans l'obscurité à pleurer. C'était bête et cela ne servait à rien, mais elle n'avait pas pu s'en empêcher. Et, quand elle fut certaine que ses larmes s'étaient tariées, que toute sa peine s'était muée en colère, elle avait quitté la cabine pour se mettre en quête de Sintara.

Elle se rendit à la proue et repéra les dragons non loin de la gabare, certains couchés les uns près des autres, le museau posé sur le dos du voisin, tableau d'amitié paisible, mais qui ne trompait pas Thymara : c'était le seul moyen pour les grandes créatures de se reposer les pattes et de dormir sans risquer que leur tête s'enfonçât sous l'eau. Sintara, elle, ne dormait pas ; elle se déplaçait lentement dans un banc de roseaux en scrutant le fond du marécage, sans doute dans l'espoir d'attraper une grenouille ou un poisson, enfin une proie quelconque. L'averse récente avait lavé les dragons, et le soleil d'après-midi qui crevait les nuages scintillait sur Sintara ; malgré sa colère, Thymara ne put que reconnaître la beauté de sa reine.

La lumière courait, frémissante, sur ses écailles bleues ; quand la dragonne tournait la tête, chaque ondolement de ses muscles exprimait la grâce et le danger. En dépit de sa taille et du fait qu'elle ne fût pas faite pour cet élément, elle s'avavançait sans bruit dans l'eau. *La tueuse magnifique*, songea la jeune fille, et la sensation désormais familière du charme que la dragonne émettait sans effort la submergea. C'était la créature la plus belle qu'elle eût jamais vue.

Avec un sentiment d'affolement puis d'exaspération, Thymara chercha son identité. Oui, Sintara était la plus belle créature du monde – et la plus indéclicate, la plus égoïste et la plus cruelle ! Elle se dégagea de l'emprise de la dragonne, agrippa le bastingage de Mataf et passa par-dessus.

Les canoës étaient amarrés à l'échelle du bateau, mais elle ne s'y intéressa pas : le *Mataf* était échoué, et l'eau ne montait guère au-delà de la taille. *Juste de quoi rendre la vie insupportable à tout le monde*, se dit-elle en sautant de la gabare. Elle s'enfonça plus profondément dans la vase qu'elle ne s'y attendait, et la terreur l'envahit un instant ; mais l'eau lui montait à peine aux hanches, et elle se servit de cette bouffée de peur pour alimenter sa colère. Pas question de pleurer ni de se plaindre, cette fois, ni plus jamais.

Elle parcourut les environs du regard, vit que Sintara continuait à chasser, et se dirigea vers elle d'un pas décidé. Arrivée au banc de roseaux, elle s'y fraya un chemin sans se

préoccuper des éclaboussures qu'elle projetait ni des rares proies de la dragonne qu'elle faisait fuir. La reine s'était-elle jamais souciée du mal qu'elle faisait à Thymara ? Sans doute pas ; Sintara n'avait sûrement jamais accordé d'importance aux répercussions de ses actes sur sa gardienne ni sur aucun humain.

« Cesse ce vacarme ! » siffla la dragonne.

Mais Thymara continua de patauger à grand bruit jusqu'à ce qu'elle se tînt devant la reine furieuse. Sintara leva la tête aussi haut que possible, toisa la jeune fille, et ouvrit légèrement les ailes. « Que t'arrive-t-il ? Il n'y a déjà guère de gibier dans les environs, et il faut en plus que tu chasses toutes les grenouilles et tous les poissons de ce banc de roseaux ?

— Ce qui m'arrive ? Toi, voilà ce qui m'arrive ! Qu'est-ce que tu m'as fait ?

— Moi ? Je ne t'ai rien fait !

— Ah oui ? Et ça, alors, c'est quoi ? » Furieuse, Thymara ôta sa chemise et montra son dos à la dragonne.

« Ah, ça ? Ce n'est pas achevé.

— Qu'est-ce qui n'est pas achevé ? D'après Sylve, on dirait des doigts qui poussent dans des entailles !

— Des doigts ? » La reine poussa un coup de trompe amusé. « Des doigts ? Non, des ailes ! Attends, laisse-moi regarder. »

Thymara était trop abasourdie pour bouger. Des ailes ? Des ailes ? Le mot ne voulait soudain plus rien dire ; elle ne le comprenait plus. Des ailes... Des ailes dans son dos... « Mais je suis humaine », fit-elle bêtement. Elle sentait l'haleine de la dragonne sur sa peau nue.

« Pour l'instant, oui ; mais, quand tu auras fini de changer, tu seras une Ancienne – avec des ailes. La première de son espèce, si mes souvenirs sont exacts. Elles n'ont pas encore terminé leur croissance, mais... Peux-tu les bouger ? As-tu essayé de les agiter ?

— Les bouger ? Je ne savais même pas que j'avais des ailes ! » Elle n'avait plus de larmes à verser ; la douleur que lui causait son changement les avait tarées. Que pensait-elle encore cet après-midi ? Qu'elle était un monstre, un phénomène de foire, qu'elle n'oserait jamais se mettre nue devant un homme – non, devant personne ! Des doigts qui lui poussaient dans le dos... Mais ce n'étaient pas des doigts : des ailes. Et cette idiote de dragonne, qui les avait mises là sans même attendre sa permission, se demandait à présent si elle pouvait les bouger !

Elle sentit les larmes monter de nouveau à ses yeux, sans qu'elle sût à quoi elles correspondaient. À de la peur ? De la colère ? Son cœur cognait dans sa poitrine.

« Essaie de les faire bouger », insista Sintara, d'un ton où l'on sentait non de la sollicitude mais de la curiosité. Thymara la sentit souffler dans son dos ; elle frissonna, puis perçut soudain un léger mouvement entre ses omoplates.

« Qu'est-ce que c'est ? » s'écria-t-elle en se voûtant comme pour s'écarter de son propre corps. Mais elle avait mal à présent, comme si elle s'était donné un tour de rein ou luxé un doigt. Il y avait quelque chose de relié à son épine dorsale, et c'était coincé, bloqué, et douloureux. Elle se tordit, et, à sa grande horreur, sentit un liquide chaud couler le long de son dos, puis un poids humide pendre mollement contre sa peau.

« Mais c'est quoi ? » hurla-t-elle. Avec un sentiment de terreur, mais incapable de s'en empêcher, elle passa la main par-dessus son épaule et toucha quelque chose qui lui évoqua un paquet de tiges enveloppées dans un linge mouillé. « NON ! » Elle tressaillit violemment, et l'autre aile se dégaugea soudain de son logement. « Non ! » fit-elle plus doucement. Elle voulut se cacher le visage dans les mains et découvrit une pellicule de sang sur ses doigts. Un frisson d'horreur la parcourut, et les choses dans son dos s'agitèrent puis battirent. Elles faisaient partie d'elle, une partie étrangère et monstrueuse. Elles lui transmettaient la sensation de la brise sur

elles. Sintara eut un petit bruit de gorge amusé puis déclara : « Ma foi, je m'attendais à mieux que ça.

— Mais, moi, je ne m'y attendais pas du tout ! cria Thymara. Comment peux-tu me faire ça ? Pourquoi m'as-tu fait ça ?

— Je n'en avais pas l'intention ! » avoua la dragonne. Sur l'instant, elle parut gênée, puis la colère reprit le dessus. « Tu t'es fait ça toute seule, si tu veux le savoir. Tu n'as pas fait assez attention quand tu m'as retiré les serpents-pointeaux ; mon sang a giclé sur toi, et tu as dû en avaler. Depuis ce moment-là, je te perçois plus intensément. Tu as bien dû sentir grandir notre conscience commune, non ?

— Je croyais que c'était... ce que ressentent normalement les gardiens et les dragons. Mais pourquoi m'as-tu fait ça ?

— Je n'ai rien fait. Je ne voulais pas te changer ; je ne l'avais pas prévu. En général, un dragon choisit avec un soin extrême qui il acceptera comme Ancien ; une telle transformation est un honneur réservé aux humains les plus dévoués, fidèles et intelligents. Autrefois, ils se battaient pour obtenir ce genre d'attention ; ils ne l'obtenaient pas seulement parce qu'ils s'étaient occupés d'un dragon comme s'il s'agissait d'une tâche sans intérêt !

— Alors, pourquoi l'as-tu fait ? Pourquoi ? » Le visage de Thymara était sillonné de larmes. Leur discussion n'était pas passée inaperçue ; elle entendait des voix interrogatives et inquiètes de gardiens et des grondements de dragons. Peu importait ; elle se moquait qu'on la regardât depuis le pont du *Mataf*, que les autres dragons fussent troublés au point de s'approcher pour voir ce qui se passait : c'était une affaire entre Sintara et elle, et elle avait bien l'intention de crever l'abcès une fois pour toutes.

« Tu t'es mise à changer toute seule ! Tu rêvais de voler plus que je n'en rêvais moi-même ! Je ne songeais même pas à te transformer, moi. Quand Mercor m'a fait remarquer que tu entamais des métamorphoses, je t'ai prise en pitié, c'est tout. Tu devrais me remercier ! Tes ailes seront magnifiques quand elles auront fini de pousser, véritables reflets des miennes ; et moi j'aurai le premier Ancien ailé ! Aucun autre dragon n'a jamais créé pareille créature. »

Thymara se tordit le cou pour regarder par-dessus son épaule. La reine s'exprimait d'un ton extraordinairement satisfait ; ces ailes étaient-elles vraiment aussi magnifiques qu'elle le disait ? Devait-elle se sentir honorée, au lieu de monstrueuse ? Mais elle avait beau se contorsionner, elle ne voyait que l'extrémité d'un objet qui lui évoquait un parasol trempé de pluie. D'un geste craintif, elle passa les mains dans le dos. Des ailes ; elle sentit de la peau tendue sur de l'os et du cartilage, mais, plus étrange encore, elle sentit son propre contact, comme quand elle touchait ses propres mains.

Rassemblant son courage, elle s'en saisit et voulut les étirer. Non. Non, c'était comme si elle pliait ses doigts à l'envers. Elle haussa une épaule, et rabattit instinctivement ses ailes sur son dos, bien à plat, quoique non dissimulées comme elles l'étaient peu auparavant, parfaitement appliquées comme celles de Sintara ou d'un oiseau. « Est-ce que... Est-ce qu'elles grandiront encore ? » Hardiment, elle demanda : « Est-ce que je pourrai voler un jour ?

— Voler ? Ne dis pas de bêtises ! Elles sont beaucoup trop petites. Mais elles deviendront ravissantes, aussi ravissantes que les miennes ; tous te les envieront.

— Mais pourquoi est-ce qu'elles ne peuvent pas grandir davantage ? Assez pour me permettre de voler ? Je veux voler !

— D'où tiens-tu l'audace de demander plus qu'il ne t'est accordé ? » Jusque-là obnubilée par sa création, la dragonne se fâchait à nouveau, et Thymara eut le sentiment que Sintara laissait échapper la vérité quand elle lui lança : « Pourquoi devrais-tu savoir voler alors que j'en suis incapable ?

— Peut-être parce qu'il me paraîtrait logique que les changements que tu m'imposes me servent à quelque chose !

— Tu seras jolie, et les autres dragons s'intéresseront à toi ! C'est bien assez pour un Ancien, et plus encore pour un humain !

— De "jolies" ailes, ça te suffit peut-être, mais si je dois supporter le poids et la gêne d'un truc qui me pousse dans le dos, j'aimerais autant que ça me soit utile. Je n'ai jamais compris pourquoi tu n'essaies même pas de te servir des tiennes ; je vois les autres dragons les étirer et les agiter ; l'argenté est presque arrivé à se soulever hors de l'eau avec les siennes, alors qu'au départ il était bien plus rabougri et avait des ailes bien plus petites que toi ! Tu ne fais aucun effort ! Je t'étrille les ailes, je te les nettoie, elles ont grandi en taille et en puissance, tu pourrais essayer de t'envoler, mais non ! Tu ne fais que me répéter qu'elles sont ravissantes ; c'est exact, mais tu n'as jamais songé à les utiliser pour leur véritable usage ? »

Elle voyait la fureur de la dragonne croître : elle avait osé la critiquer, et Sintara ne pouvait supporter que Thymara la sous-entendît paresseuse, geignarde, voire un peu...  
« Stupide. »

La jeune fille prononça le mot tout haut, elle ne sut pourquoi ; peut-être pour montrer simplement à Sintara qu'elle était allée trop loin et que sa gardienne refusait désormais de trembler devant elle. Comment osait-elle lui mettre des ailes dans le dos alors qu'elle était incapable de se servir de celles que la nature lui avait données ?

Les voix venues de la gabare gagnaient en intensité, mais Thymara ne voulut pas tourner les yeux dans cette direction. Bien droite, sa chemise en boule contre sa poitrine, elle faisait face au regard furieux de la dragonne. Sintara était magnifique dans sa colère ; elle leva la tête et ouvrit grand la gueule pour exhiber les sacs à venin brillamment colorés au fond de sa gorge ; elle déploya aussi ses ailes, mouvement instinctif pour augmenter son volume apparent qu'employaient souvent les dragons pour rappeler aux autres leur taille et leur force, et elles s'épanouirent comme de splendides vitraux. Un instant, Thymara resta fascinée par sa beauté et son charme, et elle faillit tomber à genoux devant la reine.

Puis elle se ressaisit et fit front à l'assaut de pur charisme que Sintara projetait sur elle.  
« Oui, elles sont magnifiques ! cria-t-elle. Magnifiques et inutiles ! » Un frisson parcourut Thymara ; une nausée la prit, et puis elle comprit ce qu'elle avait fait : en une réaction bizarre à la manifestation de puissance de Sintara, elle avait déployé ses propres ailes. Des cris de stupeur montèrent de la gabare.

La dragonne prenait son souffle, la gueule toujours ouverte, tandis que Thymara demeurait plantée devant elle et regardait ses sacs à venin s'enfler. Si la reine décidait de lui cracher ses toxines au visage, elle n'y échapperait pas. Elle ne bougea pas, pétrifiée de fureur et de terreur à la fois.

« Sintara ! » C'était Mercor qui intervenait ainsi. « Referme la gueule et replie les ailes ! Ne fais pas de mal à ta gardienne sous prétexte qu'elle te dit la vérité !

— Combat ! Combat ! Combat ! braillait Crache avec enthousiasme.

— Silence, saleté ! rugit Ranculos.

— Ne crache pas ici, cria Fente, la petite dragonne verte. Avec la brise, tu vas me brûler ! Détruis ta gardienne si ça t'amuse, Sintara, mais, si tu me touches, je te jure que tu te retrouveras avec les ailes pleines de trous comme une vieille toile pourrie ! » Elle se dressa sur ses pattes arrière et déploya les ailes en signe de défi.

« Assez de folie ! beugla Mercor. Sintara, ne fais pas de mal à ta gardienne !

— Elle est à moi, et je ferai ce qui me chante ! » Le coup de trompe de la reine était comme un sifflet strident et rageur.

Malgré elle, Thymara se boucha les oreilles ; la terreur la rendit téméraire. « Je m'en fiche de ce que tu me fais ! Regarde ce que tu m'as déjà fait ! Tu veux me tuer ? Vas-y, lézard sans cervelle ! Tu trouveras quelqu'un d'autre pour t'enlever les parasites des yeux, pour ôter les sangsues de tes magnifiques ailes qui ne servent à rien ! Vas-y, tue-moi ! »

Sintara se cabra, les ailes déployées, superbe et dangereuse. Les piques luisantes à l'extrémité des nervures de ses ailes étaient capables d'exsuder à volonté des toxines dont elle pouvait frapper une rivale lors d'un combat en vol. Un bref instant, Thymara se demanda comment elle connaissait ce détail, puis la reine poussa un rugissement semblable à un vent de tempête ; elle referma brusquement les ailes, puis elle les rouvrit en se tournant légèrement. Une des ailes frappa la jeune fille et la projeta au loin.

Elle retomba à plat dos sur la surface dure de l'eau, et une terrible douleur la traversa lorsque ses nouvelles ailes absorbèrent l'impact. Elle coula, avala de l'eau, puis ses pieds touchèrent le fond ; elle se redressa, toussant et suffoquant, les yeux pleins d'eau vaseuse et de larmes. Elle entendit des cris du côté du bateau, et Tatou qui hurlait d'une voix rauque et grave, furieuse : « Thymara ! Thymara ! Maudite sois-tu, dragonne ! Maudite ! »

Ces mots n'arrêtèrent pas Sintara. Elle se dirigea vers Thymara d'un pas lent, la tête au ras du sol et animée d'un mouvement latéral. « Est-ce ça que tu souhaitais, humaine indigne ? Veux-tu que je te fasse encore voler ?

— Sintara, je te préviens ! » Mercor fonçait sur la reine, ses ailes dorées grandes ouvertes, et la lumière qui se réfléchissait sur elles paraissait plus vive que celle du soleil ; ses ocelles semblaient des yeux furieux.

Toussant et s'étranglant, Thymara reculait aussi vite que l'eau de plus en plus profonde le lui permettait, tandis que la dragonne en rage continuait d'avancer ; les pupilles de Sintara tournoyaient sous l'effet d'une furie implacable.

Dans le ciel, un faucon en chasse poussa un cri. Puis un autre. Tous les dragons levèrent la tête. L'oiseau fondait sur eux, fendait l'air.

« Tintaglia ? fit Mercor d'un ton éberlué.

— Non, c'est rouge ! » cria quelqu'un.

Les dragons se figèrent, le museau au ciel. Thymara saisit sa chemise qui flottait près d'elle, s'essuya les yeux et leva le regard à son tour. L'oiseau avait dépassé les nuages et grandissait, grandissait sans cesse.

« GRINGALETTE ! hurla-t-elle soudain. KANAÏ ! »

La dragonne rouge répondit par un coup de trompe triomphant. Ses ailes repliées s'ouvrirent brusquement et ralentirent sa chute effrénée. Elle fit trois tours incroyablement serrés, au bord de la rupture d'équilibre, au-dessus des dragons ébahis et de la gabare échouée, puis, de quelques coups d'ailes, elle élargit son orbite et parcourut un grand cercle autour de Mataf et de ses congénères surexcités. Ses ailes rubis paraissant aussi étendues que les voiles d'un navire, elle freina gracieusement et survola les roseaux et les joncs qu'elle fit onduler sur son passage ; sur son dos, un personnage mince et rouge éclata d'un rire joyeux.

« Je vous ai retrouvés ! » cria-t-il, et Thymara reconnut la voix de Kanaï, un peu plus grave mais toujours aussi empreinte d'optimisme enfantin. « Je vous ai retrouvés, et Gringalette a trouvé Kelsingra ! Allez, suivez-nous ! Ce n'est pas loin ! Pas plus d'une demi-journée de vol vers l'est. Suivez-nous ! Suivez-nous jusqu'à Kelsingra ! »

DIXIÈME JOUR DE LA LUNE BRUNISSANTE

*Sixième année de l'Alliance Indépendante*

*des Marchands*

*D'Erek, Gardien des Oiseaux, Terrilville,*

*à Detozi, Gardienne des Oiseaux, Trehaug*

*Un message des parents d'Erek Ersedor, Gardien des Oiseaux, Terrilville, aux parents de Detozi Dupatte, cacheté et marqué du sceau de la famille Marchande Ersedor.*

*Detozi,*

*Faites disparaître le présent mot avant de remettre le manuscrit à vos parents. Je crains de savoir ce qu'il renferme ; j'ai peut-être trop souvent parlé de vous aux miens, et ils ont entendu sur vous de nombreuses anecdotes de la part de votre neveu Reyall. Leur offre peut paraître précipitée alors que nous ne nous sommes jamais rencontrés, mais, en tant que Marchand de notre famille, mon père a l'autorité nécessaire pour agir de son propre chef dans le cadre de ce genre de négociations. J'ai peur que vous et vos parents vous en offusquiez ; à la vérité, j'ai peur que cela ne vous amène à refuser une offre que j'espérais présenter moi-même, en personne, une fois que nous nous serions vus et que vous auriez eu l'occasion de me connaître mieux.*

*J'ai pris mes dispositions pour mon voyage. Avant le changement de lune, je me trouverai enfin devant vous. En attendant que j'aie la possibilité de m'adresser à vous de vive voix, je vous en supplie, ne refusez pas la proposition inopportune de mon père ; vous pourrez toujours m'éconduire par la suite. Laissez-moi au moins vous présenter ma plaidoirie avant cela.*

*Erek*

« Pourquoi vous écrivez tout ce que je dis, alors ? »

Alise songea que, par certains côtés, Kanaï n'avait pas changé ; incapable de rester en place, il s'agitait, pressé de quitter son siège et d'aller s'activer dehors. Mais il était difficile de regarder la créature de haute taille, mince et rouge de la tête aux pieds qu'il était devenu et d'y reconnaître le jeune gardien de naguère ; quant à obtenir de lui des renseignements cohérents, cela s'apparentait à s'efforcer de discuter avec un dragon, ou avec un petit enfant dépourvu de patience.

Elle était assise sur le seuil de ce qui était sans doute une cabane de berger. Devant elle, une large prairie descendait jusqu'au bord d'un torrent. La jeune femme s'habituaient lentement à l'idée qu'ils étaient enfin parvenus à destination, mais elle éprouvait un sentiment étrange d'irréalité à contempler ce panorama d'une vaste étendue d'herbe qui dévalait le versant avant de s'arrêter près d'un cours d'eau tumultueux, et à voir au loin, au-delà de son large lit, les antiques édifices de Kelsingra.

La « demi-journée à vol de dragon » s'était muée en plus de six jours de lente et rude progression pour la gabare. Le premier jour, Gringalette était apparue à intervalles réguliers pour tourner au-dessus du bateau puis partir à tire-d'aile dans la direction qu'il fallait suivre. Hélas, le trajet emmenait l'expédition dans une eau de moins en moins profonde ; les dragons marchaient péniblement en avant dans une vase collante, et Mataf les suivait laborieusement avec une démarche horriblement chaloupée.

Le deuxième jour, la pluie était revenue en rideaux incessants ; les gouttes insistantes dessinaient à la surface du marécage des cercles qui allaient s'élargissant et s'annihilaient mutuellement. Quand l'averse avait cessé, la brume s'était levée et avait emmitouflé le monde dans un suaire gris ; elle avait perduré jusqu'à ce que la pluie revînt pour la bannir sous un déluge. Les dragons et le bateau avançaient à l'aveuglette dans une nuée détrempée ; la vie à bord de la gabare était devenue de plus en plus inconfortable : les gardiens se réfugiaient dans la coquerie et les quartiers de l'équipage dans l'espoir de rester au sec, mais l'humidité s'infiltrait dans tous les recoins du bateau. On mangeait les rares vivres froids, car on ne trouvait nul combustible, fût-ce pour alimenter le petit fourneau. Aucune querelle n'éclatait franchement, mais l'exaspération était palpable ; on ne parlait que de Kelsingra, on se demandait où étaient passés Kanaï et Gringalette, pourquoi ils n'étaient pas descendus sur le bateau et pourquoi ils n'étaient pas revenus. Les théories étaient débattues et réduites à leurs plus simples composantes sans que quiconque en tirât satisfaction.

« Combien de temps cela va-t-il durer ? » avait demandé Alise à Leftrin lorsqu'ils s'étaient réveillés le troisième jour et avaient découvert le bateau sous une pluie battante. Le capitaine lui avait adressé un regard étrange.

« Alise, tu ne t'es jamais demandé pourquoi ce pays s'appelle le désert des Pluies ? C'est le temps normal que nous avons en hiver ; ça vient un peu tôt, et on aura peut-être encore une période de beau temps – ou peut-être pas. Le bon côté de l'affaire, c'est que le niveau d'eau remonte et soulève la gabare ; mais c'est aussi son côté négatif. »

Elle avait compris aussitôt. « Le *Mataf* se déplacera plus facilement, mais les dragons auront plus de mal. »

Il avait acquiescé de la tête d'un air sombre. « Ils ont besoin de sortir de l'eau, mais on ne voit pas signe d'un terrain à découvert, même plein de boue. » Il avait quitté le lit et s'était rendu

près du hublot pour observer le ciel. « Et, à mon avis, c'est à cause de ce déluge qu'on n'a pas vu Gringalette et Kanaï hier ; même s'ils pouvaient voler dans une saucée pareille, ça m'étonnerait qu'ils arrivent à nous repérer. »

Il avait plu encore toute la nuit et la moitié du jour suivant. Une fois, Alise avait cru entendre le cri de Gringalette dans le ciel, semblable à celui d'un faucon au loin, mais, quand elle était sortie sur le pont, elle n'avait rien vu dans le brouillard tournoyant. Les énormes silhouettes indistinctes des dragons se profilaient non loin de la gabare. Mataf avançait lentement dans la direction générale que Gringalette avait indiquée. Il était difficile de conserver son sens de l'orientation dans la pluie et la brume. L'eau devenait peu à peu plus profonde, tant pour le bateau que pour les dragons, mais était-ce dû à la pluie ou avaient-ils découvert un chenal invisible ? Alise n'arrivait pas à savoir si Mataf suivait les grandes créatures ou si c'étaient elles qui restaient près de lui et se laissaient guider. Elle avait l'impression que le bruit incessant de la pluie et l'incertitude allaient la rendre folle.

Elle s'était réveillée au milieu de la quatrième nuit, et s'était aperçue que Leftrin ne dormait plus à côté d'elle. Se levant rapidement, elle avait cherché sa robe Ancienne dans le noir, saisie d'un sentiment d'urgence et d'excitation qui la faisait trembler sans qu'elle sût pourquoi. Elle sortit et trouva une lampe à mèche de jonc qui brûlait dans une soucoupe, sur la table de la coquerie ; Belline, qui venait de l'allumer, clignait des yeux, l'air ensommeillé. « Savez-vous ce qui se passe ? » lui avait demandé Alise.

L'autre avait secoué la tête. « C'est Mataf qui m'a réveillée, avait-elle répondu à mi-voix, mais je ne sais pas pourquoi. »

Alise avait ouvert la porte de la coquerie et dû faire un effort pour vaincre la résistance du vent. La pluie l'avait frappée violemment, grêle de gouttes glacées qui avait failli la repousser en arrière ; mais Belline la suivait, et elle n'avait pas voulu perdre la face devant elle. Bras repliés sur la poitrine, tête baissée, elle avait longé à tâtons la paroi du rouf jusqu'à ce qu'elle parvînt à la proue ; Leftrin s'y trouvait déjà. À ses pieds, une lanterne brûlait les dernières gouttes de leur précieuse réserve d'huile. Souarge, penché sur le bastingage à côté de son capitaine, scrutait la nuit sous les cataractes ; la petite silhouette qui tremblait de froid, agrippée à la lisse, se révéla être celle de Skelli. Dès qu'Alise avait rejoint le groupe, Leftrin avait passé un bras protecteur autour de ses épaules ; cela ne la protégeait pas de la pluie, mais elle avait apprécié de partager la chaleur de son corps.

« Que se passe-t-il ? avait-elle demandé. Pourquoi Mataf nous a-t-il réveillés ? »

Il l'avait attirée contre lui, heureux. « Il y a un courant, très net, et on a recommencé à le remonter ; l'eau devient de plus en plus profonde et puissante, mais ce n'est pas seulement à cause de la pluie. On va rattraper un autre cours d'eau.

— Et les dragons ?

— Ils nous suivent.

— Dans le noir ?

— On n'a pas trop le choix ; à la vitesse où le niveau monte, il faut qu'on trouve la rive et qu'on navigue le long. Si on reste sans bouger, il y a des chances qu'on se fasse emporter. »

Elle avait entendu ce qu'il ne disait pas : si l'eau s'élevait trop vite, ils risquaient tous de perdre pied. Un mélange d'enthousiasme et de tension faisait vibrer le groupe. Avant même que l'aube ne parût, les gardiens les avaient rejoints ; trempés de pluie, ils s'étaient attroupés à la proue, tâchant de distinguer l'avenir dans une obscurité encore trop profonde.

Quelque part, le soleil se leva. Les dragons devinrent des silhouettes diffuses puis acquirent du relief à mesure que la pluie se calmait et que le brouillard se dissipait. Quand le déluge s'interrompt enfin, Alise s'aperçut qu'elle entendait à présent le bruit de l'eau qui

s'enfuyait ; il venait de tous les côtés à la fois, ce qui la terrifia : et s'ils ne trouvaient pas la rive ? S'ils se dirigeaient, non vers l'extérieur du courant, mais vers le centre ?

Quand Leftrin, l'air grave, donna l'ordre à ses hommes de prendre les perches, et aux gardiens de leur laisser la place, Alise sentit son cœur se serrer. Le soleil monta dans le ciel, et son éclat grandissant pénétra davantage les brumes. Les dragons, masses dont les teintes d'origine se pâlassaient d'argent, avançaient majestueusement le long du bateau et derrière lui ; Mataf ouvrait manifestement la voie désormais. Alise se réfugia sur le toit du rouf : malgré son envie de rester près de Leftrin, elle savait qu'il devait accorder toute son attention à sa gabare. Certains gardiens s'étaient installés dans la coquerie et les quartiers de l'équipage pour se protéger du froid, mais Thymara ne perdait pas une miette du spectacle, assise en tailleur sur le pont, tandis que Sylve, frissonnante, observait son dragon d'un air inquiet. Les grandes créatures communiquaient entre elles par des grondements sourds et des souffles intermittents.

Lentement, la brume se leva de la surface de l'eau : il n'y avait pas à s'y tromper, ils se trouvaient de nouveau au milieu d'une rivière. Les feuilles mortes et les branches brisées qui passaient indiquaient nettement un courant rapide. Sous les yeux de la jeune femme, le niveau montant submergea un banc de joncs, dont les extrémités disparurent sous l'onde. Elle entendait Thymara respirer près d'elle, avec un tremblement à chaque inspiration. Les nuages avaient dû s'écarter, car soudain une lumière éclatante se diffusa dans la brume, et, pendant quelques instants, tous se retrouvèrent dans un univers plein de gouttelettes d'argent scintillantes. Aveuglée, Alise distinguait à peine les dragons.

« DES ARBRES ! » C'était Mercor qui avait jeté ce coup de trompe triomphant. « Tous à gauche ! Je vois des arbres ! »

Thymara ouvrait grand les yeux pour tenter de percer la brume. Elle avait froid ; elle s'était passé une couverture sur les épaules, mais, depuis, que ses ailes avaient commencé à se développer à l'extérieur de son dos, elle n'arrivait pas à se réchauffer. Elle resserra la couverture sur elle, mais le tissu ne fit que plaquer davantage la structure membraneuse et froide sur sa peau. Parviendrait-elle un jour à s'habituer à leur présence, à les concevoir comme faisant partie d'elle et non plus comme des appendices que Sintara lui avait imposés ? Elle n'en savait rien.

Elle se leva en entendant l'exclamation de Mercor. Silencieuse, impatiente, elle tenta comme les autres de percer les brumes du regard. Elle sentit la gabare changer de direction, et la terreur la saisit quand une étrange vibration se mit à parcourir le bateau ; puis, le cœur battant, elle en identifia la cause : Mataf perdait pied et ses griffes raclaient le fond. Il dévia soudain, et Souarge lança : « Je fais ce que je peux, cap'taine ! » sans même laisser le temps à Leftrin de crier son nom. Il y eut de grands bruits d'éclaboussure, et le bateau fit une brusque embardée alors que Veras le frôlait pour gagner une eau moins profonde. Mataf reprit contact avec le sol, et il s'élança en avant avec tant de vigueur qu'Alise tomba sur les fesses à côté de Thymara, qui s'était assise sur le toit du rouf. La Terrilvillienne ne poussa pas un cri mais agrippa douloureusement le bras de sa voisine pour éviter de rouler sur le pont ; un instant plus tard, les mouvements du bateau se calmèrent.

La brume disparut comme si elle n'avait jamais existé, et le paysage qui se dévoila alors avait tant changé que Thymara se demanda s'ils n'avaient pas été transportés par magie dans un autre monde. À leur droite, un torrent coulait en emportant les vestiges de ce qui était un marécage à peine une heure plus tôt ; son courant rapide produisait un tumulte joyeux. À leur gauche, un autre cours d'eau, plus étroit, se rapprochait à mesure que Mataf se déplaçait vers la berge. Les dragons avançaient plus vite à présent contre le courant, en une procession scintillante.

Mais c'était la rive dont Thymara ne pouvait détourner le regard. La terre montait. Ce

n'étaient pas seulement les arbres qui s'élevaient dans le ciel : le terrain s'élevait d'une façon qu'elle n'avait jamais vue. Elle avait entendu parler de collines, et même de montagnes, et elle croyait s'en être fait une représentation exacte, mais voir le sol s'entasser sur lui-même pour escalader le ciel dépassait presque son entendement. « La terre ferme ! fit Alise dans un souffle. Ce soir, nous camperons sur la terre ferme ! Et nous ferons du feu ! Et nous pourrons nous déplacer sans nous retrouver crottés de boue ! Ah, Thymara, as-tu jamais rien vu d'aussi beau ?

— Je n'ai surtout jamais rien vu d'aussi étrange », murmura la jeune fille, abasourdie.

Un cri aigu fit sursauter tout le monde, et Thymara leva les yeux : les ailes écarlates de Gringalette se déployaient sur le fond d'une trouée de ciel bleu au milieu des nuages. La dragonne descendit, et la voix lointaine de Kanaï leur parvint : « Par ici ! Par ici !

— Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau, souffla la jeune fille, et Alise lui passa un bras autour des épaules.

— Nous y sommes presque ; nous sommes presque chez nous. » Et ces mots ne lui parurent pas étranges du tout.

À six reprises au moins ce jour-là, Kanaï et Gringalette survolèrent l'expédition, avec des cris d'encouragement et d'incitation comme : « Ce n'est plus très loin ! Dommage que vous ne sachiez pas voler », et autres informations essentielles.

Comme la gabare et les dragons suivaient leurs guides, la terre devenait de plus en plus solide de part et d'autre d'eux ; les bancs de roseaux laissaient peu à peu la place aux fougères et aux herbes, à des herbiers marécageux puis à des prairies basses qui se fondaient, au loin, à des piémonts boisés. La rivière devenait plus puissante et plus large, alimentée par des ruisseaux à mesure que le terrain s'élevait autour d'elle. Les jeunes gardiens contemplaient, étonnés, les décors et les horizons montueux dont ils avaient entendu parler dans les contes anciens mais n'avaient jamais vus de leurs propres yeux. Une forêt aux essences inconnues se rapprochait de la rivière, composée de petits arbres persistants parsemés de bouquets de conifères. Un jour ensoleillé, une rangée de montagnes déchiquetées apparut au loin, et, ce même après-midi, ils parvinrent aux abords de Kelsingra.

Leftrin avait dirigé Mataf vers la berge sablonneuse, et la gabare s'y traîna, épuisée, pour reposer à moitié sur la terre, à moitié dans l'eau. Les dragons sortirent des hauts-fonds, prirent pied sur la rive et parcoururent les alentours du regard comme s'ils n'arrivaient pas à croire à leur bonne fortune ; la plupart se trouvèrent promptement des coins où se chauffer au soleil et s'y étendirent. Mercor, lui, poursuivit son chemin pour grimper le long des versants herbus ; Sylve le poursuivit, parvenant tout juste à ne pas se laisser distancer. Les autres gardiens descendirent de la gabare avec une sorte d'hésitation et contemplèrent ce paysage qui leur était totalement étranger. Tout en haut de la côte qu'il gravissait, Mercor se dressa soudain sur ses pattes arrière et lança un coup de trompe triomphant ; sur la berge en contrebas, ses congénères levèrent la tête et lui retournèrent des rugissements las. Et Alise, partagée entre la joie et le désespoir, posa les yeux sur les hautes ruines de Kelsingra...

De l'autre côté du torrent tumultueux.

« J'écris tout ce que tu dis pour la postérité. De la même façon que nous savons comment Trehaug a été fondée grâce aux lettres et aux journaux de l'époque, mon journal dira un jour à nos descendants comment on a redécouvert Kelsingra. Grâce à toi et Gringalette ; tu veux que tes descendants le sachent, non ? »

Elle avait eu une nuit et une partie de la journée pour se remettre de sa déception initiale. La cité n'était pas si loin ; dès qu'il le pourrait, Leftrin trouverait un moyen pour y accéder.

Entre-temps, d'autres devoirs l'appelaient, envers son bateau, son équipage et les gardiens. Alise aussi avait à faire ; elle avait quasiment dû avoir recours à la violence pour arracher Kanaï aux autres gardiens, et elle lui avait dit avec fermeté : « Il faut que je note tout tant que c'est encore frais dans ton esprit. On est persuadé qu'on n'oubliera jamais ce qui s'est passé, ou on pense que tout le monde saura "toujours" telle ou telle chose. Ça ne prendra pas longtemps, Kanaï, je te le promets ; et ensuite, ceux qui viendront après nous connaîtront pour toujours le récit de ton exploit. »

Elle attendit que le jeune garçon cessât de s'agiter sur son siège et mît de l'ordre dans ses pensées. Il avait tant changé, et pourtant si peu ! Il avait la peau rouge vif, avec de fines écailles comme une truite, et il paraissait avoir grandi ; il s'était affiné, avait pris du muscle, et il n'avait aucune conscience du peu de sa personne que ses haillons couvraient.

Les yeux levés, il suivait du regard Gringalette dans le ciel, qui évoluait parmi les collines et les falaises de l'autre rive. Alise imita Kanaï avec envie : tout était là tel qu'elle l'avait vu sur la tapisserie Ancienne de la Salle des Marchands ; le soleil frappait la pierre scintillante de la tour à la carte et se reflétait sur les coupes des majestueux édifices. Elle eût tant voulu se trouver là-bas, déambuler dans les larges avenues, gravir les marches et découvrir quels objets extraordinaires les Anciens avaient laissés ! Leftrin lui avait expliqué dix fois que le courant était profond et violent le long de la rive opposée ; de leur côté, ils n'avaient pas eu de mal à échouer Mataf, mais, de l'autre, dans une eau turbulente et trop de fond, il n'y avait rien à quoi fixer la gabare. Ils avaient repéré les vestiges des jetées de pierre qui s'avançaient jadis dans la rivière, mais le temps les avait usées et l'eau les avait rongées. Mataf ne s'y fiait pas, et Leftrin refusait de négliger les mauvais pressentiments de son bateau. Il avait promis à la jeune femme qu'une fois les antiques môles remis en état on pourrait s'y amarrer facilement ; mais, à bref délai, elle était condamnée à contempler Kelsingra en soupirant.

« Bon, eh bien, je crois que je vous ai tout dit, non ? » Kanaï s'était levé à nouveau et regardait le bas du versant où les autres gardiens marchaient le long de la rive ou exploraient les ruines de ce côté de la rivière ; des fondations s'étendaient là par centaines, au milieu desquelles quelques bâtiments se dressaient encore et offraient leur refuge aux jeunes gens pour la nuit. Leftrin avait escaladé la colline et découvert l'abri de berger, qu'il avait jugé parfait pour Alise et lui ; elle était d'accord avec lui : jamais ils n'avaient joui d'une telle intimité. Le premier soir, il avait fait un feu crépitant dans l'âtre et s'était aperçu qu'en ôtant un vieux nid qui bloquait le conduit la cheminée tirait très bien ; une lumière dorée avait empli l'unique pièce de l'abri. Ils avaient étendu leurs couvertures par terre devant la flambée et en avaient pendu une autre pour remplacer la porte disparue. Pour la première fois de sa vie, Alise s'était vraiment sentie maîtresse chez elle. Le lendemain matin, elle avait rapporté ses journaux et ses notes de la gabare, et, à présent, assise sur le seuil de pierre de la maisonnette, elle contemplait son nouveau domaine ; d'où elle était, elle bénéficiait d'une vue imprenable sur le large coude de la rivière, sur le bateau de Leftrin, et sur toute l'étendue de l'antique Kelsingra comme une tentation narquoise.

Elle ramena ses pensées à la réalité. Ses quatre dernières feuilles de papier vierge étaient posées sur son écritoire usée. « Tu ne m'as encore rien dit, Kanaï. »

Il haussa ses épaules étroites et lui sourit, donnant le spectacle étrange de ses dents blanches au milieu des écailles rouge vif de son visage. « Bon, alors, voilà : j'étais en train de parler à Tatou, qui m'en voulait parce que j'avais dit à Thymara que j'avais envie de faire avec elle ce que Jerd m'avait appris à faire avec elle... Pourquoi vous n'écrivez pas ?

— Parce que, euh... ce n'est pas important », répondit Alise, et elle perçut dans sa propre voix le fantôme de ses manières affêtées de Terrilvillienne. Le rouge lui monta aux joues.

« Bon, alors, on passe à la suite. La vague est arrivée, et elle m'a emporté.

— C'est ça.

— J'ai essayé de nager, et puis j'ai senti que Gringalette n'était pas loin de moi, alors je l'ai appelée, et elle m'a rejoint. On a nagé ensemble un moment, et puis un gros paquet de morceaux de bois tout emmêlés est passé par là ; il venait peut-être du feu qu'on avait fait, je ne sais pas. Il nous est rentré dedans et on s'est retrouvés pris dedans – enfin, pas moi ; moi, je suis monté dessus, mais Gringalette a été empêtrée ; elle ne se noyait pas, mais elle n'arrivait pas à se libérer. Alors je lui ai dit : “Ne te débats pas, laisse-toi porter.” On a continué comme ça toute la nuit, et le lendemain, on s'est aperçus qu'on était au milieu du fleuve et qu'on voyait à peine les rives. Je me suis dit que, comme on n'arriverait sûrement pas à nager jusque-là, mieux valait rester sur le radeau jusqu'à ce qu'on se rapproche de la terre. C'était dur pour tous les deux, parce qu'elle était coincée et que le courant nous poussait sans qu'on en voie la fin ; on n'avait rien à boire ni à manger.

— Combien de temps cela a-t-il duré ?

— Je ne sais plus ; plus de deux jours, en tout cas. » Il se gratta sous le menton de ses griffes noires, se tortilla avec bonheur puis cessa de s'agiter. « Pour finir, le fleuve nous a déposés sur une longue prairie basse ; ça devait être sur l'autre berge par rapport au côté où on restait quand on suivait le *Mataf*, parce que ça ne ressemblait pas à un coin où on était déjà passés, et puis le fleuve était du mauvais côté, vous voyez ? Bref, là, j'ai pu aider Gringalette à se dépêtrer, et on est allés à terre. On n'avait pas grand-chose, mais j'avais quand même de quoi faire du feu, parce que je garde toujours mon amadou dans ce sac, là.

— Je vois. » Alise griffonnait à toute allure, mais elle s'interrompit un instant pour regarder le sac qu'il brandissait, attaché à un cordon autour de son cou.

« Alors j'ai fait du feu pour réchauffer ma dragonne, et puis j'ai attendu que quelqu'un le repère et vienne nous sauver. Personne n'est venu, mais il y avait plein de gibier dans la prairie, des animaux, peut-être des chèvres ou des moutons, je pense, d'après ce que me racontait mon papa ; en tout cas, ce n'étaient pas des cerfs ni des cochons de rivière. Ils n'étaient pas très rapides, et au début ils n'avaient pas trop peur de nous. Le deuxième ou le troisième jour, ils ont commencé à se méfier parce qu'ils avaient compris que Gringalette aimait bien les tuer pour les manger. On s'est nourris comme ça, et puis on a trouvé un coin près d'un bosquet d'arbres, avec un truc chauffant pour Gringalette qu'elle savait faire marcher, et un bâtiment en pierre aux trois quarts en ruine, mais avec deux pièces qui avaient encore un toit en bon état, ce qui nous suffisait largement. Gringalette chassait beaucoup et elle se gobegeait, et moi aussi. Parfois on dormait sur le machin chauffant et parfois dans la vieille bâtisse. Gringalette s'est mise à grandir et à prendre des couleurs plus vives, et ses ailes poussaient, et sa queue, et même ses crocs ! Et on continuait ses leçons de vol, vous vous rappelez ? Vous nous aviez vu faire, avant, non ?

— Oui, je t'avais vu t'efforcer de la faire voler.

— Eh bien, comme ses ailes grandissaient et devenaient plus fortes, un jour elle a réussi à s'envoler, un petit peu ; et le lendemain elle a volé plus loin, et ainsi de suite. Elle ne pouvait pas voler longtemps, en tout cas pas toute une journée, mais assez pour qu'elle finisse par chasser vraiment bien. Elle passait ses journées à chasser, à manger, à dormir sur le machin chauffant, puis à chasser et à dormir encore, et elle devenait de plus en plus grande et de plus en plus costaud. »

Il secoua la tête avec un sourire indulgent, puis il se leva de nouveau et regarda avec envie la berge en contrebas. Certains des gardiens et leurs dragons s'éclaboussaient à grands cris et à grands éclats de rire ; Tatou s'occupait de Dente sur la rive et la frottait apparemment avec des poignées de sable ; de bonheur, la dragonne avait l'air plongée dans une sorte de stupeur. Alise baissa les yeux sur l'encre encore humide ; elle la saupoudra de sable pour la sécher, attendit un

instant et secoua la feuille ; elle en prit une nouvelle. « Et ensuite ? »

Il fit un petit tour à pas comptés, agité comme un chien en laisse. « Bah, comme je vous ai dit, elle mangeait, elle dormait et elle grandissait. Comme on finissait par se sentir un peu seuls, Gringalette a dit un jour : “Bon, allons chercher Kelsingra.” Et j’ai répondu : “Tu saurais la trouver ?” Et elle a dit qu’elle croyait que oui. Alors j’ai dit : “Tu peux aller aussi loin en volant ?” Et elle a dit qu’elle pensait que oui, du moment qu’elle pouvait se poser pour dormir la nuit. Elle ne devait pas atterrir dans l’eau parce qu’elle savait qu’elle n’arriverait pas à redécoller, et puis, après être restée coincée dans le radeau de bouts de bois et dans l’eau pendant des jours, il ne faut plus lui en parler ! Alors j’ai dit : “D’accord, allons-y”, et on est partis. On a trouvé Kelsingra, mais il n’y avait personne ; je vous croyais tous morts et j’étais très triste, mais elle a dit : “Non, je sens certains des dragons, mais ils ne m’entendent pas.” Alors on s’est mis à parcourir la région en volant, tous les jours, et à vous appeler. Et puis, un matin, on a entendu des coups de trompe de dragons, et on aurait dit qu’il y avait une grosse bagarre ; alors on est allé voir, et c’était seulement Sintara qui s’énervait ; mais on vous a tous retrouvés dans ce marais, on vous a dit de nous suivre, et nous voilà. »

Il se tut jusqu’à ce que la plume d’Alise cessât de bouger, puis il demanda avec une ombre d’impatience : « Ça y est, c’est fini, non ? La postérité sera au courant.

— En effet, Kanaï. Et on se souviendra de ton nom, de celui de Gringalette, pendant des générations. »

Cette déclaration parut lui donner enfin matière à réflexion. Il la regarda et sourit. « Alors, c’est bien ; Gringalette sera contente. Elle ne savait pas si son nom lui plaisait, au début ; et j’aurais peut-être dû lui trouver quelque chose de plus majestueux, mais je n’avais jamais baptisé de dragon avant. » Il haussa les épaules. « Elle s’y est faite, et maintenant elle aime bien.

— Eh bien, beaucoup, beaucoup de gens se la rappelleront comme la dragonne qui nous a rendu Kelsingra et son histoire. » Alise regarda de nouveau la cité scintillante de l’autre côté de la rivière tumultueuse. « Quel tourment de la voir sans pouvoir m’y rendre ! Je suis impatiente de pouvoir parcourir ces rues, entrer dans ces édifices et découvrir ce que les Anciens nous y ont laissé ; j’espère trouver des archives municipales, des manuscrits, une bibliothèque, peut-être...

— En fait, il n’y a pas grand-chose, là-bas. » Kanaï écarta ses rêves d’un haussement d’épaules. « Pratiquement tout ce qui est en bois a pourri, et je n’ai pas vu de manuscrits ni de livres là où j’ai dormi. Gringalette et moi, on s’est baladés quelques jours dans la ville : elle est vide.

— Tu y es allé ! » Pourquoi n’y avait-elle pas songé ? La rivière et ses dangers ne devaient pas les gêner, sa dragonne et lui, et, naturellement, ils s’étaient rendus dans le centre de l’antique cité des Anciens. « Attends, Kanaï, reviens ! Assieds-toi. Je dois savoir ce que tu as vu. »

Il se retourna avec un tressaillement impatient qui lui rendit son allure enfantine. « S’il vous plaît, Alise, madame, pas maintenant ! Plus tard dans la journée, quand Gringalette aura chassé, tué, mangé et dormi ; quand elle se réveillera, je lui demanderai de vous conduire là-bas. Vous pourrez tout regarder vous-même, tout écrire, tout dessiner, ou faire ce que vous voudrez. Mais il y a longtemps que je n’ai pas vu mes amis, et j’étais très seul.

— Pardon ?

— Je n’ai vu personne pendant des jours et des jours ! Je mourais d’envie de parler à des gens et...

— Non, non, pas ça ! Gringalette pourrait m’emmener à Kelsingra ? Sur son dos ? »

Il pencha la tête. « Oui, bien sûr. Elle ne nage pas très bien, alors il faudrait qu’elle vole. De toute manière, elle n’aime plus nager, ni même se mouiller depuis qu’on s’est retrouvés

coincés dans le fleuve.

— Naturellement, naturellement ! Qui pourrait le lui reprocher ? Mais... elle me laisserait monter sur son dos ? Je pourrais voler sur un dragon ?

— Oui, elle peut vous transporter à Kelsingra, et vous pourriez tout voir de vos propres yeux et prendre toutes les notes que vous voudriez. Et maintenant, si ça ne vous dérange pas, madame, s'il vous plaît, je vais descendre rejoindre mes amis.

— Oh, bien sûr, ça ne me dérange pas du tout ! Merci, Kanaï ; merci beaucoup.

— De rien, madame. »

Et, comme s'il craignait qu'elle ne le refît encore, il tourna les talons et s'enfuit. Elle le suivit du regard, les écailles rouges de ses longues jambes scintillant au soleil. Ses vêtements paraissaient ridicules sur lui à présent : son pantalon en lambeaux était trop court pour ses jambes d'Ancien, et sa chemise en haillons qui avait perdu ses boutons depuis belle lurette battait au vent de sa course. Sa foulée dévorait la distance, et il appelait ses amis tout en courant ; ils se tournèrent vers lui, lui répondirent et lui firent signe de se dépêcher.

« On peut dire qu'il a changé, fit Leftrin en regardant Kanaï dévaler le versant herbu.

— Pas autant qu'on pourrait le croire », répondit Alise en se tournant vers lui. Elle souriait sans se rendre compte qu'elle avait une trace d'encre le long du nez ; il s'approcha d'elle, lui leva le menton, l'embrassa, puis s'efforça d'effacer la tache avec son pouce mais ne parvint qu'à l'étaler davantage sur la joue. Il éclata de rire et montra son pouce coloré à la jeune femme.

« Oh, non ! » s'exclama-t-elle en tirant un mouchoir déchiré de sa poche. Elle s'essuya le visage. « C'est parti ?

— Presque entièrement », répondit-il en lui prenant la main. Quelle dame raffinée elle restait, à se préoccuper d'un détail aussi insignifiant qu'un peu d'encre sur son visage ! Il adorait cela. « Je vois que tu as ajouté quelques feuilles à ta liasse ; tu as pu lui arracher toute l'histoire ?

— J'ai obtenu un résumé de ses aventures et de la façon dont il nous a retrouvés. » Elle sourit et secoua la tête, admirative. « Ces jeunes gens supportent tant d'avaries sans broncher ! Il ne voit rien d'extraordinaire à avoir découvert un lieu où des moutons, ou des chèvres, vivaient à l'état sauvage, près de ce qui est certainement une résidence Ancienne ; il n'attache même pas d'importance au fait d'avoir découvert des terres fermes propres au pâturage ici, au bord du fleuve du désert des Pluies ! Sais-tu ce que ça signifierait pour Trehaug ou pour Cassaric ? La possibilité d'élever des bêtes à viande ! Peut-être même des moutons pour la laine ! Et lui n'y voit qu'un coin intéressant avec un "truc chauffant" pour sa dragonne !

— Ma foi, j'avoue que c'est une grande découverte, mais elle était inconnue jusqu'à aujourd'hui, et elle a des chances de le rester encore aussi longtemps.

— Sauf quand les dragons sauront voler », dit-elle. Puis, à la grande surprise de Leftrin, elle se dressa d'un bond et le prit dans ses bras. « Leftrin, tu ne devineras jamais ce que m'a proposé Kanaï ! Il va demander à Gringalette de me transporter jusqu'au centre de Kelsingra pour que je puisse me promener dans les rues à ma guise ! »

Il se sentit comme meurtri de tant d'enthousiasme. « Mais je t'avais dit que je t'y amènerais ! Mataf ne peut pas s'amarrer en sécurité le long de la berge pour le moment, mais, dès demain peut-être, il pourra nous conduire au plus près de la rive, et on pourra parcourir le reste de la distance dans un canoë ; et, en fin d'après-midi, il pourra venir nous récupérer. Le seul problème, c'est qu'il ne peut pas nous attendre près de l'autre rive : l'eau est trop profonde pour les perches, et, même s'il peut se déplacer dans des hauts-fonds contre un courant pas trop fort, la rivière est trop puissante pour lui là-bas.

— Demain ? Nous pourrions y aller demain ? Ensemble ? »

L'avait-elle écouté ? « Oui, mon amour, bien sûr. C'est seulement la gabare qui ne peut pas s'amarrer en sécurité sur l'autre rive, et, à l'avenir, une fois les quais remis en état, ce ne sera plus un problème. »

Elle baissa les yeux sur les feuilles de papier qui lui restaient, puis leva à la lumière sa dernière bouteille d'encre. « Ah, Leftrin, que j'ai été bête ! J'ai noté tous les détails de notre voyage, et maintenant que nous sommes arrivés à la lisière d'une grande cité Ancienne, je n'ai plus que quelques feuilles et quelques gouttes d'encre ! »

Il secoua la tête avec tendresse. « Eh bien, quand on rentrera à Trehaug, je te ferai acheter une caisse de feuilles et une barrique d'encre. » Il tendit la main et, par jeu, lui ôta des doigts le mouchoir déchiré. « Et peut-être aussi quelques-unes de ces choses.

— Comment ? » Toute vie et toute joie s'effacèrent brusquement du visage d'Alise. « Trehaug ? Rentrer à Trehaug ? »

Il pencha la tête. « Ma foi, il faudra y retourner avant l'hiver, je pense, ou bien les gardiens n'auront quasiment rien à se mettre sur le dos pour affronter le froid ; et, même si la venaison, le poisson de rivière et les légumes sauvages sont très appétissants, pour ma part, le biscuit du bord commence à me manquer – ainsi qu'une dizaine d'autres trucs dont on doit se passer. » Il eut un large sourire en songeant à cet avenir.

Alise continua de le regarder fixement. « Retourner à Trehaug ?

— Mais bien sûr ! Tu te doutais bien qu'on finirait par rentrer un jour.

— Je... non. Je n'y avais pas songé. Mais je ne veux pas rentrer, ni à Trehaug ni à Terrilville. »

Il vit sa détresse et la prit délicatement dans ses bras. « Alise, Alise ! Tu ne crois tout de même pas que je te laisserais partir ? Oui, on reviendra à Trehaug, mais ensemble, comme on est venus ici. Mataf te montrera ce qu'il sait faire avec le courant quand il sait où il va, sans être obligé de suivre un troupeau de dragons qui avancent en pataugeant. On descendra à Cassaric, on passera commande de nos provisions, tu feras ton rapport au Conseil, et je toucherai mon argent ; et tu annonceras tes découvertes à Malta l'Ancienne aussi. »

La jeune femme le regardait ; la vie était revenue dans ses traits, et ses yeux commençaient à briller. Il devait continuer à lui brosser ce tableau futur.

« Ensuite, on poussera jusqu'à Trehaug, on prendra notre cargaison, et on reviendra ici avant le plus fort de l'hiver avec des couvertures, des couteaux, du thé, du café, du pain, et tout ce qu'il faut. Je n'ai jamais vu de troupeau de moutons ni un pommier, mais, d'après ce que j'ai entendu dire, la région leur conviendrait ; alors, on en passera commande aussi, et le printemps prochain on fera un autre tour en ville pour prendre ce qu'on nous aura envoyé – des semences, des animaux, des trucs comme ça, venus de Terrilville et de plus loin encore. Regarde autour de toi, Alise ; tu vois cette vieille cité, là-bas, et c'est très intéressant ; mais, moi, je vois ce qu'il n'y a jamais eu dans le désert des Pluies : de la terre arable. Et si, au bout de je ne sais combien de générations, on pouvait subvenir à nos besoins sans être obligés de déterrer des objets des Anciens ? On va tout changer, Alise, tout. »

Côte à côte sur la berge sableuse, ils scintillaient d'éclats cuivre et argent, allongés et détendus. Sédric avait mal au dos et aux mains à force d'étriller sa dragonne, mais Relpda brillait désormais comme un sou neuf. Elle avait recommencé à grandir, il en avait la certitude : son cou et sa queue étaient plus longs et plus gracieux, et ses ailes devenaient de plus en plus vigoureuses. Près d'elle, le poitrail de Crache s'élevait et s'abaissait au rythme lent d'un sommeil profond. Sédric jeta un regard à la silhouette lointaine de Gringalette qui tournoyait dans le ciel à l'instant où elle plaquait ses ailes sur ses flancs pour fondre sur une proie, et il éprouva une seconde une

jalousie absolue ; puis il tourna les yeux vers Relpda, et l'émotion s'effaça. Son heure viendrait ; bientôt, le soleil jouerait aussi sur ses ailes de cuivre en plein vol ; pour le moment, il se satisfaisait pleinement de la voir se reposer complètement.

« Jamais je n'ai rien vu d'aussi beau qu'elle quand elle est propre ; rien ne brille comme elle. »

Sédric se tenait en haut de la berge ; non loin de lui, au bord de l'eau, Carson se dressa lentement en secouant les bras et les mains pour les débarrasser de leurs gouttelettes. Tous deux avaient passé le plus clair de leur après-midi à soigner leurs dragons. À l'aube, Carson était parti chasser et avait rapporté un daim ; les dragons avaient rechigné à partager la carcasse, mais il avait insisté ; au sortir de leur repas, ils étaient barbouillés de sang, et Sédric avait affirmé qu'ils avaient besoin d'une bonne toilette. Cette tâche terminée, Carson avait ôté sa chemise pour se rincer les mains et les bras dans le fleuve.

Il se séchait avec sa chemise en revenant auprès de Sédric. Il y avait à présent des écailles argentées sur ses bras, et des gouttes d'eau scintillaient aux poils sombres de ses bras et de sa poitrine ; il souriait. « Bah, j'ai déjà vu aussi beau qu'elle, peau-de-cuivre. » Il jeta le vêtement par terre et s'assit sur le sable à côté de Sédric, puis suivit du bout de l'index la ligne d'écailles qui courait le long du dos de son compagnon ; celui-ci fut pris d'un frisson délicieux. Le chasseur passa son bras autour de ses épaules, l'attira contre lui, puis il posa son menton sur la tête de Sédric et dit tout bas : « Profitons de leur sieste pour nous reposer ; et, à notre réveil, je t'emmènerai chasser.

— Mais je ne sais pas chasser !

— C'est pour ça que je t'apprendrai. » Le Terrilvillien sentait chaque parole de Carson comme une vibration dans sa poitrine.

« Ça a l'air difficile, dit-il d'un ton plaintif. Difficile, sanglant et salissant ; et si je n'avais pas envie d'apprendre ?

— Ah ! Ces flemmards de Terrilvilliens ! » s'exclama Carson. Il s'allongea sur le sable chaud de soleil en attirant Sédric dans son mouvement. Il posa un bras sur ses yeux pour s'abriter du soleil, et, de sa main libre, se mit à jouer avec les cheveux frisés qui poussaient sur la nuque de son amant. Il soupira. « Dans ce cas, il faut que je trouve quelque chose d'autre à t'enseigner. »

Sédric poussa lui aussi un soupir, prit la main du chasseur, l'amena à ses lèvres et déposa un baiser dans sa paume. « Voilà qui pourrait m'intéresser », dit-il.

Thymara était assise au bord de la noue gazonnée, là où elle laissait la place à la berge. L'effet était curieux : derrière elle s'étendait la prairie en pente douce couverte de hautes herbes vertes ; elle s'interrompait soudain, tranchée par une brusque déclivité où commençait la rive sablonneuse piquetée de pierres. Jamais elle n'avait imaginé pareil décor, et elle prenait plaisir à se tenir assise au bord de cet univers herbu, les jambes pendantes. Le soleil chaud sur sa peau apaisait la profonde douleur qui l'élançait dans le dos ; elle ferma les yeux et tourna le visage vers l'astre rayonnant. Chaleur... La lumière et la chaleur lui faisaient tant de bien à présent... Elles accéléraient ses changements, elle le savait, elle le sentait comme elle sentait autrefois ses dents pousser, sensation à la fois pénible et agréable. Elle fit rouler ses épaules et perçut le frottement de ses ailes contre sa chemise. Sylve l'avait aidée à découper puis à ourler des fentes dans le tissu, mais Thymara éprouvait encore une impression bizarre à les savoir découvertes ; la plupart du temps, elle s'efforçait de les cacher. Pourtant, tout le monde savait qu'elle avait des ailes, et elle se trouvait parfois ridicule de les dissimuler.

D'un autre côté, tout le monde savait aussi qu'elle avait des seins, et cela ne l'empêchait pas de les couvrir. La comparaison fit naître un léger sourire sur ses lèvres : les garçons avaient

l'air aussi intéressés par les unes que par les autres.

Elle entendit le bruissement des herbes peu de temps avant qu'il ne s'assît près d'elle.

« Qu'est-ce qui te fait sourire ?

— Rien, rien. » Elle ouvrit les yeux et se tourna vers Tatou. « Et toi, qu'est-ce que tu fais ?

— J'apprends à Davvie à soigner Kalo ; c'est qu'il est gros !

— Et ça ne dérange pas Dente que tu t'occupes de Kalo ? »

Il eut un sourire mi-figue mi-raisin. « Pas autant que Lecter. Pour finir, je l'ai pris à l'écart et je lui ai dit clairement qu'il n'avait pas à être jaloux, que j'aidais seulement Davvie à prendre soin de son dragon, et que je ne m'intéressais pas du tout à son copain comme il le croyait. »

Sans le vouloir, Thymara lui rendit son sourire. La situation se détendait entre eux, et elle avait presque l'impression qu'ils étaient redevenus les amis qu'ils étaient à Trehaug ; elle l'examina sans vergogne, observant la progression des écailles sur son corps. « Dente te change vite », fit-elle. La dragonne ne lui avait pas imparti sa teinte verte, et avait choisi des nuances bronze et noir, ainsi que des écailles fines, à peine visibles ; elle avait souligné ses yeux de noir et donné une couleur bronze au reste de sa personne, et Thymara se surprit à hocher la tête, approuvant ces choix. Apparemment, la plupart des autres dragons modifiaient leur gardien à leur propre image, tandis que Dente avait décidé de garder Tatou tel qu'il était, jusqu'à son tatouage d'esclave auquel elle avait redonné des couleurs.

« Elle dit que c'est la chaleur et la lumière du soleil de la région. Et toi ? Sintara continue à te changer ?

— Je continue à changer », répondit-elle simplement. Malgré la confrontation qui avait opposé la jeune fille à la reine dans la rivière, quelques jours auparavant, rien n'avait été résolu, ce qui était peut-être le plus étonnant ; les autres gardiens ne se disputaient jamais avec leurs dragons, et ces derniers ne s'adressaient jamais rudement à eux : ce n'était pas nécessaire. Les gardiens se savaient soumis à leur charme et s'en moquaient. Mais elle et Sintara ne fonctionnaient pas ainsi ; elles se disaient le fond de leur pensée, et cela ne déplaisait pas à Thymara, à sa grande surprise. Après leur dernier heurt, leur relation avait repris son cours, inchangée. La jeune fille s'occupait de la dragonne et lui apportait de la viande quand sa chasse était bonne ; elle appréciait la beauté de la reine comme elle eût apprécié de vivre dans une belle demeure, comme elle appréciait la musique et l'art de ses voisins des Cages à Grillons. Elle ne confondait pas cette beauté avec Sintara elle-même.

« Tu es bien silencieuse, dit Tatou d'un ton circonspect.

— Je réfléchis, c'est tout.

— Tu réfléchis beaucoup en ce moment.

— C'est vrai, mais ce n'est pas un mal, à mon avis.

— Je ne prétends pas le contraire.

— Je sais. »

Il s'agita, l'air mécontent, puis soupira. « Thymara, est-ce que j'ai tout fichu en l'air entre nous ? »

Elle se tourna vers et lui lança un vrai sourire. « Non, bien sûr que non. Tu es – enfin, on est allés jusqu'au point où il fallait qu'on parle de ce qui se passerait ensuite ; ce n'était pas une mauvaise chose.

— Mais il ne s'est rien passé ensuite », grommela Tatou en détournant le visage.

Amusée, elle répondit : « Si, il s'est passé quelque chose, mais pas ce que tu espérais. J'ai dit non, et je ne plaisantais pas ; ça reste d'actualité, Tatou, mais ça n'a rien à voir avec toi. Le problème, c'est que je dois affronter ce que je deviens, un changement après l'autre. »

Il la regarda du coin de l'œil. Il avait les cils toujours aussi épais et longs. « Alors, ce n'est pas... pour toujours ; c'est une décision momentanée.

— Tatou... »

Kanaï l'interrompit en s'asseyant brusquement à côté d'elle. Elle sursauta : elle n'était pas encore habituée au fait qu'il fût revenu, mais elle se prit à sourire involontairement. Quel bonheur qu'il fût là ! Tatou eut un petit bruit de gorge, mais le sourire qu'il adressa à leur ami n'était pas feint.

« Allez, fais voir ! s'exclama Kanaï en guise de salut.

— Quoi donc ?

— Tes ailes, évidemment ! Tout le monde les a vues sauf moi. Montre-les, je voudrais les voir.

— Elles, euh... elles ne sont pas encore terminées, Kanaï. » Thymara ne trouvait rien d'autre à dire. Elle ne savait pas comment exprimer ce qu'elle ressentait, et soudain les mots lui vinrent. « Je ne suis pas encore prête à les laisser voir à tout le monde. »

Il tourna la tête de côté ; le soleil courut le long des écailles qui bordaient sa mâchoire, et elle dut se retenir d'en faire autant du bout des doigts. Il haussa les épaules d'un air perplexe. « Mais les autres les ont déjà vues dans la rivière, l'autre jour ; même moi, je les ai aperçues un instant en vous survolant. Ce serait normal que je puisse les voir maintenant, puisque tout le monde les a vues à ce moment-là.

— Je ne suis pas bien ta logique.

— Allez, s'il te plaît ! »

Lui avait-il déjà dit « s'il te plaît » par le passé ? Si oui, il n'y avait pas mis la même intonation. Sans répondre, elle passa les mains par-dessus ses épaules pour atteindre les ouvertures dans sa chemise et chercha à tâtons les extrémités de ses ailes.

« Attends, je vais t'aider », fit-il, et, avant qu'elle eût le temps de refuser, Thymara sentit ses doigts saisir le bout de ses ailes et les tirer délicatement par les fentes de la chemise ; ce contact déclencha chez elle un frisson qui se répercuta dans ses ailes.

« Oooh ! s'exclama-t-il. Ouvre-les, que je voie leur dessin. »

Elle lui jeta un regard en coin : il avait l'air fasciné. Elle se tourna timidement vers Tatou ; il contemplait fixement ses ailes comme s'il s'efforçait de se persuader qu'elles faisaient partie d'elle. « Je ne sais pas encore bien les faire bouger », murmura-t-elle, et elle se rendit compte soudain qu'elle avait envie de les montrer à ses deux compagnons. Elle ferma les yeux et se concentra sur la sensation du soleil sur ses ailes. Elle songea que Sylve avait raison : c'était comme des doigts pointant de son dos, de longs doigts au bout de mains fines... Elle ouvrit les yeux et regarda ses mains ; elle serra les doigts, puis, très lentement, consciente de chaque muscle, de chaque mouvement, elle les déploya.

Elle sut qu'elle avait réussi quand elle entendit Kanaï étouffer un hoquet d'étonnement. « Oh, elles sont magnifiques ! Je peux les toucher ?

— Kanaï, je ne crois pas que... »

Mais il ne l'écoutait pas. « Elles sont comme celles de Gringalette, au début, avec une peau fine comme du parchemin et des couleurs translucides qui brillent à la lumière. Attends, je vais les ouvrir complètement pour bien les voir. » Il se pencha derrière Thymara, et elle le sentit saisir l'extrémité de ses ailes ; aussi délicatement que s'il manipulait un papillon, il déplia entièrement ses ailes. La jeune fille perçut la différence, d'abord le contact de la lumière, puis la chaleur du soleil qui se répandit en elle comme un liquide.

« Les teintes sont devenues plus vives, d'un coup, dit Tatou à mi-voix.

— Il faut que tu fasses ça tous les jours, dit Kanaï d'un ton catégorique ; et aussi que tu

t'exerces à les faire bouger pour les muscler et les aider à grandir. Sinon, tu ne pourras jamais voler.

— Elle ne pourra jamais voler, intervint Tatou précipitamment, comme s'il craignait que le garçon ne peinât Thymara ; j'ai entendu Sintara lui dire qu'elle devait déjà se réjouir d'avoir de si belles ailes, mais qu'elles ne lui serviraient jamais à voler. »

Kanaï éclata d'un rire joyeux. « C'est ce que tout le monde disait à propos de Gringalette. Ne dis pas de bêtises ; bien sûr qu'elle pourra voler. Elle n'a qu'à s'exercer tous les jours. » Il se pencha de nouveau et murmura à l'oreille de Thymara : « Ne t'inquiète pas, je t'aiderai comme je l'ai fait pour Gringalette. Tu apprendras à voler. »

Sintara était montée très haut le long du versant herbu ; de là, elle voyait toute la prairie qui s'étendait en contrebas. Kelsingra ! Ils étaient enfin revenus. La longue flèche de la tour aux cartes et les toits luisants l'appelaient de l'autre côté de la rivière tumultueuse et profonde.

Plus tôt dans la journée, elle avait observé Gringalette alors qu'elle chassait ; elle avait vu la dragonne rouge déployer ses ailes puis s'envoler quasiment sans effort. Elle avait violemment battu des ailes un moment, puis la brise de la rivière l'avait emportée ; peu après, elle n'apparaissait plus que de la taille d'un corbeau, puis d'un faucon. Elle avait tournoyé très loin au-dessus de la cité, et Sintara s'était rappelé douloureusement les impressions qu'on ressentait alors, les ailes que l'on courbait pour capter une muraille montante d'air plus chaud, et le vent qu'on laissait filer pour glisser du haut du ciel.

Elle se souvenait. Elle savait. Elle était une dragonne, souveraine des Trois Règnes, reine de la terre, du ciel et de l'eau. Kelsingra, avec ses puits de doux argent, se trouvait de l'autre côté de la rivière ; un dragon digne de ce nom n'aurait qu'à ouvrir les ailes pour s'y transporter.

Elle les avait déployées et sentait le soleil sur elles, le baiser de la lumière qui les réchauffait. Elle les agita légèrement, et elles produisirent du vent. Elle se rappela les moqueries, les provocations et les insultes de Thymara, qui l'avait traitée de paresseuse et avait même mis en doute son intelligence ; elle se rappela les efforts ridicules que faisait naguère Gringalette pour décoller, son aspect disgracieux, sa foulée maladroite, ses tentatives répétées et infructueuses ; elle n'avait nulle dignité, nul amour-propre.

Elle entendit un cri lointain, le sifflement aigu d'un dragon en chasse. Ses yeux perçants repérèrent Gringalette à l'instant où elle repliait brusquement les ailes et fondait sur une proie – une grosse proie, elle en eut tout à coup la certitude, une grosse proie charnue, pleine de sang chaud.

Elle secoua ses ailes dans l'éclat du soleil d'été. La prairie s'ouvrait, large et verte, devant elle, et sur l'autre rive se dressait Kelsingra, cité des Anciens et des dragons.

Elle courut sur une dizaine de pas avant d'avoir le courage de battre des ailes. Ses pattes quittèrent le sol un instant puis elle retoucha terre brutalement – mais elle ne tomba pas : ses ailes, étendues et vastes, la retinrent et amortirent sa chute.

Elle entendit quelqu'un crier d'un ton abasourdi : « Sintara ! Regardez Sintara ! »

Encore dix foulées, et cette fois elle battit des ailes plus lentement et avec plus de force.

Et, quand elle bondit, elle laissa la terre derrière elle.

## DIX-SEPTIÈME JOUR DE LA LUNE DES PLUIES

*Sixième année de l'Alliance Indépendante*

*des Marchands*

*De Detozi, Gardienne des Oiseaux, Trehaug,*

*à Reyall, Gardien remplaçant des Oiseaux, Terrilville*

*Ci-joint une annonce officielle de la part de la famille Marchande Dupatte, des Marchands du désert des Pluies, à placarder dans la Salle des Marchands de Terrilville, pour faire part publiquement de l'intention de la famille Marchande Dupatte, des Marchands du désert des Pluies, d'accepter la proposition de la famille Marchande Ersedor d'unir leurs enfants par les liens du mariage.*

*Reyall,*

*Te voici le premier averti de l'annonce officielle !*

*Erek et Detozi*



**Flammari on**

